CAUSERIES FLORENTINES

II[1].

BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE.

— *Cara contessa*, dit le lendemain le marchese Arrigo aussitôt que la châtelaine eut donné le signal de la causerie habituelle, — *cara contessa*, me serait-il permis de présenter une observation au sujet de la séance précédente, pour parler l'insipide langage de nos illustres bavards du *Monte Citorio?* Pourquoi, madame, en énumérant hier les divers hommes dans Dante, — le poète, le croyant, le penseur, le politique, — avez-vous passé sous silence, et comme à dessein, l'homme sensible et l'amoureux? L'amour a pourtant eu sa place assez grande, il me semble, dans la vie et dans l'œuvre de ce génie extraordinaire qui a pu dire de lui-même :

> I' mi son un che, quando
> Amore spira, noto, ed a quel modo
> Che detta dentro, vo significando (2).

N'est-ce pas du reste sous ce signe que le connaît, que le célèbre le sentiment général, l'instinct des peuples qui se trompe si rarement? Interrogez cet instinct populaire : il ne sait presque rien de la bataille de Campaldino, ni des violences de Donati, et il se soucie fort peu de la scolastique de saint Thomas et de la politique de Boniface VIII; pour lui, Dante, c'est avant tout, c'est surtout l'amant de la Portinari. Pourquoi ne pas accepter ce jugement universel,

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.
(2) Purgatorio, XXIV, 52-54.

pourquoi chercher la tragédie de Dante ailleurs que dans ce qui fait notre tragédie à nous tous?..

LA COMTESSE. — Ah! çà, marchese, vous prenez donc bien au sérieux la passion de Dante pour Béatrice?

LE VICOMTE GÉRARD. — Vous m'épouvantez, madame, par une pareille question, pour ne pas dire par un pareil blasphème! Comment, si nous prenons au sérieux la passion de Dante pour Béatrice? Grand Dieu! voilà un des esprits les plus sublimes, un des cœurs les plus nobles dont ait eu à s'enorgueillir notre humanité, et qui dès les tendres années de l'enfance brûle de la plus pure des flammes pour une jeune fille à laquelle je veux bien accorder tous les charmes du monde. Il en fait son idole et sa divinité; elle devient l'âme de son âme, l'objet unique de ses pensées, de ses joies, de ses douleurs et de ses inspirations. Il la célèbre durant qu'elle habite la terre, il la glorifie après qu'elle en a disparu; il rend immortel son nom, et lui élève un monument comme n'en a eu ni un Alexandre, ni un César, ni un Napoléon... Et tout cela ne serait pas encore suffisant, tout cela ne serait pas assez probant? Mais que vous faut-il donc, ô sexe enchanteur et tourmenteur, que vous faut-il pour vous convaincre de la sincérité de nos sentimens?

LA COMTESSE. — Raillez à votre aise, monsieur le diplomate, vous ne dérouterez pas mon bon sens. Soyons de bon compte, et précisons les faits avec franchise. Dante tombe amoureux de la Portinari à l'âge de neuf ans : précocité surprenante, mais je veux bien lui passer cette licence poétique. Il la voit et il la chante; il lui parle pour la première fois à dix-huit ans, et il continue de la chanter; elle en épouse bientôt un autre sans qu'il en soit marri ou seulement fâché, et il la chante de plus belle; elle ne tarde pas à mourir, il se lamente, la chante plus que jamais et s'empresse de prendre femme. Il épouse la Gemma Donati l'année même qui suit la mort de Béatrice...

LE VICOMTE GÉRARD. — Il s'est marié!.. Oyez la grande trahison d'Alighieri! Le malheureux, non-seulement il s'est marié, mais il a même eu six ou sept enfans; et si je demandais : Que vouliez-vous qu'il fît? on me répondrait certainement par le mot du vieil Horace de notre vieux Corneille... Ah! que c'est bien là le raisonnement des femmes, et que mon ami Dumas a eu du génie en faisant dire à une de ses grandes dames : « Comment, monsieur, vous m'avez aimée, vous n'en êtes pas mort, et vous voulez que je vous parle?.. »

LA COMTESSE. — Prenez garde, vicomte, que vos insolences ne

vous attirent un châtiment mérité! Je n'aurais qu'à répéter vos belles paroles à certaine personne de mes amies, et lui faire connaître combien il vous paraît naturel de mener de front, — et de quel front! — l'amour et le mariage dans un attelage *à la Daumont*... Oh! les hommes! Implacables pour nous, et d'une indulgence impudente pour eux-mêmes, voilà comme ils sont tous, sans en excepter le divin Alighieri qui, époux infidèle et volage, n'en flétrit pas moins la pauvre marquise d'Este pour avoir convolé en secondes noces, et la laisse accabler du haut du ciel par son premier mari, dans un langage qu'une femme ne saurait répéter...

LE MARCHESE ARRIGO :

Per lei assai di lieve si comprende,
Quanto in femmina fuoco d'amor dura,
Se l'occhio o il tatto spesso nol raccende (1).

L'ACADÉMICIEN. — Rendons du moins cette justice à l'auteur de *la Divine Comédie* qu'il n'a jamais fait mystère de ses faiblesses amoureuses, et que ce sont ses rigides commentateurs seuls qui s'obstinent à lui maintenir, malgré lui, le prix de vertu. Déjà, dans la *Vita nuova*, il avoue que, peu de temps après la mort de Béatrice, il a été sur le point de trouver de la consolation auprès d'une *gentil donna* qui, « du haut d'une fenêtre, » observait ses traits avec tant de compassion « qu'il semblait que la pitié tout entière fût en elle. » C'est à cette personne que sont même adressés les sonnets peut-être les plus beaux et les plus touchans de tout le recueil, et il suffit de les lire avec un esprit dégagé de formules pour se convaincre que cette dame compatissante était bien une femme en chair et en os, et non pas une allégorie de la philosophie, ainsi que le croient tant d'érudits, sur la foi d'un passage obscur du *Convito*. Une lettre écrite par lui, dans les premières années de l'exil, probablement en 1307, parle des ravages qu'a exercés dans son cœur une autre passion pour une dame du Casentin : cet amour, dit-il, « a détruit, chassé, et enchaîné » tous les autres sentimens dans son sein, lui a ravi son « libre arbitre » et anéanti « la louable résolution qu'il avait formée de renoncer aux femmes. » A cinquante ans, il subit encore les charmes d'une nouvelle enchanteresse, de la Gentucca de Lucques; et c'est dans le Purgatoire, à quelques pas de ce Paradis terrestre où il doit revoir sa Béatrice, qu'il se fait prédire par une âme sympathique que la belle Lucquoise lui rendra encore chère une cité dont tant de gens parlent en mal...

LE VICOMTE GÉRARD. — Tiens! elle est originale, cette idée de se faire recommander ainsi par une bonne âme du Purgatoire,

(1) Purgat., VIII, 76-78.

auprès de l'objet de sa flamme sur terre; cela donne envie de refaire le voyage de Dante dans l'autre monde...

L'ABBÉ DOM FELIPE. — Je ne le vous conseillerais pas, cher monsieur : vous risqueriez fort de ne pas dépasser le premier royaume, et notamment le cercle des blasphémateurs.

L'ACADÉMICIEN. — Comment aussi méconnaître le sens en grande partie tout terrestre et charnel des reproches que Béatrice adresse à son amoureux d'autrefois au moment où elle le revoit au sommet du Purgatoire? Dans ces deux admirables chants, le trentième et le trente-unième, que l'on nomme communément la confession de Dante, le poète a su avec un art merveilleux, et peut-être nulle part ailleurs surpassé, confondre sans cesse et entrelacer la réalité et l'image, la figure et le figuré, la vérité matérielle et le symbole, et en a formé un tissu chatoyant et changeant d'allégories et de faits positifs. Béatrice est sans doute la *donna di virtù*, « par qui l'espèce humaine pénètre au delà des choses sublunaires (1); » elle est la personnification de la connaissance divine et du suprême savoir; mais elle ne laisse pas d'être aussi la Portinari, « l'ancienne flamme et l'ancien amour. » Si elle lui fait voir sa *seconde beauté* qui est cachée aux mortels,

La seconda bellezza che tu cele (2),

elle n'en rappelle pas moins que « nature ni art n'ont jamais produit un charme comparable au beau corps qui l'avait jadis renfermée, et qui aujourd'hui n'est plus qu'une poussière éparse. » Et elle poursuit, en faisant honte à son amoureux de n'avoir pas su élever ses regards vers elle « aux premiers aiguillons des choses mensongères, » d'avoir au contraire si souvent « ployé ses ailes pour attendre là-bas quelque flèche nouvelle d'une fillette. »

LE MARCHESE ARRIGO :

Mai non t' appresentò natura ed arte
Piacer, quanto le belle membra in ch' io
Rinchiusa fui, e che son terra sparte:

E se il sommo piacer sì ti fallio
Per la mia morte, qual cosa mortale
Dovea poi trarre te nel suo disio?

Ben ti dovevi, per lo primo strale
Delle cose fallaci, levar suso
Diretr' a me, che non era più tale.

(1) Inferno, II, 76-77.
(2) Purgat., XXXI, 138.

Non ti dovea gravar le penne in giuso,
  Ad aspettar più colpi, o pargoletta,
  O altra vanità con sì brev' uso.

Nuovo augelletto due o tre aspetta;
  Ma dinanzi dagli occhi de' pennuti
  Rete si spiega indarno, o si saetta (1).

L'ACADÉMICIEN. — Qu'il me soit permis de faire encore une dernière observation. Ce n'est pas une étude des moins attachantes que de suivre dans *la Divine Comédie*, et d'y bien marquer le degré d'intérêt intime que montre le poète en face des diverses misères de l'humaine nature dont il déroule devant nous le tableau émouvant et sinistre : il est aisé de reconnaître alors que Dante prend une part vibrante et pathétique aux souffrances et aux expiations des réprouvés ou des repentis, là surtout où sa conscience est mise pour ainsi dire en demeure et en éveil, devant ces scènes, en un mot, qui lui représentent les passions et les vices dont il sent les ronces dans son propre sein. Rien de plus caractéristique à cet égard que certain passage du *Purgatoire* (2), où se trouvant dans le cercle des envieux, le poète affirme que son séjour dans ce lieu, après la mort, ne sera point de longue durée, mais qu'il redoute bien plus les tourmens de là-dessous, — *tormento di sotto*, — c'est-à-dire du cercle où s'expie l'orgueil. Une nature comme celle d'Alighieri pouvait se dire en effet au-dessus du sentiment mesquin de l'envie, mais elle n'était point certes exempte d'orgueil, et c'est l'âme oppressée, — *l'anima carca* (3), — que le poète confesse avoir traversé la région des superbes. Nous tromperions-nous beaucoup en reconnaissant de même un accent personnel, et comme une morsure de la conscience dans la confusion extraordinaire de Dante à la vue de ceux qui ont péché par la colère, ou dans la rougeur qui couvre son visage alors que Virgile le reprend de se complaire trop aux outrages et aux injures que se lancent entre eux les misérables damnés (4)? Qu'elle est fine, la leçon que se fait donner ainsi par son doux maître celui-là même qui a élevé l'invective jusqu'à la hauteur du génie! Nulle part toutefois l'émotion du poète ne nous apparaît aussi grande, le trouble de son âme plus profond et plus douloureux, que dans les deux cercles de l'Enfer et du Purgatoire où sont punis les égaremens de la chair : il s'évanouit dans le premier de ces cercles, et s'affaisse « comme un corps mort qui tombe; »

(1) Purgat., XXXI, 49-63.
(2) Purgat., XIII, 133-138.
(3) Purgat, XII, 2.
(4) Inf., XXX, 130 et seq.

dans le second, il est saisi d'une terreur indicible « et devient comme celui qu'en sa fosse on descend (1). » Nulle part, je le répète, l'angoisse du mystique pèlerin n'éclate avec autant de force que dans ces deux régions-là, ni ne nous laisse entendre à ce point comme un navrant retour sur lui-même, un aveu encore plus touchant que discret. Soyons plus complaisant, je le veux bien, que ce diable de Boccace qui, dans sa *Vie de Dante*, parle crûment d'un penchant immodéré à la luxure (2); ménageons mieux nos expressions et disons seulement du poète ce qu'il a dit lui-même du plus beau, du plus charmant des héros de *l'Iliade :*

Che con Amore alfine combatteo (3).

Le polonais. — Je pardonnerais volontiers à Dante tous ces péchés plus ou moins mignons, s'il y avait seulement moins de mignardise dans son grand amour pour la Portinari. Je viens de relire encore ce matin la *Vita nuova*, et j'avoue que, cette fois, comme lors des lectures précédentes, je n'en ai retiré, malgré toute ma bonne volonté, que l'impression d'une œuvre artificielle, d'un travail plutôt de tête que de cœur. Dès le début déjà, que de procédé et que d'apprêt! Le poète a eu un songe, il a vu son propre cœur tout brûlant, dévoré par une belle endormie que tenait dans ses bras, légèrement recouverte d'une robe de couleur de sang, l'Amour à l'aspect impérieux et terrible, — et il demande l'explication de ce rêve à ses confrères en Apollon, qui ne manquent pas de répondre à l'appel. Cela ne vous fait-il pas penser à un concours des *jeux floraux* plutôt qu'au premier épanouissement d'une passion vraie et profonde dans une âme vierge et naïve? Où sont la réserve instinctive, la pudeur inconsciente, le cri inavoué, inarticulé, qui font le charme pénétrant de tout premier amour qui à la fois se révèle et se dérobe? Vous ne les trouverez ni ici, ni dans la suite, alors que, pour détourner l'attention, l'amoureux si jeune et déjà si roué feint de chanter une autre demoiselle, et pour mieux encore cacher son jeu, célèbre dans un *sirvente* les grâces des soixante plus belles femmes de Florence, les nommant toutes par leur nom et à plusieurs reprises : et « par un hasard miraculeux » dans cette énumération, le nom de Béatrice revient toujours le *neuvième!..* Ainsi se poursuit le récit à travers des finesses et des subtilités innombrables, insaisissables, à travers des strophes pleines

(1) Inf., v, 142 et Purg., xxvii, 15.

(2) « Tra cotanta virtù, tra cotanta scienza, quanto dimostrato è di sopra essere stato in questo mirifico poeta, *trovò ampissimo luogo la lussuria;* e non solamente ne' giovanili anni, *mà ancora ne' maturi.* »

(3) Inf., v, 66.

de sons, vides de faits, sans que, dans la mélopée toujours unie, on puisse marquer le moindre changement de tonalité, le passage du majeur en mineur, sans qu'on puisse discerner, par exemple, le moment où la jeune fille si passionnément adorée devient la femme d'un autre : seule, la mort de Béatrice amène une modulation dans le thème jusque-là monotone et monocorde. Il y a assurément un accent vrai et touchant dans l'exclamation de Dante, qu'après cette mort Florence lui semble une ville dépeuplée : *Quomodo sedet sola civitas plena populo!* s'écrie-t-il avec le prophète de la Bible ; quel dommage seulement que le poète croie devoir dire tout cela dans une épître adressée « aux princes et aux grands de la terre, » pour leur faire part du malheur qui l'a frappé, et comme la rhétorique ici devient fatale à l'émotion qui ne demanderait qu'à naître! Et de même l'équivoque aventure avec la *gentil donna,* avec la dame compatissante et beaucoup trop recherchée, me gâte l'impression des sonnets suivans, où s'exhale la douleur sur une perte que d'un côté on proclame irréparable, et que de l'autre on montre si près d'être réparée, n'était l'intervention d'un nouveau songe! Que dire enfin du commentaire laborieux et pesant qui entoure, enlace et écrase toutes ces fleurs poétiques, déjà par elles-mêmes si peu naturelles, si péniblement travaillées? Que dire de la froide allégorie qui recouvre le tout, de l'exégèse aussi étrange que puérile qui épluche chaque mot, crie à tout moment au miracle et attache par exemple un sens si extraordinaire au nombre *neuf!* Il a rencontré pour la première fois sa bien-aimée à l'âge de neuf ans, et la seconde fois à celui de dix-huit, c'est-à-dire deux fois neuf; le nom de Béatrice est revenu toujours le neuvième dans le *sirvente* sur les soixante belles dames; elle est morte lorsque le siècle a accompli neuf fois le tour de dix ans (1290), et dans le mois qui est le neuvième de l'année... *judaïque!* « Donc, conclut l'amant, Béatrice était un *neuf*, c'est-à-dire un miracle dont la racine n'est autre que la sainte Trinité; *trois* multiplié par lui-même, sans le secours d'aucun autre, donnant le nombre *neuf!!..* » On aura beau invoquer les tendances de l'époque, l'esprit mystique du siècle, je ne parviendrai jamais à reconnaître un accent du cœur dans un tel marivaudage chiffré.

LE MARCHESE ARRIGO. — Mais, cher ami, presque tous les poètes de l'amour ont donné par moment dans le travers qui vous choque tant chez l'auteur de la *Vita nuova;* Pétrarque lui-même...

LE POLONAIS. — De grâce, marchese, soyons assez respectueux envers Dante pour ne pas faire intervenir dans sa cause cet affreux grand rhéteur qui a nom Pétrarque...

LE MARCHESE ARRIGO. — Ah! le barbare! l'iconoclaste! et comme on voit bien que vous n'êtes point

Del bel paese là dove il *sì* suona... (1).

LE POLONAIS. — C'est entendu, il faut être né Italien pour apprécier Pétrarque, comme, à en croire les Français, il faut avoir vu le jour sur les bords de la Seine ou de la Loire pour juger Corneille et Racine, — ce qui, par parenthèse, n'a encore jamais empêché Français ou Italiens de dire leur mot, et très pertinemment, non-seulement sur Shakspeare et Goethe, mais bien aussi sur Homère, Sophocle et Aristophane, sur des poètes en somme qui leur sont certes infiniment plus étrangers que ne saurait jamais l'être de nos jours un Pétrarque ou un Corneille à tout esprit cultivé, de quelque pays qu'il soit. Mais il me sera du moins permis de vous adresser au sujet de l'auteur des *Rime* la même question que Mme la comtesse a eu le courage de poser à propos de Dante : Prenez-vous donc bien au sérieux la passion de Pétrarque pour Laure? Je ne parle pas d'un sentiment de jeunesse qui a pu être vif et vrai ; mais le moyen de croire que le chantre de Vaucluse ait brûlé toute sa vie de la même flamme pure et inaltérée pour une respectable matrone mère de onze enfans! Pétrarque a aimé Laure, comme il a aimé l'Italie, la liberté, Rienzi et tant d'autres belles choses : c'était pour lui prétexte à rimer des vers et limer des phrases. Homme tout autrement habile que ce pauvre et sincère Dante, il a su s'arranger de manière à pleurer sur l'oppression de l'Italie sans rompre avec les divers tyranneaux qui la pressuraient, à tonner contre la corruption de la papauté, « la Babylone de l'Occident, » sans perdre les grasses prébendes de la cour d'Avignon, et à faire l'admiration du monde chrétien par son amour constant pour une femme mariée, tout en étant prêtre ordonné, chanoine de Lombez et père aussi à l'occasion de plusieurs bâtards issus de quelque maîtresse innomée.

Oh! que les érudits sont parfois féroces dans leur idolâtrie et qu'ils ont notamment fait du tort à leur Pétrarque adoré, en publiant certains documens où nous pouvons suivre les origines curieuses de ses enfans naturels, les origines bien plus curieuses encore de ses enfans spirituels, de ces *Rime* tant travaillés, tant ouvragés, tant polis et repolis! Tenez, je vois là précisément sur les rayons le livre bien rare maintenant d'Ubaldini (2) ainsi que

(1) Inf., XXXIII, 80.

(2) *Le Rime di M. Francesco Petrarca, estratti da un suo originale.* Rome, MDCXLII. — Ugo Foscolo, *Saggi sopra il Petrarca.* Tous les deux donnent les extraits d'après les manuscrits de Pétrarque qui sont conservés à la bibliothèque du Vatican.

les *Saggi* de Foscolo; souffrez que je vous en lise une simple page, cette feuille sur laquelle Pétrarque a noté de sa propre main la gestation et l'accouchement d'un seul petit sonnet :

J'ai commencé ce sonnet avec l'aide de Dieu, le 10 septembre, à l'aube, après mes prières du matin, — Il faudra refaire ces deux vers *en les chantant*, et en renverser l'ordre. Trois heures du matin, 19 octobre, — Ceci me plaît. 30 octobre, 10 heures du matin. — Non, ceci ne me plaît pas. 20 décembre, soir, — Il faudra revenir là-dessus; on m'appelle à dîner. — 18 février, vers les 9 heures : Maintenant cela va bien; il faudra cependant y voir encore...

A l'âge de soixante-quatre ans, le 19 mai 1368, ainsi qu'il a de nouveau soin de le consigner de sa propre main, il se lève par une nuit d'insomnie et *refait* un sonnet composé vingt-cinq ans auparavant sur le gant de Laure!.. Croyez après cela à la « furie amoureuse » dont Pétrarque se disait dévoré et qui débordait de son cœur en vers inspirés! Croyez aussi à la passion de Tasse pour Léonore, après avoir pris connaissance de certain stratagème suggéré au poète par la princesse elle-même pour réussir auprès de la donna Bendidio, sans éveiller les soupçons du chevalier Pigna!

Car pourquoi n'irais-je pas jusqu'au bout dans ma rudesse de barbare et ne vous confesserais-je pas ingénûment que la vraie passion, la passion franche et grande, me semble presque toujours faire défaut à votre poésie amoureuse, à celle même de vos plus grands génies? Je trouve dans leurs sonnets et canzones beaucoup d'art, beaucoup plus d'artifice encore, mais bien peu d'un sentiment profond et sincère. Tasse joue sur les mots Léonore et *le onore*, comme joue Pétrarque sur Laure et *laurier*, comme joue Dante sur le nombre *neuf* au sujet de Béatrice : tous ils jouent avec le feu qui est censé les consumer, tous ils se complaisent et se mirent dans leur langueur, dans leur douleur et dans leurs pleurs. C'est en somme un mal bien porté que ce « mal d'amour » dont vos poètes ne cessent de se plaindre, à peu près comme les jouisseurs se plaignent de leur goutte, — vivant longtemps et mourant d'un accident qui d'ordinaire n'a rien de commun avec leurs souffrances chroniques. Ah! que les quatre terzines de la Francesca sur le premier et fatal baiser contiennent plus de poésie, de passion et d'émotion que tous les sonnets de la *Vita nuova!* Que de vérité, que de douleur, que de pudeur dans ce court récit arraché à la tempête infernale, et qui laisse une tempête dans notre âme, et combien je préfère à tel gros *Canzoniere* ces douze vers tout empreints de larmes qui jamais ne sécheront!

Je comprends qu'on subisse les séductions de la muse érotique

des anciens; elle est sensuelle et voluptueuse, mais elle est juvénile, ardente et rapide; instinctive et irréfléchie, elle en appelle à nos sens, et ne laisse pas de temps à la réflexion ; elle nous transporte dans un monde éternellement éphèbe, selon la forte expression de Goethe, « dans ces âges héroïques où s'aimaient dieux et déesses, désirant au premier regard, jouissant au premier désir (1). » Je comprends encore mieux que l'âme s'ouvre et s'abandonne aux accens superbes et farouches qu'un Byron, un Musset et tel de nos auteurs modernes savent prêter aux extases et aux désenchantemens de leurs amours; ces poètes s'entendent si bien à mêler leurs ravissemens et leurs désespérances aux vagues aspirations et aux profonds déchiremens de chacun de nous: l'humanité tout entière devient comme le chœur sonore et frémissant de leur individuelle tragédie. Mais quel intérêt voulez-vous que je prenne aux joies et aux tristesses de vos sonnettistes italiens? Ces joies sont d'ordinaire tellement puériles et futiles, ces tristesses sont pour la plupart du temps si recherchées et si factices, et qu'elle est étroite et pauvre en général la sphère de leur inspiration! Béatrice n'a pas répondu au salut de son amant, dans une rencontre fortuite : cet important événement forme le sujet d'un sonnet, d'une ballade et d'un songe où l'Amour lui-même vient expliquer au poète éploré les causes du malentendu : et cet Amour parle d'abord en latin! Une autre fois elle a traversé la rue, et l'amant l'a devinée rien qu'à la défaillance de son propre cœur et à l'anéantissement de tout son être; en avant d'elle marchait son amie du nom de Jeanne, — et n'est-ce pas Jean aussi que s'appelait le précurseur de Celui qui apporta le salut au monde?.. Laure a laissé tomber un de ses gants que l'amant a ramassé, et dont il discute la détention plus ou moins légitime dans trois sonnets consécutifs et merveilleusement travaillés. Ne se volera-t-il pas lui-même en restituant le vol? Ah! s'il pouvait également dérober le voile, ce voile à la fois cher et maudit, puisqu'il lui cache si souvent les traits de sa bien-aimée! Et le miroir donc! ce « grand ennemi » qui montre toujours à Laure jusqu'à quel point elle est belle, et la rend d'autant plus cruelle qu'elle se reconnaît irrésistible! Elle tombe malade, et l'amant aussitôt de penser à un malheur possible... et à la place que *l'anima gentil* occuperait alors dans le ciel. Ira-t-elle habiter la planète de Vénus, de Mercure, du Soleil, de Jupiter ou de Mars? Bien sûr, elle évitera Mars, car ce nom est trop rude pour une âme aussi douce; mais, quelle que soit l'étoile qu'elle choisira, elle l'éclipsera, n'en doutez pas, par sa

(1) In der heroischen Zeit, da Götter und Göttinnen liebten,
Folgte Begierde dem Blick, folgte Genuss der Begier.
(*Röm. Elegien*, III.)

propre splendeur !.. Je me garderai de poursuivre l'analyse; je ferai remarquer seulement avec quel soin ces sonnettistes évitent toute note aiguë et violente, tout cri vraiment passionné et frémissant, le cri, par exemple, d'un cœur torturé par la jalousie ou déchiré par la trahison. Ils aimaient cependant, ils prétendaient du moins aimer des femmes enchaînées dans les liens du mariage, des femmes courtisées par les plus brillans, les plus séduisans *cavalieri* d'une société voluptueuse et légère ! Mais les angoisses de la jalousie, les rages de l'amour trahi, c'étaient là des sentimens trop forts, trop disparates et dissonans pour trouver place dans une poésie toute de sourires et de soupirs, de complimens et de *concetti*.

Encore moins y saisirez-vous le plus léger indice de cette énergie virile et morale, de cette lutte du devoir contre la passion, de la conscience contre l'entraînement des sens, qui après tout est la grande tâche et la vraie dignité de l'homme. Cela est d'autant plus remarquable que ces mêmes poètes, dans leurs épanchemens intimes et pour ainsi dire en dehors de leurs fonctions officielles de chantres de l'amour, — que Tasse, par exemple, et Pétrarque, dans leurs *lettres* et leurs écrits en prose, — ne se montrent nullement exempts de tout scrupule et remords, et se reprochent même, avec bien de la véhémence souvent, leurs coupables ardeurs. Mais dans leurs poésies, il n'y a pas trace de ces hésitations ou de ces doutes : là, au contraire, l'amour apparaît comme le dieu vrai, le dieu unique de l'univers, le maître absolu et légitime auquel il est glorieux d'obéir, de se soumettre dans un renoncement absolu. Ces « flèches perfides », ces *saette d'amor*, dont ils nous parlent sans relâche, rappellent ainsi singulièrement les armes que l'Indien enduit de son terrible *curare :* elles tuent la volonté et toute puissance motrice et ne laissent subsister que la *sensibilité*. La sensibilité, la faculté féminine par excellence, devient ici, — phénomène curieux ! — la grande vocation et la principale vertu de l'homme : il ne combat pas, il ne réagit pas, il n'agit pas ; il tient à proclamer hautement et à bien faire valoir son état tout passif, souffrant et nerveux; — et ce n'est pas là un des traits les moins caractéristiques, ni les moins déplaisans de la poésie amoureuse, que ce renversement étrange des rôles et des sexes. Il est de l'essence de la femme de faire d'un sentiment, d'une affection, l'affaire unique de sa vie; il est dans sa nature de s'attacher, de se dévouer et de vouloir obéir ; c'est son charme incomparable que le besoin de s'émouvoir, de s'attendrir et de tout rapporter au cœur. Dans le monde des sonnets, toutes ces qualités deviennent les attributs obligés de l'homme, de l'amoureux : il pleure, il tremble, il s'évanouit et il craint jusqu'aux songes; il se fait un mérite de son entière soumission, de son humilité, de sa patience à toute épreuve, et il ne demande qu'à se perdre et à s'a-

néantir dans l'objet aimé. C'est la femme au contraire qui y apparaît comme l'être fort et viril : elle est calme, elle est réservée et sait garder le secret de son cœur; elle tient à sa dignité, sinon à son devoir; elle est la *donna*, la *domina*, et elle domine l'amant de toute la hauteur de l'empyrée où il l'a placée. Qu'il y ait dans tout cela bien de la grâce souvent, de la finesse et de la *morbidezza*, comment le nier? Mais la mollesse attendrie d'un Percy, la mâle vigueur d'une Porcia et d'une Imogène, ne sont belles et émouvantes qu'à condition d'être passagères : prolongées au-delà d'une situation exceptionnelle, devenues l'habitude et la règle, elles dénotent une grave perturbation morale, aussi funeste à l'art qu'à la vie. Les admirables strophes de Pétrarque sur l'esclavage de l'Italie, je les trouverais bien autrement admirables encore, si je ne les voyais mêlées à des milliers de vers tous en l'honneur de cette *servitude amoureuse* qui a peut-être le plus contribué à énerver l'Italie et à prolonger sa servitude politique.

LE VICOMTE GÉRARD. — Mais ce sont là des hérésies abominables que vient nous professer l'homme des neiges et des frimas!.. Qu'en pensez-vous, marchese?

LE MARCHESE ARRIGO. — Je pense avec notre divin Alighieri :

O settentrional vedovo sito,
Poichè privato se' di mirar quelle! (1)

LE POLONAIS. — Si du moins cette poésie parvenait à nous faire aimer, à nous faire seulement connaître les femmes qu'elle glorifie et idolâtre à ce point; si elle essayait de nous initier à leur vie, de nous intéresser à leur sort, de nous laisser de ces *donne gentile* une impression forte, saisissante et plastique, comme en sait produire un Catulle, un Goethe ou un Heine en nous parlant de sa bien-aimée! Mais vous doutez-vous seulement de ce qu'a pu être la Lia ou la Lucia de Boccace? et pour vous représenter Béatrice, avez-vous d'autre signalement que le voile blanc et l'olivier, le manteau vert et la robe couleur de flamme sous lesquels elle apparaît dans le Paradis terrestre (2)? — La grande controverse sur les trois Léonore, les deux Lucrezia et les deux Vittoria, eût-elle jamais pu naître sans le caractère *amorphe* du chant amoureux du Tasse, sans ce parti-pris du poète de nous dérober la figure et d'éviter jusqu'à la plus légère image de la divinité qui l'inspire et qu'il nous convie à adorer avec lui? — Des quatre cents sonnets, canzones, sextines, ballades et madrigaux qui composent à peu près le

(1) Purg., I, 26-27.
(2) Purg., XXX, 31-33.

Canzoniere de Pétrarque, une trentaine seulement de pièces ne se rapportent pas à l'amour; tout le reste, toute cette masse énorme de vers, à laquelle il faudrait encore ajouter le poème des *Trionfi*, a pour unique sujet l'exaltation de Laure. Je vous défie cependant de trouver dans cet amas de strophes le moindre trait capable de vous éclairer sur la pensée, le sentiment ou le caractère de la personne adorée, la moindre allusion aux circonstances de sa vie, ne fût-ce qu'à son état de femme mariée! Vous n'y apprendrez même pas la couleur de ses cheveux, bien que trois sonnets soient exclusivement consacrés à un portrait de Laure par le peintre Simone Memmi! Elle est excusable, après tout, l'école tant décriée de Rossetti (1), d'avoir un jour essayé de nier jusqu'à l'existence même de ces amantes de Dante, de Cino, de Pétrarque et de Boccace, d'avoir voulu, en dernier lieu, ne considérer toutes ces *donne gentili* que comme les signes mystérieux de je ne sais quelle langue maçonnique dont seraient convenus entre eux les poètes italiens du XIIIe et du XIVe siècle. Le vague systématique du dessin, le manque absolu de relief dans ces figures féminines douées à la fois de tant de gloire et de si peu de vie, ont dû faire éclore jusqu'à de pareilles hypothèses bizarres; comme ils ont produit également cet autre phénomène indéniable et non moins significatif, que l'amante d'Alighieri nous apparaît beaucoup plus vraie, beaucoup plus réelle et mouvante dans *la Divine Comédie*, que dans la *Vita nuova*. C'est que la Béatrice des *terzine* nous est franchement donnée comme une abstraction et comme un idéal : de l'être qui fut jadis sur terre, elle représente tout au plus l'ombre et le souvenir; elle est un esprit sans corps, une figure symbolique en un mot, dont nous nous accommodons bien vite et dont nous admirons alors les fermes et gracieux contours : tandis que la Béatrice des *sonnets* nous fait l'irritante impression de l'anonyme et de l'énigme, du masque et du mythe, d'une personnalité fictive, et je dirais presque d'une simple *entité érotique*, — comme le font toutes les autres héroïnes de tous les autres sonnettistes.

La comtesse. — C'en est trop, en vérité, et ce Sarmate sans peur et prodigue de reproches finira par m'exaspérer! En émettant mes humbles doutes sur la passion de Dante pour Béatrice, j'étais loin de prévoir que je donnerais le signal d'une attaque aussi furibonde contre nos admirations les plus chères. J'en appelle à vous autres, messieurs, qui n'êtes pas des Italiens, des gens *énervés* par les vers de Pétrarque, j'en appelle à vous, monsieur l'académicien, approuvez-vous l'anathème prononcé par le Scythe?

(1) Gabriele Rossetti, *Sullo Spirito antipapale dei classici antichi d'Italia*; Londres, 1832.

L'ACADÉMICIEN. — Assurément non, et d'autant moins que, né en Provence, je représente ici le pays qui a été le berceau même de cette poésie amoureuse dont nous venons d'entendre la condamnation si sévère. Il importe en effet de rappeler le lieu et l'époque d'où cette poésie tire son origine, et même en parlant de la Béatrice de Dante, il faut avoir toujours présent aux yeux l'art des troubadours, — art étrange, éclos subitement en pleine barbarie, sur un coin favorisé de la terre, au milieu d'une génération heureuse, facile et raffinée, au milieu de ces *cours d'amour* où les grandes et charmantes dames du XII[e] siècle discutaient gravement des questions comme celles-ci : si le véritable amour peut exister entre personnes mariées; si une demoiselle attachée à un chevalier par un amour convenable, et qui ensuite en épouse un autre, est en droit de repousser son ancien amant et de lui refuser ses bontés accoutumées; s'il vaut mieux pour l'époux être trompé avant ou après le mariage, « en herbe ou en gerbe, » comme le disait Des Périers?..

LE VICOMTE GÉRARD. — Mais il avait du bon, votre XII[e] siècle!

LA COMTESSE. — Vous n'avez pas la parole.

L'ACADÉMICIEN. — Je passe sur les analogies nombreuses que présentent entre eux les chantres de l'amour en Italie et en Provence, au point de vue de la facture et de la versification; sur leur répertoire commun d'images et d'expressions typiques, sur leur prédilection bizarre pour les jeux de mots, — les *bisticci*, — les allitérations, les réplications et les obscurités raffinées, — ce *chiuso parlare* dont Pétrarque a donné le mot dans le vers fameux et tant commenté :

Intendami chi può, ch' i' m' intend' io (1).

Je m'arrêterai seulement à ce qu'on pourrait appeler les mœurs littéraires des poètes des deux pays; à leurs us et coutumes en fait de composition; à la manière dont ils entendaient et pratiquaient leur métier. Vous vous étonnez que Dante, que Pétrarque, que le Tasse aient si hautement toujours affiché leurs tendres passions; que l'un ait demandé à ses confrères en Apollon l'explication d'un songe amoureux, ou annoncé aux princes et aux grands de la terre la mort de sa bien-aimée; que l'autre ait constamment limé ses sonnets et en ait distribué les fascicules à tant d'amis et de protecteurs; que le troisième ait consulté tout un aréopage de princesses et de grandes dames sur les strophes où il exhalait ses ardeurs? Mais ainsi l'avaient fait les chantres de Toulouse, de Narbonne et d'Aix au XII[e] et au XIII[e] siècle, les grands maîtres

(1) Pétrarque, canzone IX.

de la « gaie science, » du *gay saber*, comme on nommait cette galanterie codifiée et rimée, et le premier sonnet, par exemple, de la *Vita nuova*, avec son appel à tous les poètes de la Toscane (1), n'a rien de surprenant pour quiconque a lu quelques-uns de ces *tensons* dans lesquels se complaisait le génie des Provençaux. Vous vous plaignez du vague systématique du dessin, du manque absolu de relief dans les figures de Béatrice, de Laure, de Lia, de Léonore; vous dénoncez le caractère *amorphe* de l'art qui célèbre les *donne gentile?* Mais il était de règle chez les troubadours d'observer la plus grande discrétion sur la « dame » de leur choix, de ne jamais donner son signalement, d'éviter toute allusion à son intérieur, comme ils se faisaient également une loi de toujours se taire sur leurs propres femmes et leurs affections de famille. C'est cette dernière considération précisément que j'oserais soumettre à une multitude de critiques qui, pour expliquer le silence gardé par Dante sur son épouse Gemma Donati, en sont arrivés à former deux camps ennemis, défenseurs ou détracteurs à outrance d'une pauvre femme au sujet de laquelle nous manquons absolument de données. Bien d'autres controverses encore cesseraient de même peut-être, si les critiques se décidaient une bonne fois à mieux rapprocher les deux littératures qui se ressemblent par tant de côtés, et dans l'épanouissement aussi bien que dans la dégénération. Car il n'est pas jusqu'à cette effrayante profusion de sonnettistes sans talent, devenue le fléau de la poésie italienne, qui n'ait eu son précédent sur les rives de la Durance et de la Sorgue : déjà un *sirvente* du XIIIe siècle se lamente de ce que les troubadours pullulent de toutes parts et gâtent le métier : « Ils se multiplient, y lisons-nous, comme des lapins dans une garenne; on en est inondé. »

Mais c'est surtout par leur culte chevaleresque de la femme, par leur conception générale de la galanterie, que les troubadours sont devenus les instituteurs et les modèles des poètes érotiques de l'Italie. Cette *servitude amoureuse* que notre ami a reprochée avec tant d'amertume à l'école de Pétrarque, elle était le code même de toute l'école provençale. L'amour y apparaît comme le rapport du vassal envers sa suzeraine; tout le mérite, toute la vertu de l'amant consiste dans une soumission humble, féale et inébranlable aux volontés impérieuses d'une maîtresse presque toujours cruelle. Qu'un pareil rapport fût le produit plutôt de la culture que de la nature, une affaire de convention bien plus qu'une affaire de sentiment, c'est ce qu'indique déjà la simple raison, et que l'étude tant soit peu

(1) A ciascun' alma presa, e gentil core,
Nel cui cospetto viene il dir presente,
A ciò che mi riscrivan suo parvente,
Salute in lor signor, cioè Amore.

attentive des monumens ne laisse pas de mettre en toute évidence. Il y avait beaucoup de ce qu'au XVII[e] siècle on appelait l'*honnête homme*, de ce que de notre temps on appelle le *galant homme*, dans le vassal amoureux du moyen âge, et l'attachement féal d'alors ne tirait pas plus à conséquence, en somme, que de nos jours certaines assiduités et tel badinage de salon. C'était un chevalier que le troubadour, et il prenait les couleurs d'une dame pour « se donner de la gloire » dans la carrière soit des armes, soit du *gay saber*, bien souvent sans autrement songer à une douce récompense, parfois même sans connaître la souveraine dont il se proclamait l'homme-lige. Jeoffroy Rudel, prince de Blaye, choisit pour *dame* et chanta pendant toute sa vie la comtesse de Tripoli, dont des pèlerins venus d'au delà des mers lui avaient vanté la beauté et les vertus, et qu'il ne devait lui-même voir pour la première fois qu'au moment de sa mort. Dans un *tenson* bien connu, l'illustre Blacas demande au preux Rambaud de Vaquieras : « Rambaud, sans qu'on le sache, bonne dame nous fera jouir d'amour accompli ; ou bien, pour nous *donner de la gloire*, elle fera croire à la gent qu'elle est notre amie, sans rien de plus : qu'aimeriez-vous mieux ? » Preux Rambaud déclare, il est vrai, « préférer jouissance toute suave et sans bruit à vaine opinion sans plaisir, » mais Blacas, cet idéal de toutes les perfections chevaleresques, n'hésite pas à répondre que les niais seuls tiendront un pareil sentiment à sagesse : les *connaisseurs* le taxeront de folie !

LE VICOMTE GÉRARD. — Ils étaient forts, très forts, vos galans hommes de ces temps.

LA COMTESSE. — Encore une fois, vous n'avez pas la parole.

L'ACADÉMICIEN. — Un *connaisseur*, lui aussi, de la *gaie science*, et un de ceux qui l'ont le mieux étudiée, a résumé ainsi qu'il suit son jugement sur la littérature provençale : « Prise dans son ensemble, elle constitue plutôt une poésie d'esprit qu'une poésie de sentiment. L'amour, tel qu'il se révèle dans le *canso*, n'est en somme qu'une fiction poétique, c'est-à-dire un prétexte à des vers. Pour sujet de ses chants, le troubadour faisait choix de la dame qui lui semblait la plus digne ; peu importait qu'elle fût ou non en puissance de mari, car il s'agissait rarement de prétentions sérieuses. Ce que l'on convoitait de part et d'autre, c'était la renommée (1)... » Et c'est de même, ajouterai-je, que Pétrarque convoitait surtout le *laurier*, le Tasse surtout *le onore*...

Car on ne saurait trop se le redire : la poésie amoureuse de l'Italie procède en ligne directe du *gay saber*. Les premiers poètes

(1) Diez, *Poésie des troubadours*, p. 136-137.

que connut la patrie de Virgile et d'Horace, après la destruction de l'empire et l'invasion des barbares, ce furent précisément les troubadours du midi de la France. Ceux-ci avaient pris de bonne heure l'habitude de franchir les Alpes, et ils les passèrent en foule alors qu'éclata la persécution des Albigeois. Pierre Vidal, Rambaud de Vaquieras, Faidit, Hugues de Saint-Cyr, Aimeric de Peguilham, etc.. étaient venus tour à tour charmer les cours de Palerme, d'Este, de Mantoue, de Vérone par leur *canso* en langue provençale. C'est dans cette langue provençale aussi que composèrent d'abord leurs strophes les poètes indigènes de l'Italie du nord, un Nicolet de Turin, un Boniface Calvo de Gênes, un Pierre de Caravana, un Lanfranc Cigala et surtout ce Sordello de Mantoue, dont le nom alla retentir en Italie, en France, en Aragon et en Castille. Sordello fut aussi un des premiers qui essayèrent en même temps de rimer en leur langue maternelle, dans la *langue vulgaire* comme ils l'appelaient; mais alors même que ses émules et ses successeurs finirent par abandonner complètement l'idiome étranger et par ne se servir que de l'italien, — comme les Siciliens l'avaient fait d'ailleurs bien avant eux, — ils n'en restèrent pas moins attachés à leurs modèles primitifs et à l'idéal de l'amour chevaleresque. Les grands poètes italiens du XIIIe et du XIVe siècle n'éprouvent aucune difficulté à reconnaître ces origines provençales de leur muse; ils l'avouent ingénûment, et certes avec plus de bonne grâce que ne le font de nos jours la plupart des critiques de ce pays. Dante surtout multiplie à cet égard les témoignages les plus clairs et les plus décisifs. Il a lui-même composé un *canzone* en trois langues, en italien, en latin et en provençal (1). Dans son livre sur *la langue vulgaire*, il parle presque avec une égale déférence des poètes aquitains et des grands auteurs de l'antiquité. Au XXVIe chant du *Purgatoire*, nous voyons Guido Guinicelli, le plus illustre prédécesseur de Dante dans la poésie italienne, décliner l'éloge de ses doux vers, — *dolci detti*, — en désignant du doigt un autre devant lui, « un bien meilleur ouvrier du parler maternel, » — et cet autre est le troubadour Arnaud Daniel, qui répond en trois terzines du plus pur provençal. Qui de nous ne se rappelle la rencontre de Virgile et de Sordello dans le royaume des ombres, cet épisode admirable qui a inspiré à Dante l'une de ses apostrophes les plus splendides et les plus pathétiques (2)? Mais bien des lecteurs négligent de remarquer à l'occasion qu'à partir de ce moment Sordello devient, à côté de Virgile, le compagnon du mystique

(1) Canzone : *Ai fals ris! per que traitz avetz, etc.*
(2) Purgat., VI, 70 seq.

pèlerin et son guide jusqu'à la porte du Purgatoire. Qu'elle est grande cependant la place que l'auteur de *la Divine Comédie* a accordée par là au troubadour de Mantoue, et qu'elle est ingénieuse la manière dont il a payé ainsi sa dette de reconnaissance envers les maîtres provençaux!

Il s'en faut du reste que tout ait été profit et gain pour la poésie amoureuse dans cette transplantation sur le sol italien. L'Italie n'a au fond jamais connu la chevalerie comme grande institution indigène; l'esprit des croisades, comme tout le système féodal, lui était demeuré étranger : sa vie nationale s'est développée dans une direction tout à fait opposée, dans l'activité de ses communes, dans l'épanouissement de ses municipes. L'amour chevaleresque, déjà bien factice et conventionnel alors même qu'il était cultivé par de véritables chevaliers, par des hommes d'épée et d'action comme le furent les troubadours de l'Aquitaine, devint fatalement plus factice et conventionnel encore en passant dans un milieu bourgeois, et entre les mains d'hommes de plume et d'étude. En revanche, l'Italie était depuis déjà des siècles en possession d'une vaste science dont le pays de Bertrand de Born et de Blacas n'a jamais eu cure; elle était fière de ses écoles de Salerne, de Bologne, de Padoue, fière de ses connaissances en littérature ancienne, en mythologie, en droit et en philosophie scolastique; elle ne laissa pas de faire montre de cette science jusque dans ses produits du *bello stile*, et on ne saurait dire précisément que cette introduction des élémens allégoriques et didactiques dans la poésie fût une innovation bien heureuse. Comment ne pas reconnaître aussi que les disciples italiens du *gay saber* ont singulièrement rétréci le cercle de l'inspiration provençale, qu'ils ont surtout bien peu mis à profit la grande richesse de genres et de rythmes que leur avait légués l'art des troubadours? Ils se sont presque exclusivement tenus au monologue lyrique qui ne parle que des joies et des tristesses de l'amour. Ils ont négligé ou délaissé peu à peu le *tenson* dialogué d'un effet souvent si dramatique, le *sirvente* mordant et passionné, la *pastourelle* et la *ballade* d'un accent parfois si populaire; ils ont laissé à Shakspeare, à l'auteur immortel de *Romeo*, le soin de remettre en honneur *l'aubade*, une des plus gracieuses formes imaginées par la « gaie science » pour chanter les adieux de deux amans que le lever du jour sépare (1). Encore moins ont-ils essayé

(1) Voyez la cinquième scène du III[e] acte de *Romeo :*

Juliet. Wilt thou be gone? it is not yet near day, etc.

et comparez l'*aubade* si souvent citée :

En un vergier, sotz fuelha d'albespi,
Tenc la dompna son amic costa si,
Tro la gayta crida que l'alba vi.
Oy Dieus! oy Dieus! de l'alba tan tost ve! etc.

de tirer parti des rythmes provençaux, dont l'abondance et la variété font involontairement songer aux modulations de la lyre grecque : pour le genre comme pour le rythme, les Italiens ont fini par tout réduire et par tout quintessencier dans la forme du sonnet, — forme étroite et artificielle par excellence, forme géométrique pour ainsi dire, et la moins propre assurément pour les épanchemens de l'âme, pour les éclats d'un sentiment personnel.

Le prince Silvio. — Puisque le nom des Grecs vient d'être prononcé, je ne résiste pas à la tentation de rappeler au passage avec quel instinct merveilleux ces maîtres immortels de l'art ont compris la valeur du rythme et du genre, et ont su en établir le rapport nécessaire et vrai. Ils n'avaient qu'un rythme unique pour l'épopée, ils n'y admettaient que cet hexamètre qui, par sa cadence régulière, massive et paisible, répond si bien au récit d'un passé lointain et majestueux. Ils employaient déjà des mesures beaucoup plus variées et mouvementées dans le drame qui figure le présent et la vie, dans le chœur surtout, qui est comme la partie lyrique et musicale de l'œuvre. Enfin, pour la poésie lyrique elle-même, qui est l'expression du sentiment individuel et instantané, ils ont inventé une diversité de modulations dont les odes d'Horace ne donnent qu'une très faible idée, une abondance de mètres aussi ondoyans et changeans que le cœur même de l'homme. C'est tout l'opposé que nous voyons chez les modernes, dans les littératures romanes du moins : en ceci comme en maint autre problème d'art, on dirait que nous avons marché délibérément contre la nature des choses. Nous avons admis une diversité très grande de rythmes dans notre poésie épique, les *ottave rime*, les *terze rime*, l'alexandrin, etc. ; c'est pour le drame en revanche que nous avons réservé les mesures uniformes et pesantes de l'alexandrin; et quant à la poésie lyrique, nous sommes parvenus à l'enfermer presque entière dans le moule tourmenté et ingrat du sonnet.

L'académicien. — Vos observations sont très justes, mon prince, et font d'autant plus regretter que les Italiens aient été si mal servis sur ce point par leur grand instinct de virtuoses. Car c'étaient bien de vrais virtuoses que ces disciples transalpins des Provençaux, et c'est même en cela qu'ils se sont montrés supérieurs à leurs maîtres, presque dès le début. Il serait malaisé de le nier, en effet, rien n'est plus éloigné de l'art véritable que la veine toujours coulante et uniformément facile des troubadours : ils ont eu parfois d'heureuses rencontres, des trouvailles inconscientes et inexplorées; au fond ils n'ont jamais dépassé le niveau de dilettantes et d'amateurs; ils eurent la science trop « gaie, » la vocation trop joyeuse; l'observation sentie de la nature, l'analyse pro-

fonde du cœur humain, leur ont toujours fait défaut. Sous tous ces rapports, leurs imitateurs transalpins gardent un avantage marqué, et la préoccupation de l'art est visible chez eux depuis les premiers essais en *langue vulgaire*. Les Italiens ont eu beau accepter un culte venu du dehors et qui répondait si peu à leur développement historique et à leur état social; ils ont eu beau rétrécir même le cercle déjà étroit de cette inspiration étrangère, et y introduire par surcroît des élémens disparates : ils n'ont eu qu'à toucher à la poésie amoureuse pour l'ennoblir aussitôt, pour y introduire un goût littéraire, une délicatesse morale, un sérieux esthétique comme elle n'en a jamais connu sous le ciel de l'Aquitaine. Le *canso* n'a été pour les troubadours qu'un divertissement, qu'une « jonglerie » et un jouet délicieux : entre les mains de Guinicelli, de Cavalcanti, de Dante, de Cino, il devint une œuvre d'art, et un chef-d'œuvre dans les mains de Pétrarque...

Notre ami a été bien dur pour l'amant de Laure, et pour l'homme encore bien plus que pour le poète. Je ne nierai ni le rhéteur, ni l'égoïste dans Pétrarque; mais ces deux épithètes sont assurément loin de tout dire sur un génie qui a laissé dans l'histoire de l'humanité une empreinte aussi forte, aussi ineffaçable. Aujourd'hui, en parlant de Pétrarque, nous ne pensons d'ordinaire qu'au chantre de l'amour, qu'à l'auteur des sonnets; mais les contemporains et les âges qui suivirent en ont jugé tout autrement. Ce qu'ils admiraient, ce qu'ils exaltaient dans le chanoine de Lombez, c'était surtout le hardi émancipateur des esprits, le grand initiateur de la renaissance, le premier humaniste...

Le prince Silvio. — Le premier homme moderne...

L'académicien. — Oui, le premier homme moderne! le premier qui, par son enthousiasme sincère pour l'antiquité et pour tant d'autres beautés jusque-là inconnues, incomprises, — pour les ruines de Rome, par exemple, et les sites sauvages des Alpes, — le premier surtout qui, par sa polémique incessante, ardente, contre la science des pédans, contre le charlatanisme des médecins, contre le formalisme des légistes, par son persiflage implacable de l'astrologie, de l'alchimie, de l'oneiromancie et de maints préjugés et superstitions dont le moyen âge était comme emmailloté, avait ouvert des horizons tout nouveaux et appelé à la vie tant de forces cachées et stagnantes. Ce n'est que dans les *Epistolæ familiares* qu'on peut apprécier au juste l'action immense de Pétrarque, comme ce n'est que par sa *Correspondance* que se révèle à nous le vrai Voltaire. Car il y a bien du patriarche de Ferney dans ce solitaire de Vaucluse, dans son activité dévorante, dans sa préoccupation constante de se mettre en rapport avec toutes les célébrités du

monde, de faire de la propagande pour ses idées, de dire son mot sur toutes les questions du temps, et je serais presque tenté de voir quelque chose aussi de l'impudence voltairienne dans sa manière si plaisante d'invoquer en toute occasion son fameux Platon. Pas plus qu'aucun autre érudit de son époque, il n'avait jamais lu une seule ligne de l'auteur du *Phédon;* mais Aristote était la grande autorité, l'idole des pédans du jour, et le chanoine de Lombez opposait pertinemment au Stagyrite des scolastiques un Platon de son cru, à peu près comme plus tard Arouet, pour narguer les idées reçues, devait imaginer son Chinois de toute perfection...

L'ABBÉ DOM FELIPE. — Mais Pétrarque n'a jamais été un impie; il se levait la nuit, pieds nus, pour prier Dieu, et ne rêvait que de bâtir une chapelle à la sainte Vierge.

L'ACADÉMICIEN. — Sans doute, monseigneur : c'était un Voltaire croyant, point ricanant, — sa gloire n'en est que plus grande, — non moins vain du reste que Voltaire et avide d'applaudissemens, mais bien autrement poète, lui!

N'était-ce pas un grand poète, je vous le demande, un poète dans la plus haute acception du mot, que celui qui a su donner la consécration suprême de l'art et son expression définitive, absolue, à un vaste et vague ordre d'idées dont il est permis assurément de discuter la valeur morale et esthétique, mais dont il est impossible de nier l'influence puissante et générale pendant près de cinq cents ans? Car n'oublions pas que ce n'est pas seulement sur l'Italie que l'idéal créé par les Provençaux a étendu son empire : il a traversé les Pyrénées aussi bien que les Alpes; il a passé la Loire, la Manche et le Rhin; il a régné souverainement en Espagne et en Portugal, dans la France du nord, en Angleterre et en Allemagne; ces *minnesaenger*, dont nous aimons tant à parler sans jamais les lire, ils n'ont été que de simples et de bien gauches imitateurs des troubadours. Du XII[e] jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, le monde civilisé n'a connu, célébré et chanté que la galanterie chevaleresque; il s'en est inspiré non-seulement dans ses productions lyriques, mais dans ses épopées, dans l'*Orlando*, dans la *Gerusalemme*. Il n'a fallu rien moins que l'épanouissement merveilleux de la poésie dramatique à partir du XVII[e] siècle pour donner enfin aux esprits une direction autre, pour imprimer à l'amour ce caractère profond, passionné et pathétique qu'il a gardé depuis lors. Et peut-être bien n'est-ce que l'absence de cette poésie dramatique en Italie qui a permis aux *pétrarchistes* d'y prolonger leur règne beaucoup au delà du terme, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle et à l'avènement d'Alfieri. Quoi qu'il en soit, et de l'aveu de tout le monde, Pétrarque a revêtu de la magie de l'art cette conception provençale qui, bien des siècles

avant et après lui, avait préoccupé et fasciné l'Europe. Il lui a prêté une finesse de sentiment, une pureté de goût, une splendeur de parole et un charme musical incomparables; il l'a élevée à un degré de perfection qui n'a été ni dépassé, ni même jamais égalé; il a fait bien plus encore : d'un idéal factice au fond, accidentel et fatalement destiné à périr, il a su dégager l'élément vrai, durable, qui sera de tous les pays et de tous les temps.

Nous sommes trop surmenés par le drame, par le roman, par les productions fiévreuses du jour, et dans le domaine de l'imagination nous ne comprenons plus presque l'amour sans les notes violentes et aiguës, sans les éclairs et les foudres auxquels nous a habitués la rhétorique de nos sombres génies. Nous ne prenons pas garde que dans la vie réelle, — dont l'art après tout, selon le mot profond de Hamlet, n'est que le miroir splendide, — l'amour ne se nourrit pas aussi exclusivement de catastrophes et de cataclysmes; que là précisément où il est le plus pur et le plus sincère, il consiste d'ordinaire en une suite d'émotions voilées et vibrantes, douces ou douloureuses, mais toujours contenues et discrètes; nous ne prenons pas garde que cette « rose mystique » fleurit surtout et s'épanouit avec ses couleurs, avec ses parfums, — avec ses épines aussi, — dans les régions de la tendresse et de la grâce, de l'affection et de l'estime mutuelles, dans cette zone tempérée des âmes, pour tout dire, où se complaisait la muse de Pétrarque et de ses émules. Et c'est par cela justement que cette poésie ne cessera de remuer et de captiver les cœurs; elle répond à un sentiment éternellement humain, dont elle rend les évolutions les plus délicates, les oscillations les plus fugitives; elle est grande par ses minuties mêmes. Mon Dieu, oui; dans cette peinture charmante de la douce passion, les poètes italiens n'évitent point, ils recherchent même ces détails intimes et minimes dont nous venons d'entendre l'énumération malicieuse; mais ne sont-ce pas là, en effet, des « événemens importans » de toute idylle d'amour, qu'une rencontre fortuite, qu'un regard dérobé, qu'un salut refusé, qu'une fleur offerte ou reçue, qu'un gant ramassé? Grâce pour les gants! Shakspeare lui-même ne les a point dédaignés :

O, that I were a glove upon that hand,
That I might touch that cheek (1)!

fait-il dire à son Roméo dans la scène délicieuse du jardin. Puérilités, si vous le voulez, elles vont bien au *puer*, à l'éphèbe; souvenons-nous que c'est sous les traits d'un enfant que se sont toujours figuré leur Eros ces Grecs si ingénieux. Souvenons-nous aussi

(1) Acte II, scène 2.

des années où nous étions nous-mêmes exposés aux embûches de ce dieu malin, — plusieurs parmi nous, et notre ami du Nord le premier, ne sont pas encore aujourd'hui si complètement hors d'atteinte; — reportons-nous à cet âge dont nous aurons beau sourire, mais que nous ne cesserons pas de regretter : quelle large place les incidens qu'à l'heure qu'il est nous traitons de futiles, prenaient alors dans nos préoccupations, dans nos joies ou dans nos douleurs! Et lorsque d'aventure nous trouvions tel de nos soucis ou de nos ravissemens rendus par un sonnet de Pétrarque, ou par une canzone de Tasse, dans des images saisissantes et brillantes, dans un langage qui est une musique pour l'oreille même de l'étranger, — oh! que nous étions reconnaissans à ces poètes d'avoir parlé si bien et si longuement de tant de petits riens, que nous leur savions gré d'avoir généreusement chanté tous ces *paulo minora!* Il n'est pas jusqu'au dessin si vague et si dépourvu de relief de toutes ces *donne gentili* qui, à l'occasion, ne nous arrangeât admirablement : cela nous permettait de mieux encore les identifier avec la dame de nos pensées, de prêter à Béatrice, à Laure ou à Léonore certaine couleur de cheveux qui, à ce moment, avait toutes nos préférences. Quant à nous demander si ces poètes avaient vraiment aimé, certes, nous n'y pensions même pas! La sincérité de leurs sentimens? mais elle nous était affirmée par la réalité de nos sensations!

Qu'importe en effet que l'auteur des *Rime*, que l'auteur de la *Gerusalemme* ait plus ou moins sérieusement, plus ou moins fidèlement aimé la femme que célébrait sa poésie, pourvu que cette poésie nous émeuve et nous charme? Qu'importe ce qu'a été la Fornarina, pourvu que le tableau pour lequel elle avait posé soit devenu la *Madonna del Sisto?* C'est un déplorable travers de la critique moderne de demander au poète les pièces justificatives de chacune de ses inspirations, et de triompher dès qu'elle parvient à le prendre en flagrant anachronisme de cœur, à mettre ses vers en contradiction avec les dates. Elle méconnaît tout simplement que long parfois est chez le génie l'intervalle entre l'éclair qui illumine et la parole qui gronde, ce à quoi du reste l'art ne perd rien, bien au contraire, car « l'œil de l'âme » a, lui aussi, ses exigences d'optique; il a besoin d'une certaine distance pour embrasser un ensemble, et déjà Schiller a fait la remarque judicieuse que la main qui tremble encore sous le coup de l'émotion ne saurait que mal dessiner. Le *Si vis me flere* d'Horace ne signifie pas du tout que pour arracher des larmes il faut pleurer soi-même, mais seulement qu'il faut *avoir pleuré*, qu'il faut avoir un jour éprouvé les sentimens qu'on veut peindre et faire partager. Que Dante, que Pétrarque, que Tasse aient à tel moment de leur existence entendu

des voix intérieures et connu le véritable amour, qui oserait en douter? Mais la note une fois saisie, ils l'ont reproduite et variée avec une grande liberté, selon l'inspiration de leur génie et même de leur caprice, sous l'influence aussi des idées de leur temps, de ces idées de galanterie chevaleresque notamment si dominantes dans l'époque. *Vérité et fiction*, on fera toujours bien d'appliquer à la vie d'âme de ces poètes de l'amour les deux mots que Goethe a eu la candeur de donner pour titre à son autobiographie.

C'est grâce précisément à ce mélange de vérité et de fiction, grâce à son caractère à la fois impersonnel et intime, à ses qualités beaucoup plus musicales que plastiques, que la poésie amoureuse des Italiens est devenue si universelle et qu'elle a fait les délices de tant de siècles passés, comme elle en charmera encore tant d'autres à venir. Je suis certes loin de nier la puissance et le pathétique d'un Byron, d'un Musset et de tel de nos modernes; j'admire comme tant d'autres leur art de faire parler à la muse amoureuse le langage de nos vagues aspirations et de nos profonds déchiremens. Qui sait cependant si ce langage ne paraîtra pas bien étrange à des générations plus reposées, moins tourmentées que la nôtre? Qui sait si ces accens farouches sur la liberté opprimée ou déshonorée, sur l'esclavage de l'Hellade, sur les vilenies du *cant* et les bassesses des grands, ou ces plaintes amères de ne pouvoir croire, « d'être venu trop tard dans un monde trop vieux; » si, en un mot, toutes ces apostrophes qui nous transportent maintenant ne leur sembleront pas fort déplacées dans un chant d'amour? Ne leur feront-elles pas même une impression de bizarrerie tout autrement grande que ne nous font aujourd'hui les *bisticci* et les travers allégoriques des sonnettistes? Des temps viendront peut-être, — que dis-je? ils viendront sûrement, — où l'humanité ne connaîtra plus ces problèmes poignans qui nous agitent et nous déchirent à présent, où elle les aura heureusement résolus ou définitivement écartés. Je m'imagine, dans ces temps, un jeune homme touché par la flèche de ce divin espiègle qui, lui, ne vieillit ni ne change pas; je m'imagine ce jeune homme cherchant dans les grands maîtres de la poésie le miroir de son âme, l'expression harmonieuse du sentiment qui fait palpiter son cœur. Je crains fort alors que les strophes d'un Byron ou d'un Musset ne réussissent bien plus à l'étonner qu'à le ravir, et je ne parierais pas que, rencontrant à la fin tel sonnet de Pétrarque ou telle canzone du Tasse, il ne s'écrie : O Italiens, vous seuls, vous compreniez l'amour!..

Le vicomte Gérard. — Et moi, d'ores et déjà je pense comme ce bon jeune homme de l'avenir : O Italiens, vous seuls vous comprenez l'amour! Vous seuls, vous savez lui demander tout ce qu'il peut donner, et rien que ce qu'il doit donner! Vous seuls, vous

savez le maintenir dans cette région de la tendresse, de la grâce et de la volupté qui est sa vraie demeure, loin des plages arides et malsaines de la métaphysique, de l'idéologie et du bleu de Prusse. O Italiens, conservez ces heureuses facultés dont les autres nations ne médisent que parce qu'elles vous les envient : en ceci comme en toutes choses, tenez-vous en à Rossini et fuyez les Wagner! Car c'est là votre grand charme et votre grande supériorité d'être si naturels et si simples, tellement sans fard et sans gêne, — *senza complimenti e senza vergogna,* — dans vos sensations comme dans vos sentimens, dans vos nécessités physiques comme dans votre superflu moral, dans vos bonnes qualités comme dans vos mauvais penchans... Je n'oublierai jamais le mot bien plaisant, mais bien profond aussi, que me dit une fois cette vieille et excellente princesse S.., morte il y a quelques années, et si célèbre par son esprit fin, délié et sentant son XVIIIe siècle. C'était en 1866, au commencement des complications austro-prussiennes; j'étais alors secrétaire d'ambassade à Vienne. La princesse S..., en bonne patriote autrichienne, était exaspérée contre les menées « piémontaises » et m'en parlait un jour dans l'intimité avec une véhémence toute juvénile, malgré ses quatre-vingts ans. Puis, s'interrompant tout à coup, elle s'écria : « Et dire qu'avec tout cela je ne parviendrai pourtant jamais à bien détester le pays de M. de Cavour et de Garibaldi! C'est que, voyez-vous, ils sont si adorables, ces Italiens : ils trouvent cela si naturel d'avoir peur et de faire l'amour!.. »

LE MARCHESE ARRIGO. — Franchement, monsieur, vous eussiez mieux fait d'enterrer ce déplaisant propos avec la méchante vieille qui vous l'avait tenu...

LA COMTESSE. — Laissez cela, marchese :

> Che ti fa ciò che quivi si pispiglia?
> Vien dietro a me, e lascia dir le genti (1).

Pensons plutôt à très sincèrement remercier notre savant Provençal, — un Français *sérieux* et aimable celui-là, — du jugement éclairé et tout à fait impartial qu'il a porté sur notre Pétrarque. Certain passage toutefois de votre discours, cher maître, m'est resté obscur; c'est celui où vous parliez de l'art dramatique en opposition avec la poésie amoureuse. Je ne saisis pas bien le rapport...

L'ACADÉMICIEN. — Je tâcherai de m'expliquer plus clairement. Lorsque, vers la fin du XVIe siècle et dans la première moitié du suivant, surgirent les grands génies dramatiques de l'Angleterre,

(1) Purgat., V, 12-13.

de l'Espagne et de la France, ils durent accorder, dans leurs créations sublimes, une place très large, — incomparablement plus large, par exemple, qu'elle n'en a jamais eu dans la tragédie grecque, — à cette passion amoureuse qui jusque-là avait seule inspiré presque toute la poésie lyrique et les célèbres épopées chevaleresques. Si grande toutefois que fût la part faite ainsi à l'amour dans l'œuvre de Shakspeare, de Calderon, de Corneille et de Racine, il n'y domina plus d'une manière aussi absolue, aussi exclusive et incontestée que dans la poésie des troubadours, des *minnesaenger*, des sonnettistes et des chantres de l'épopée romantique. L'honneur, la religion, la fidélité, le patriotisme, l'ambition, l'orgueil, la vengeance, la soif du pouvoir, la soif des jouissances, et tant d'autres sentimens et passions trouvèrent également leur expression et leur développement splendide dans ces abrégés magiques de l'humanité qui portent le nom de *Hamlet*, de *Polyeucte*, d'*Athalie*, *etc*... L'amour dut dès lors entrer en dialogue et en dialectique, en compétition et en lutte avec plus d'une de ces forces morales et psychiques qui bien des fois apparurent comme ses égales, et parfois même comme ses supérieures. La dignité, la vertu ne consista plus à céder partout et en toutes choses à un doux entraînement; il fut démontré que, selon les circonstances, il y avait aussi du mérite à le combattre, de la gloire à le vaincre : le grand mot de devoir fut prononcé ! Mais, ce qui est le plus curieux à observer, c'est que l'amour lui-même se retrempe et se raffermit à cette gymnastique morale que lui impose l'art nouveau : il regagne en profondeur ce qu'il perd en étendue; il dépouille la grâce un peu molle, la *morbidezza* trop voisine de l'afféterie des âges précédens, il devient plus vigoureux, plus passionné, plus pathétique. Dans cette admirable tragédie de l'amour que nous retrace le *Romeo* de Shakspeare, on voit côte à côte l'ancien et le nouvel idéal, celui des troubadours et celui des dramaturges, se toucher sans se confondre, comme dans certains courans on peut distinguer les eaux de deux rivières; et si je ne craignais de trop m'attarder dans ces considérations...

La comtesse. — Ne le craignez pas, cher maître, nous vous écoutons tous avec un intérêt croissant.

L'académicien. — Eh bien, madame, ce chant de l'amour, ce *Cantique des cantiques* de Shakspeare, — la première en date de ses immortelles tragédies, — m'a toujours paru comme un monument placé aux confins de deux mondes : j'y entends la dernière note du *canso* expirant des troubadours, et le premier cri de la passion de notre drame moderne. Et d'abord n'est-il pas intéressant d'y remarquer à côté de ces grands éclats lyriques dont le

maître anglais avait seul le secret, des imitations significatives de certains rythmes favoris des Provençaux et des Italiens? J'ai déjà parlé de la forme d'*aubade* donnée au célèbre dialogue matinal des deux amans; c'est encore ainsi que leur premier entretien dans la scène du bal a toute la facture d'un sonnet : les modulations d'un Blacas et d'un Pétrarque sont ainsi ingénieusement rappelées dans cette magistrale symphonie d'amour; Pétrarque y est même expressément nommé (1), et c'est la seule et unique fois, si je ne me trompe, que nous rencontrions ce nom dans toute l'œuvre de Shakspeare. Mais Roméo lui-même, le Roméo du premier acte, le Roméo d'avant la scène du jardin, est-il autre chose que l'adepte, bien connu par nous déjà, de la fameuse galanterie chevaleresque? Il est épris de Rosaline, et il remplit l'univers de ses soupirs; il se complaît dans sa tristesse, il crée autour de lui « une nuit artificielle, » il parle sans cesse des « flèches de l'amour, » il parle de ses « songes; » — et ceci lui attire la pétillante riposte de Mercutio sur la reine Mab. Elle est bien aussi la « dame » du *canso*, la *donna gentil* de maint *Canzoniere*, — une « entité érotique, » comme dirait notre ami, — cette Rosaline insensible, invisible, dont on célèbre devant nous la beauté et la cruauté, mais dont on nous dérobe les traits, et qui s'évanouit « comme une fumée » à l'apparition de la fille des Capulets. — « Mon cœur a-t-il jamais aimé auparavant? » se demande à cette apparition Roméo; et il « abjure » son passé! C'est qu'avec Juliette entre en scène, — fait son entrée dans le monde de la poésie, — un amour comme n'en a jamais connu la galanterie chevaleresque des troubadours et de leurs disciples italiens. Ce *duo* admirable du jardin, on dirait qu'il est, en toute chose, la contrepartie discrète du tendre vasselage qu'avait jusque-là célébré l'art du *gay saber* et des sonnettistes. Elle ne sait pas « faire l'étrangère comme les habiles, » dit Juliette, — elle ne sait pas cacher son sentiment comme le font les *donne gentili*, — mais elle saura « être fidèle comme pas une des habiles; » et aussitôt elle propose le mariage pour le lendemain dans la chapelle du bon père Laurent. Le mariage! mot inconnu dans le vocabulaire cinq fois séculaire des poètes de l'amour, comme y est inconnue aussi cette appellation de « maître » que Juliette donne dès le début à son amant, prête, dit-elle, à le suivre à travers le monde, jusqu'à la mort; et cette invocation à la mort n'est plus la figure de rhétorique si souvent usitée dans la *gaie science :* ici, elle devient d'une réalité terrible.

(1) *Mercutio*... Now is he for the numbers that Petrarch flowed in, etc. (Acte II, scène IV.)

Je me trompe peut-être, mais il me semble que ce n'est qu'en ayant ainsi toujours présent à la mémoire l'ancien idéal des Provençaux, qu'on peut mesurer toute la profondeur de la tragédie anglaise et en saisir les beautés suprêmes. Et, par exemple, ce renversement des rôles et des sexes, que notre ami a si finement observé, et si durement dénoncé dans la poésie amoureuse des Italiens, Shakspeare y a recouru, lui aussi, en traçant les caractères des deux fiancés. Ce n'est pas qu'il ait commis la faute de faire de la fille des Capulets une Bradamante et une *virago;* il lui a laissé au contraire toutes les frayeurs d'une jeune fille. Au moment de boire le philtre fatal, elle est saisie de frissons; la pensée de se réveiller au milieu de tombeaux la remplit de terreur, elle va même jusqu'à soupçonner son bon confesseur d'une machination horrible : elle finit par se calmer pourtant, elle vide la coupe et elle garde assez de présence d'esprit pour se munir encore d'un poignard dans le cas où le narcotique n'agirait point! Ainsi résolue, ferme et prévoyante se montre-t-elle en toutes choses et envers tous, envers son confesseur, envers ses parens, envers sa nourrice, envers son prétendu. Comparé à Juliette, le jeune Montagu trahit une complexion beaucoup plus délicate et presque morbide. Rêveur dès le début, impressionnable et nerveux à l'excès, il perd tout sang-froid au moindre obstacle; il se lamente et tombe en défaillance dans la cellule du moine; il se dit « efféminé » par le bonheur avant même d'en avoir joui, et le père Laurent le lui dit bien plus expressément encore :

Unseemly woman in a seeming man (1)!

Mais là où Provençaux et Italiens n'eussent vu qu'un motif de plus pour s'attendrir et s'extasier, l'Anglais a cru devoir exercer sa sévérité de moraliste, et, en grand justicier poétique qu'il était, il a usé de cette sévérité en rendant l'amant responsable, pour la plus large part, de la destruction de son propre bonheur. Car c'est bien Roméo lui-même qui précipite la catastrophe, alors qu'à la nouvelle de la mort de sa bien-aimée, il accourt en toute hâte de Padoue et va droit au cimetière, sans prendre d'autres informations, sans même penser à interroger le père Laurent, le confident de son amour et du secret de Juliette. Shakspeare fait expier ici au jeune Montagu son excès de sensibilité, comme il fera expier au prince de Danemark l'excès de son raffinement intellectuel : ici comme là, comme dans chacune de ses tragédies, il enseigne toujours la

(1) Acte III, scène II.

même et haute leçon, que la raison doit dominer et régler jusqu'à nos sentimens les plus nobles et jusqu'à nos facultés les plus brillantes... Que si maintenant vous vouliez vous rappeler que ce drame émouvant et gracieux entre tous a été écrit dans les dernières années du XVI[e] siècle, avant même que fût né un Calderon, un Corneille ou un Racine, vous jugeriez peut-être comme moi que, dans le merveilleux domaine de la poésie moderne, *Romeo* est par rapport à l'amour ce qu'est *Hamlet* par rapport à la mélancolie : non-seulement un chef-d'œuvre, mais une révélation !..

LA COMTESSE. — Et quelle place, par rapport à l'amour, assigneriez-vous alors à Dante dans le domaine de la poésie ?

L'ACADÉMICIEN. — Une place à côté de Guinicelli, de Cavalcanti, de Cino de Pistoja et des autres précurseurs de Pétrarque, tant qu'il n'est question que de l'auteur des sonnets et des canzones de la *Vita nuova* ; une place en dehors d'eux, en dehors de tous les génies, une place aussi éloignée de Pétrarque que de Shakspeare, dès qu'il s'agit de l'auteur de *la Divine Comédie*...

Ç'a été, à mon sentiment, une très grave méprise de la plupart de nos critiques modernes d'imaginer un Dante tout uni, un Dante fait tout d'une pièce, de ne pas distinguer entre un jeune homme s'exerçant dans le *bello stile*, faisant des vers comme tous ses confrères en Apollon, célébrant telle beauté d'après le procédé conventionnel du temps, et un génie mûri par l'expérience et la réflexion, s'inspirant d'une des plus vastes conceptions de l'art et méditant une œuvre qui devait embrasser « le ciel et la terre, » le mystère de notre existence et le problème de l'univers. Bien étrange aussi m'a toujours paru chez ces critiques, je l'avoue, leur manière de prendre naïvement et tout à fait à la lettre une poésie, une littérature et une époque qui n'étaient rien moins, certes, que naïves et simples : une poésie nourrie de tous les raffinemens de la *gaie science*, une littérature imprégnée de toutes les subtilités de la scolastique, et une époque engouée d'une rhétorique aussi spécieuse que prolixe. Je défie tout lecteur sincère et désintéressé de ne pas reconnaître une œuvre de rhétorique pure dans la *Vita nuova*, dans le commentaire en prose, veux-je dire, dont Dante a cru devoir accompagner après coup les produits de sa muse juvénile en y insinuant partout les allégories les plus forcées et les plus discordantes. C'est cependant sur ce sable mouvant d'une exégèse si évidemment artificielle qu'on s'est avisé de construire ce qu'on est convenu d'appeler « l'histoire psychique » d'Alighieri ! On nous présente ainsi un Dante resté toujours le même depuis sa neuvième ou sa dix-huitième jusqu'à sa cinquante-sixième année, jusqu'à l'année de sa mort :

toujours préoccupé de sa Béatrice, toujours vivant dans le souvenir d'un amour de jeunesse conçu pour une créature délicieuse, mariée à un autre et décédée à la fleur de l'âge. Les vicissitudes poignantes de l'homme politique et de l'homme d'état, les graves préoccupations de l'homme de l'étude et de la pensée, les devoirs sacrés de l'époux et du père, les misères de l'exilé sans patrie et sans abri : tout cela, nous dit-on, était primé, dominé par le souvenir de cet ancien amour, amour pur, amour unique, la « grande affaire » de son existence, son « guide » moral et intellectuel!.. Je passe sur les entorses effroyables que les constructeurs de ces « histoires psychiques » sont constamment forcés de donner au bon sens le plus simple et aux faits les plus clairs; je passe sur leur plaisant embarras avec certaines dames du Casentin ou de Lucques, avec la pauvre Gemma Donati surtout, cette épouse du poète, dont ils font tantôt une Xantippe et tantôt une Pénélope : je me bornerai seulement à remarquer que, malgré la volonté absolue de tout admettre et de tout prendre à la lettre, il leur arrive pourtant parfois de ne pas oser aller jusqu'au bout du système. Ils n'osent point, par exemple, prétendre que Dante ait sérieusement cru que Béatrice « était un *neuf*, c'est-à-dire un miracle dont la racine n'est autre que la sainte Trinité. » Acculés à de pareilles monstruosités, ils se souviennent tout à coup que c'était là le langage de l'époque. Mais la rhétorique une fois reconnue sur tel ou tel point, pourquoi ne pas également la reconnaître sur tant d'autres? Pourquoi jurer avec le *Convito* que la « dame compatissante » qui, après la mort de Béatrice, a failli consoler le poète, était la matrone Philosophie, et ne pas plutôt croire avec la *Vita nuova* que c'était une bonne et belle personne « qui regardait du haut d'une fenêtre? »

Si nous nous dégageons résolûment de ces constructions et superfétations, si nous prenons les sonnets, les ballades, les canzones de la *Vita nuova* en dehors de tout malencontreux commentaire, si nous les prenons tels qu'ils furent évidemment composés, — d'une manière sporadique, spontanée et sans nul plan conçu d'avance, — nous voyons aussitôt que nous avons devant nous un produit de l'art inventé par les Provençaux, une suite de poésies lyriques dont une *donna gentil* est beaucoup plus encore le prétexte que l'héroïne. Je ne mets pas un seul instant en doute que le jeune Alighieri n'ait été vraiment charmé, profondément pénétré de la grâce et de la beauté de Béatrice Portinari; mais il est clair qu'il ne lui a jamais demandé rien autre chose que de lui *donner de la gloire*, qu'il n'a jamais prétendu à rien de plus qu'à la célébrer en des vers harmonieux, ainsi que l'avaient fait de tout temps pour leurs « dames » les disciples transalpins de la « gaie science »,

ainsi que le faisaient de son temps encore les Guinicelli, les Cavalcanti, les Cino et les autres émules du *bello stile*. De là la persistance de ce culte pour Béatrice malgré le mariage avec Simone de Bardi, et le silence même absolu gardé sur ce mariage dans toute la *Vita nuova;* de là aussi la nonchalance du poète à contracter lui-même des liens légitimes et à épouser la Gemma Donati; de là enfin le sans-gêne caractéristique avec lequel l'époux et le père continue à exalter toujours « l'ancien amour et l'ancienne flamme. » Tout cela est dans l'ordre d'idées reçues et consacrées par la galanterie chevaleresque, tout cela ne peut même s'expliquer que par cet ordre d'idées-là; c'est de lui, et de lui exclusivement, que Dante s'est inspiré dans les poésies lyriques de sa jeunesse.

Il en fut tout autrement de l'œuvre immortelle dont Alighieri ne commença à poser les premières assises que dans la plénitude du génie et dans la maturité de l'âge, *nel mezzo del cammin di vità.* L'amour que célèbrent les terzines du « poème sacré » n'a rien de commun avec le tendre vasselage des Provençaux, rien de commun non plus avec cette passion « plus forte que la mort, » mais profondément humaine dont Shakspeare devait révéler un jour les tragiques mystères. Dans *la Divine Comédie*, l'amour est compris dans un sens tout à fait surnaturel; il y est conçu comme un principe cosmique, comme un immense courant circulant partout à travers la *grande mer de l'être* et les trois royaumes du monde invisible. Le mouvement physique, la vie végétative, la vie intellectuelle, forment l'échelle ascendante de cet amour universel. Infaillible dans ses degrés inférieurs, — alors qu'il n'est que loi mécanique ou instinct, — l'amour devient susceptible de bien et de mal dès qu'il est éclairé par la raison. Et voilà le motif de cette association constante et de ce syncrétisme systématique, pour ainsi dire, de l'Amour et de la Lumière dans la conception dantesque du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer. Le ciel est « un temple angélique n'ayant d'autres bornes que l'amour et la lumière; » il est « la lumière pure, la lumière intellectuelle pleine d'amour; » mais l'Enfer lui-même est une œuvre d'amour autant que de lumière et de justice (1). C'est que, comme les ténèbres ne sont qu'une dégradation de la lumière, comme le froid n'est qu'une dégradation de la chaleur, de même le vice lui aussi n'est qu'une dégradation de l'amour, un amour détourné de son vrai but et dirigé vers des objets indignes (2).

L'ABBÉ DOM FELIPE. — *Boni aut mali mores, sunt boni aut mali amores*, a déjà dit saint Augustin.

(1) Parad., xxviii, 53-54, et xxx, 39-40. — Inf., iii, 6.
(2) Inf., xi, 52-66.

L'ACADÉMICIEN. — C'est dans saint Augustin en effet, dans Boèce aussi, dans saint Bonaventure ensuite et dans les autres écrivains mystiques du moyen-âge que l'auteur de *la Divine Comédie* a puisé cette notion de l'amour comme principe universel, notion dont l'origine, il est presque superflu de le rappeler ici, remonte à Platon, à celui qui fut surnommé *l'Homère de la philosophie*. La grande originalité de Dante, de cet Homère du catholicisme, consiste dans la puissance d'imagination avec laquelle il s'est emparé de cette idée, dans le symbolisme aussi profond que poétique dont il l'a revêtue. Dans cette vaste construction du Cosmos dantesque, Dieu apparaît au sommet de l'être comme le suprême amour et la suprême lumière, et il répand ses rayons sur toutes les créatures, selon la mesure de leur perfection relative. L'amour divin pénètre jusque dans ces cercles superposés et inégalement éloignés de Dieu, dans lesquels les châtimens sont proportionnés au démérite : il éclaire encore d'une pâle lueur les limbes où ceux à qui la foi seule a manqué sont du moins exempts de souffrances, et il ne s'éteint complètement qu'au fond de cet abîme de glace où se dresse, au milieu des traîtres, le corps immense de Lucifer. Le poète s'écarte ici pertinemment, d'une manière tout à fait caractéristique et qu'on n'a peut-être pas assez remarquée, de la théologie courante qui dans la révolte de l'ange déchu voit surtout le péché de l'orgueil : Dante y voit un péché bien autrement grand, le plus grand selon lui et le plus noir de tous, car quoi de plus opposé à l'amour que la trahison ?

Notre illustre commandeur nous a déjà signalé la magnifique inspiration qui a su rattacher à cette révolte de l'ange des ténèbres, — à cette première trahison envers le « premier amour, » — les origines mêmes de l'Enfer et du Purgatoire. Précipité du haut du ciel, Lucifer adhéra au centre de la terre, « au point où par sa pesanteur tout corps est entraîné, » et là il demeure ployé « sous tous les poids de l'univers » (1). On a été frappé, à bon droit, de ces expressions si extraordinaires pour l'époque, et on s'est demandé si Dante n'avait pas eu une idée claire et précise des lois de la gravitation; il est permis, du moins, de voir en lui le Newton poétique du monde surnaturel. Il y a, en effet, toute une mécanique céleste et des plus originales dans ce monde créé par le génie d'Alighieri, et qui embrasse également l'infini visible et l'infini invisible, les planètes du firmament et les cercles de la damnation et de la béatitude; il y a un véritable système d'attraction universelle :

Tutti tirati sono, e tutti tirano (2) !

(1) Inf., XXXIV, 110 ; — Parad., XXIX, 59.
(2) Parad., XXVIII, 129

L'amour et la lumière, tels sont les deux élémens constitutifs de ce Cosmos de corps et d'âmes, les deux principes qui lui donnent sa cohésion, son unité et son ordonnance merveilleuses. Observez, par exemple, comme c'est toujours la même flamme divine qui traverse, anime et met en mouvement les trois royaumes mystérieux : elle brûle et consume les pécheurs endurcis dans les régions infernales; elle purifie et éclaire les repentis dans leur séjour d'expiation; elle illumine et réjouit les élus dans le « temple angélique » où tout est éclat et joie, où les objets, les esprits se distinguent entre eux, non plus par la forme ni même par la couleur, mais seulement par la lumière qui est en eux, par leur splendeur immanente (1). C'est le même amour divin aussi, le même Christ qui, crucifié dans chacun de nos péchés, ressuscite dans chacun de nos repentirs, — et qu'il est saisissant entre autres le tableau de ces âmes au moment solennel où, parvenues au terme de leurs expiations, elles quittent le Purgatoire, à ce moment « où le ciel reprend ce qui a toujours été à lui (2) ! » A chacune de ces délivrances toute la montagne s'ébranle, comme s'est ébranlée la terre lors de la résurrection, et les airs retentissent de ce chant de *Gloria in excelsis* qui a salué jadis la naissance du Fils de Dieu !.. Ni créateur, ni créature, ne furent jamais sans amour, dit le poète dans un passage célèbre de *l'Enfer :* l'amour est « naturel et sans erreur, » c'est-à-dire immuable et instinctif dans les corps privés de raison; il est « spirituel et faillible » par contre dans tout être touché de la divine lumière, il y est la semence de toute vertu, comme de toute œuvre qui mérite punition (3). — Poursuivez ainsi le symbolisme continu de *la Divine Comédie* depuis les profils les plus saillans jusqu'aux coins et aux pénombres les plus reculés, partout vous retrouverez cette même donnée fondamentale de la lumière et de l'amour; et il n'est pas jusqu'à la figure de Béatrice qui ne vous apparaîtra alors dans sa signification précise, et que je crois la seule véritable. Elle vous apparaîtra comme une personnification entre tant d'autres, — la plus éclatante seulement, la plus humaine et la plus suave, — de la grande idée d'attraction universelle qui anime l'ensemble de l'œuvre; et dans les strophes qui exaltent « l'ancien *amour* et l'ancienne *flamme,* » vous ne reconnaîtrez qu'un accent personnel et intime ingénieusement mêlé et confondu avec la vaste harmonie des sphères qui forme le thème dominant de tout le chant « sacré. »

Car ce chant est à la fois une épopée générale et un récit tout

(1) Parad., x, 42.
(2) Purgat., xx, xxi.
(3) Purgat., xvii, 91-105.

individuel, l'hymne glorieux d'un Cosmos divin, en même temps que l'humble confession d'une âme pécheresse, et c'est surtout ce double caractère qui fait de ce poème un monument si unique dans le domaine de l'inspiration. Dante a placé sa « vision » dans l'année 1300, dans l'année mémorable du *premier jubilé*, alors qu'à la voix de Boniface VIII plus de cent mille pèlerins, accourus de tous les coins de la terre, faisaient pénitence auprès des tombeaux des saints apôtres, et que, selon le mot de l'historien, toute la chrétienté semblait être venue par devant son juge, dans la vallée de Josaphat. C'est cette même date significative que le poète donna aussi à son pèlerinage dans les régions mystérieuses de l'outre-tombe, et ce pèlerinage, il le conçut également, — ne l'oublions jamais, — comme un acte de contrition et de résipiscence. La vue des tourmens infernaux et des célestes béatitudes, la contemplation des suites inévitables du mal comme du bien, devait lui faire retrouver « la voie droite qu'il avait perdue, » et ramener la paix dans une vie trop longtemps ballottée par les orages. « Si bas était-il déjà tombé, dit de lui, dans le Paradis terrestre, son génie tutélaire, qu'il n'y eut plus qu'un seul moyen de lui rendre l'espérance du salut ; ce fut de lui montrer le royaume damné et de lui faire payer l'écot du repentir douloureux : »

Di pentimento che lagrime spanda (1).

Que ce repentir eût surtout trait aux ardeurs des sens et aux entraînemens de la chair, c'est ce qui ne peut faire l'ombre d'un doute pour tout lecteur non prévenu. Dante n'a que trop souvent prêté l'oreille « à la douce Sirène qui séduit en haute mer le navigateur, » il n'a que trop souvent « attendu quelque flèche nouvelle d'une fillette. » En pouvait-il être autrement avec une nature si puissante, au milieu d'une société dont les Villani et les Malaspina nous ont si bien dépeint les volupteux raffinemens, au milieu de ces belles dames de Florence que le poète lui-même nous décrit « marchant et montrant le sein avec la mamelle (2) ? » N'était-il pas le parent, l'ami, le compagnon de plaisirs de ces Donati, si connus pour leur luxe, pour leur faste et les emportemens de toutes les passions ? « Si tu te rappelles, — dit Dante à Forese Donati (3) alors que celui-ci lui apparaît dans le cercle des intempérans tout défiguré et couvert d'une lèpre aride, — si tu te rappelles quel tu fus avec moi et quel je fus avec toi, ce souvenir te sera bien lourd encore à présent. » Et le poète ajoute que c'est Virgile qui l'a dé-

(1) Purgat., XXX, 136-145.
(2) Purgat., XXIII, 102.
(3) Purgat., XXIII, 115-118.

tourné d'une « telle vie, » — ce qui dans le langage dantesque veut dire que l'étude lui a servi de refuge contre les tentations pernicieuses du monde. Il est permis de croire que la vie active, la vie politique, avec ses émotions et ses enseignemens, a été bien autrement efficace encore pour mettre fin à cette période de dissipation et de relâchement, sans toutefois détruire entièrement dans le cœur de l'homme l'aiguillon de la chair. L'année 1300, l'année du jubilé, vit Dante assumer les hautes fonctions de prieur de la république, dont le dernier terme fut le bannissement et l'exil perpétuel! Le spectacle des grandes vicissitudes politiques sur les bords de l'Arno, et celui des grands repentirs chrétiens sur les bords du Tibre devant les tombeaux des apôtres, vinrent se combiner ainsi à un même moment pour donner à l'âme du croyant et du poète cette secousse profonde d'où jaillit la pensée sublime de *la Divine Comédie*.

Ce n'était pas d'ailleurs un phénomène si rare alors chez les poètes de l'amour en Provence et en Italie, qu'une telle crise décisive, qu'une pareille évolution vers des idées ascétiques, après une longue carrière consacrée à la « gaie science » et aux *donne gentili*. L'histoire des troubadours en offre de bien nombreux exemples, et parmi leurs imitateurs transalpins il suffit de citer les noms de Pannucio dal Bagno, de Bacciarone, de Tommaso de Faenza, de Guittone d'Arezzo, qui tous ont vécu avant Dante, et qui tous nous ont laissé le récit plus ou moins édifiant, plus ou moins allégorique, d'une régénération morale semblable. Voici entre autres comment s'exprime l'un d'eux en racontant son renoncement au « fol amour » et sa conversion à la sainte Vierge :

Poi fu dal mio principio *a mezza etate*
In loco laido, disorrato e brutto,
Ove m' involsi tutto (1);

et dans ces vers abrupts il est impossible de ne pas reconnaître comme les rudimens des premières terzines de *l'Enfer*; le *mezza etate* ici ressemble de bien près, avouons-le, au fameux *mezzo del cammin* dantesque. Mais tandis qu'un pareil état de l'âme comme de l'âge n'avait amené les Guittone, les Pannucio et leurs maîtres provençaux qu'à brûler ce qu'ils avaient adoré et à maudire tout simplement leur ancienne « folie, » Alighieri y a trouvé le motif d'une des plus heureuses inspirations qui aient jamais été départies au génie d'un poète.

L'amour est faillible dès qu'il est spirituel, — dès qu'il n'est point une loi de mécanique ou une impulsion de l'instinct, — et il

(1) *Rime* di Fra Guittone d'Arezzo (Ed. Valeriani), canzon III.

peut devenir alors la semence de toute vertu, comme de toute œuvre qui mérite punition : ce principe général de son Cosmos divin, Dante l'appliqua aussi au microcosme humain, à l'attraction des sens et à l'attrait de la femme. Si un tel penchant nous mène à la dégradation et à l'avilissement « en poursuivant du bien les images menteuses dont aucune ne tient entièrement sa promesse, » il est par contre aussi la source des plus nobles aspirations, « le creuset merveilleux de nos plus précieuses qualités » quand il est dirigé vers un digne objet et « pénétré d'une haute vertu (1). » Une pareille distinction s'imposait à notre poète, en conséquence même de sa grande théorie platonicienne, et elle différait déjà profondément de la manière dont les troubadours repentis avaient coutume d'envisager la « folle » passion de leur jeunesse. Faisant ensuite un retour sur lui-même et sur son propre passé, se ressouvenant, dans sa misère présente, d'un temps jadis heureux, force était à Dante de penser aussitôt à la jeune fille qui, la première, avait fait battre son cœur et vibrer sa lyre. Elle lui avait donné de la gloire, « elle l'avait fait sortir de la foule vulgaire (2), » son image avait gardé toute sa candeur virginale au milieu de tant de souvenirs amoureux beaucoup moins purs; elle avait de plus « ce je ne sais quoi d'achevé » que prête la mort. Par un procédé bien naturel, et que devait puissamment seconder une magie d'art incomparable, Béatrice se transformait dès lors en gracieux symbole de l'amour idéal dans l'ingénieuse économie du « poème sacré » que méditait Alighieri; par un procédé infiniment moins heureux sans contredit, et en quelque sorte rétroactif, Dante imagina même de transporter le nouveau symbolisme jusque dans les anciens produits de sa muse juvénile, et il s'essaya d'abord dans une interprétation allégorique et platonique des sonnets et canzones composés autrefois dans les données du *bello stile* et sous l'inspiration de la galanterie chevaleresque. Telle fut évidemment l'origine de la partie prosaïque de la *Vita nuova,* — partie tout à fait arbitraire et factice, mais dont il importe de relever le passage final, car il nous donne le prélude et comme « l'argument » de cette *Divine Comédie*, dont le plan était alors déjà complètement arrêté. Dante, à la fin de la *Vita nuova*, parle des pèlerins qu'il avait vus traverser Florence dans l'année du jubilé, et ajoute ensuite : « Quelque temps après j'eus une *vision merveilleuse* pendant laquelle je fus témoin de choses qui me firent prendre la ferme résolution de ne plus rien dire de cette bienheureuse (Béatrice) jusqu'à ce que

(1) Purgat., XXX, passim.
(2) Inf., II, 105.

je pusse traiter d'elle tout à fait dignement. Et, pour en venir là, j'étudie autant que je puis, comme elle le sait très bien. Aussi, dans le cas où il plairait à Celui par qui toutes choses existent que ma vie se prolongeât, *j'espère dire d'elle ce qui jamais encore n'a été dit d'aucune autre...* »

Engagement bien superbe dans son humilité très chrétienne, mais que l'auteur de la *Divine Comédie* tiendra encore un jour avec éclat, en combinant merveilleusement deux idées splendides d'un mérite inégal, à coup sûr, mais d'une poésie également transcendante : l'idée platonicienne de l'amour et l'idée catholique de la communion des saints... Connaissez-vous, en effet, quelque chose de plus poétique que cette doctrine de notre foi sur la communication mutuelle d'intercessions et de prières entre l'église triomphante, l'église souffrante et l'église militante; connaissez-vous quelque chose de plus sublime que ce dogme de l'union entre les saints qui sont dans le ciel, les âmes qui souffrent en Purgatoire et les fidèles qui vivent sur la terre? Tout est commun dans l'église : prières, bonnes œuvres, grâces, mérites; « nous sommes tous un seul corps et membres l'un de l'autre, dit saint Paul; qu'il n'y ait donc pas division dans ce corps, mais que les membres *aient soin l'un de l'autre* (1). » Ces liens de la charité que notre religion a noués autour des deux mondes, visible et invisible, ce système magnanime d'assurance réciproque qu'elle a voulu établir entre la vie et la mort, Dante n'a eu garde de les négliger dans son épopée catholique. Ai-je besoin d'insister sur le parti immense qu'il a su tirer d'une pareille donnée, sur les scènes d'un pathétique grandiose qu'il a évoquées en vertu de cette croyance? Rappellerai-je les épisodes émouvans et inoubliables de Manfred, de Buonconte, de Sordello, de Malaspina, de Hugues Capet, de Forese Donati, de Guinicelli, de Cacciaguida? A chaque pas de son pèlerinage fantastique, le poète est arrêté par des âmes qui implorent les oraisons de leurs proches et de leurs parens demeurés en vie : « c'est que de bonnes prières peuvent *raccourcir le décret d'en haut*, et que l'on avance beaucoup ici par ceux qui sont là-bas (2). » A chaque pas aussi il est interrogé sur les faits et gestes des êtres chéris qui n'ont pas encore franchi le seuil de l'éternité : ces âmes du Purgatoire, « papillons angéliques, volant désarmés au-devant de la justice, » que de touchante sollicitude ils témoignent partout pour les pauvres chrysalides restées sur terre! Car, si les mauvais penchans s'épurent dans ces lieux d'expiation, les bons sentimens d'autrefois s'y *affinent* à leur tour.

(1) Aux Romains, XII, 5. — I aux Cor. XII, 25.
(2) Purgat., III, 136-145.

A' miei portai l'amor, che qui *raffina* (1),

dit l'une de ces âmes dans un langage magnifique, — et c'est ainsi que la tendresse de Béatrice, virginale et platonique encore que terrestre, était devenue dans le ciel l'intercession constante d'une bienheureuse en faveur d'un ami infortuné :

L'amico mio, e non della ventura (2).

Il est juste d'ajouter que cette intercession va même bien au delà de la simple oraison, bien au delà de ce que l'église entend d'ordinaire par la communion des saints. Chose curieuse : entraînés par la beauté de la fiction, et comme séduits par son charme fascinant, les critiques, même les plus pénétrans et les plus orthodoxes, un Ozanam aussi bien qu'un Philaléthès (3), ont négligé de noter cette grave lacune dans la théologie dantesque, qu'il n'y est jamais question de l'*ange gardien !..* Dans *la Divine Comédie*, c'est Béatrice qui assume et usurpe en quelque sorte ce rôle à l'égard de son fidèle infidèle : elle est en propres termes sa patronne au ciel et son génie tutélaire. Depuis qu'elle l'a quitté, depuis que « de la chair elle a été élevée à l'esprit, » elle n'a cessé de veiller sur lui et de s'affliger de ses coupables égaremens (4). En vain avait-elle essayé de le ramener au bien, tantôt en lui apparaissant en songe, tantôt en lui suggérant de hautes pensées : rien ne put le détourner de la pente dangereuse, « et tous les argumens demeurèrent courts pour son salut (5). » En cette extrémité, elle eut recours à un moyen extrême : elle résolut de lui faire traverser le séjour des damnés, de lui faire voir les châtimens réservés aux pécheurs endurcis. Elle l'attend elle-même au bout de ce douloureux pèlerinage, au sommet du Purgatoire, dans le Paradis terrestre, et quand le pénitent éploré y gravit au bras de Virgile, elle ne lui épargne pas les reproches les plus durs, « afin que la peine soit égale à la coulpe. » Comment a-t-il pu l'oublier si tôt, résister si peu aux premières flèches des choses mensongères, tomber si bas malgré son âge, malgré sa « barbe, » retomber toujours

(1) Purgat., VIII, 120.

(2) Inf., II. 61.

(3) Ozanam, *Dante et la Philosophie catholique au XIIIe siècle* ; Paris, 1845. — Philaléthès (le roi Jean de Saxe), *Die göttliche Komödie* (traduction et commentaire) ; Leipzig, 1865. 3 vol.

(4) Purgat., XXX, XXXI.

(5) Ibid., XXX, XXXIII, passim.

dans les mêmes pièges connus? « Le jeune oiselet, deux ou trois fois se laisse prendre; mais c'est en vain qu'on tend l'arc ou les lacs alors que les plumes lui ont poussé... » Ce n'est qu'après avoir ainsi fait mesurer au cher égaré toute la profondeur de sa chute, lui avoir fait « baisser les yeux comme un enfant qui reconnaît ses torts » et recueilli de sa bouche la confession la plus navrante, qu'elle se réconcilie avec lui et lui entr'ouvre les trésors de l'amour divin. Elle le transporte à travers les sphères célestes, à travers les planètes; elle lui fait contempler la demeure des bienheureux, des anges et des archanges, elle lui fait comprendre les plus sublimes mystères; arrivés à l'empyrée, elle lui jette un dernier regard et reprend sa place dans la gloire des saints, dans la rose flamboyante; mais là encore il la voit « joindre les mains » et prier pour lui (1)...

Dans ce rôle de guide céleste et d'interprète des saints dogmes, la fille de Folco Portinari prend à certains endroits des proportions tout à fait transcendantes; elle semble parfois être comme la personnification absolue de la connaissance divine, du suprême savoir, — et deux siècles plus tard, lorsque Raphaël voudra peindre la figure allégorique de la Théologie dans sa célèbre *Stanza* du Vatican, il la dessinera telle qu'apparut Béatrice à Dante dans le Paradis terrestre.

Le marchese Arrigo :

Sovra candido vel, cinta d'oliva,
Donna m' apparve, sotto verde manto,
Vestita di color di flamma viva (2).

L'académicien. — Elle est, dans cette dernière et suprême apothéose, « la *donna di virtù* par qui l'espèce humaine pénètre au delà des choses sublunaires; elle est la lumière qui s'interpose entre la vérité et l'intelligence : »

Che lume fia tra 'l vero e l' intelletto (3).

Et remarquez bien, ici comme partout ailleurs, ce constant syncrétisme de l'*amour* et de la *lumière* qui est la pensée cardinale du Cosmos dantesque! Mais remarquez aussi que, tout en étant l'ange gardien et le guide céleste de son amoureux d'autrefois, Béatrice n'en demeure pas moins ingénûment sa muse et son inspiratrice pour le « poème sacré. » C'est elle qui, pour le conduire à

(1) Parad., xxxiii, 38-39.
(2) Purgat., xxx, 31-33.
(3) Inf., ii. 76-77. — Purgat , vi, 45.

travers les régions sombres des supplices et des expiations, avait fait choix de Virgile, « l'honneur et la lumière des autres poètes, » le grand chantre du royaume des ombres, du *descensus Averni,* dans l'antiquité. A plusieurs reprises elle enjoint à son bien-aimé de redire par écrit, à son retour, ce que, grâce à elle, il lui a été donné de contempler : « Toi, note-le bien, lui recommande-t-elle, et les paroles que je t'ai fait entendre, souviens-toi de les enseigner aux vivans, dont la vie n'est qu'une course vers la mort (1). » Dante fait ainsi de la « gentille dame » de sa jeunesse la complice généreuse de son salut, aussi bien que de l'œuvre qui doit le rendre immortel sur la terre, — et rien de plus merveilleux que l'art avec lequel il a su entremêler la réalité et la vie dans une transfiguration aussi idéale...

Que notre gracieuse hôtesse, — et ceci sera ma péroraison, — n'éprouve donc aucun remords d'avoir émis des doutes sur la passion de Dante pour Béatrice : ces doutes sont très légitimes, mais ils ne portent pas la moindre atteinte à l'une des créations les plus prodigieuses du génie humain. Car, si l'auteur de la *Vita nuova* n'a pas autrement aimé ni chanté sa *donna gentil* que tout adepte de la « gaie science » et du *bello stile*, le poète de *la Divine Comédie* a su dire de sa *donna di virtù* ce qui jamais encore n'a été dit, ni ne sera redit d'aucune autre!

LA COMTESSE. — Savez-vous, monsieur l'académicien, que vous venez de nous faire tenir là, ce soir, une *cour d'amour* véritable, et comme vos Provençaux du XII[e] siècle n'en ont peut-être pas connu de plus charmante, ni de plus instructive? C'était aujourd'hui décidément le jour des étrangers, d'un Slave et d'un Gaulois; mais l'Italie saura bien prendre sa revanche demain : — *non è vero, principe?*

LE PRINCE SILVIO. — Comment? madame, c'est bien à moi que vous faites cet appel, à un pauvre pédant qui ne sait se dépêtrer de ses Grecs et de ses Romains...

LA COMTESSE. — *Che, che, che, principe!* N'essayez pas de me faire prendre le change : je lis dans vos yeux que vous avez bien des choses à dire sur le problème qui m'obsède. Ah! *carissimo*, si vous nous donnez la solution tant recherchée, je vous couronnerai de fleurs à l'antique; je vous embrasserai en plein carnaval; *Dio mio*, j'apprendrai le grec!..

JULIAN KLACZKO.

(1) Purgat., XXXII, 103 et XXXIII, 52.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

IX [1].

LE PARTI RÉVOLUTIONNAIRE ET LE NIHILISME.

Les réformes multiples accomplies en Russie durant le règne de l'empereur Alexandre II resteront comme une des plus belles et une des plus grandes entreprises de l'histoire nationale, de l'histoire même de l'Europe. La vie de l'état, la vie du peuple, ont été touchées de tant de côtés divers qu'elles semblaient en devoir être régénérées. L'émancipation du servage n'a été que le prélude de mesures presque aussi vastes qui, par leur réunion, paraissaient devoir rendre méconnaissable la Russie de Pierre le Grand, de Catherine et de Nicolas. Administration, justice, armée, presse, finances même, bien que dans une moindre mesure, rien de ce qui concerne la vie publique n'a échappé à la sollicitude d'un législateur jaloux de tout renouveler. En aucun pays de l'Europe, autant de changemens n'ont été accomplis en une aussi courte période sans l'aide d'une révolution, en aucun pays, autant de changemens n'auraient été possibles.

Un prophète qui eût annoncé d'avance que toutes ces merveilleuses réformes seraient effectuées en moins de vingt ans, en moins

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai, du 1er août, du 15 novembre, du 15 décembre 1876, du 1er janvier, du 15 juin, du 1er août et du 15 décembre 1877, du 15 juillet, du 15 août, du 14 octobre, du 15 décembre 1878, du 1er mars, du 15 mai, du 1er septembre 1879, du 1er janvier 1880.

de quinze ans, eût été traité d'imposteur. L'incrédulité eût peut-être été plus grande encore, si, aux beaux jours de l'émancipation, on eût osé prédire que toutes ces mesures, dont en d'autres temps une seule eût suffi à la gloire d'un règne, laisseraient la Russie désabusée, inquiète de sa voie, incertaine de son avenir. Pourrait-on cependant affirmer aujourd'hui qu'un tel prophète eût menti?

Nous l'avons dû constater à chaque pas de nos longues études, pour l'émancipation, pour l'administration, pour la justice, pour l'armée, pour la presse, aucune des grandes réformes, ni les mieux combinées, ni les plus heureuses, n'ont donné au gouvernement et au pays ce que le pays et le gouvernement en attendaient. Presque partout, dans chaque sphère de la vie publique, nous avons vu que l'optimisme confiant des premières années avait fait place à une sorte de pessimisme découragé ou de scepticisme anxieux. Pour surcroît de malheur, moins de vingt ans après l'émancipation des serfs, la Russie a semblé prise d'un malaise nouveau, elle a paru plus troublée, plus agitée que jamais, on dirait que les réformes n'ont profité qu'à l'esprit révolutionnaire. Le nihilisme s'est montré le maître de la jeunesse, il a fait planer une sorte de terreur sur les fonctionnaires publics. Des attentats odieux jusque sur la personne sacrée du tsar libérateur se sont succédé à de courts intervalles (1). L'échafaud rétabli a dû être dressé dans la plupart des grandes villes, et en face de cette agitation dont la Sibérie et les cours martiales n'ont pu entièrement triompher, en face des hésitations et des contradictions du pouvoir, l'avenir de la Russie émancipée du servage, l'avenir de la Russie des réformes, ne semble guère moins sombre qu'aux derniers jours de Nicolas, au temps des défaites de Crimée. Ces études sur la Russie seraient trop manifestement incomplètes, si nous ne cherchions par quelles causes doit s'expliquer une aussi triste anomalie, par quels moyens on y pourrait porter remède.

I.

A toutes ces déceptions, trop nombreuses et simultanées pour n'avoir pas une cause commune, il est aisé de trouver deux raisons

(1) Outre l'attentat de Solovief au printemps dernier et l'explosion de Moscou au commencement de décembre, il semble que plusieurs complots ont été formés en 1879 contre la vie du souverain. On a jugé et condamné cet été à Odessa des conjurés convaincus d'avoir préparé à Nikolaïef les moyens de faire sauter le train impérial, à peu près comme on a depuis tenté de le faire à Moscou. Il y a donc eu, dans l'année 1879, au moins trois tentatives contre la vie du tsar. On en comptait deux précédemment, l'une par le Russe Karakosof à Saint-Pétersbourg en 1866, l'autre par le Polonais Bérézowski à Paris durant l'exposition de 1867.

opposées et d'une égale simplicité. Et d'abord, l'explication de ce phénomène ne serait-elle pas dans le nombre même et la rapidité des réformes ainsi accumulées coup sur coup? C'est, je dois l'avouer, une des réponses le plus souvent faites à cette question et l'une des plus naturelles. On ne saurait, dit-on, toucher à toutes les institutions, à toutes les coutumes ou les lois d'un pays, sans y jeter le trouble et le malaise, sans qu'il en reste dans nombre d'esprits un désordre dont les effets peuvent être redoutables. Tout changement a ses inconvéniens; les plus indispensables amènent une perturbation temporaire. Toute réforme a ses défauts, les meilleures ont les leurs, ne serait-ce que les espérances et les illusions suscitées par chacune. La société russe a été trop remuée depuis un quart de siècle pour avoir pu retrouver son assiette. Dans sa soif de progrès, l'opinion a cru tout possible et n'a été satisfaite de rien. Au lieu de donner aux lois récentes le temps de porter et de mûrir leurs fruits, on n'a eu d'autre souci que de greffer les unes sur les autres des innovations nouvelles. Esprit d'inquiétude, aspirations vagues et exigences ingénues, espérances trompées et désenchantement des rêves déçus, impatience de la lenteur des progrès, colères et ressentimens contre les hommes et les choses, n'en est-ce pas assez, sans parler des fortunes compromises et des situations ébranlées, pour expliquer les conquêtes de l'esprit révolutionnaire dans une jeunesse aveuglément présomptueuse et sans expérience, chez une nation elle-même inexpérimentée, ignorante et ambitieuse d'avenir, novice et confiante en soi, se sentant arriérée en face d'autrui, humiliée de l'être sans toujours l'avouer, et, dans sa hâte de rejoindre ou de devancer les autres, ne comprenant point que la première condition d'un progrès normal et durable est le temps et la patience?

— Erreur! entendons-nous crier dans un autre camp, le contraire seul est vrai. La cause de tout le mal, c'est que ces réformes si nombreuses ne l'ont pas encore été assez; c'est que, pour la plupart, elles ont été mal conçues ou mal appliquées; c'est que dans ses lois le législateur n'a souvent pas osé agir conformément à ses principes et que dans l'exécution le pouvoir n'a pas obéi à ses lois. Loin d'avoir trop fait, on n'a pas assez fait; loin de tomber dans le superflu, on a reculé devant le nécessaire. Les réformes comme les révolutions s'appellent les unes les autres, elles se complètent et s'étaient mutuellement, elles ne sauraient rester debout isolées, et de toutes celles tentées par l'empereur Alexandre II, il n'en est pas une qui ne fût indispensable. C'est une chaîne dont chaque anneau se tient, et en Russie la chaîne manque de plusieurs anneaux. Le mal, ce sont les demi-mesures, les restrictions, les contradictions; c'est qu'en innovant on a trop conservé du passé, c'est

qu'oublieux du précepte évangélique, on a trop fréquemment cousu du drap neuf à de vieux vêtemens, et versé du vin nouveau dans de vieilles outres au risque de les faire éclater.

Dans le monde complexe de la politique, la vérité a souvent plusieurs faces; deux thèses en apparence inconciliables peuvent chacune contenir une moitié du vrai. C'est peut-être ici le cas. En tout pays, il est malaisé de faire de grands changemens sans en faire rêver de plus vastes et malaisé de faire de grandes réformes sans agiter le fond social que l'on remue. Dans les transformations politiques, un peuple peut éviter les révolutions, il ne saurait guère éviter l'esprit révolutionnaire.

Les innovations discutées disposent à tout remettre en question; à l'état de projets, elles excitent démesurément les espérances et les impatiences; une fois réalisées, elles engendrent, avec les déceptions, les rancunes et les ressentimens. En Russie, comme partout où les gouvernemens n'ont pas reculé devant une grande tâche, il en est résulté une sorte de trouble temporaire, de malaise transitoire; mais en Russie, ce n'est là, croyons-nous, que la moindre raison des difficultés présentes. La cause principale et la plus profonde, c'est celle que nous avons plus d'une fois indiquée : c'est le manque de logique, le manque de plan général de toutes ces réformes, trop souvent cousues pièce à pièce, sans lien entre elles, sans enchaînement même entre leurs diverses parties, et presque aussi souvent restreintes encore dans la pratique, éludées ou indirectement suspendues par ceux qui ont mission de les appliquer. C'est le défaut d'harmonie et de concordance des lois nouvelles entre elles, et de ces lois avec les vieilles mœurs, avec les débris des anciennes institutions demeurées debout. La Russie des réformes ressemble ainsi à une ancienne maison, reconstruite à neuf dans quelques-unes de ses parties, conservée presque intacte dans les autres, et cela sans que l'architecte ait pris soin de raccorder les diverses pièces, avec des différences de niveau à chaque étage, avec des salles basses et obscures faisant suite à des chambres hautes et bien éclairées. On ne saurait s'étonner que parmi les habitans, les uns regrettent ce qui a été détruit, les autres croient indispensable de régulariser les façades et l'intérieur, tandis que les plus jeunes prétendent tout jeter bas pour tout refaire à neuf.

Ce double défaut d'harmonie entre les institutions entre elles et entre les institutions et les pratiques gouvernementales, fomente naturellement l'esprit révolutionnaire avec le mécontentement, les défiances et l'irritation. Est-ce à dire que ce soit la seule cause de la diffusion du radicalisme et des ravages des idées subversives? Nullement; il en est une autre d'égale importance et qu'on ne doit point perdre de vue. Le mal dont souffre la Russie, il ne faut pas

l'oublier, ne lui est point particulier; bien loin d'être indigène, il est venu du dehors, de la contagion européenne. Les miasmes révolutionnaires en suspens dans l'atmosphère de l'Occident ont avec notre civilisation et nos idées pénétré en Russie; ils y ont fait d'autant plus de victimes que moins aguerri était le tempérament national et plus débilitant le régime politique.

Les Russes aiment à regarder les révolutions comme une sorte de maladie de vieillesse, produite par l'altération ou le manque d'équilibre des organes sociaux, par l'atrophie des uns, l'hypertrophie des autres. Ils se sentent jeunes et se flattent, grâce à leur état social, d'être à l'abri de pareilles affections séniles. C'était là depuis longtemps chez eux une théorie érigée en axiome. A leurs yeux, la révolution étant le résultat du prolétariat et des luttes de classes, comment l'esprit révolutionnaire pouvait-il germer dans un pays qui, grâce à un régime de propriété tout spécial, ne connaissait ni prolétariat, ni luttes de classes? Avec le *mir* du paysan, rien de pareil à redouter. Le socialisme et l'anarchie ne sont à craindre que dans les pays où le plus grand nombre des habitans ont été peu à peu expropriés par la propriété individuelle et légalement dépouillés de leur droit à l'héritage de la terre.

Nous avons déjà montré qu'avec une part de vérité, cet axiome de l'orgueil national contenait une bonne part d'illusion (1). Après les agitations et les complots dont la Russie a été le théâtre depuis la paix de Berlin, on pourrait dire que les événemens se sont chargés de désabuser les plus confians. Contre les revendications révolutionnaires, le *mir* moscovite est une assurance manifestement insuffisante. Toutes les révolutions ne sortent pas des luttes de classes. Les doctrines subversives n'éclosent pas seulement dans les ateliers d'ouvriers prolétaires et si c'est là que les sophismes révolutionnaires trouvent le sol le plus propice, ce n'est pas le seul où ils puissent germer.

Ce qui est vrai, c'est qu'en Russie, les classes où se rencontrent les instincts perturbateurs et les penchans antisociaux sont fort différentes de celles où de pareilles tendances ont le plus de vogue en Occident. Les thèses et les prétentions, les systèmes et les chimères sont au fond fort analogues; il n'en est pas de même des adeptes, des apôtres et des prosélytes du radicalisme. C'est là un des phénomènes qui méritent le plus d'attirer l'attention; cette différence explique à la fois l'énergie factice et la débilité des partis subversifs en Russie, leur vigueur apparente, leur impuissance réelle.

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 mai 1876, notre étude sur *la Commune russe*, et dans celle du 1er mars 1879, le travail intitulé : *le Socialisme agraire et le Régime de la propriété en Europe*.

II.

En Russie, nous l'avons déjà observé dans notre étude des populations rurales et urbaines, ce n'est point dans le bas peuple des villes ou des campagnes, dans les classes inférieures et en apparence les plus intéressées à un remaniement de l'état social que se rencontrent les plus nombreux et les plus zélés artisans de la révolution. C'est au contraire parmi les classes relativement élevées et cultivées, non pas, il est vrai, d'ordinaire dans la haute noblesse, dans le haut clergé ou parmi les hauts fonctionnaires, mais dans la petite noblesse ou la bourgeoisie naissante, dans les rangs inférieurs du tchinovnisme ou parmi les enfans du bas clergé, en un mot dans des classes qui en d'autres pays sont généralement conservatrices.

Les écoles sont les principaux foyers du radicalisme russe, et plus hautes sont ces écoles, plus prononcé est l'esprit révolutionnaire des jeunes gens qui en sortent. C'est dans les gymnases et les universités, souvent même dans les académies ecclésiastiques et militaires que se recrutent les plus zélés soldats du nihilisme. Pour beaucoup de jeunes gens, il est vrai, les penchans subversifs et les théories radicales ne sont qu'une mode ou une pose, un jeu dangereux ou une passagère ivresse de jeunesse, mais depuis longtemps déjà les cadets semblent passer par les mêmes phases que leurs aînés, en sorte que chaque génération lui apportant successivement son contingent, les cadres de l'armée nihiliste réparent leurs pertes par de nouvelles recrues et demeurent toujours au complet.

La plupart des révolutionnaires appartiennent ainsi aux classes naguère dites privilégiées. A y bien regarder, ce n'est pas là un phénomène aussi singulier ou aussi particulier à la Russie qu'on est tenté de le croire au premier abord. Cette apparente anomalie tient non moins à l'âge politique de la Russie et à son système de gouvernement qu'au tempérament national. Plus d'un pays de l'Occident a pu à certaines époques, à la fin du XVIII[e] siècle par exemple, ou durant le premier tiers du XIX[e], prêter à des obervations du même genre. Tant que les idées révolutionnaires gardent quelque chose de théorique, tant qu'elles n'ont pu encore passer dans la pratique, elles trouvent aisément des partisans dans les classes même qui en seraient les premières victimes. Il faut de douloureuses expériences pour que, dans la noblesse ou la bourgeoisie, la jeunesse résiste à son penchant naturel pour les nouveautés, pour les hardiesses de la pensée et les rêves humanitaires. La Russie, jusqu'à ces derniers temps, avait été presque entièrement préservée

de ces coûteuses leçons, et les peuples comme les individus ne profitent guère que de leur propre expérience. Sous ce rapport comme sous tant d'autres, Pétersbourg et Moscou semblaient en être encore à la fin du XVIIIe siècle, à la veille de 1789.

Pris en masse, le fond du peuple est encore aujourd'hui, dans les villes comme dans les campagnes, entièrement étranger aux idées révolutionnaires. Par ses habitudes comme par ses croyances, par son goût des traditions comme par sa vénération pour l'autorité, l'homme du peuple, le *moujik* surtout, répugne à ces théories subversives qui se présentent à lui sous forme de rupture avec tout le passé et toutes les traditions, sous forme de révolte contre toute autorité terrestre ou céleste. D'ordinaire encore illettré, le *moujik* n'est pas seulement étranger à de telles doctrines, il ne leur est pas seulement hostile, il leur est fermé, il est sourd à toute prédication de ce genre (1). Le grand obstacle aux projets des révolutionnaires russes, ce n'est pas tant la force d'un système que tous les complots ne peuvent ébranler, c'est la défiance et la répulsion des masses populaires que tous leurs efforts ne peuvent entamer.

La propagande radicale venant d'en haut, de la jeunesse des écoles surtout, le grand problème pour les agitateurs est de la faire pénétrer dans les classes illettrées, méfiantes de la science incrédule, dans le peuple, qui, loin de s'ouvrir à la révolution, se refuse à en comprendre l'esprit et les avantages. C'est qu'en effet entre les épaisses couches populaires qui forment le fond de la nation et la mince écorce civilisée de la surface, il y a moralement un intervalle énorme ; on dirait que la dernière ne repose point sur les premières, ou mieux il n'y a entre elles qu'une simple superposition sans que le contact amène aucune adhérence, aucune pénétration des couches inférieures par celles d'au-dessus. Ici se montre toute l'importance du dualisme social qui depuis Pierre le Grand semble avoir coupé la Russie en deux. Il y a dans l'état deux nations presque aussi différentes que si l'une avait été conquise par l'autre, deux peuples presque aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils étaient séparés par la race, la langue, la religion.

Au milieu des paysans ou des ouvriers qu'ils prétendent catéchiser, les prédicateurs de la révolution ressemblent fort à des missionnaires débarqués sur une plage lointaine et prêchant un culte inconnu à des hommes qui ne les entendent point. Aussi que de tristes mécomptes ! que de dures épreuves et d'amères déceptions pour les plus ardens apôtres de l'évangile socialiste ! Comment mettre

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er avril 1876 notre étude sur *les Classes sociales en Russie.*

à la portée du peuple des idées toutes nouvelles pour lui? Les termes mêmes du vocabulaire révolutionnaire lui sont souvent incompréhensibles, et s'il comprend les mots, les notions qu'expriment les mots lui échappent. « Qu'a-t-il dit dans son baragouin, ce Français? » s'écrie, dans *les Terres vierges* de Tourguenef, un paysan qui vient d'être assailli de déclamations révolutionnaires. — « Je m'étais installée dans la campagne, près d'Oufa, écrit à l'un de ses complices une des condamnées de l'un des récens procès politiques; mais j'ai dû quitter le pays, on m'y prenait pour une sorcière (1). » Afin de faire accepter aux gens du peuple leurs brochures révolutionnaires, les nihilistes ont souvent été obligés de les leur présenter comme des livres de piété, ornés de maximes tirées de l'Écriture et décorés de reliures et de titres trompeurs. Si quelque paysan illettré conserve, grâce à ce saint déguisement, des volumes qui n'ont rien de chrétien, la plupart, bientôt détrompés, remettent les livres suspects à la police ou, comme ce témoin d'un des nombreux procès politiques, les déchirent eux-mêmes en faisant le signe de la croix.

Les paraboles ou apologues révolutionnaires composés exprès pour le peuple, tels que la fameuse histoire des *Quatre Frères en voyage*, ne sont pas toujours bien compris de ceux auxquels ils s'adressent et produisent parfois sur le naïf lecteur un tout autre effet que celui qu'en attendaient les auteurs. Voici à cet égard une anecdote qui ne manquerait pas de pendans. Un maître d'école de l'un des gouvernemens du centre, quelque peu libéral et démocrate, comme beaucoup de ses confrères, réunissait le soir les paysans pour leur faire une lecture. « Avec cette sorte de soirée littéraire, disait-il, je les amusais et les empêchais d'aller au cabaret. — Et que leur lisiez-vous? lui demandait un propriétaire du voisinage. — Des histoires, par exemple *les Deux Généraux dans une île*. » Or cette nouvelle, qui, si je ne me trompe, est de Chtchédrine (2), sans être une composition révolutionnaire et prohibée, est un de ces récits à tendances dont la littérature russe est si riche. Deux généraux se réveillent dans une île sauvage, ils ne savent que devenir, lorsqu'ils aperçoivent un *moujik* endormi. « Allons, paresseux, lui crient-ils, que fais-tu là couché? lève-toi et prépare-nous à dîner. » Le paysan obéit, attrape un lièvre, le fait cuire et leur sert à dîner. « Ah! çà, disent les généraux, il n'y a pas de maison ici? est-ce que nous allons vivre en plein air comme des sauvages? Allons, imbécile (*dourak*), fais-nous une maison. » Et le paysan prend sa hache et construit une maison de bois. Bien que

(1) Procès jugés en décembre 1877.
(2) Pseudonyme de Soltykof.

logés et nourris, les généraux s'ennuient de cette vie isolée. « Des gens comme il faut ne peuvent vivre ainsi dans une île déserte. Allons, fainéant, prends ta hache et fais-nous un bateau. » Le paysan, toujours grondé et battu, fait un bateau et, la rame en main, il ramène à Saint-Pétersbourg les deux généraux, qui, pour sa peine, lui donnent un rouble. « Et que disaient les paysans de cette histoire? demandait-on au maître d'école. — Les paysans riaient beaucoup; ils étaient flattés que des généraux pussent avoir besoin d'un de leurs pareils ; cela les rendait fiers. C'était toute l'impression qu'ils emportaient de ce récit. »

Dans un milieu pareil, on devine toutes les mésaventures qui attendent les chevaliers errans du nihilisme. Les plus enthousiastes ont pu souvent dire que, semblable aux Juifs de l'Écriture, le peuple russe lapide ses prophètes. Les procès des huit ou dix dernières années ont mis au jour les fréquentes déconvenues des prédicateurs de révolte. Ils ne sont guère plus heureux parmi les ouvriers que parmi les paysans, car le peuple des villes diffère encore fort peu de celui des campagnes. Dans les capitales même, la population est loin d'être sympathique aux séditieux; à ses yeux, ce sont des traîtres au pays. N'a-t-on pas vu en 1878 le bas peuple de Moscou, soulevé tout à coup, malmener les étudians qui dans les rues avaient osé acclamer publiquement un convoi de détenus politiques (1)? Dans les centres ouvriers choisis comme lieux de propagande, à Ivanovo-Vosnesensk par exemple, qui s'enorgueillit du surnom de Manchester russe, l'activité infatigable des racoleurs nihilistes n'a jamais réussi à enrôler qu'un nombre dérisoire de recrues.

A cet égard, la situation semble donc aussi bonne que possible. En aucun pays elle n'est plus rassurante pour le pouvoir. De quelques moyens que dispose l'agitation radicale, elle reste superficielle, cantonnée dans les classes lettrées, sans parvenir à pénétrer dans le peuple. Les plus corrosives des idées révolutionnaires ne peuvent entamer les masses, aucun acide ne mord sur elles. En sera-t-il longtemps de même? Le peuple, soumis depuis des années à une ardente et opiniâtre propagande, refusera-t-il toujours d'y prêter l'oreille? Si sûre que semble la nation, se leurrer d'un tel espoir serait peut-être une illusion qui exposerait un jour à des déceptions terribles. Déjà quelques symptômes montrent que, malgré tous ses instincts, l'homme du peuple, le *moujik* même, n'est pas partout absolument fermé aux chimères révolutionnaires.

(1) Il s'agissait d'étudians de Kief transportés par ordre de la IIIe section après une échauffourée universitaire.

Un fait que je crois devoir signaler, c'est que, dans les nombreux procès politiques des années 1878 et 1879, il s'est presque toujours trouvé parmi les inculpés, parmi les condamnés même, quelques ouvriers, quelques paysans. Si insignifiant qu'en soit le nombre, la présence de plusieurs paysans dans les rangs des conspirateurs est un indice qui mérite d'attirer l'attention. On a beau être rassuré par les sentimens conservateurs, par les préjugés mêmes du *moujik*, de tels exemples contraignent à se demander si les populations ouvrières des villes ou des campagnes demeureront toujours insensibles aux provocations des ennemis de l'ordre. Est-on certain que ces masses indifférentes à toute théorie politique n'offrent aucune prise aux agitateurs?

Nullement à notre avis. Chez ce peuple en apparence si bien gardé contre la contagion, il est un point vulnérable, et ce point, c'est le régime de la propriété, le régime agraire. Le paysan, et avec lui l'ouvrier qui le plus souvent n'est qu'un paysan en séjour à la ville, sont pour l'immense majorité propriétaires; c'est là, nous l'avons dit, ce qui rassure la plupart des Russes contre toute éventualité révolutionnaire. Quelle amorce reste à la révolution ou au socialisme chez un peuple où chaque habitant a sa part du sol? — Et de fait, si chaque paysan émancipé était réellement propriétaire personnel et perpétuel du sol qu'il cultive, il serait peu tenté de mordre aux grossiers appâts du socialisme, mais dans la grande Russie du moins, le paysan, nous le savons, n'est que détenteur temporaire, usufruitier provisoire d'un lot de terres communales. Or peut-on attribuer à ce mode de propriété collective, de sa nature instable et changeant, la même vertu sociale, la même efficacité conservatrice qu'à la propriété héréditaire qui fait de la terre la chose de l'homme et de la famille? Le régime russe a l'avantage de permettre à tous l'accès de la propriété; mais cet avantage perd beaucoup de son importance alors qu'avec l'accroissement de la population, les lots distribués à chacun deviennent de plus en plus petits et cessent de suffire à l'entretien d'une famille. Sous ce régime, les soi-disant propriétaires peuvent tous à la fois être gênés et mécontens parce qu'ils peuvent tous se sentir à l'étroit en même temps et que les mœurs mêmes du *mir*, l'habitude de se regarder comme ayant un droit sur la terre, leur donnent de plus grandes exigences.

Je ne veux rien répéter ici de ce que nous a déjà inspiré ce grave sujet (1). Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre n'auront pas oublié nos conclusions. Quels qu'en soient les avantages dans les pays de faible population, les apologistes du *mir* ont tort de le regarder comme un certain et infaillible antidote contre le poison

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1876 et du 1er mars 1879.

révolutionnaire. S'il n'y avait en Russie qu'une seule classe de propriétés et de propriétaires, si à côté de la dotation territoriale des communes de paysans, il n'y avait point le domaine réduit de l'ancien seigneur; si toutes les terres étaient possédées au même titre et en commun, un tel régime pourrait détruire dans son principe toute revendication socialiste, toute revendication agraire du moins, par la bonne raison qu'il n'y aurait plus de propriété en dehors de la communauté; mais, on le sait, il n'en est nullement ainsi dans la patrie du *mir*. Une grande partie du sol en culture, une moitié environ, reste en dehors du domaine des communes, et sur ces terres ainsi soustraites à la collectivité et au partage égal les révolutionnaires peuvent diriger les yeux et les convoitises du *moujik*. Cela leur est d'autant moins difficile que le régime de la propriété commune n'a pas inculqué aux Russes la notion de la permanence, de l'inaliénabilité, de la sainteté de la propriété foncière, que les partages périodiques des communes, et l'allotissement des serfs émancipés lors de leur affranchissement ont accoutumé le paysan à regarder une nouvelle répartition du sol, un remaniement de la propriété territoriale comme une chose toute naturelle, qui, pour être aussi légale qu'équitable, ne demande qu'un ukase impérial. De là on peut dire que chez ce peuple si respectueux des usages et des traditions, et par tant de côtés si éminemment conservateur, circule une sorte de socialisme virtuel et latent, un vague et naïf communisme qui perce dans certaines sectes religieuses et qui, sous l'impulsion de la pauvreté ou des incitations du dehors, peut prendre conscience de lui-même et, à une époque encore heureusement éloignée, devenir un péril.

La situation sociale de la Russie ne saurait donc inspirer à l'observateur la même sécurité qu'à la plupart des sujets du tsar. Il se peut que, de ce côté, le XXe siècle prépare à la Russie de sérieuses difficultés. Pour me servir d'une métaphore fréquemment employée en Russie, si le *mir* russe doit être regardé comme le rempart de la propriété contre les instincts révolutionnaires et les théories socialistes, c'est à la façon de ces ouvrages avancés qui, une fois tombés au pouvoir de l'ennemi, peuvent être retournés contre le corps de la place et servir de base d'attaque aux assaillans.

Eh quoi! dira-t-on, si au lieu d'une sauvegarde, le *mir* moscovite est pour la propriété une menace, ne pourrait-on pas éviter le péril en supprimant le régime du *mir*, en faisant de l'usufruitier temporaire du sol un propriétaire personnel et définitif? — La chose est possible, la propriété collective compte en Russie même de nombreux adversaires qui en réclament hautement l'abolition. Ce ne serait peut-être pas après tout d'une plus grande difficulté que l'émancipation des serfs; mais les difficultés matérielles d'une

telle opération ne seraient pas les seules, et au point de vue politique les résultats en seraient fort incertains. Il ne faut pas croire en effet qu'il suffise de l'abrogation légale du *mir* pour faire disparaître l'esprit et les traditions d'un régime séculaire qui a encore les sympathies des masses. Les familles qui se jugeraient lésées par la liquidation de la communauté, le prolétariat rural qui ne manquerait point de se former rapidement, resteraient pour des générations imbus des notions du *mir* et des souvenirs du partage égal. L'imagination populaire aurait là pour longtemps un principe d'agitation qui, dans les rangs du peuple, recruterait aisément à la révolution des complices et des prosélytes.

Maintenu ou supprimé, le système des communautés de village fournit aux novateurs une arme dont ils ne se feront pas faute d'user. Grâce au *mir* moscovite, c'est sous forme agraire que se présentent en Russie la révolution et le socialisme; c'est sous cette forme qu'ils ont quelque chance de s'infiltrer dans le peuple. La Russie se croit la nation de l'Europe la moins exposée de ce côté, peut-être est-ce celle qui l'est le plus. C'est le seul état du monde civilisé où l'on puisse tenter de supprimer la propriété par décret. Les nihilistes savaient ce qu'ils faisaient quand il y a une vingtaine d'années déjà ils inscrivaient sur leur drapeau les deux mots de *Terre et Liberté* : *Zemlia i Volia*. C'est pour semer chez le peuple des convoitises et des colères avec des déceptions que les fauteurs de désordre colportent de temps en temps dans les campagnes le bruit d'une nouvelle répartition de terres aux paysans, et forcent le gouvernement à démentir officiellement ces insidieuses rumeurs (1). Si malheureux qu'aient été jusqu'ici les efforts des esprits malintentionnés, la crédulité toujours expectante du *moujik* leur a déjà valu quelques succès et quelques dupes.

Au mois de juin 1879, par exemple, on a jugé à Kief une quarantaine de paysans convaincus d'avoir formé une société secrète dans les communes rurales d'un district de la province. L'impulsion, comme toujours, partait du dehors; cette fois elle venait de trois hommes qui par leur origine eussent pu personnifier les classes où la révolution recrute ses agens les plus zélés. L'un était fils de prêtre, le second bourgeois d'une ville, le troisième sortait de la petite noblesse. Sous cette direction étrangère, les *moujiks* du district de Tchighirine avaient formé des associations clandestines destinées à prendre possession des terres n'appartenant pas aux communautés de village et à les partager également entre les paysans des communes. Ces associations qui se donnaient à elles-

(1) Le ministre de l'intérieur a été, en juin 1879, obligé d'adresser à ce sujet une circulaire aux administrations locales.

mêmes le nom de *droujinas* (compagnies ou confréries), comptaient comme membres près d'un millier d'affiliés, tous paysans, sauf les instigateurs. Chose singulière et bien caractéristique de l'état mental de ces populations, il a été constaté qu'en entrant dans ces *droujinas* révolutionnaires, les *moujiks* croyaient obéir à la volonté du tsar, dont les trois meneurs s'étaient donnés comme les émissaires secrets. Et un pareil fait n'est pas isolé, j'en pourrais citer plusieurs analogues (1).

Voilà le peuple russe : s'il a des instincts révolutionnaires, c'est d'en haut, c'est de la main paternelle du tsar qu'il attend le signal de ses revendications. Il a toujours l'oreille ouverte aux imposteurs, et aujourd'hui comme aux trois siècles précédens, comme au temps des faux Dmitri et de Pougatchef, pour avoir quelque chance de soulever un mouvement populaire, il faudrait la voix d'un faux tsar, d'un pseudo-empereur.

En Russie, le principal obstacle aux tentatives révolutionnaires ou aux folies anarchiques n'est point dans la raison publique ou le bon sens national, il n'est pas non plus dans l'état social, dans la satisfaction ou dans la résignation des masses, il est surtout dans l'esprit de vénération du bas peuple, dans son respect presque également religieux pour la personne du souverain et pour la foi, pour la loi divine. Sous ce double rapport, les anarchistes l'ont pris jusqu'ici entièrement à rebours, et c'est ce qui explique leur peu de succès. A bien des égards, on pourrait dire qu'en Russie le trône est la clé de voûte de tout l'édifice social, et c'est pour cela que les révolutionnaires ont tenté de porter leurs coups jusqu'à lui. Le maintien de la propriété et avec elle le maintien de la civilisation européenne, dépendent aujourd'hui de la solidité du trône; tout croulerait avec ce dernier parce qu'au point de vue social non moins qu'au point de vue politique, tout s'appuie sur lui.

Ce que pourrait être une révolution populaire en Russie, le passé suffit à l'apprendre. Avec le socialisme agraire, les provinces reverraient la sanglante jacquerie des jours de Pougatchef (2). Une révolution chez le peuple de l'Europe le plus ignorant et le plus crédule, sous l'inspiration des doctrines les plus anarchiques, dépasserait probablement en barbarie toutes nos terreurs et nos communes. Les Russes qui cherchent à déchaîner les passions populaires ne se font guère illusion, ils n'ont pas sur la placidité, sur la bonté mouton-

(1) Il y a quelques années, par exemple, dans un des gouvernemens du centre, un séminariste en vacances, à court d'argent pour regagner l'académie ecclésiastique, imagina de se donner pour un grand-duc voyageant incognito afin de recueillir les plaintes des paysans contre leurs anciens seigneurs. Ce subterfuge lui valut d'être partout voituré gratuitement.

(2) Dans la *Revue* du 15 juillet 1879, M. Eug.-Melchior de Vogüé nous a donné une vive et fidèle peinture de cette guerre servile.

nière du peuple les naïves assurances des philosophes du XVIII[e] siècle, ils sentent qu'eux-mêmes seraient les victimes du monstre par eux surexcité. « Le peuple, écrivait jadis un des coryphées du radicalisme depuis longtemps exilé au fond de la Sibérie, le peuple, ignorant, plein de préjugés grossiers, et d'une haine aveugle pour tous ceux qui ont abandonné ses sauvages coutumes, le peuple ne ferait aucune différence entre les gens qui portent l'habit allemand (européen); avec eux tous, il agirait de la même manière, il ne ferait grâce ni à la science, ni à la poésie, ni à l'art, il détruirait toute notre civilisation (1). »

Tel est le péril auquel d'ardens et sincères utopistes exposent sciemment leur patrie. Pour comprendre une telle aberration dans des classes instruites, de la part de gens formés aux leçons de l'Occident et prétendant agir au nom de la science contemporaine, il nous faut jeter un coup d'œil sur les fauteurs habituels des idées anarchiques, sur ceux qu'avec plus ou moins de justesse l'on désigne d'ordinaire sous le nom de *nihilistes*.

III.

Le nihilisme, qui a fait tant de bruit depuis quelques années, n'est pas chose toute nouvelle. Il compte déjà, sous ce nom bizarre même, une longue existence; voici vingt ans peut-être qu'il est à la mode dans les écoles et les universités, chez les étudians et les étudiantes aux cheveux courts de l'intérieur ou de l'étranger. S'il semblait vieilli et déjà presque démodé avant de retrouver récemment une vogue et une vigueur inattendues, le nihilisme n'avait point cessé d'être en faveur dans la jeunesse, il attirait l'attention de la police et du gouvernement longtemps avant que les attentats de 1878 et 1879 lui eussent valu la curiosité de l'Europe.

Le nihilisme n'est pas un système tel que le positivisme d'Auguste Comte ou le pessimisme de Schopenhauer, ce n'est pas une forme nouvelle du vieux scepticisme ou du vieux naturalisme. En philosophie, ce n'est guère qu'un matérialisme grossier et tapageur, presque dénué de tout appareil scientifique. En politique, c'est un radicalisme socialiste, moins soucieux des moyens d'améliorer la situation des masses que pressé d'anéantir tout l'ordre social et politique actuel. Ce n'est pas un parti, car il n'a d'autre programme que la destruction; sous ses étendards se rangent des révolutionnaires de toute sorte, autoritaires, fédéralistes, mutualistes, communistes, qui ne restent d'accord qu'en ajournant après

(1) Tchernychevski, *Pisma bez adressa;* Vpered, 1874, page 254.

leur triomphe toute discussion sur l'organisation future (1). Le nom de *nihilisme*, nom qui convient autant à sa nullité scientifique qu'à ses aspirations destructives, n'est qu'un spirituel sobriquet rejeté par la plupart de ceux qu'il désigne (2).

Dans son principe et ses instincts comme dans ses procédés ou ses visées, le nihilisme a en fait peu d'originalité. Au milieu de toutes ses exagérations, il n'est guère que l'élève des écoles révolutionnaires de l'Occident, un élève qui se flatte de dépasser ses maîtres et qui outre à plaisir leurs enseignemens les plus téméraires pour montrer le parti qu'il en a tiré. Bien qu'il ait des milliers d'adeptes zélés et convaincus, on ne peut dire que ce soit une doctrine ou une école, tant l'étude, tant la science ou les méthodes scientifiques dont il aime parfois à faire parade y tiennent au fond peu de place. Presque tout ce qui l'alimente à cet égard a sa source dans les théories ou les déclamations du dehors.

Le nihilisme, ou mieux le radicalisme russe, peut bien, il est vrai, revendiquer un théoricien national, un législateur de l'utopie ou un prophète de l'avenir, qui dans sa courte carrière d'apôtre, de 1855 à 1863, a eu sur la jeunesse une influence que ses malheurs n'ont fait qu'accroître. Ce Proudhon ou ce Lassalle russe est depuis près de dix-huit ans exilé au fond de la Sibérie, où, condamné aux travaux forcés pour propagande révolutionnaire, il a passé sept ans dans les mines, où, sa peine expirée, il vieillit dans l'isolement et l'inaction loin de toute communication avec la Russie et le monde extérieur. Cet homme, c'est Tchernychevski, écrivain instruit et travailleur infatigable, armé tour à tour d'une redoutable logique et d'une mordante ironie, intelligence vigoureuse et souple, caractère enthousiaste et énergique, esprit bien russe par ses défauts comme par ses qualités. Philosophe, économiste, critique, romancier et partout missionnaire des tristes doctrines dont il a été l'un des premiers martyrs, Tchernychevski a dans ses traités scientifiques

(1) Sous l'influence de Bakounine et de l'Internationale, la plupart des révolutionnaires russes du dedans et du dehors semblent avoir eu pour formule la fédération de communes indépendantes et productrices. En 1874, après la fondation du journal le *Vpered* par Lavrof, des discussions s'étant élevées dans l'émigration sur la manière de préparer et de diriger la révolution, un réfugié du nom de Tkatchef, dans une brochure intitulée *de la Propagande révolutionnaire en Russie*, déclara qu'au lieu de se préoccuper de l'organisation future, « le parti d'action » ne devait avoir en vue que son œuvre de destruction. Ce conseil est devenu la règle de l'immense majorité des révolutionnaires russes.

(2) Le terme de *nihilisme* vient, croyons-nous, d'un roman d'Ivan Tourguenef, *Pères et Enfans*, où le célèbre romancier a peint la première génération de nihilistes. J. de Maistre avait déjà, si je ne me trompe, employé quelque part dans ses lettres de Russie le mot de *rienisme* avec un sens plus ou moins analogue. D'ordinaire les nihilistes s'intitulent eux-mêmes révolutionnaires, démocrates-socialistes, ou simplement propagandistes.

donné la théorie ou la *somme* du radicalisme russe et dans un roman bizarre et indigeste, écrit au fond d'une prison, il en a donné le poème et l'évangile (1).

Ce n'est peut-être pas faire tort à Tchernychevski que d'attribuer à son long et fastidieux roman plus d'ascendant sur ses disciples et sur les jeunes têtes russes qu'à ses traités didactiques. Cet homme, dont l'influence avait détrôné celle de Herzen et auquel la Sibérie et de longues souffrances ont donné l'auréole du martyre, était regardé par beaucoup de ses compatriotes comme un des géans de la pensée moderne, un des grands pionniers de l'avenir, un Fourier ou mieux un Karl Marx russe (2). En dépit de toutes les admirations dont il a été l'objet et de l'originalité réelle de son esprit, les idées de Tchernychevski, pas plus en économie politique qu'en philosophie, n'ont rien de bien original. La forme et les détails peuvent être nouveaux et individuels, le fond des théories appartient à l'Allemagne, à l'Angleterre, à la France. Ce qui donne à l'œuvre de Tchernychevski, à son roman du moins, le plus de saveur de terroir, c'est peut-être encore l'espèce de réalisme mystique et visionnaire qui se retrouve chez maint nihiliste. Si grand du reste qu'ait été sur la jeunesse l'ascendant de Tchernychevski et de quelques autres écrivains de la même école, le nihilisme contemporain est loin de suivre servilement les leçons des maîtres qu'il glorifie, il doit plus à leurs visions romanesques qu'à leurs déductions scientifiques (3).

Au point de vue psychologique, on pourrait dire que le nihilisme est sorti de la réunion de deux penchans opposés du caractère

(1) Tchernychevski a débuté, en 1855, par un traité d'esthétique naturaliste sur les rapports de l'art et de la réalité (*Estetitcheskiia otnochéniia iskoustva i dévitelnosti*). Un peu plus tard, dans un essai intitulé *le Principe anthropologique en philosophie* (*Antropologitcheskii princip v filosofii*), il exposait un système de matérialisme transformiste, défendait l'unité de principe dans la nature et dans l'homme, et ramenait toute la morale au plaisir ou à l'utilité. En 1860, il publiait dans une revue, *le Sovremennik*, une traduction avec une critique de l'*Économie politique* de Stuart Mill, ouvrage traduit depuis en français sous le titre d'*Économie politique jugée par la science; critique des principes de Stuart Mill* (Bruxelles, 1874). Dans ce livre, l'écrivain russe se sert, au profit du socialisme, de toutes les armes que lui peuvent fournir certaines théories de l'école économique anglaise, de Malthus et de Ricardo en particulier. En 1863 enfin, le *Sovremennik*, peu de temps après supprimé, a publié sous le voile de l'anonyme le roman *Que faire?* (*Chto délat*) écrit dans les prisons de Pétersbourg. Ce roman a aussi été traduit ou mieux résumé en mauvais français dans une édition de Milan (1876).

(2) Voyez par exemple l'introduction d'une brochure intitulée : *Lettres sans adresse*, petit ouvrage inachevé et inédit de Tchernychevski, traduit en français (Liége, 1874) et donné en russe, la même année, dans la revue révolutionnaire le *Vpered*.

(3) Dès 1867, les éditeurs des œuvres de Tchernychevski (*Sotchineniia Tchernychestkago*, Vevey, 1868), regrettaient de voir la jeunesse s'éloigner des enseignemens du maître en ce sens qu'elle en goûtait surtout le côté négatif.

russe, le penchant à l'absolu, le penchant au réalisme. C'est de cet accouplement contre nature qu'est né ce monstre antipathique, un des plus tristes enfans de l'esprit moderne. Nous trouvons encore là un exemple de cette impatience de tout frein, de cette témérité dans la spéculation, qui sont fréquentes chez les Russes, mais qui chez eux prétendent moins que chez les Allemands à la science ou à la méthode. Au point de vue moral et politique, le nihilisme est avant tout un pessimisme à demi instinctif, à demi réfléchi, pessimisme auquel la nature et le climat ne sont pas étrangers et qu'ont fomenté l'histoire et l'ordre politique. Ne voyant partout que le mal, il aspire à tout renverser, gouvernement, religion, société, famille, pour refaire de toute pièce un monde meilleur. Le nihilisme n'a rien du scepticisme critique qui compare et examine, qui réserve son jugement et sa liberté. C'est une négation qui s'affirme fièrement et n'admet pas d'examen, qui devient une sorte de dogmatisme à rebours, aussi étroit, aussi aveugle et non moins impérieux, non moins intolérant, que les croyances traditionnelles dont il repousse le joug.

Dans l'intempérance et la grossièreté de leur négation jetée à tout ce que l'humanité se faisait honneur de respecter, on sent chez beaucoup de nihilistes quelque chose de la gaminerie de la première incrédulité, quelque chose des écarts désordonnés d'esprits récemment émancipés. Dans ces prétentions à la maturité d'une jeunesse désabusée avant d'avoir vécu perce comme un enfantillage dépravé. Pour beaucoup d'adeptes, les théories nihilistes ne sont qu'une sorte de protestation contre les vieilles superstitions qui dominent encore les masses populaires, contre le servilisme politique, contre l'hypocrisie intellectuelle ou les conventions sociales qui règnent trop souvent dans les hautes classes.

On demandait, dit-on, à un nihiliste en quoi consistaient ses doctrines. « Prenez la terre et le ciel, répondit-il, prenez l'état et l'église, les rois et Dieu et crachez dessus, voilà notre doctrine (1). » Cette définition serait une raillerie d'un adversaire qu'elle n'en serait guère moins exacte. Le mot est du reste moins choquant pour une oreille russe que pour nos oreilles françaises; cracher joue un grand rôle dans les superstitions moscovites. On crache pour détourner un présage, on crache en signe d'étonnement, on crache en signe de mépris (2). Le nihiliste se plaît à cracher sur tout, il aime à mettre au défi l'esprit de vénération et d'humilité si vivace chez le Russe du peuple, qui se courbe encore en deux devant ses

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1873.

(2) Ivan Tourguenef raconte quelque part qu'à Heidelberg, alors fréquenté par de nombreux étudians russes expulsés des universités nationales, il paraissait, vers 1865, un journal nihiliste ayant pour titre : *A tout venant, je crache.*

supérieurs comme devant les saintes images. C'est là un signe de la profonde discordance d'idées et de sentimens dont souffre la nation. Au moral comme au physique, dans l'homme comme dans la nature, s'y rencontrent les deux extrêmes : à la plus naïve vénération politique et religieuse, répond le plus effronté cynisme intellectuel et moral.

Ce grossier matérialisme négatif n'est point tout le nihilisme, ce monstre né de penchans opposés a une autre face, fort différente et également russe, le mysticisme. Ces hommes si dédaigneux de toute croyance, de tout songe métaphysique, de tout idéal, ont eux aussi leurs spéculations ou leurs rêves, et ce ne sont ni les moins timides ni les mieux réglés. Au fond de ce réalisme naturaliste se retrouve une sorte d'idéalisme avide de se donner carrière dans le champ inexploré du possible. Du sein de ce pessimisme qui maudit l'ordre social actuel sort un optimisme effréné qui escompte ingénument les merveilles d'un avenir utopique. En Russie, la plupart des jeunes gens, pour qui la plus blessante des injures serait d'être appelés idéalistes et la plus grande humiliation de passer pour tels, ne craignent pas, dans les matières qui semblent s'y prêter le moins, de s'abandonner aux rêves les plus téméraires. C'est dans le domaine économique et social, dans le domaine des réalités positives que, nihiliste ou non, le Russe se permet le plus volontiers les fumées de l'utopie et la recherche de l'absolu. C'est en s'enfonçant dans les sentiers du réalisme et de l'utilitarisme qu'il retombe dans les théories et les chimères; c'est par une sorte de cercle, qu'à force de s'en éloigner, il revient à l'esprit spéculatif, comme un voyageur qui, après avoir passé par les antipodes, aborderait par une autre rive au pays qu'il a quitté. La sphère qui exige le plus de mesure et de sobriété d'esprit est celle où le Russe (et en cela il n'est pas seul) laisse la plus libre carrière à son imagination. Avec une grande différence de science et de méthode, n'avons-nous pas vu quelque chose de cette spéculation à rebours chez les adversaires les plus déclarés de la métaphysique, chez certains positivistes par exemple, qui, dans les questions économiques et politiques, ont parfois abouti à des conclusions si peu en rapport avec leur méthode et réellement si peu positives? Cette contradiction si fréquente chez la plupart des socialistes ou des radicaux, cette sorte de changement de front qui, dans les écoles les plus négatives, s'explique par un impérieux besoin d'idéal et de foi en un monde meilleur, n'est nulle part moins rare et plus frappante que chez les Russes. Sur ce terrain, l'esprit national se montre avec tous ses contrastes, avec sa défiance et son dédain des croyances reçues, avec sa confiance naïve dans les thèses douteuses et son goût des paradoxes.

IV.

Tocqueville a remarqué que de nos jours l'esprit révolutionnaire agit à la manière de l'esprit religieux. Dans la Russie contemporaine, cela est plus vrai que partout ailleurs. Chez les nihilistes, la révolution est devenue une religion dont les dogmes sont aussi peu discutés qu'un *credo* révélé, dont les obligations sont presque aussi impérieuses que les commandemens édictés au nom d'un Dieu. Chez eux, la négation a pris l'aspect et le caractère de la foi; elle en a la ferveur enthousiaste, le zèle que rien n'arrête. Le nihilisme a ses dévots et ses illuminés, il a ses confesseurs et ses martyrs comme il a ses dieux et ses idoles. A ce point de vue, l'opinion vulgaire, qui, chez nous, prenait jadis le nihilisme pour une secte, n'était pas aussi fausse qu'elle le semblait au premier abord. Avec son esprit absolu et impatient de toute critique, avec la foi robuste et les dévoûmens passionnés qu'il inspire à tant d'adeptes dispersés, c'est bien une sorte de culte dont le dieu sourd et insensible est le peuple adoré dans ses abaissemens, une sorte d'église dont le lien est l'amour pour ce dieu souffrant, et la loi, la haine de ses persécuteurs. Par l'ardeur aveugle de leur foi, par leur répulsion pour tout ce qui est étranger à leur doctrine, par leur exclusivisme et leur fanatisme, nombre de ces orgueilleux nihilistes se rapprochent singulièrement des grossières sectes populaires pour lesquelles ils n'ont pas assez de mépris.

Ces détracteurs de toute croyance et de toute espérance surnaturelle, ces contempteurs de tout spiritualisme, sont eux aussi à leur manière des idéalistes et des mystiques. On s'en aperçoit souvent dans leur langage, dans leurs écrits mêmes. Bien que la plupart fassent profession de dédaigner comme des enfantillages ou d'inutiles superfluités la poésie, les images, les allégories, ils ne savent pas toujours se défendre de leurs séductions. Ces ennemis de toute superstition et de toute vénération, qui dans les plus nobles dévoûmens prétendent ne reconnaître qu'une simple impulsion instinctive ou un égoïsme raffiné, célèbrent parfois les héros et les héroïnes de leur lutte contre le pouvoir, les martyrs de leur cause, avec un lyrisme et une sorte de piété qui semble moins s'adresser à des conspirateurs modernes qu'à des saints martyrs de leur foi (1).

(1) Je citerai par exemple la traduction de quelques vers adressés à Lydie Figner, l'une des jeunes héroïnes d'un des procès politiques des dernières années (*Detooubiistvo*, Genève, 1877) : « Forte, ô jeune fille est l'impression de ta beauté enchanteresse; mais plus fort que l'enchantement de ton visage est le charme de la pureté de ton âme... Pleine de compassion est l'image du Sauveur, pleins de tristesse sont ses traits divins; mais dans tes yeux d'une profondeur sans fond il y a encore plus d'amour et de souffrance. »

Qu'on lise le célèbre roman de Tchernychevski : *Que faire* (1)? et l'on sera surpris de la singulière alliance de mysticisme et de réalisme, d'observations pratiques et prosaïques, et d'aspirations vagues et rêveuses amalgamées dans l'étrange ouvrage du doctrinaire radical. Dans cette longue et lente histoire qui prétend nous peindre les réformateurs de la société et les sages de l'avenir, c'est par des symboles, par des songes que se révèlent à l'héroïne ses propres destinées avec les destins de la femme et de l'humanité. Il est vrai que ces allégories assez transparentes ont pu être suggérées à l'auteur déjà emprisonné par le besoin de ne pas trop éveiller les inquiétudes de la censure. Dans le roman du prisonnier, à côté de ce mysticisme humanitaire se rencontre une sorte d'ascétisme naturaliste, pour nous plus bizarre encore. Le révolutionnaire idéal, le type achevé de l'homme de l'avenir, un certain Rakhmétof, n'a point seulement toutes les perfections morales de la solidarité et de la fraternité rêvées ; comme un anachorète chrétien ou un extatique de l'Inde, Rakhmétof se plaît à renoncer aux joies de la vie et aux plaisirs des sens ; il aime à se priver, à se mortifier pour ressembler à son dieu souffrant, le peuple opprimé (2). Lorsqu'on lui servait des fruits, Rakhmétof ne mangeait que des pommes parce qu'en Russie c'est le seul fruit dont le peuple puisse manger. S'il ne portait pas de cilice, ce revendicateur des droits de la chair, au lieu de dormir sur un lit, se plaisait à coucher sur un feutre garni de petits clous d'un pouce de longueur.

Il y a sans doute peu de Rakhmétof en dehors des romans : parmi les admirateurs de Tchernychevski, un trop grand nombre s'abandonne au dévergondage autorisé par leurs tristes doctrines ; ce stoïcisme, ce dédain des jouissances matérielles impérieusement réclamées pour autrui, se retrouve cependant parfois dans la vie réelle. Parmi les novateurs de l'un et l'autre sexe qui professent et souvent pratiquent l'amour libre, il s'en trouve qui, par une singulière contradiction, tiennent à honneur de ne pas user des droits qu'ils revendiquent. Cela se rencontre naturellement surtout parmi les femmes, toujours plus disposées aux contradictions, plus désireuses d'ennoblir toutes les aberrations. C'est chez elles, chez quelques-unes de ces dévotes du nihilisme, chez ces jeunes filles qui en sont les plus ardens prosélytes et les plus courageux missionnaires, qu'on voit le mieux tout ce que ce répugnant matérialisme peut recouvrir de sentimens généreux et d'idéalisme inconscient. Entre

(1) Voyez l'analyse qu'en a donnée M. F. Brunetière dans la *Revue* du 15 octobre 1876.

(2) Voici une des maximes de Rakhmétof : « Puisque nous demandons que les hommes jouissent complètement de la vie, nous devons prouver par notre exemple que nous le demandons, non pour satisfaire nos passions personnelles, mais pour l'homme en général. »

ces femmes qui prêchent la suppression de la famille et la libre union des sexes, entre ces jeunes filles aux cheveux courts qui se plaisent à prendre les allures et le langage des jeunes gens, il n'est pas rare d'en rencontrer dont la conduite, loin d'être d'accord avec leurs cyniques principes, reste pure et irréprochable, en dépit de toutes les apparences d'une vie aventureuse et débraillée, en dépit de l'espèce de promiscuité morale où les plus sages semblent se complaire.

Le nihilisme a ses vierges, et beaucoup des conspiratrices de vingt ans, arrêtées et déportées dans les dernières années, ont emporté en Sibérie une vertu d'autant plus méritoire que leurs doctrines en font moins de cas. Chose plus bizarre, le nihilisme a ses unions mystiques ou platoniques, ses couples d'époux sans l'être, qui, mariés ostensiblement aux yeux du monde, aiment à faire comme s'ils ne l'étaient point. C'est ce que, dans la secte, on appelle un mariage fictif. Depuis le procès de Netchaïef, il est peu d'affaires politiques qui n'aient révélé quelques-unes de ces singulières unions. Le difficile est de comprendre ce qui pousse les ennemis de la société à ce simulacre de mariage. Pour beaucoup, pour les jeunes filles principalement, c'est un moyen d'émancipation qui facilite la propagande politique. A la jeune fille gagnée à la sainte cause, on offre un mari pour lui donner la liberté de la femme mariée; parfois c'est l'homme qui l'a catéchisée et convertie, plus souvent c'est un ami, quelquefois un inconnu requis pour la circonstance. Solovief, l'auteur du premier attentat sur l'empereur Alexandre II en 1879, avait fait un mariage de cette sorte. En réalité, la fiancée n'épouse que la secte, souvent, le jour même de leurs noces, les deux époux se séparent pour aller, chacun de son côté, faire de la propagande au loin. Ainsi avait fait Solovief, et quand sa femme et lui quittèrent la province pour Saint-Pétersbourg, ils y logèrent séparément (1). Pour quelques-uns, le mariage fictif est une association, une sorte de coopération de deux camarades; pour plusieurs, ce peut être une manière de témoigner du peu de cas qu'ils font de l'union bénie par l'église et sanctionnée par l'état, une façon de se metre en dehors des lois et au-dessus des préjugés de la société en ayant l'air de s'y soumettre. Le mari ne profite pas des droits que lui donnent la religion et la loi, la femme garde sa liberté dans les liens légaux, et après avoir fait fi des unions régulières et s'être refusée à son mari, elle peut, du consentement de ce dernier, pratiquer, si bon lui semble, l'amour libre. Pour quelques autres enfin, le mariage fictif devient une sorte de noviciat ou de

(1) Ces faits ont été mis en lumière par le procès de Solovief. Pour montrer tous les contrastes de ces existences, je noterai que le même Solovief a déclaré devant ses juges avoir passé dans un mauvais lieu la nuit qui précéda son crime.

stage qui, après quelques mois ou quelques années d'épreuve, fait place à une union plus naturelle. C'est ainsi, si je ne me trompe, que dans le roman de Tchernychevski, Vera et Lapoukhof vivent d'abord en frère et sœur, ayant sous le même toit deux appartemens séparés par un terrain neutre, jusqu'au jour où une seule chambre réunit les deux époux, en attendant que le mari découvre le goût réciproque d'un de ses amis et de sa femme, et disparaisse discrètement pour ne point leur causer d'embarras ou de scrupule, sauf à revenir sous un autre nom au bout de quelques années assister en voisin et en camarade au bonheur du nouveau couple (1).

Le nihilisme a cessé d'être purement négatif; il est redevenu ardemment révolutionnaire et socialiste. C'est dans ses procédés de propagande que se manifestent le plus clairement la foi, l'enthousiasme, le dévoûment religieux de ses adeptes, et cela non-seulement dans la témérité de leurs attentats ou dans leur constance à braver la déportation et la mort. Ce triste courage devant le juge ou le bourreau, d'autres sectaires, d'autres révolutionnaires de différens pays l'ont aussi souvent montré; il n'y a pas de folie perverse qui n'ait eu ses croyans et ses martyrs. Ce qui est particulier au nihilisme russe contemporain, c'est sa manière de s'adresser au peuple, *d'aller dans le peuple* (*itti v narod*), selon l'expression consacrée, c'est, pour s'en faire mieux comprendre, de se mêler à lui, de s'assimiler à lui, de vivre de sa vie de privations et de travail manuel, oubliant les habitudes et les préjugés de l'éducation. En cela, les missionnaires du nihilisme semblent avoir voulu imiter les premiers apôtres du christianisme. En quel autre pays a-t-on vu, de nos jours, des jeunes gens de bonne famille, des étudians de l'université quitter les habits et les habitudes de leur classe pour travailler comme ouvriers dans des forges ou des usines, afin d'être mieux à même de connaître le peuple et de l'initier à leurs doctrines (2)? En quel autre pays voit-on, au retour d'un voyage à l'étranger, des jeunes filles bien élevées se féliciter de trouver une place de cuisinière chez un chef d'atelier, afin d'être à même d'approcher du peuple et d'étudier personnellement la question ouvrière (3)? En Russie, où les mœurs, les idées, le

(1) En dehors du roman de Tchernychevski, le mariage fictif a servi de thème ou de motif à plusieurs écrivains russes.

(2) C'est ce qu'avaient fait, par exemple, le prince Tsitsianof et ses complices à Ivanovo-Vosnesensk (procès de 1877), ce qu'avait fait également Solovief jusqu'en 1878. D'autres agitateurs avaient appris également un métier et ouvert des ateliers en diverses villes, de serrurerie à Toula, de menuiserie à Moscou, de cordonnerie à Saratof, etc.

(3) Déposition d'une jeune fille dans le procès du prince Tsitsianof (1877). C'est à de pareils modèles qu'est empruntée l'héroïne de Tourguenof dans ses *Terres vierges*.

costume même mettent plus d'intervalle entre les diverses conditions, cette sorte de déclassement social, même temporaire, doit assurément être plus pénible que partout ailleurs. Dans cette manière de faire de la propagande, de se mettre en contact direct avec l'homme du peuple, ne retrouvons-nous pas, au milieu de toutes les aberrations, l'instinct positif, le sens réaliste du Grand-Russe, qui, au lieu de rester à planer dans les nuageuses régions de la théorie, descend auprès de l'ouvrier et du paysan, dans l'usine ou l'atelier, dans l'école ou la maison commune (1). L'esprit pratique du Russe se mêle d'une manière bizarre à ses excentricités théoriques, de même qu'une sorte d'idéalisme se greffe chez lui sur le naturalisme le plus décidé.

Rien peut-être de plus triste pour l'observateur que cette alliance, chez les jeunes gens des deux sexes, de qualités et de défauts opposés et presque également extrêmes, que cette mise au service de doctrines néfastes des plus hauts et généreux penchans du cœur humain. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que le nihilisme, si répugnant dans ses principes, si insignifiant dans ses méthodes, si ridicule dans ses prétentions, si odieux dans ses attentats, révèle quelques-unes des qualités de l'esprit ou du caractère russes, et précisément de celles qu'on est souvent tenté de lui refuser. S'il met en plein jour quelques-uns des plus fâcheux côtés du tempérament national trop fréquemment enclin aux extrêmes, il en éclaire d'une lueur sinistre un des côtés les plus nobles et les moins apparens. Ce peuple, si souvent accusé de passivité et de torpeur intellectuelle, le nihilisme nous le montre capable d'énergie et d'initiative, capable d'enthousiasme sincère et agissant, capable enfin de dévoûment aux idées. A ce point de vue, j'oserai dire que ce triste phénomène fait honneur à la nation qui en souffre. En Russie, ce n'est point, comme ailleurs, la misère et l'ignorance, la cupidité et l'ambition qui sont les plus actifs fermens de l'esprit révolutionnaire, ce sont souvent des passions hautes et nobles dans leur point de départ. Les hommes qui se prétendent les apôtres de la fraternité et de la solidarité humaines savent au besoin participer aux travaux des petits et aux souffrances des pauvres, et ils n'ignorent point que, dans leur pays, la révolution n'est ni une carrière ni un jeu où l'ambition ait tout à gagner et la sécurité des agitateurs peu de chose à redouter.

La plupart des nihilistes, de ceux du moins qui figurent dans les procès, sont de très jeunes gens, de très jeunes filles. C'est parmi les jeunes gens, ou, pour être plus exact, parmi les adolescens que

(1) Un des moyens de propagande revélés par les derniers procès, c'est aussi de se faire instituteur de village ou scribe communal. Solovief avait dans ce dessein fait l'un et l'autre métier.

la foi révolutionnaire recrute presque tous ses adhérens. Chez le plus grand nombre, l'âge semble vite amener sinon le scepticisme, du moins la tiédeur ou le découragement avec la prudence. N'est-ce pas un fait singulier que dans les innombrables procès politiques des dix dernières années ne se rencontrent presque jamais que des jeunes gens? Parmi tous les conspirateurs condamnés ou arrêtés, les hommes de trente ans sont déjà rares, peu ont dépassé vingt-cinq ans, beaucoup, tels que Mirsky, l'auteur de l'attentat sur le général Drenteln, sont mineurs. En un pays où les idées radicales se transmettent dans les écoles depuis déjà plus d'une génération, ce phénomène ferait croire que l'âge est pour beaucoup dans cette effervescence de négation et de révolution. La Russie n'est pas le seul pays où les jeunes gens enclins à toutes les chimères deviennent au bout de dix ou quinze ans des hommes pratiques, positifs, terre à terre, faisant bon marché des principes et des idées au profit des intérêts. Rien de plus commun partout que ces palinodies qui rassurent le politique en contristant le moraliste; mais, en Russie, ce contraste entre les saisons de la vie, entre la jeunesse et l'âge mûr, m'a souvent semblé plus prompt et plus marqué qu'ailleurs. Peut-être, en ce qui touche la politique, le Russe, grâce à son sens pratique, est-il plus vite désabusé des rêveries révolutionnaires et frappé de la disproportion entre le but et les moyens des agitateurs. Pour s'attaquer ainsi avec d'aussi pauvres armes à un pouvoir aussi fort, il faut en effet des illuminés ou des enfans. Peut-être aussi y a-t-il là un autre trait du caractère national enclin à tomber d'un extrême dans l'autre. Toujours est-il qu'en peu de pays les parens et les enfans ont autant de peine à se comprendre. A cet égard, les tableaux d'Ivan Tourguenef dans *Pères et Enfans* restent encore souvent vrais. Au contact de la vie réelle, les instincts pratiques et positifs, les instincts égoïstes reprennent d'ordinaire le dessus sur le romantisme révolutionnaire et l'idéalisme utilitaire jusqu'à en étouffer complètement les aspirations ou à les reléguer dans la tranquille sphère des songes, là où les théories les plus risquées ne gênent point la prudence la plus bourgeoise. De là tant de jeunes nihilistes jurant de tout détruire, et tant d'hommes faits résignés à tout supporter, à tout conserver. De là en un mot tant de Russes chez lesquels les idées ne font jamais tort aux intérêts, chez qui le plus hardi radicalisme théorique s'allie sans peine aux soucis de la fortune et aux soins vulgaires d'une carrière.

Est-ce à cette sorte de conversion opérée par l'âge qu'il faut attribuer la singulière transformation de générations entières, de celle de 1860 par exemple? Aucune génération à aucune époque n'a eu plus de foi dans le bien, plus de confiance dans les institutions improvisées, plus de goût pour les innovations libérales. Or, chez la

plupart de ces hommes qui jadis applaudissaient passionnément aux réformes et en sollicitaient chaque jour de nouvelles, le noble souci des intérêts moraux et de la régénération du pays a fait place en quelques années au scepticisme, à l'indifférence, à une préoccupation trop souvent exclusive des avantages matériels et personnels. Certes un tel affaissement, une telle décadence morale après une surexcitation de quelques années, n'a partout rien que de trop naturel; ne nous en sommes-nous pas aperçus après chacune de nos révolutions? Le phénomène n'en est pas moins à noter en Russie. Dans l'âme russe, le découragement semble toujours sur les pas de l'enthousiasme, l'abattement y suit de plus près l'exaltation. La faute en est-elle au régime politique ou au tempérament du peuple? Peut-être à tous deux en même temps.

Le nihilisme, le radicalisme russe est le plus souvent une affaire d'âge, on pourrait dire que c'est une maladie de jeunesse, et cela non-seulement chez l'individu, mais aussi chez la nation (1). C'est sa jeunesse intellectuelle et politique, c'est l'inexpérience historique de la Russie qui pour tant de questions rend le Russe si prompt aux hardiesses spéculatives, si dédaigneux de l'expérience d'autrui, si confiant dans la facilité d'une transformation sociale. A ce penchant se mêle un secret amour-propre. Alors même qu'il accepte les idées de l'Occident, le Russe aime à les outrer, à les dépasser en révolution comme en toute autre chose; c'est un élève qui aspire à devancer ses maîtres, un nouveau venu qui trouve facilement ses aînés timides et arriérés. Le Russe de toute opinion a fréquemment pour l'Occident quelque chose du sentiment des jeunes gens pour les hommes mûrs ou les vieillards; alors même qu'il goûte nos idées ou nos leçons, il est enclin à croire que nous restons en chemin, et il se promet d'aller jusqu'au bout des routes et des idées que les autres ouvrent devant lui. « Qu'est-ce, entre nous, que vos peuples d'Europe? me disait il y a longtemps déjà un des premiers Russes que j'ai connus. Ce sont de vieilles barbes qui ont donné tout ce dont elles étaient capables, et dont raisonnablement on ne saurait plus rien attendre; nous n'aurons pas de mal à vous enfoncer quand notre tour sera venu (2). » — Mais quand ce tour viendra-t-il? Beaucoup se fatiguent d'attendre. Par malheur cette présomption nationale est loin de toujours impliquer un travail, un

(1) Dans un livre récent *(V oulikou vréméni, 1879)*, un écrivain à tendances à la fois aristocratiques et slavophiles, le prince Mechtchersky, a donné du nihilisme une explication pathologique qui pour être paradoxale n'est peut-être pas absolument dépourvue de vérité. Selon lui, ce serait une sorte de maladie nerveuse engendrée par l'anémie et le défaut de fer dans le sang de la jeunesse des universités; la cause en serait le manque d'exercice dans les écoles.

(2) On rencontre des propos analogues dans *Fumée*, de Tourguenef.

effort réel. Trop de Russes attendent le grand avenir de leur patrie comme une chose qui doit arriver à son jour, ainsi qu'un fruit qui mûrit sur l'arbre, trop d'autres, dédaigneux du possible et raillant comme insuffisantes les libertés dont l'Occident leur offre le modèle, posent pour les blasés et les sceptiques, tandis que les plus impatiens s'imaginant métamorphoser leur pays d'un seul coup de la baguette révolutionnaire, recourent sans scrupule aux plus folles et plus odieuses machinations.

V.

Anarchie sanglante, dissolution de l'empire, tels seraient les effets inévitables d'une révolution en Russie. Heureusement pour la civilisation, il est peu de pays où le triomphe même transitoire des révolutionnaires soit aussi improbable. Les dimensions de l'empire, la dispersion de la population, le petit nombre des villes, sont autant d'obstacles à ces surprises, qui ailleurs renversent un gouvernement en quelques journées. Il n'y a point de Paris pour imposer une révolution, et dans la capitale même il n'y a point de peuple pour en faire une. De longtemps encore les seules révolutions possibles en Russie seront les révolutions de palais, et celles-là même le pays en a depuis Paul Ier perdu la tradition : le progrès des mœurs et les habitudes de légalité en rendent aujourd'hui le renouvellement invraisemblable.

Il faut renoncer à se représenter la Russie comme un volcan prêt à une éruption. Voici bientôt un demi-siècle que certains prophètes y dénoncent tous les signes précurseurs d'une explosion révolutionnaire. On entend souvent dire que la Russie est à la veille de son 1789, que chez elle la fin du XIXe siècle rappellera la fin du XVIIIe chez nous. De tels rapprochemens reposent sur de lointaines et vagues analogies. Il se peut que l'empire autocratique ait un jour, bientôt peut-être, son 1789, je serais surpris que dans ce siècle du moins il eût son 1793. Rien de pareil chez les Russes à ce mouvement des esprits qui, sous Louis XV, agitait à la fois toutes les classes de la nation; rien surtout de cette universelle lassitude, de ces haines profondes, de ces défiances incurables qui rendaient la suppression de l'ancien régime impossible sans violence et sans excès.

Dans la France de Louis XVI, le sol était couvert de matières combustibles amassées par les siècles et n'attendant qu'une étincelle pour allumer le plus vaste incendie qu'ait vu le monde. Dans la Russie d'Alexandre II, le ciel est traversé de flammèches apportées par les vents d'ouest; il court parfois des éclairs et des lueurs sinistres qui effraient les yeux, mais les matières inflammables font défaut ou sont trop dispersées pour allumer un grand in-

cendie. Aujourd'hui, comme en 1825 comme en 1848, l'on pourrait dire qu'en Russie les matériaux de la révolution manquent encore.

Quels sont les hommes qui prétendent s'emparer d'un empire de plus de quatre-vingts millions d'âmes? Quelques milliers de jeunes gens sans expérience, sans idées pratiques, sans influence, incapables de produire une révolution comme de la diriger, des inconnus incompris et mal vus du peuple, des enfans présomptueux et ignorans de la vie, croyant tout possible à leur faiblesse. Quels sont leurs armes, leurs ressources, leurs moyens d'action? Des pamphlets, des brochures manuscrites ou imprimées, chez un peuple dont la grande masse ne sait pas lire. Et quoi encore? Le bras de quelque sicaire, l'assassinat, l'incendie. Ils se sont tout permis et ont tout osé dans le champ ténébreux des manœuvres criminelles qui leur était seul ouvert; mais pour faire une révolution, le stylet, les balles et les mines ne suffisent pas. S'il est un pays où tout l'état tienne au mince fil d'une vie humaine, ce n'est plus la Russie.

L'énergie et la ténacité, l'audace et l'abnégation, le sombre et fanatique héroïsme des ennemis de l'état n'aboutiront qu'à faire éclater à tous les yeux leur impuissance. Ce qui leur manque, ce n'est peut-être point l'organisation. Ils n'avaient pour ourdir leurs trames qu'à copier les modèles offerts par les révolutionnaires étrangers, qu'à s'approprier la vieille machine, aujourd'hui si perfectionnée, des sociétés secrètes et des gouvernemens occultes, avec leurs sections affiliées et leur hiérarchie de comités superposés, avec leurs chefs mystérieux et anonymes, aveuglément obéis d'adeptes auxquels ils demeurent inconnus (1). Pour leur organisation et leur propagande, ils ont trouvé, dans l'aveugle enthousiasme de la jeunesse, dans l'indifférence ou la désaffection de la société, dans l'impopularité de la police ou la corruption administrative, des secours ou des facilités que ne leur eût présentés aucun autre état de l'Europe. Ils ont été admirablement servis par les contradictions et les maladresses du pouvoir ou de ses agens; leurs plus téméraires attentats ont eu longtemps le bénéfice de l'impunité. Quel profit ont-ils tiré de tant d'avantages? N'ayant pas, comme autrefois les carbonari ou Mazzini en Italie, comme les révolutionnaires polonais de 1863, l'esprit national pour allié, tous les efforts de leurs comités du dedans ou du dehors ont été en pure perte. Ils

(1) Je dois dire que d'après les comptes-rendus trop sommaires des derniers procès, les nihilistes sont loin de paraître aussi fortement organisés qu'on l'a d'abord cru en Russie comme à l'étranger. La plupart de leurs complots semblent ourdis par de petits groupes isolés, reliés seulement par la communauté des opinions et des desseins, et non par une affiliation régulière et hiérarchique. L'unité de direction parait avoir toujours fait défaut, et, en dépit du fameux cachet portant les mots : *Comité révolutionnaire exécutif,* l'existence même d'un semblable comité est encore douteuse.

ont pu massacrer quelques fonctionnaires, brûler des maisons, des quartiers, des villes presque entières, ils n'ont pu soulever la plus petite insurrection. En vain se sont-ils attaqués à la fois au peuple des villes et des campagnes, à la bureaucratie, à l'armée même. Il ne leur a servi de rien d'avoir des complices parmi leurs adversaires officiels et de gagner des auxiliaires dans les rangs des troupes, comme ce lieutenant Doubrovine, l'*officier terroriste* pendu à Saint-Pétersbourg l'été dernier (1). Ils n'ont réussi qu'à se rendre odieux au peuple et à fournir des armes aux ennemis du progrès. S'ils ont contraint le gouvernement à recourir à des précautions et à des rigueurs inusitées, c'est le pays qui en a souffert, le pays ramené par eux en arrière et qui leur en garde une juste rancune.

L'agitation nihiliste des années 1878 et 1879 a mis au jour l'impuissance absolue avec la faiblesse réelle des révolutionnaires. Est-ce à dire pour cela que tout ce mouvement nihiliste, que cette effervescence des esprits dans certaines classes de la jeunesse, soit sans dommage pour l'état, sans danger pour le gouvernement? Assurément non. Le mal, le péril actuel ce n'est pas une révolution aujourd'hui insensée, chimérique, impossible; c'est une énervante et stérile agitation toujours renouvelée, c'est une sorte de fièvre périodique avec de violens accès succédant régulièrement à des périodes de calme apparent et de dépression. Le péril prochain, ce n'est pas l'anarchie politique, c'est une anarchie intellectuelle, une anarchie morale qui épuise la nation en efforts sans issue, qui laisse le pays inquiet, énervé, sans direction nette, sans voie tracée, sans horizon distinct, qui laisse l'état usé et affaibli dans tous ses ressorts. Il y a plus, une telle situation ne saurait se prolonger indéfiniment; il ne faudrait pas un grand nombre d'années, pas une génération peut-être, pour que toutes les catastrophes devinssent possibles.

De ce qu'il n'atteint guère encore que la surface de la nation, il ne s'ensuit pas que le radicalisme soit un accident passager, une maladie sans gravité, dont le tempérament russe soit assez fort et assez sain pour triompher tout seul. L'esprit révolutionnaire est de ces maux que la nature ne suffit pas à guérir. Le nihilisme est un ulcère qui, s'il n'est pas soigné, menace de devenir incurable, de ronger tout le corps social et d'atteindre peu à peu les organes essentiels.

Le remède, le traitement efficace, on ne saurait le trouver ni dans les mesures répressives, ni dans les mesures préventives. En vain songe-t-on à s'attaquer aux racines du mal dans les universités et les écoles. On aurait beau, selon les conseils de quelques esprits

(1) Doubrovine avait rédigé des notes et une sorte de règlement pour ce qu'il appelait les officiers terroristes russes.

distingués (1), suivant des procédés plus ou moins renouvelés de l'empereur Nicolas, s'en prendre aux études et à la culture modernes, modifier les programmes d'enseignement, substituer les études classiques aux sciences physiques, ou *vice versa;* on aurait beau limiter le nombre des étudians ou borner la sphère des études, refouler les femmes et les jeunes filles aspirant à l'instruction supérieure et à l'égalité avec l'autre sexe; on aurait beau interdire à la charité ou à la vanité publique ou privée ces nombreuses fondations de bourses de gymnase et d'université, qui trop souvent ne servent qu'au recrutement du prolétariat lettré; il resterait toujours assez d'alimens et de prosélytes pour le nihilisme. On aurait beau, comme il en a été mainte fois question, soumettre les universités et leurs élèves à la discipline militaire, faire porter aux étudians un uniforme, les enfermer dans des pensionnats ou des casernes, ce ne seraient jamais là que des palliatifs plus propres à cacher les progrès du mal qu'à le guérir. Pour la jeunesse et la nation, il faudrait, croyons-nous, une autre cure, un autre régime. Il y a des maladies que l'on traitait jadis par la diète et les saignées, que l'on soigne aujourd'hui avec les fortifians, les toniques, le grand air, l'exercice. Le cas de la Russie est de ce nombre, il serait temps de la mettre à un régime moins débilitant.

Contre l'épidémie révolutionnaire, la science moderne ne possède ni préservatif assuré ni spécifique certain. Les ignorans ou les charlatans en peuvent seuls promettre. Pour les peuples contemporains, l'esprit révolutionnaire est un de ces maux avec lesquels il faut s'habituer à vivre; toute la question, en Russie comme en France, comme partout, c'est d'être assez fort pour le supporter. Or de tous les moyens, de tous les topiques conseillés pour cela le plus sûr semble encore la liberté politique. C'est là une recette déjà vieille, déjà démodée auprès de bien des personnes, pour quelques-unes même pire que le mal qu'elle prétend combattre; à nos yeux, c'est la seule efficace. Tous les gouvernemens qui en ont sincèrement et patiemment usé s'en sont bien trouvés. Le lecteur a déjà pu l'entrevoir dans le cours de ces études: ce dont souffre surtout la Russie, c'est le défaut absolu de liberté politique. Aux vagues aspirations qui s'éveillent dans la jeunesse et la société, il faut, sous peine d'explosion, ouvrir une issue légale. Comment et dans quelle mesure les libertés politiques, les libertés nécessaires, pourraient-elles s'acclimater dans l'empire autocratique? Ce sera quelque jour l'objet de nos recherches.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) Le prince Mechtchersky, par exemple, dans des lettres au *Nord* en 1878.

POVERINA

DERNIÈRE PARTIE (1).

IX.

A Viareggio, le Trouville de la Toscane, la saison avait été des plus brillantes, et, bien qu'elle fût près de finir, les baigneurs étaient encore nombreux. L'établissement à la mode regorgeait de flâneurs. Le *Nettuno* est une baraque en bois, bâtie sur pilotis : au-dessous, on se baigne; au-dessus, on mange. Tout le monde élégant stationne pendant la plus grande partie de la brûlante journée dans une vaste galerie qui entoure le restaurant. On jase le jour, on danse le soir, les hommes jouent aux cartes, les femmes poursuivent plus à leur aise que partout ailleurs le petit ou le grand roman de leur vie, qui ne doit pas se terminer par un mariage, ayant trop souvent commencé par là. On y jouit d'une température tropicale, agrémentée de poussière et de cousins; on y porte des robes de mousseline avec des diamans; sous prétexte de respirer l'air de la mer, on aspire un arome âcre et pénétrant, mélange de fumée de tabac et de toutes les émanations d'une cuisine où dominent la friture, l'huile et le fromage. La petite ville est mesquine, composée de maisons trop petites, chose rare dans ce pays des vastes salles et des voûtes élevées; la plage est nue, sans pittoresque, sans intérêt, l'établissement sans confort et sans goût. A travers les planches mal jointes du restaurant, les gens qui dînent s'amusent parfois à vider leur verre sur la tête de ceux qui se baignent; le cuisinier ne se gêne pas pour jeter à la mer les eaux grasses, les épluchures de légumes et autres débris ; la marée ne se charge pas de purifier ces eaux immobiles comme celles d'un

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier et du 1er février.

lac; aucun souffle de vent, aucune vague ne vient pendant des journées et des semaines balayer charitablement la plage, en sorte qu'il n'est pas rare de voir flotter à la surface de ces ondes d'un bleu intense, des phénomènes étranges, faits pour renverser toutes les théories de la science : carapaces de homards émergeant des flots, parées de leur belle couleur de corail, têtes de soles revêtues d'une belle couche de friture dorée, merlans dépouillés se mordant la queue dans une agonie suprême. Pas de végétation, pas d'ombre. Après avoir traversé un pays qui ressemble à un jardin, des forêts de pins parasols, dont les majestueuses allées offrent une ombre impénétrable aux rayons du soleil d'Italie, on ne trouve plus que de longues chaussées dépouillées, des rivières marécageuses où croupissent des nénuphars maladifs et des herbes glauques; rien que le Nettuno, toujours le Nettuno. Et cependant chaque été les hôtels regorgent de monde, et le nombre des maisons de location est invariablement insuffisant. C'est la mode! Il faut avoir été à Viareggio. On y a chaud, on y est mal, mais on y a rencontré la princesse X, la duchesse Y, venues toutes deux pour retrouver le marquis Z, celui qui a enlevé la belle Mme W. On croit même que celle-ci s'y trouvera aussi, et il faut bien savoir comment finira l'histoire, et voir les fameuses toilettes qu'a rapportées de chez Worth la duchesse *** et que son mari a refusé de payer. Ou bien on a des filles à marier et peu de chances de les caser convenablement dans la petite ville morte que l'on habite ; on espère que les beaux yeux noirs des *signorine* et quelques toilettes mirobolantes venues de Turin ou de Milan produiront un effet foudroyant sur l'escadron volant de jeunes désœuvrés venus à Viareggio pour faire comme tout le monde.

Le dimanche, un autre inconvénient vient s'ajouter à ceux de la semaine. De tous les pays environnans, une foule bariolée se rue sur ce traditionnel séjour de délices; boutiquiers de Lucques aux cravates multicolores, flanqués de leurs femmes potelées, empanachées de plumes extravagantes; praticiens et marbriers de Carrare accompagnés de jolies filles au voile de dentelle, jouant de l'éventail comme des Espagnoles; fermiers et citadins de toutes les campagnes voisines au costume coloré, les hommes coiffés de chapeaux de feutre ornés de plumes, les femmes en gais voiles blancs parées de tous leurs bijoux. Alors l'atmosphère du Nettuno devient à peu près intolérable, grâce à l'odeur d'ail et d'oignon qui flotte autour de toute cette foule. Les habitués tiennent bon et restent bravement à leur poste.

— Que peuvent-ils trouver là de si amusant, — sauf le plaisir de rencontrer ceux et celles qu'ils verraient moins facilement ailleurs? — mais il me semble que tout autre endroit aurait con-

venu au moins aussi bien que celui-ci. C'est laid et c'est ennuyeux.

— Vous êtes injuste. Vous avez en France des villes de bains fort à la mode qui ne valent pas mieux que celle-ci.

— C'est vrai; mais les magnifiques palais et les richesses artistiques de ce beau pays rendent plus exigeant. Ici je ne trouve pas même cet air d'opulence délabrée qui donne à la rivière de Gênes son caractère si spécial.

C'était un impresario français qui parlait ainsi. Il était venu en Italie pour s'entendre avec différens directeurs de théâtres au sujet de chanteurs et d'étoiles plus ou moins infimes qu'il voulait engager et s'était laissé entraîner à Viareggio par le directeur de l'Institut musical de Lucques. Il avait espéré rapporter de son voyage ce merle blanc des impresari : un ténor! Il avait compté sur la prima donna inédite, et n'ayant rencontré rien de tout cela, il était dans une disposition d'esprit des plus malveillantes.

— Si au moins il y avait ici quelque chose comme un théâtre, grommela-t-il en jetant impatiemment son cigare à la mer, la folie universelle pourrait y faire échouer un de vos chanteurs favoris. Il y aurait peut-être moyen d'en tirer parti; mais rien, pas même de ces gondoliers qui chantent comme à Venise, et dans le peuple une absence d'instinct musical qui est désolante.

— A Viareggio même, c'est possible, mais vous ne connaissez sans doute pas les chants de nos bergers des montagnes qui environnent Pistoja et Modène. Tenez, ce matin, pendant que vous dormiez encore, il y avait ici, sur la plage, une jeune fille jolie comme un cœur, avec des yeux de cette couleur, — il montrait la mer, — des cheveux comme de la soie frisée, une voix de sirène, qui chantait les plus jolies poésies montagnardes que j'aie jamais entendues. Et tenez, *per Bacco!* c'est bien elle que j'aperçois là-bas entre un jeune garçon, qui doit être son frère ou son fiancé, et qui, par parenthèse, n'a qu'une main, et un gros chien.

L'impresario fixa son monocle.

— Sapristi! la jolie fille! Si son ramage ressemble à son plumage!..

Neri et Rosina venaient de pénétrer dans l'enceinte enchantée du Nettuno; lui, cherchant à se donner un air supérieur dans ses habits encore neufs, les mêmes qui avaient figuré à la noce de Vicopelago; elle, marchant auprès de lui, grave, sérieuse, la tête haute, les yeux baissés. Fido ne quittait pas ses talons, évidemment intimidé de se trouver en si élégante société. A eux trois ils formaient un groupe si gracieux, une idylle si fraîche et si jeune, la grâce pudique de cette jeune femme, qui était encore presque une enfant, prêtait tant de charme à sa délicate beauté, que tout le monde se retournait pour la voir passer.

Le directeur alla vers Rosina, et lui touchant l'épaule du bout du doigt :

— *Ragazzina*, jeune fille, dit-il, c'est toi qui chantais ce matin au bord de la mer ?

Elle répondit gravement :

— Je ne suis plus une *ragazza*, je suis *sposa* (mariée).

— Oh! pardon! *scusi!* Je n'avais pas l'intention de t'offenser. Il n'y a pas longtemps, je suppose ?

Elle répondit en rougissant :

— Deux jours.

Le directeur regarda Neri :

— Je te fais mon compliment, mon garçon, c'est une belle *sposina* que tu t'es choisie là. Quel âge a-t-elle donc ?

Neri haussa les épaules.

— *Non so* (je n'en sais rien). Rosina est fille de bergers qui l'ont laissée sur la route.

— De bergers? Alors je m'explique pourquoi elle chantait ce matin toutes les jolies *canzone* de la montagne. Eh bien, belle *sposina*, il y a ici un étranger qui sera très heureux de les entendre. Chante-nous tes plus beaux *stornelli*.

— Ici ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Pourquoi pas ?

Elle se tourna vers Neri avec un regard suppliant :

— O Neri ! je ne pourrai jamais chanter ici, devant tout ce monde.

— Tu chantais bien le *maggio* à Vicopelago? Puisque ces messieurs le désirent, fais ce qu'ils veulent. Nous sommes de pauvres gens, nous n'avons rien pour vivre ; ces messieurs te donneront bien quelque chose pour ta peine. Voyez, messieurs, moi je ne peux plus travailler, j'ai perdu le bras d'une manière terrible, un coup de fusil que m'a tiré, par jalousie, un amoureux de Rosina. Il faut bien songer maintenant à gagner notre vie d'une façon quelconque, et si vous voulez bien nous venir en aide...

— Oui, oui, dit le directeur pour se débarrasser de lui, — et il ajouta en français : — Le mari m'a tout l'air d'un jeune drôle. Chante, mon enfant, dit-il à Rosina.

— Dois-je chanter, Neri? demanda-t-elle avec une humilité touchante.

— Je crois bien, et tant que ces messieurs voudront.

Elle se tourna du côté de la mer, fixant ses yeux sur l'immensité bleue, là où elle ne voyait personne, rien que le ciel et les flots qui se confondaient. Elle chanta comme elle l'avait fait jadis pour padre Romano. Non, ce n'était plus cela. Elle gazouillait alors comme l'oiseau qui trouve du plaisir à lancer dans l'air

ses notes étincelantes et limpides, uniquement parce qu'il est fait pour chanter et qu'il satisfait un besoin de sa nature aérienne; maintenant sa voix éclatait en notes déchirantes, échos d'un cœur brisé qui a trouvé la lie au fond de la coupe avant d'en avoir savouré le nectar; plainte amère d'une femme dont le cœur d'enfant a été broyé trop tôt. L'instinct seul la guidait; le contraste de la puissance inculte de cette voix avec la passion profonde qu'elle exprimait avait quelque chose d'étrange qui bouleversa l'impresario et lui fit deviner à l'instant tout le parti qu'il pourrait tirer de ce magnifique instrument. Le directeur le regardait de temps en temps comme pour dire : Qu'en pensez-vous?

Dès les premières notes, quelques badauds s'étaient rapprochés du groupe. Il se trouvait là des dilettantes comme il y en a partout en Italie. Ils appelèrent leurs amis de l'autre bout de la galerie, bientôt un cercle immense entoura la jeune femme. Elle regardait toujours la mer, ne s'apercevant de rien. Quand elle s'arrêta, les *brava* éclatèrent. Elle se retourna vivement, poussa un cri de honte, et cacha sa figure dans ses mains.

— O Neri! partons, partons, murmura-t-elle.

Neri fit un geste d'impatience, et se penchant à son oreille :

— Chante encore! je te l'ordonne! — et il dit avec un sourire bénin aux curieux qui l'entouraient : — Elle est timide, il faut lui pardonner.

Il avait son idée. Quand Rosina, les yeux fermés pour ne pas rencontrer tous ces regards qui la dévoraient, eut repris son plus mélancolique refrain, Neri prit son chapeau de la main qui lui restait, comme il l'avait vu faire aux joueurs d'orgue de Barbarie dans les rues de Lucques et le présenta à l'impresario.

— Si on pouvait se débarrasser de cet insupportable animal! grommela l'impresario en français.

— Je crois que ce ne sera pas difficile avec un peu de ceci, dit le directeur en laissant tomber quelques sous dans le chapeau. Neri continua sa tournée, et le chapeau s'alourdit de gros sous et de petits morceaux de papier.

Il remerciait en riant, montrant ses dents blanches et disant avec une irrésistible franchise :

— Nous ne sommes pas des mendians, mais nous sommes partis pour faire notre voyage de noces avec un écu, ceci nous aidera à nous amuser un peu, et nous vous le devrons.

L'impresario et le directeur causaient à voix basse. Quand Neri eut fini sa tournée, celui-ci lui tapa sur l'épaule, et l'entraînant à l'écart :

— Dis donc, mon garçon, c'est sûr que vous êtes mariés, bien mariés, hein?

Neri prit tous les saints du paradis à témoin de son affirmation.

— Que la *Madonna* me punisse!..

— Oui, oui, je te crois, interrompit le directeur. Eh bien, tant pis alors, c'est dommage!

— Pourquoi tant pis?

— Eh! parce que, si vous n'aviez pas été mariés, il y aurait eu moyen de faire une chose que le mariage rend impossible. Une jeune fille avec une voix comme celle-là peut entrer dans un conservatoire de musique, étudier, devenir prima-donna à Paris ou à Londres et gagner des montagnes d'or. Une fois mariée, elle appartient au mari et aux enfans qui viendront. Que veux-tu! c'est un malheur: il n'y a rien à y faire, mais c'est dommage.

Neri le regardait avec des yeux démesurément ouverts.

— Vous dites que Rosina aurait pu gagner des montagnes d'or en chantant,.. en chantant... au théâtre... Et se frappant violemment le front de la main : Eh! quel imbécile je suis! je n'avais jamais pensé!..

Neri avait été souvent au théâtre, à Lucques, quand pendant le mois de septembre une troupe de passage réveillait les échos endormis de la jolie salle, témoin jadis des splendeurs d'une charmante, spirituelle et gaie petite cour ducale. Mais l'idée que Rosina pourrait, par une combinaison quelconque, ressembler un jour à ces créatures idéales qu'il avait vues flotter dans un nuage de gaze rose au milieu d'un éblouissement de lumières et de fleurs, n'avait jamais traversé son esprit. Ces femmes-là devaient être d'une nature différente, elles vivaient entre ciel et terre, dans une sphère à part où l'on ne se nourrissait que de fumée d'encens et d'un liquide que des pages habillés de satin blanc versaient dans des coupes d'or. Il n'avait jamais songé que ces créatures angéliques chantaient pour de l'argent. Ce garçon ignorant, mélange d'astuce et de naïveté, avait par malheur appris à lire. Il en avait profité pour dévorer quelques mauvais pamphlets socialistes qui avaient laissé dans son esprit une dangereuse défroque de mots sonores, d'idées subversives, de principes absurdes qu'il ne comprenait même pas, dont la portée lui échappait et dont l'application était heureusement lettre morte pour lui. Mais le bon sens pratique, les idées réelles de la vie et de la société lui étaient aussi étrangères qu'elles le sont à l'esprit du sauvage le plus primitif. Les idées les plus simples n'étaient jamais celles qui lui arrivaient les premières, et les moyens les plus compliqués lui semblaient les meilleurs. Le directeur avait tout de suite deviné le caractère avec lequel il avait à traiter.

— Oui, c'est dommage, reprit-il, à présent c'est trop tard, il n'y a rien à faire. Cependant, si tu te trouves à Lucques dans une

quinzaine de jours, pour la fête du Volto Santo, viens me voir, je suis le directeur de l'Institut musical. Tout le monde te dira où je demeure, et nous verrons s'il y a moyen de faire quelque chose pour toi.

Quand le directeur retourna auprès de l'impresario, il eut un clignement d'yeux expressifs.

— Ou je me trompe fort ou vous aurez votre diva, dit-il ; nous n'aurons pas de peine, je crois, à nous débarrasser de ce jeune drôle. Quant à elle, elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître et fera tout ce qu'il voudra.

— Ah ! dit l'impresario, ce serait une affaire d'or. Quel timbre ! quel sentiment ! Et avec cela jolie comme un ange. Figurez-vous cette enfant-là habillée, maquillée, avec tout le prestige de la scène ! mais ce sera une étoile, l'idéal d'une prima-donna, le rêve d'un directeur ! Ah ! si je pouvais dénicher quelque part le ténor !... Mais pour celui-là, je n'y songe même pas.

— Et si je vous disais, mon cher, que vous avez tort, et que votre oiseau rare existe, que nous le possédons, encagé à la vérité, mais bien vivant et même fort gras !

— Bah ! comment ne l'ai-je jamais entendu alors ?

— Un peu de patience. Si vous y tenez, vous l'entendrez bientôt, quand nous célébrerons notre grande fête religieuse et nationale du Volto Santo.

— Il chante au théâtre ?

— Non, à la cathédrale. C'est un moine.

— Un moine ? S'il est aussi excellent que vous le dites, il faudra le défroquer.

— Essayez, dit finement le directeur.

— Vous me dites cela d'un air malin. Est-ce un défi ? Je l'accepte. Chargez-vous de débarrasser cette petite fille de son mari, moi je me charge du moine. Nous verrons qui sera le plus habile des deux. Il s'appelle ?

— Padre Romano.

— Bonne chance !

— Bonne chance !

Le directeur appuya son souhait d'un geste familier aux gens qui veulent conjurer la *jettatura*. Souhaiter bonne chance à une entreprise, c'est en compromettre gravement le succès.

Pendant ce temps, Neri, après avoir salué la foule des curieux avec un geste gracieux plein d'obséquieux respect et de bonne humeur irrésistible, s'éloignait suivi de Rosina qui fronçait ses fins sourcils et paraissait obsédée d'une pensée noire.

— Neri, dit-elle enfin, veux-tu me donner cet argent que tu viens de ramasser ?

— Qu'en feras-tu?

— J'irai le tremper dans le bénitier de l'église pour voir si l'eau bouillonne quand il tombera dedans.

— Tu es folle! dit Neri d'un ton de supériorité. Tu crois donc que cet argent vient de l'enfer ?

Rosina frissonna. — Je n'ai jamais oublié ce que m'a dit le moine.

— Ni moi non plus; sois tranquille: il a dit, n'est-ce pas, que, si tu voulais, tu pourrais devenir riche rien qu'en chantant? et il a eu raison. C'était un brave homme. C'est moi qui ai été *una bestia* de ne pas faire plus d'attention à cela.

— Il a dit que, si je chantais pour de l'argent, je serais damnée, damnée, entends-tu, Neri?

Neri haussa impatiemment les épaules. — C'est bon pour une fille ignorante et qui ne sait pas lire, comme toi, de croire à ces bêtises. Nous autres, nous ne nous laissons plus prendre à ces duperies.

Neri devait être un homme tout à fait supérieur, mais un vague scrupule demeura au cœur de la pauvre Rosina.

— Et maintenant, continua Neri, puisque nous voilà riches, nous allons nous amuser. Faisons notre voyage de noces comme *i signori*.

Il entra dans le restaurant, s'installa avec un superbe aplomb devant l'une des tables. La *poverina* s'assit timidement sur le bord d'une chaise, n'osant ni bouger ni lever les yeux. Neri demanda tout ce qu'il y avait de meilleur, et quand il lui fallut préciser, il se décida pour un *risotto* avec beaucoup de fromage, une *buccellata* et du vin doux. Les dîneurs des tables voisines s'amusaient de l'aplomb affecté et du bel appétit du jeune homme, et du naïf embarras de cette jolie fille aux regards de biche effrayée. Elle aurait voulu pouvoir disparaître, s'engouffrer dans ces flots bleus qui clapotaient sous leurs pieds à travers les planches mal jointes. Elle poussa un soupir de soulagement quand Neri, après avoir consommé du café, des liqueurs et des cigares, se décida à quitter l'établissement, l'estomac plein et la poche vide. Elle aurait voulu s'effacer, disparaître derrière lui: ces regards de curiosité et d'admiration hardie la poursuivaient et la brûlaient comme autant de fers rouges.

— Neri, ne retournerons-nous pas bientôt chez nous? demanda-t-elle timidement.

— Chez nous? Où donc cela, *carina?*

— Chez ton père, dans la montagne.

— Bah! est-ce que tu te figures qu'après une journée comme celle-ci je retournerai vivre là-haut comme un hibou, mourir de faim et d'ennui!

— De faim? Oh! que non! Avec l'argent que j'ai gagné, nous achèterons des chèvres, et tu verras comme je saurai bien me tirer d'affaire. Je ferai de la *ricotta* (fromage de chèvres), comme on le faisait chez mon père, je l'envelopperai de feuilles de châtaignes, et tu iras la vendre à Lucques. Je filerai du lin, et tu pourras peut-être m'acheter un métier à tisser la toile. J'aurai des poules et des œillets rouges sur ma fenêtre, et quand nous descendrons le dimanche pour aller à l'église, tous les *contadini* diront : Comme ces gens qui vivent dans la montagne ont l'air heureux!

— Tu ferais mieux de tâcher de me réconcilier avec Giuditta. Elle t'aime et fera tout ce que tu voudras; elle pourrait me prendre chez elle.

— Tu m'as dit toi-même qu'elle t'avait menacé de te faire tuer.

— Bah! je t'ai dit cela pour te décider à rester avec moi.

Rosina recula d'un pas et le regarda avec un écrasant mépris; puis elle baissa humblement la tête et continua de marcher silencieusement auprès de lui. Elle avait désobéi à la Strega, tout ce qu'elle avait à souffrir était la punition de sa faute.

Tout à coup Neri changea d'avis.

— Oui, dit-il, il vaut mieux retourner là-bas. Nous verrons d'abord s'il y a moyen d'obtenir quelque argent de mon père ou de Giuditta, et puis nous reviendrons le dépenser ici. *Questo è proprio il Paradiso,* — et de sa main unique il envoyait des baisers comme un enfant à l'établissement dont les statues de carton-pierre se détachaient comme de blancs fantômes sur le ciel foncé et se reflétaient dans la mer tranquille.

— En partant tout de suite, nous avons le temps d'arriver à Monte di Chiesa avant la nuit, et demain matin nous serons à Lucques.

Elle était fatiguée, elle avait erré toute la journée sans but et sans plaisir sur cette plage brûlante. Jamais la lassitude ne l'avait accablée ainsi, jadis, quand elle courait des journées entières avec Fido dans les sentiers hérissés de myrtes et de lavandes; mais elle le suivit sans hésiter. Elle était décidée à remplacer par une obéissance passive et un dévoûment sans bornes le joyeux élan de la tendresse qui n'existait plus pour elle.

Quand ils arrivèrent au sommet de la colline, de l'autre côté de laquelle la route redescend vers Lucques, ils s'arrêtèrent. Une auberge, une église et quelques pauvres maisons disséminées couronnent la cime de Monte di Chiesa. Ils dormirent sur le seuil de l'église; à leurs pieds, une pente boisée de pins et d'arbousiers descendait majestueusement vers la plaine, puis la rizière marécageuse coupée de canaux qui brillaient sous les rayons de la lune, et tout au bout Viareggio et les mille lumières du Nettuno, qui ne s'éteignirent

que bien avant dans la nuit. Ils déjeunèrent d'une succulente tranche de pastèque que leur vendit pour deux sous un marchand ambulant. Le repas terminé, il restait à Neri tout juste quatre sous.

Le charbonnier n'avait pas mis la moindre opposition au mariage de son fils. Que lui importait? Il vivait comme une bête fauve, ne se souvenant de l'existence de Neri que quand il avait besoin d'un complice pour quelque soustraction de poules ou de barils d'huile. D'ailleurs c'était une excellente affaire que faisait Neri, sans le sou, et avec un bras de moins, en épousant la protégée de la Strega, que tout le monde savait être bonne et riche, et il espérait bien être débarrassé de son fils à tout jamais. Il fut donc médiocrement content quand il vit le délicat visage de Rosina apparaître dans l'embrasure de sa porte enfumée; Neri était prudemment resté à l'écart.

— Bonjour, *babbo* (père)! dit la jeune femme. Que le Seigneur vous bénisse!

— Ah! voilà les mariés! C'est très aimable à vous d'être venus, mais c'est inutile, vous savez. Quand je voudrai vous voir, je saurai bien descendre dans la plaine. *Figlia mia*, toi qui gagnes un franc par jour à la manufacture, tu as tort de perdre ton temps à courir la montagne.

— O père! je ne travaille plus à la fabrique, et nous ne sommes pas venus vous faire une visite, mais rester avec vous et ne plus jamais vous quitter.

Il secoua la tête.

— Oh! cela, par exemple, non! J'ai bien assez de mal à gagner mon propre pain, sans songer à celui d'une paire de fainéans qui vont, de plus, remplir la maison d'une nichée d'enfans. Non, non; lui, ne peut plus travailler, pauvre diable! mais toi, tu es jeune et bien portante, c'est à toi à le nourrir. On mange bien chez Morino, mais il n'aime pas les fainéans. Toi, tu trouverais plus commode de rester ici où il n'y a rien à faire pour une femme : manger et dormir au soleil, c'est ce métier-là qui te conviendrait. Allons! *via*. Si tu es trop paresseuse pour rien faire, il te reste encore la ressource de mendier.

Elle se retourna vers Neri, joignant les mains avec désespoir.

— O Neri! tu l'entends! cria-t-elle. Qu'allons-nous devenir? Il ne veut pas nous garder ici!

— *Per Bacco!* je l'espère bien! J'en ai eu assez de ce trou à chauves-souris. Je suis bien trop heureux d'en sortir.

— Alors pourquoi me disais-tu toujours que tu serais si heureux de l'habiter avec moi?

— Parce que je voyais que cela te plaisait, *carina*, mais je savais bien que nous n'y resterions pas.

Rosina poussa un long sanglot et cacha sa figure dans ses mains.

— Voyons, père, dit Neri en se plaçant résolûment devant le vieillard, il faut me donner un peu d'argent, et nous nous en irons.

— De l'argent? où veux-tu que j'en prenne?

— Et le porc de Sani, et le sac de farine de maïs de Nicolino, et les châtaignes de Meati, tout cela n'a pas déjà disparu, je suppose? Et puis vous savez que, si vous me refusez, je ne me gênerai pas pour indiquer aux carabiniers les endroits où ils doivent se poster.

— Oh! cela ne m'effraie pas; les carabiniers ne croiront jamais un drôle comme toi et se garderont bien de suivre tes indications. Je te déclare que tu n'auras pas un centime de moi. Pourquoi ne vas-tu pas plutôt en demander à la Strega?

Neri poussa un soupir résigné.

— C'est ce que je vais faire, dit-il.

— Où allons-nous? demanda Rosina qui le suivait machinalement, tandis qu'il redescendait la montagne en mâchonnant une fleur avec rage.

— Chez la Strega. Tu lui diras que tu meurs de faim et que nous n'avons pas le sou, que mon père m'a chassé à cause de toi, — tu lui diras ce que tu voudras, enfin, pourvu qu'elle te donne de l'argent.

— Mais, dit-elle timidement, tu dois avoir encore l'argent que je te donnais toutes les semaines, il y en avait beaucoup, — j'ai travaillé si longtemps! Combien en reste-t-il?

— Je ne sais pas, je n'ai pas compté, dit Neri avec indifférence.

— Où est-il?

— Je l'ai confié à quelqu'un.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Neri, Giuditta m'a dit un jour que j'avais été folle de te le donner, que tu l'avais dépensé à mesure. Elle s'est trompée, n'est-ce pas?

— Giuditta m'a toujours calomnié, dit-il évasivement. Certainement j'ai dépensé quelque chose pour me nourrir en sortant de l'hôpital.

Rosina soupira. — Ah! s'il t'en restait encore assez pour nous permettre d'aller rejoindre les bergers dans la montagne, nous pourrions encore être heureux; ils sont bons, charitables, et ne nous repousseraient pas.

— *Grazie!* dit ironiquement Neri, je n'ai aucun goût pour cette dure vie de vagabonds et de sauvages. Je veux devenir un homme civilisé et vivre avec mes semblables. Si tu étais une bonne femme tendre et dévouée, tu ne chercherais pas tous ces moyens d'éviter de travailler pour moi et tu retournerais tout simplement à la manufacture.

Rosina pâlit. Retourner à la manufacture, reprendre sa lourde

chaîne, son dur supplice quotidien! Elle le suivit, la tête basse, les yeux gonflés de larmes.

Quand ils arrivèrent devant l'église de Vicopelago, où ils s'étaient mariés si tristement, au jour naissant, sans parens, sans autres témoins que le bon curé, qui secouait la tête de temps en temps d'un air de reproche, elle s'arrêta.

— Entrons, dit-elle résolûment, et demandons pardon à Dieu que nous avons offensé en nous mariant sans la bénédiction de celle qui m'a servi de mère; après cela nous irons chez la Strega et nous nous mettrons à genoux devant elle. Maintenant je sais qu'elle avait raison et que j'ai mal agi. J'aurais dû la croire et l'écouter. Je ne veux pas que ma désobéissance nous porte malheur.

Il protesta. — Tu peux aller où tu veux, mais tu n'as pas la prétention, je suppose, de me traîner aux pieds de Giuditta pour implorer son pardon? Je la connais, cette femme-là. Je n'obtiendrai jamais rien d'elle : elle me déteste. Quant à toi, si tu sais bien t'y prendre, tu en obtiendras tout ce que tu voudras. D'ailleurs, si elle ne t'accueille pas bien, tâche de voir Angelino.

Elle le considéra froidement.

— C'est toi qui me le conseilles? dit-elle.

— Pourquoi pas? dit-il ironiquement. J'ai confiance en toi. Moi je vais t'attendre chez Ersilia; tu viendras m'y rejoindre.

Elle murmura : — Chez Ersilia!..

Un éclair de colère, de rancune, de farouche jalousie brilla dans son regard. Un instant la haine féroce qui met un poignard dans la main de l'Italienne outragée traversa son cœur. — Puis elle baissa humblement la tête et se dirigea vers la maison de Morino. Ce qu'il lui fallait avant tout, c'était le pardon de la Strega. Innocente, elle n'eût pas hésité à se venger; se sentant coupable d'ingratitude envers sa bienfaitrice, elle ne songeait qu'à expier.

La Strega était seule à la maison; elle se livrait à la préparation d'un breuvage magique, fort semblable d'odeur et de couleur à du vin de quinquina, lorsque tout à coup Fido se précipita sur elle avec mille caresses qui faillirent lui faire lâcher la fiole qu'elle tenait en main.

Elle murmura seulement : — Déjà! — écarta doucement le chien, et attendit. Elle vit Rosina s'avancer lentement, les yeux baissés, les mains jointes comme une pénitente. Sans prononcer une parole, elle vint s'agenouiller devant Giuditta et baisa le bord de sa robe.

— J'avais bien pensé que tu reviendrais, dit gravement Giuditta, mais pas si tôt : tu ne dois pas encore mourir de faim.

— Ce n'est pas l'aumône que je viens vous demander, c'est le pardon, dit humblement la *poverina*. Je suis bien coupable.

— Pourquoi donc? dit froidement la paysanne. N'es-tu pas

mariée? Je ne suis pas ta mère, tu n'avais besoin du consentement de personne.

— J'avais besoin de votre bénédiction; je ne l'ai pas eue.

— Maintenant que le mal est fait, il n'y a plus moyen de le réparer. Tu as choisi ton sort; s'il est dur, tu ne pourras accuser que toi-même. Je ne sais pas quels sont tes projets. Il te faudra travailler pour deux et bientôt pour plusieurs. Si jamais tu meurs de faim, fais-le-moi savoir, et je trouverai toujours moyen de te faire parvenir un morceau de *polenta*, mais ne reviens plus ici, je ne pourrai plus t'y recevoir. Tout le monde dans le pays sait qu'Angelino t'avait choisie pour femme et qu'il n'a pas cessé de t'aimer. Tu comprends les *chiaccheri*, les cancans qu'il y aurait si on te voyait ici?

Rosina se releva.

— Je partirai, dit-elle avec découragement, mais je n'ai pas voulu vous laisser croire que j'étais ingrate.

— Je le sais, *poverina*, je le sais, dit Giuditta.

Et elle ajouta en soupirant :

— Ah! si tu l'avais voulu, Rosina!..

Aveuglée par ses larmes, brisée par son chagrin, Rosina se dirigea vers la boutique d'Ersilia. Elle était si désespérée qu'il lui semblait indifférent maintenant que Neri fût là ou ailleurs.

Neri riait et paraissait très gai. Installé devant une table, il jouait aux cartes avec un autre jeune homme aux yeux noirs, à la figure dure et sinistre.

— Rapportes-tu de l'argent? cria-t-il à Rosina du plus loin qu'il l'aperçut.

— Neri, ta femme pleure! cria Ersilia d'un air de compassion affectée.

Neri sortit du cabaret et vint la rejoindre.

— Elle ne t'a rien donné, n'est-ce pas? je m'en doutais bien, mais nous saurons nous passer d'elle. Rosina, réjouis-toi, nous allons devenir riches, moi de mon côté en attendant que tu le deviennes du tien. Mais c'est un secret, un terrible secret, et personne ne doit le savoir, pas même toi.

Elle ne comprit pas et ne l'interrogea même pas, tant elle était lasse et découragée.

L'individu aux yeux noirs et Neri se mirent en route; elle les suivit, muette et indifférente, comme Fido. La nuit se faisait peu à peu. Ils pénétrèrent dans la ville, s'engouffrèrent dans un dédale de rues étroites et tortueuses et s'arrêtèrent à une sorte de cabaret borgne où brillait une lumière rouge. L'air que l'on y respirait était infecté d'ail, de friture et de tabac, les bancs et les tables souillés de taches, les murs imprégnés d'une ignoble saleté; c'était

le dernier degré du cabaret italien. Après un court pourparler avec le maître de l'établissement, on les introduisit dans une petite chambre enfumée, au mobilier sordide et graisseux :

— Voilà le *palazzo*, dit avec emphase le propriétaire.

— Nous sommes chez nous, dit Neri à Rosina.

— Chez nous!

Elle regarda la fenêtre; en allongeant le bras, elle aurait pu toucher le grand mur gris qui en interceptait l'air et la lumière; à peine pouvait-on apercevoir là-haut un coin de ciel dans lequel s'allumaient quelques étoiles. Elle soupira.

— C'est bien, dit-elle avec résignation; demain je retournerai à la fabrique.

— Écoute, lui dit Neri impatienté, ne prends pas cet air de victime. Je suis plus malheureux que toi, moi qui n'ai qu'un bras, et cependant je ne me plains pas. Il faut patienter un peu. Ce jeune homme que tu as vu tout à l'heure est un des futurs réformateurs de la société. Tu ne sais pas lire, tu ne peux pas comprendre cela. Toute la surface du monde va bientôt changer; nous allons chasser les riches de leurs palais, nous ferons descendre les rois de leurs trônes, il n'y aura plus d'impôts, tout le monde sera propriétaire, et alors je t'achèterai un carrosse avec des chevaux blancs, une robe de drap d'or, tu iras chanter au théâtre, et on t'applaudira.

Elle n'écoutait pas. Elle pensait aux belles nuits sereines qu'elle passait dans la cabane de son père quand l'air vif de la montagne venait fouetter sur son visage les mèches rebelles de ses cheveux et que la clochette des chèvres se mêlait au cri des grillons et au chant des rossignols qui montaient de la plaine avec les parfums des lavandes en fleurs qui croissaient entre les rochers.

O Dieu, ne reverrait-elle jamais la montagne? lui faudrait-il passer sa vie dans ce bouge infect? Elle tomba à genoux, essayant de formuler un *Ave Maria*, les paroles saintes s'éteignirent dans un sanglot déchirant.

X.

— Aujourd'hui nous allons nous amuser, Rosina. Nous irons aux courses, à la tombola, à la cathédrale.

C'était le jour de la fête du Volto Santo, tout Lucques et les environs s'endimanchaient; Neri voulait faire comme tout le monde. Rosina le suivit par obéissance. Elle vivait de misère et de privations, sa joyeuse insouciance avait fait place à cette inquiète préoccupation du pain quotidien qui absorbe toute autre idée. A la manufacture on lui avait refusé de l'ouvrage, toutes les places étant occupées; elle était parvenue à grand'peine à se procurer du chan-

vre et du lin qu'elle filait du matin au soir et du soir au matin. Neri ne rentrait que pour manger le maigre repas qu'elle lui avait préparé ; le reste de son temps se passait dans les rues à mendier et à ramasser des bouts de cigares, ou au cabaret à fumer et à dévorer des brochures socialistes. Ce jour-là elle se dit qu'il fallait secouer la tristesse qui s'était installée dans son cœur et tenter un effort pour partager la gaîté populaire. Elle avait beau faire, un poids écrasant pesait sur sa poitrine, le chapelet qu'elle portait au bras lui semblait lourd comme un boulet, et l'éventail, sans lequel aucune paysanne lucquoise n'oserait se montrer à l'église, ne lui servait qu'à cacher ses larmes.

Cependant quand elle se trouva dans cette magnifique cathédrale éblouissante de lumière, rutilante des reflets du drap d'or et des tentures de soie, et qu'elle pénétra dans ce mystérieux petit monument où se conserve la relique vénérée des Lucquois, grand christ de cèdre qui disparaît sous le feu des diamans dont il est orné, elle se laissa peu à peu gagner par l'admiration et l'enthousiasme. L'évêque s'avança majestueusement entouré des chanoines aux manteaux d'hermine, la cérémonie commença, et tout à coup les vibrations de l'orchestre éclatèrent sous les arches grandioses avec une magistrale sonorité. Puis un chœur de voix humaines répondit aux instrumens, montant, grossissant comme le bruit de l'ouragan et s'éteignant dans un harmonieux murmure. Alors on entendit s'élever une voix qui excita dans la foule une sorte de frémissement; toutes les têtes se tournèrent du même côté, tous les regards curieux et avides dévorèrent un même point de la tribune. C'était une voix de ténor, fraîche, pure, caressante, mais surtout touchante et attendrie, une de ces voix qui, à défaut de perfection, désarmeraient quand même la critique, parce qu'elles font vibrer la corde sentimentale qui existe au fond de toute âme humaine.

Rosina, sans s'en apercevoir, était tombée à genoux. Elle avait tout oublié; le présent avait cessé d'exister pour elle, avec ses angoisses, sa misère, ses désillusions. Elle était en paradis, elle nageait dans la lumière, un rayon de soleil la portait, l'air qu'elle respirait était embaumé d'encens et de ce parfum subtil qu'exhalent les roses effeuillées ; des anges brillans volaient autour d'elle en chantant : « Nous avons eu pitié de toi, tu ne pleureras plus, viens avec nous, ici on s'aime toujours, on ne se trompe jamais. Viens avec nous, nous te conduirons à la Madonna qui est assise sur un trône d'or vêtue d'une robe tissue de rayons d'étoiles, et tu deviendras semblable à nous. » Elle écoutait les yeux demi-clos, les lèvres entr'ouvertes par le douloureux sourire de l'extase, ce que lui disaient ces beaux esprits de lumière, et les larmes coulaient le long de ses joues pâlies et sur ses mains inertes.

— Rosina, dit Neri, il faut nous en aller, tu vois bien que tout le monde sort. Padre Romano a fini de chanter.

Elle tressaillit comme s'il l'eût réveillée.

— Padre Romano? murmura-t-elle, le fils de l'aubergiste de Santa-Maria? C'est lui qui a chanté? *O Signore!* et j'ai osé chanter devant lui!

— Et tu chanteras devant bien d'autres encore, dit Neri d'un air significatif.

Ils fendirent la foule joyeuse et animée qui stationnait aux abords de la cathédrale encombrés de marchands ambulans de caramel, de pâtisseries à l'huile, de sonnettes en terre cuite et de chapelets.

Elle le suivit toujours plongée dans son rêve et ne songea même pas à l'interroger quand elle le vit s'arrêter à la porte d'une maison. Il sonna, et, se donnant un air important, il demanda au domestique qui était venu lui ouvrir :

— Le directeur de l'Institut musical?

Le domestique le regarda avec méfiance :

— Il n'y est pas, et on ne fait l'aumône que le samedi.

— Allez lui dire que c'est la *ragazza* qu'il a entendue chanter à Viareggio, dit Neri avec un superbe aplomb.

Justement dans ce moment le directeur et l'impresario rentraient ensemble : ils revenaient de la cathédrale.

— Ah! voilà ma diva! dit le Français. A vous la diplomatie, vous m'avez promis de vous charger des négociations; moi, j'attends le moine.

Le directeur fit entrer Neri et Rosina dans son salon. Elle, ne comprenant pas ce que l'on voulait d'elle, répondit avec un étonnement craintif à toutes les questions qui lui furent faites. Sa réponse était invariablement la même. —Quel était son âge, le lieu de sa naissance? savait-elle lire? connaissait-elle les notes de la gamme? — *Non so*, je ne sais pas, disait-elle.

Sa pensée était encore dans la cathédrale, son imagination flottait dans ces nuages d'encens et ces torrens d'harmonie. Que voulait-on d'elle? Neri et le directeur s'éloignèrent et causèrent un moment à l'écart, puis Neri se rapprocha d'elle, l'œil brillant, la figure animée :

— Rosina, dit-il, je ne t'avais pas trompée en te disant que nous serions riches un jour et que tu aurais un carrosse et de l'or tant que tu voudrais. Ces messieurs ont la bonté de se charger de toi. Ils t'apprendront à lire et à chanter.

— Merci, dit-elle simplement.

Puis tout à coup elle rougit.

— Et toi? dit-elle.

— Moi, je reste ici à t'attendre, car ces messieurs vont t'emme-

ner et tu resteras avec eux pendant quelques années. Après, nous serons riches, et nous ne nous quitterons plus.

Rosina ouvrit de grands yeux épouvantés. Il lui sembla entendre la voix harmonieuse de padre Romano lui dire comme jadis sur la route de Santa-Maria : Si tu écoutes ceux qui te diront que tu peux devenir riche en chantant, tu es perdue, damnée ! Puis elle pensa que les anges lui avaient parlé naguère lorsqu'elle entendait cette même voix soupirer sa touchante mélodie.

— Neri, dit-elle, quand je t'ai épousé, le prêtre nous a dit que rien au monde ne devait plus nous séparer, n'est-ce pas ?

— Ne dis pas de sottises, cria Neri impatienté. Est-ce que tu ne vois pas tous les jours des maris quitter leur femme pour aller gagner de l'argent en Amérique ? Ce sera toi qui me quitteras pour nous enrichir, voilà tout. Tu n'auras pas la folie de refuser, je suppose ?

Elle hésita.

— Quand je suis montée là-haut, chez ton père, dit-elle à voix basse, tu m'as dit que tu étais trop malheureux sans moi, que tu ne pouvais plus continuer à vivre seul, que tu te tuerais si je ne restais pas avec toi, et je suis restée. — Elle eut un sourire navrant. — Il paraît que tu as appris à te passer de moi maintenant, Neri ?

Il prit ses mains avec toute la tendresse caressante et démonstrative des Italiens :

— Mais, *carina*, tu vois bien que je me sacrifie pour toi. Tu n'as pas compris que c'est la fortune que l'on t'offre; quelques années de patience, et après tu seras riche comme une reine, élégante comme une grande dame, et nous ne nous quitterons plus jamais : tout le monde nous enviera, et nous serons heureux...

Elle soupira.

— Nous aurions pu être heureux encore dans la montagne si tu l'avais voulu...

Il s'impatienta.

— Tu vois bien que ces messieurs attendent ta réponse. Toute autre femme misérable comme tu l'es serait folle de joie d'une semblable proposition. Tu ne sais donc pas que nous mourrons de faim si tu n'acceptes pas ? J'exige que tu dises oui, je le veux ! entends-tu ?

Dans ce moment la porte, entre-bâillée sans bruit, livra passage à la placide et florissante figure de padre Romano.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur le directeur, dit-il sans entrer ; *scusi* (pardon), si je vous dérange. Vous êtes occupé ?

Rosina poussa un cri, et se précipitant au-devant du moine tomba à genoux devant lui.

— Padre Romano, cria-t-elle, que dois-je faire? dites-le-moi, et je vous obéirai.

Le moine regardait autour de lui avec étonnement, ne comprenant rien à cette scène.

— Ah! vous ne me reconnaissez pas! dit Rosina. Je suis la petite bergère que vous avez rencontrée à Santa-Maria et ramenée chez la Strega de Vicopelago, il y a déjà longtemps, bien longtemps.

Padre Romano l'examina un moment en silence, puis soupira :

— Et que fais-tu ici, *figlia mia?*

— Ils veulent m'emmener, dit-elle avec agitation, ils veulent m'apprendre à chanter... Elle désignait du geste l'impresario et le directeur.

— Ainsi, c'est ce que j'avais prévu? dit padre Romano. Et ce *ragazzo*-là, c'est ton frère?

— C'est mon mari.

— Ah! que dit-il, lui?

— Il veut que j'accepte.

— Et toi?

— Moi, je ferai ce que vous voudrez.

Padre Romano sortit sa tabatière, et se tournant vers l'impresario :

— Monsieur, c'est vous qui m'avez fait l'honneur de me faire appeler, n'est-ce pas? Voulez-vous accepter une prise? Je devine pourquoi, vous m'avez entendu chanter tout à l'heure à la cathédrale. J'ai une voix qui n'est pas mauvaise. C'est le bon Dieu qui me l'a donnée, que voulez-vous, monsieur! ce n'est pas ma faute. Vous êtes venu pour m'offrir... Pardon, monsieur, combien m'offrez-vous?

— Soixante mille francs d'emblée, dit l'impresario abasourdi par cette manière catégorique d'entrer en matière.

— Soixante mille... bravo! C'est dix mille de plus que M. le directeur de San Carlo; cela prouve que ma voix ne perd pas encore; je craignais cependant un peu pour le *si bémol* supérieur du motet... Enfin, il paraît que ce n'était pas mal. Entends-tu, *ragazza?* monsieur m'offre soixante mille francs pour chanter sur son théâtre. Soixante mille francs, entends-tu? Tu sais que ma mère est vieille et pas riche, *brava donna,* bonne femme! les bergers ne paient pas gros, tu sais cela mieux que moi. Pour gagner cet argent-là, il me suffirait de quitter cette vieille robe : vois comme elle est rapiécée. Tout dernièrement le frère économe a dû me remettre ce grand carré-là aux genoux. Eh bien, monsieur, recevez tous mes remercîmens, *tanti ringraziamenti,* nous mourrons ensemble, ma vieille robe et moi, et si vous parvenez à décider cette enfant à quitter son mari, c'est à l'enfer que vous la menez

tout droit, tout comme je serais sûr d'y descendre moi-même le jour où je quitterais cette loque brune. Au revoir, messieurs, *tanti ringraziamenti! tanti saluti!* Je n'ai que le temps d'arriver à la station pour prendre le train de Rome. *Umilissimo servo*. Et toi, *ragazza*, quand le bon Dieu t'aura envoyé des enfans, chante du matin au soir pour les endormir ou les égayer, mais reste avec ton mari, crois-moi.

L'impresario et le directeur se regardèrent, puis tous les deux se mirent à rire.

— Partie perdue, dit l'impresario.

— Partie nulle, dit le directeur, car maintenant j'y renonce. Nous ne sommes pas assez forts pour lutter contre l'influence de ce moine. Je crois que notre seule chance serait d'ajourner... Écoute, dit-il à Rosina, nous ne te demandons pas de te décider aujourd'hui. Réfléchis, et tu nous rendras réponse.

Rosina s'avança résolûment :

— Je ne vous donnerai pas d'autre réponse que celle-ci : Je suis mariée, et je reste avec mon mari. Je sais que j'ai fait une faute en l'épousant, je sais qu'il ne m'aime plus comme il m'a aimée, je sais que nous nous passerions bien l'un de l'autre, je sais que je fais une sottise, *una sciocchezza*, en refusant, mais je refuse et je refuserai toujours. Au revoir, *signori, serva loro!* Sortons d'ici, Neri.

Il était tellement abasourdi par l'énergie inattendue de sa réponse qu'il la suivit, tout dérouté et ne sachant quelle attitude il fallait prendre vis-à-vis d'elle. C'était la première fois qu'elle osait exprimer nettement sa volonté. Ce jour-là et les jours suivans, il mit en œuvre tous les moyens et les argumens que lui suggéra son esprit souple et retors pour vaincre sa résistance : prières, supplications, menaces, tableaux désolans d'un avenir de misère, rien ne put l'ébranler dans sa résolution. L'avenir même l'effrayait peu. Que pouvait-il lui réserver de pire que le présent? Elle rentra dans la petite chambre étroite et basse, à l'air étouffant et empesté, reprit sa quenouille et se remit à filer, ayant Fido pour seule société, pendant qu'elle entendait dans le cabaret au-dessous d'elle la voix de Neri se mêler aux cris des habitués, qui jouaient à la *morra* ou aux cartes, juraient, blasphémaient ou déclamaient des lambeaux de discours socialistes. Elle filait, pleurait et priait pour Neri, ou bien, quand il lui semblait que son cœur allait se briser de tristesse, elle parlait à Fido pour s'étourdir et lui rappelait à voix basse le beau temps où, heureux et libres tous les deux, ils erraient au soleil, dans les sentiers bordés de mûres sauvages et d'arbousiers aux fruits semblables à des fraises, buvaient de l'eau à la source pure qui sautillait sur les rochers, et dormaient à la belle étoile, dans la

mousse épaisse. Le chien l'écoutait gravement, comme s'il comprenait, et, voyant les larmes glisser le long de ses joues, venait tendrement lécher ses petites mains brunes.

Neri faisait de longues absences maintenant. La société révolutionnaire à laquelle il s'était affilié lui avait confié le colportage de certains écrits clandestins. Il restait des semaines entières sans reparaître au cabaret; il rapportait de l'argent, mais se gardait bien d'en donner à Rosina. Malgré son ignorance et sa naïveté, celle-ci, à force d'entendre les conversations des habitués du cabaret, avait fini par comprendre parfaitement le programme de la société. En attendant le triomphe universel du socialisme, Neri et ses amis s'étaient donné pour mission le rétablissement de l'équilibre universel au moyen de soustractions partielles. Elle n'osait pas lui faire de reproches, mais à la manière dont il lui voyait repousser l'argent que par hasard il rapportait au logis, Neri comprenait qu'elle en connaissait la provenance. Rosina savait que son mari était un voleur. Chaque fois qu'il se présentait au logis, elle frissonnait instinctivement, car sa tendresse d'autrefois s'était changée en rancune et en haine; le devoir seul l'enchaînait à lui. Fido lui-même ne manquait pas, dès qu'il l'apercevait, de l'accueillir d'un grognement et de lui montrer les dents, ce qui lui valait un coup de pied.

Un jour, peu de temps avant la naissance de son enfant, Rosina se mit en route pour aller chez Giuditta. Elle voulait lui demander d'être marraine du petit être qu'elle attendait. Quand elle arriva au bout du terrain planté d'oliviers, son cœur battit si fort qu'elle fut obligée de s'arrêter. Devant elle, le soleil, tamisé par la verdure grêle des arbres, dessinait des arabesques sur l'herbe du sentier; les phalènes et les libellules tournoyaient autour des menthes et des glaïeuls, les merles et les loriots orangés sifflaient dans les branches. C'était le paradis après l'horizon borné et la chaleur étouffante de sa petite chambre au-dessus du cabaret. Une brise tiède faisait palpiter les feuilles et secouait la poussière jaune des reines des prés aux senteurs amères dans lesquelles bourdonnait un essaim d'abeilles. Elle avança timidement, glissant furtivement comme une Ève coupable qui revient après sa faute au séjour paisible d'où elle s'est volontairement bannie, tremblant de rencontrer quelqu'un et craignant également de ne trouver personne. Quand elle fut au pied de la terrasse, elle regarda avant d'entrer. Les oiseaux rouges et verts étaient toujours là, dans leur cage d'osier, gazouillant dans leur langue exotique à la place où elle les avait suspendus. En face d'eux, à l'endroit même où elle avait rencontré Angelino pour la première fois, il y avait quelqu'un. Un homme, assis nonchalamment, une pipe éteinte à la main, regar-

dait droit devant lui d'un air triste. C'était Angelino. Il lui parut changé, sa figure avait pris un accent plus sérieux, plus mâle, il ressemblait davantage à sa mère. Le cœur de la *poverina* fit un bond dans sa poitrine. Non, non! elle n'entrerait pas. Giuditta avait eu raison de la renvoyer. Elle cacha dans ses mains sa figure qui s'était empourprée et rebroussa chemin silencieusement. Dans l'église de Vicopelago, elle s'arrêta. L'église était déserte. Elle tomba à genoux sur la dalle de pierre :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! Et c'est ma faute ! J'aurais pu devenir sa femme si je l'avais voulu, murmura-t-elle.

Et soudain se rappelant qu'ici même elle avait promis fidélité à Neri, elle se frappa violemment la poitrine en demandant pardon de sa mauvaise pensée. Depuis, elle ne revint plus à Vicopelago. Deux fois elle vit passer dans les rues de Lucques Tonina et son mari. Elle était habillée d'étoffes voyantes et portait des bijoux qui brillaient au soleil; elle riait et paraissait heureuse. Rosina glissa dans l'ombre pour n'être pas vue d'eux.

Neri était constamment différent de lui-même; tantôt sottement vaniteux, il exigeait qu'elle sortît avec lui et cherchait à la faire remarquer des flâneurs élégans et des officiers qui bâillaient à la porte des cafés; tantôt, brutalement jaloux, il lui défendait de franchir le seuil de la maison en son absence. Elle se taisait, supportant tout avec la patience résignée que donne la désespérance. Puis, quand il l'avait tourmentée à son gré, désarmé par son silence, honteux de lui-même, il se jetait à ses pieds, frappait la terre de son front, s'accablait lui-même d'injures et de reproches en lui demandant pardon, et finissait par lui faire observer que, si elle avait accepté la proposition de l'impresario, ils seraient déjà riches à millions et très heureux.

XI.

La chaleur était accablante; dans la petite chambre, la poussière et les moustiques tourbillonnaient au plafond; plus bas, les mouches se poursuivaient en tournoyant; au-dessus du mur gris, le ciel flamboyait d'un bleu impitoyable, éclatant, rendu brutal et peu harmonieux par la brusque silhouette des maisons blanchies à la chaux qui coupaient carrément cette tranche éblouissante. Pas d'air, pas de fraîcheur à espérer. — Depuis bientôt un an, un petit être, pâle et frêle comme une fleur éclose dans l'ombre, végétait dans ce réduit malsain. Fido seul avait eu la confidence de ce qu'il avait fallu à la pauvre jeune mère de travail et de privations pour lui préparer quelques misérables langes.

Rosina avait appelé sa fille Giuditta en souvenir de sa bienfaitrice.

Accablée par la chaleur, elle chantait à demi-voix en berçant son enfant et en faisant avec son éventail de vains efforts pour la préserver des mouches. Fido haletant, les yeux entr'ouverts, la langue pendante, s'était laissé tomber à ses pieds, remuant faiblement la queue et les oreilles pour se débarrasser des mouches qui le tourmentaient. Ce grand chien, habitué à l'air libre et à l'espace illimité, endurait un cruel supplice dans cette cage étroite. — Poussé à bout, exaspéré, il finit par se soulever péniblement, et, regardant Rosina avec une indicible angoisse, il poussa un sourd gémissement.

— Comme tu souffres, pauvre Fido! murmura la jeune femme. Hélas! hélas! mon vieil ami, il nous faut de la patience; nous n'avons plus que ce remède-là à nos maux.

Le chien dressa les oreilles, flaira l'air et s'éloigna, le poil hérissé, la gueule écumante. Il alla se blottir dans un coin de la chambre, l'œil fixé sur la porte.

— Ah! murmura Rosina, je comprends! c'est lui!

Neri venait d'entrer. Il était bien changé. Ce n'était plus le *contadino* à la figure fine, pittoresquement accoutré de ses loques multicolores, c'était un de ces êtres déclassés qui n'appartiennent plus à aucune catégorie sociale et ne s'habillent que de la défroque des autres. Son visage, dont la distinction naturelle frappait sous ses haillons d'autrefois, avait pris cette banale expression de désœuvrement mécontent qui caractérise le vagabond de tous les pays. Il commença par chercher querelle à la jeune femme. Elle ne daigna même pas lui répondre, et continua à bercer l'enfant en murmurant son chant monotone. Exaspéré par son silence et son indifférence, il s'approcha d'elle.

— Ne m'entends-tu pas? cria-t-il en lui posant lourdement la main sur l'épaule. Mais il la retira aussitôt avec un cri de douleur. Fido venait de bondir sur lui avec un hurlement de colère et lui enfonçait ses formidables crocs dans le bras.

— Fido! arrière! commanda la *poverina*, défaillante de terreur, prévoyant une scène de vengeance. — Le chien lâcha prise, et la tête basse, l'œil sanglant, alla se blottir derrière le berceau de l'enfant. Rosina poussa un sanglot déchirant; elle comprit que la dernière heure de son ami avait sonné, et, pâle de terreur, cacha sa figure dans ses mains pour ne pas laisser voir son angoisse. Mais, contre son attente, Neri ne prononça pas une parole et sortit tranquillement en fermant la porte à clé après lui. Il était blême, ses lèvres tremblaient.

Rosina leva les bras au ciel avec un geste de désespoir.

— O Fido! qu'as-tu fait? cria-t-elle. Est-ce toi ou moi qu'il va tuer maintenant?

Un instant après, la porte s'ouvrit et livra passage à deux de ces sinistres individus habillés de bleu et armés de longues perches terminées par une chaîne de fer à l'aide desquelles ils capturent tous les chiens errans de la ville. Rosina les connaissait bien. Dans ce pays où l'excessive chaleur rend l'hydrophobie assez fréquente pour être un danger et une menace constante, elle les voyait chaque jour passer dans les rues et se sentait prise de terreur chaque fois que Fido s'éloignait d'elle dans ses promenades solitaires. Elle poussa un cri de désespoir en les voyant entrer.

— Où est le chien enragé? demanda l'un d'eux sans oser entrer.

— Il n'est pas enragé, je vous le jure! cria la *poverina*. Il était irrité, il a mordu. Laissez-le, laissez-le, *Madonna santa!* que deviendrai-je sans mon fidèle ami?

— Nous avons ordre de l'emmener, dit l'homme à la perche. Il y a plusieurs chiens enragés dans la ville. Ce ne sera pas facile de le faire sortir d'ici : il est fort comme un lion, moi je ne me soucie pas de me faire mordre. *O padroncina*, il faut que vous lui commandiez de nous suivre, peut-être qu'il vous obéira.

— Moi! lui commander d'aller se faire assommer! cria Rosina indignée, jamais! jamais! — Et s'adressant aux hommes les mains jointes, dans un paroxysme de désespoir : — Laissez-le-moi, ayez pitié de moi! dit-elle. Ah! vous ne savez pas ce qu'il est pour moi, comme je serai seule et désolée sans lui, l'enfant est encore trop petite, elle ne comprend pas ; c'est mon seul ami, — je vous donnerai tout ce que j'ai si vous me le laissez.

— Si vous ne voulez pas le faire sortir, c'est vous-même que nous allons emmener, et on fusillera le chien ici, dit le fonctionnaire impatienté.

L'enfant, éveillée par ce bruit, pleurait dans son berceau. Rosina se jeta sur elle et, cachant sa figure sur sa petite poitrine, éclata en sanglots.

La lutte ne fut pas longue ; le pauvre animal, comprenant que sa maîtresse ne le défendait plus, voyant qu'elle ne répondait pas à son regard suppliant, se laissa emmener sans résistance. Quand elle n'entendit plus rien, Rosina releva la tête, et se tordant convulsivement les bras :

— O Dieu! mon père avait raison! cria-t-elle, la *jettatura* pèse sur moi. De tout ce que j'ai aimé, il ne me reste plus que toi, mon enfant, mon trésor, ma fleur blanche. Allez-vous me la prendre aussi, mon Dieu, mon Dieu?

Et tandis qu'elle pleurait toutes les larmes de ses yeux et les sanglots de son pauvre cœur, l'enfant calmée se mit à gazouiller et à tirer en jouant les mèches dorées des cheveux de sa mère, puis elle s'amusait à frapper de toute la force de ses petites mains, douces

et molles comme des balles de duvet, la tête renversée que soulevait un tremblement convulsif. Quand ce jeu eut cessé de la divertir, elle tendit ses bras avec un petit cri de convoitise vers un objet qui attirait son attention. Rosina souleva péniblement sa tête endolorie et regarda dans la direction qu'indiquait l'enfant. Elle vit briller à terre un gland de soie rouge rehaussé de filets d'or. Elle le ramassa machinalement, puis il lui sembla le reconnaître; où donc l'avait-elle vu? comment se trouvait-il ici? Elle le donna distraitement à l'enfant, qui poussa un cri de joie et recommença sa petite chanson d'oiseau satisfait.

Ce jour-là, Neri ne reparut pas. Quand la nuit arriva, le chagrin de Rosina devint de la terreur. Personne, rien pour la garder, veiller auprès d'elle, la défendre au besoin. Quand elle errait seule sous les grands pins, dans les immenses solitudes de la Maremme, elle n'avait jamais eu peur; maintenant, perdue au milieu de cette agglomération de gens qu'elle ne connaissait pas et qui tous lui semblaient hostiles, elle s'effrayait de tout, le moindre bruit la faisait tressaillir. Elle finit par s'assoupir de lassitude, puis elle se réveilla en sursaut, croyant entendre les hurlemens de douleur de Fido, et elle frissonna d'horreur. Était-il déjà mort ou lui faisait-on subir une longue torture?

Quand le jour fut venu, elle se leva inquiète, accablée de fatigue, dévorée de fièvre. Alors, regardant son enfant, elle s'aperçut à ses lèvres décolorées et à ses yeux gonflés, que la petite ressentait déjà le contre-coup de ce chagrin qui avait sans doute altéré son lait. Désespérée, folle d'angoisse, elle voulut courir à l'église. La *Madonna* aurait pitié d'elle.

Elle était mère, elle dont le beau *bambino* rose souriait entre ses bras, elle ne refuserait pas d'écouter les cris de son cœur torturé. Elle lui porterait une offrande, une fleur, un ruban, quelque chose. Mais quand elle chercha autour d'elle, elle ne trouva rien. Les fleurs, — elle n'en voyait plus jamais dans son étroite prison, — rien de gai, rien de joli, rien de frais. Neri, dans ses accès de vanité, quand il voulait faire remarquer sa jolie femme, lui avait donné quelques bijoux, mais elle s'était fait scrupule de les porter, sachant trop bien quel argent les avait payés. Non, elle ne pouvait pas les mettre dans les innocentes petites mains de son enfant, ce serait attirer sur elle la malédiction au lieu de la bénédiction qu'elle allait implorer. Elle regarda un moment son anneau de mariage. Ils s'étaient mariés si à la hâte que Neri n'avait pas même eu le temps de s'en procurer un. Le curé avait dû prendre chez lui un anneau de fer au rideau du dais qui servait à porter la *Madonna* dans les processions. — « Dois-je donner cela? » se demanda Rosina. Non, cela aussi serait une offrande néfaste. Ce serait porter

malheur à son enfant. Cet anneau lui avait paru si dur et si lourd à porter! Son regard tomba par hasard sur le gland de soie et d'or qu'elle avait ramassé la veille. — D'où venait-il? Elle n'en savait rien, il n'était pas à elle, mais, dans tous les cas, le porter à l'église valait mieux que se l'approprier. Il était beau et brillant, digne d'orner l'autel de la *Madonna.* Elle prit l'enfant toute somnolente et engourdie, enroula son rosaire à son bras et sortit. La porte de l'église était fermée, précaution aussi inutile que celle qui consiste à fermer celle de la bergerie après la visite du loup. Un carabinier posté sous le porche pérorait avec un groupe de vieilles femmes à la mine effarée, au geste indigné. On avait dévalisé l'église, la veille, en plein midi, pendant que le sacristain faisait sa sieste et que, grâce à l'accablante chaleur, le chat était seul chargé de faire la garde. Personne n'avait rien vu ni rien entendu. Rosina trébucha, un voile de sang passa devant ses yeux. Pendant un instant, elle crut que l'obscurité s'était subitement faite autour d'elle. Elle pressa la petite fille contre son sein si convulsivement qu'elle la fit crier de douleur. Instinctivement elle cacha ce gland doré, qu'elle avait si innocemment tenu à la main. Elle savait maintenant d'où il venait et pourquoi elle avait cru le reconnaître. C'était celui qui se balançait à la lampe d'argent qui brûlait nuit et jour devant l'autel de la *Madonna.* Elle savait aussi quelle main coupable l'avait laissé tomber par mégarde auprès du berceau de son enfant.

Affolée, désespérée, elle rentra dans cette petite chambre qui plus que jamais lui fit l'effet d'une prison. O Dieu ! que fallait-il faire? Irait-elle trouver son confesseur pour lui demander conseil ou céderait-elle enfin à la tentation qui l'obsédait depuis si longtemps? Fuir, se sauver, s'en aller n'importe où, avec son enfant, son ange, son trésor qui ne saurait jamais qu'elle avait un voleur pour père? s'en aller loin, bien loin, dans quelque pays sauvage, désert, ou mieux encore retourner auprès des bergers charitables et compatissans, qui ne la repousseraient pas et ne refuseraient pas de lui laisser partager leur misère insouciante? Puis une autre tentation plus forte encore se présenta à son esprit. Pourquoi padre Romano lui avait-il conseillé de ne pas écouter ces hommes qui lui offraient la richesse et peut-être le bonheur? Elle avait refusé leurs séduisantes propositions pour rester fidèle aux promesses de son mariage, mais elle était décidée maintenant à les rompre, ces promesses; n'était-ce pas devenu un devoir pour elle? Ne devait-elle pas sauvegarder l'innocence de son enfant? — Peut-être était-il temps encore. — Padre Romano avait dit qu'elle irait en enfer. — N'irait-elle pas plus sûrement encore si elle restait où elle était? Car parfois le sang violent et vindicatif de sa race bouillonnait dans ses veines et triomphait de sa douceur naturelle. Parfois la vue de

Neri remontant du cabaret les yeux alourdis par le vin lui soulevait le cœur, et maintenant elle sentait que, s'il s'emportait contre elle, lui, le meurtrier de Fido, le profanateur d'églises, elle ne serait plus maîtresse d'elle-même. O Dieu! que devait-elle faire? Elle s'était laissée tomber sur son escabeau, affaissée, la tête basse, les yeux vagues, les bras pendans. La fièvre commençait à battre tumultueusement dans ses artères, un bourdonnement continu l'assourdissait, ses joues s'empourpraient. Elle essaya de secouer sa torpeur. Je vais devenir folle ou malade, pensa-t-elle, *Madonna santa!* Que deviendrait l'enfant! Non, je ne veux pas! je ne veux pas! — Elle se leva et voulut marcher.

Dans ce moment, un pas précipité monta l'escalier, la porte s'ouvrit, et Neri parut, joyeux, rayonnant, habillé de neuf; jamais elle ne l'avait vu si gai.

— Je viens te chercher, dit-il, d'un ton dégagé. Je veux que nous fassions la paix; c'est assommant de vivre en mauvaise harmonie. Soyons bons amis, veux-tu, *carina?* Allons nous promener sur les remparts. Il y a la musique et une foule d'officiers et de belles dames. Mets ta robe des dimanches, je veux que tout le monde t'admire, et tiens, voici un petit *regalo* (cadeau) que je t'ai apporté.

Elle maîtrisa sa colère pour lui répondre :

— Je ne veux pas laisser l'enfant seule; Fido n'est plus là.

Il haussa les épaules.

— Bah! tu ne vas pas m'en vouloir de t'avoir débarrassée de cet animal hargneux et dangereux. On m'a affirmé qu'il était enragé.

— C'est possible, dit-elle froidement. Les chiens de bergers souffrent toujours dans les villes, à plus forte raison dans les prisons.

— Assez de reproches, dit-il avec impatience. J'espérais que tu recevrais mieux mon cadeau. — Il fit briller à ses yeux une paire de ces jolies boucles d'oreilles d'or en forme de croissans que portent les paysannes italiennes.

Elle les écarta du geste, et, le regardant en face, les yeux flamboyans d'une superbe indignation :

— Tu espérais faire de moi ta complice! dit-elle d'une voix sourde. Tu n'as qu'une main, mais elle est bien habile, puisqu'à elle seule elle a su gagner assez d'argent pour te permettre de payer ces bijoux. Comment t'y es-tu pris?

Il ricana. — Puisque tu as refusé de nous enrichir quand tu le pouvais si facilement, il fallait bien chercher un moyen de réparer ta folie. Que t'importe comment je m'y suis pris?

— Il m'importe peu, à moi. Mon cœur est mort. Tu a pris soin de

le broyer comme on broie une olive pour en extraire l'huile, je n'ai plus rien à attendre ou à espérer, mais je ne veux pas que ma petite Giuditta s'entende appeler un jour fille de voleur et de profanateur d'églises !

Il se troubla d'abord et la regarda d'un air sombre. Puis il retrouva tout son aplomb.

— Que cela ne t'inquiète pas, mon amour, dit-il d'une voix traînante. Nous nous aimons bien tendrement, n'est-ce pas? Moi je n'ai pas pu me résigner à te voir devenir la femme de l'Américain comme il serait inévitablement arrivé si je t'avais laissée redescendre chez la Strega ce certain soir, tu sais bien?.. Toi, tu n'as pas pu te décider à vivre deux ou trois ans loin de moi. — C'est très touchant cela, mais enfin le jour où j'en aurai assez de toi, de tes larmes et de tes soupirs, ou celui où il ne te conviendra plus de vivre avec un... — comment dis-tu? — un voleur et un profanateur d'églises, nous nous quitterons sans avoir rien à nous reprocher, et personne n'aura le droit de nous blâmer, car nous ne sommes pas mariés le moins du monde.

Elle recula d'horreur et s'appuya contre la muraille, blême d'indignation et de colère.

— Pas mariés?.. balbutia-t-elle.

Il sourit.

— Mais non, *poverina!* dit-il avec une compassion affectée. Nous n'avons jamais été au *municipio*, à la mairie, et si tu savais lire, tu comprendrais que le mariage à l'église ne compte pour rien et que devant la loi tu n'es pas ma femme.

Elle le regardait comme si elle ne comprenait pas ses paroles.

Il continua : — S'il te déplaît trop d'avoir un profanateur d'églises pour père de ton enfant, je ne t'empêche pas de lui en chercher un autre. Trouve quelqu'un qui veuille bien se charger d'elle et de toi, je ne m'y oppose pas.

Elle tremblait comme une feuille, ses dents claquaient. Lentement elle retira de son doigt le cercle de fer qui l'entourait, et, s'approchant de la fenêtre, elle le lança dans l'espace. Puis elle prit l'enfant dans ses bras et, toute chancelante, trébuchant à chaque pas, elle sortit sans prononcer une parole.

Où allait-elle? Nulle part, elle n'en savait rien, elle voulait seulement mettre le plus de distance possible entre elle et cet homme qui disait n'être pas son mari. Elle marcha au hasard. Les rues étaient pleines de monde, son enfant gémissait faiblement. Sa tête à elle était en feu — Rosina! cria une voix près d'elle. — Pourquoi l'appelait-on de son nom de fleur, son nom qui voulait dire joie, printemps, fraîcheur et poésie? Son père l'appelait Spina. On disait dans la montagne qu'il avait le don de lire dans l'avenir,

Le capucin regarda la mère et l'enfant.

— La *bambina* est malade, mais vous l'êtes plus qu'elle, *figlia mia!* Si vous nourrissez cette enfant, c'est vous qui l'empoisonnez, votre lait doit être vicié, vous avez la fièvre.

Elle empoisonnait son enfant, elle qui aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour calmer une seule de ses souffrances! Ah! elle était maudite, maudite, et la malédiction qui pesait sur elle retomberait sûrement sur cette petite tête pâle si elle continuait à la presser sur son sein. Elle prendrait pour elle seule tout le poids de la terrible *jettatura;* mais son enfant serait heureuse, aimée, soignée. Elle aurait le courage de se séparer d'elle. Elle courait maintenant, mais plus au hasard. Elle allait à Vicopelago déposer son enfant sur le seuil hospitalier de la maison de la Strega. Après, elle disparaîtrait pour toujours, elle, la *poverina*, la maudite. Elle irait là-haut, sur la montagne, sous les grands pins, elle se coucherait dans la mousse parmi les myrtes en fleurs et les suaves bruyères blanches, son rosaire à la main, les yeux fixés sur le ciel bleu, attendant que les anges qu'elle avait entendus chanter dans la cathédrale le jour du *Volto santo* vinssent prendre son âme et la conduire au pied du trône de la *Madonna.* De là elle verrait son enfant heureuse et aimée et lui sourirait doucement. Mille mélodies confuses résonnaient déjà à son oreille, des fragmens de chants montagnards lui traversaient la mémoire, et il lui sembla que, si elle pouvait chanter, elle le ferait mieux que padre Romano, mais pas un son ne sortait de ses lèvres brûlantes. Elle voulut crier, et la voix s'éteignit dans sa gorge desséchée. L'obscurité s'était-elle faite tout à coup ou étaient-ce ses yeux qui se troublaient des ombres de la mort? Elle ne pouvait plus distinguer le visage de son enfant. Était-elle arrivée à la maison de Giuditta ou lui restait-il encore une longue route à parcourir? Son pied heurta un obstacle; elle étendit instinctivement la main pour préserver l'enfant d'un choc et tomba à terre sans un cri, sans une plainte, insensible, inanimée.

. . . .

Angelino, en faisant sa ronde quotidienne pour fermer les portes des granges et du poulailler, trébucha contre un obstacle étendu en travers de la porte de la grange où dormait naguère Fido. Il se pencha et distingua dans l'obscurité une femme et un enfant qui gémissait faiblement. Il dégagea tendrement l'enfant des bras inertes qui ne le retenaient plus et le porta vers la maison.

— Voici de la besogne pour vous, *madre mia*, dit-il. Il y a là-bas une malheureuse qui aura apporté un enfant malade à vous faire soigner et se sera trouvée mal en route.

Il approcha l'enfant de la lampe de cuivre et poussa un cri.

— Qu'est-ce? demanda Giuditta.

serait-il pendu. Puis, quand elle fut arrivée là, elle vit que le visage de l'enfant se marbrait de teintes livides et oublia pourquoi elle y était venue. Elle se laissa tomber sur une borne, et couvrit l'enfant de caresses et de baisers, l'étreignant contre sa poitrine brûlante. Ce n'était pas à se venger qu'il fallait songer maintenant. C'était à retenir cette faible vie qui lui semblait près de s'éteindre.

Hélas! hélas! ses baisers et ses caresses ne calmaient plus les gémissemens de l'enfant. Elle se releva désespérée et marcha au hasard. En passant devant une église dont la porte était voilée seulement d'un rideau comme c'est l'usage en Italie, elle s'approcha sans entrer, et jetant à l'intérieur ce gland accusateur qui lui brûlait les doigts :

— *Madonna santa!* murmura-t-elle, c'est vous que je charge de nous venger. Laissez-moi seulement mon enfant, et je pardonne, j'oublie tout.

Puis elle reprit sa course sans but. Vers le soir, elle s'aperçut que ses pieds pouvaient à peine la porter. Où passerait-elle la nuit? La chaleur avait été accablante, la rosée du crépuscule se faisait déjà sentir; cette fraîcheur humide pouvait être mortelle pour son enfant. Elle se dirigea vers l'hôpital. Là, sous le cloître, on lui accorderait peut-être un abri. Elle vit tout à coup déboucher d'une des rues avoisinantes un de ces cortèges lugubres qui paraissent si étranges aux touristes peu familiarisés avec les coutumes italiennes. Une troupe d'hommes habillés de longues robes noires, la tête couverte d'un capuchon pointu percé seulement de deux trous pour les yeux, portaient un brancard. C'étaient les confrères de la *Misericordia*, qui a pour mission de venir au secours de toutes les misères, mystérieusement, incognito. Dès qu'un crime, un accident sont signalés, ils accourent, masqués, silencieux, se chargent de transporter le malade ou le blessé à l'hôpital, et l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure, si les secours sont devenus inutiles.

Le capucin de garde à la porte de l'hôpital alla au-devant du funèbre cortège. Rosina entendit qu'il demandait si c'était un mort ou un blessé.

— Un malade, répondit un des hommes masqués. Un jeune homme qui a été pris de convulsions dans un café. Ce doit être un cas d'épilepsie ou d'hydrophobie.

Sous le drap noir du brancard, on voyait s'agiter le malheureux. Rosina recula d'épouvante. La maladie! la mort! Allait-elle elle-même n'avoir plus bientôt qu'un petit cadavre entre les bras!

Elle courut vers le capucin.

— Mon père! ayez pitié de moi! Vous devez vous y connaître: regardez ma *bambina*. Elle est malade, n'est-ce pas? Elle va mourir! Voyez comme elle est pâle!





Le capucin regarda la mère et l'enfant.

— La *bambina* est malade, mais vous l'êtes plus qu'elle, *figlia mia!* Si vous nourrissez cette enfant, c'est vous qui l'empoisonnez, votre lait doit être vicié, vous avez la fièvre.

Elle empoisonnait son enfant, elle qui aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour calmer une seule de ses souffrances! Ah! elle était maudite, maudite, et la malédiction qui pesait sur elle retomberait sûrement sur cette petite tête pâle si elle continuait à la presser sur son sein. Elle prendrait pour elle seule tout le poids de la terrible *jettatura;* mais son enfant serait heureuse, aimée, soignée. Elle aurait le courage de se séparer d'elle. Elle courait maintenant, mais plus au hasard. Elle allait à Vicopelago déposer son enfant sur le seuil hospitalier de la maison de la Strega. Après, elle disparaîtrait pour toujours, elle, la *poverina,* la maudite. Elle irait là-haut, sur la montagne, sous les grands pins, elle se coucherait dans la mousse parmi les myrtes en fleurs et les suaves bruyères blanches, son rosaire à la main, les yeux fixés sur le ciel bleu, attendant que les anges qu'elle avait entendus chanter dans la cathédrale le jour du *Volto santo* vinssent prendre son âme et la conduire au pied du trône de la *Madonna.* De là elle verrait son enfant heureuse et aimée et lui sourirait doucement. Mille mélodies confuses résonnaient déjà à son oreille, des fragmens de chants montagnards lui traversaient la mémoire, et il lui sembla que, si elle pouvait chanter, elle le ferait mieux que padre Romano, mais pas un son ne sortait de ses lèvres brûlantes. Elle voulut crier, et la voix s'éteignit dans sa gorge desséchée. L'obscurité s'était-elle faite tout à coup ou étaient-ce ses yeux qui se troublaient des ombres de la mort? Elle ne pouvait plus distinguer le visage de son enfant. Était-elle arrivée à la maison de Giuditta ou lui restait-il encore une longue route à parcourir? Son pied heurta un obstacle; elle étendit instinctivement la main pour préserver l'enfant d'un choc et tomba à terre sans un cri, sans une plainte, insensible, inanimée.

. . . .

Angelino, en faisant sa ronde quotidienne pour fermer les portes des granges et du poulailler, trébucha contre un obstacle étendu en travers de la porte de la grange où dormait naguère Fido. Il se pencha et distingua dans l'obscurité une femme et un enfant qui gémissait faiblement. Il dégagea tendrement l'enfant des bras inertes qui ne le retenaient plus et le porta vers la maison.

— Voici de la besogne pour vous, *madre mia,* dit-il. Il y a là-bas une malheureuse qui aura apporté un enfant malade à vous faire soigner et se sera trouvée mal en route.

Il approcha l'enfant de la lampe de cuivre et poussa un cri.

— Qu'est-ce? demanda Giuditta.

Angelino, pâle comme un spectre, lui montra l'enfant pour toute réponse.

— Rosina! murmura Giuditta.

Elle saisit la lampe et, se dirigeant vers la grange, elle souleva tendrement le pauvre corps glacé et amaigri qui gisait sur le sol.

— *O Signore!* murmura-t-elle. Est-ce ma faute? Ai-je été dure et injuste pour elle? — Ah! si elle est venue mourir de misère à ma porte, ce sera pour moi un remords qui empoisonnera même mon bonheur du paradis, si la *Madonna* me fait la grâce d'y aller!

XII.

Un matin, Rosina se réveilla dans son lit blanc. La large fenêtre était ouverte et laissait pénétrer l'air frais et léger, le soleil levant dessinait sur le mur la silhouette dentelée de quelques feuilles du figuier qui se pressait contre le mur. Plus loin, elle voyait se balancer le haut panache d'un cyprès pointu. Un rosier de Bengale, tout couvert de roses, l'escaladait en festons capricieux; un merle sifflait de toutes ses forces dans le figuier. Auprès du lit, il y avait une image du *volto santo* dans un cadre jaune et au-dessous un rameau d'olivier bénit. — Elle le reconnaissait bien, elle l'avait accroché elle-même à la dernière Pâques. Comme tous ces objets lui étaient familiers! — Combien de temps y avait-il qu'elle vivait dans cette chambre saine et propre? Et pourquoi était-elle si fatiguée? Elle ferma les yeux et chercha à se rappeler. Elle était tombée malade sur la montagne, au moment où il fallait ramener les troupeaux dans la maremme pour éviter les neiges de l'hiver. Elle était restée sur la route, et la Strega l'avait apportée ici. — Son père viendrait la reprendre au printemps. C'était cela, elle se souvenait bien, maintenant. Depuis, elle avait été très malade, et une foule de rêves horribles l'avaient tourmentée dans le délire de la fièvre. Des figures sinistres, d'indicibles souffrances l'avaient obsédée. — Elle regarda autour d'elle avec un commencement d'inquiétude. — Étaient-ce bien des rêves? N'y avait-il rien eu de réel dans ces souffrances? Dans un coin de la chambre, elle vit un profil de femme penchée, immobile, sauf par le mouvement de l'aiguille qui allait et venait entre ses doigts. Qui était cette femme?

Tout à coup elle se dressa sur son séant, les paupières dilatées, les lèvres tremblantes.

— Gelsomina! cria-t-elle, Gelsomina, où est mon enfant!

En un clin d'œil, les bras de Gelsomina l'entourèrent en la forçant doucement à retomber sur l'oreiller.

— *Dio sià benedetto!* tu me reconnais, dit-elle joyeusement. Reste tranquille maintenant : tu vas guérir; la *mamma* le disait bien, et elle avait raison. Ton enfant se porte à merveille, la chère

petite âme! depuis que je la nourris, elle engraisse à vue d'œil, et elle aura bientôt des joues aussi rouges que celles de mon garçon.

— Tu la nourris!.. merci, murmura la pauvre femme épuisée par cet effort.

Et elle reprit à voix basse: — Tu m'aimes donc encore, Gelsomina?

— Si je t'aime, *carina?* et je ne suis pas la seule, tout le monde *ti vuol tanto bene* (te veut tant de bien) ici! Tonina est arrivée furieuse, nous avons eu de la peine à la calmer. Elle ne t'a pas encore pardonné d'avoir tant souffert sans le lui dire. Et le pauvre Angelino!..

Une expression douloureuse traversa le pâle visage de Rosina. Gelsomina se tut.

Lentement, petit à petit, les forces revinrent à la malade. Bientôt elle put descendre et s'asseoir sous la *loggia*, son enfant à ses pieds. Tout le monde la regardait avec compassion, ou se taisait devant elle, comme si on eût voulu lui cacher quelque chose. Dès qu'elle put faire quelques pas, elle dit à Giuditta :

— C'est demain dimanche; vous me prêterez un voile pour que je puisse aller à l'église.

Giuditta prit ses deux mains entre les siennes, et la regardant fixement:

— Tu sais qu'il n'est pas d'usage que les veuves aillent à l'église en public pendant les premiers temps de leur deuil, dit-elle.

Rosina tressaillit. — Les veuves... murmura-t-elle, — et soudain sa figure se bouleversa.

— O Dieu! qu'ai-je fait! cria-t-elle. Est-ce moi qui l'ai tué? Je ne me souviens plus, — j'ai oublié, — je ne savais plus ce que je faisais. J'ai pris un couteau... est-ce moi qui l'ai tué?

— *Zitta! zitta!* Calme-toi, dit Giuditta, il est mort à l'hôpital d'une mort horrible. Tu es innocente. On croit qu'il aura été mordu par un chien enragé.

Elle poussa un cri terrible, et se frappant violemment les tempes:

— Fido! c'est lui qui m'a vengée. O pauvre, pauvre Neri!

Une larme brilla dans les yeux de Giuditta.

— Tu lui pardonnes, *poverina?* dit-elle doucement.

— Lui pardonner? dit Rosina avec indignation, quand c'est moi, pauvre pécheresse, qui ai besoin de pardon! Oh! vous ne savez pas, Giuditta! J'avais voulu le tuer ; puis j'ai voulu le faire mettre en prison, le faire pendre. Oh! je me souviens bien maintenant!.. La *Madonna* me pardonnera, n'est-ce pas, Giuditta? J'étais si malheureuse, si désespérée! J'étais folle!

— *Poverina!* murmura la Strega, qui pleurait de grosses larmes.

XIII.

Quand Rosina fut tout à fait guérie, elle vint un jour trouver la Strega.

— Giuditta, dit-elle, cette fois-ci je ne veux pas que vous m'accusiez d'ingratitude, vous m'avez encore sauvé la vie, je n'ai qu'une manière de vous prouver ma reconnaissance. Je vais vous quitter.

— Pourquoi? dit la *contadina*. Où iras-tu?

— J'irai gagner ma vie et celle de mon enfant.

— Que feras-tu pour cela?

— Je chanterai. Écoutez : vous ne savez pas tout. Des *signori* m'ont offert de se charger de m'apprendre à chanter, et quand je saurai, de me donner de l'or tant que j'en voudrai.

Giuditta secoua la tête. Rosina parut songer.

— Ma fille! — Un nuage de tristesse voila son regard. — Ah! oui, je le sais, il faudra m'en séparer; mais je vous la laisserai. Moi je lui aurais certainement porté malheur. Vous la soignerez, vous l'aimerez, et quand je serai devenue riche, je viendrai la reprendre, et nous ne nous quitterons plus.

Giuditta lui posa la main sur l'épaule.

— As-tu bien réfléchi à ce que tu vas faire? dit-elle gravement. Tu ne sais pas lire, tu es ignorante, tu ne connais rien de la vie qui t'attendrait là-bas. Moi non plus, je n'en sais pas grand'chose, mais je devine que c'est au théâtre que l'on veut te faire chanter, et j'ai grand'peur que les actrices, celles qui montrent leurs épaules et leurs bras à tout le monde et chantent pour de l'argent, n'aillent pas tout droit en paradis. Jolie comme tu l'es encore, malgré tes malheurs et tes souffrances, je devine bien les dangers que tu rencontrerais. Chanter, il n'y a rien de mal à cela, bien au contraire, et je pense toujours au temps où tu égayais tous nos cœurs quand ta jolie voix retentissait dans la maison, mais chanter devant tant de monde... au théâtre... Ici même, quand nous avons les *maggi*, les mystères, le curé n'est pas content parce que tous les jeunes gens se montent la tête pour les jolies filles qui chantent bien et récitent bien leurs rôles. As-tu demandé conseil à ton père confesseur?

Rosina baissa la tête. — Non, dit-elle.

— Pourquoi?

— Parce que c'était inutile. Je sais d'avance qu'il me dira ce que m'a dit padre Romano.

— Qu'a-t-il dit?

— Que, si j'acceptais la proposition de ces *signori*, j'irais en enfer.

Giuditta fit le signe de la croix.

— Jésus Maria! Et tu hésites encore?

— Que voulez-vous? dit Rosina avec découragement. Il faut bien que je gagne mon pain et celui de ma fille. Je n'ai rien au monde, je suis maudite, la *jettatura* me poursuit. Que je sois perdue d'une manière ou de l'autre, qu'importe? Au moins que ma perte profite à l'enfant. Ah! vous ne savez pas tout, Giuditta. Quand vous m'avez trouvée étendue à votre porte, je venais pour y déposer l'enfant, je savais bien que vous auriez pitié d'elle, mais moi, j'espérais avoir encore la force de me sauver. Je voulais aller n'importe où, dans un coin de la montagne, mourir seule, loin de tout le monde, car j'en avais assez de cette vie qui a été si amère pour moi. Vous voyez, Dieu n'a même pas voulu me reprendre à lui, il paraît que je n'ai pas assez souffert.

Giuditta lui mit la main sur la bouche.

— Tais-toi, dit-elle. Ne blasphème pas. Et puis tu ne sais pas que chacune de tes paroles est un reproche pour moi. Peut-être que si j'avais mieux veillé sur toi, j'aurais pu t'empêcher d'être si malheureuse. Si tu pars pour aller chanter au théâtre, ce sera bien alors que tu attireras la malédiction sur la tête de ta fille. Reste avec nous, *poverina*. Voilà Stefanino parti pour l'armée. Teresona parle déjà d'amour avec le fils du *fattore* de Pouzzoles; au premier moment, elle s'envolera aussi comme ses sœurs, et la pauvre Giuditta restera seule. Pourquoi veux-tu la quitter?

Rosina baissa la tête pour cacher la rougeur qui couvrait son front et ses joues.

— Il le faut, dit-elle tristement. Ne me demandez pas de rester, Giuditta, il faut que je parte. Si vous me conseillez de ne pas aller chanter, il y a encore la manufacture; — peut-être voudra-t-on de moi maintenant.

Giuditta protesta énergiquement:

— Je ne veux pas, dit-elle. Je te défends d'y penser. Tu t'es assez longtemps tourmentée et torturée là dedans. Non, *figlia mia*, tu es de la race des oiseaux faits pour vivre à l'air libre, la cage n'est pas bonne pour toi, et je t'aime bien trop pour te laisser aller t'enfermer dans cette prison ou pour t'envoyer vendre ton âme en chantant au théâtre.

— Hélas! hélas! pensa Rosina, Neri ne m'a donc jamais aimée, lui?

XIV.

Le printemps était revenu avec ses tièdes brises parfumées de violettes, les cerisiers secouaient leurs neiges, et le vieil oranger, appuyé au mur de l'ancienne chapelle, se couvrait de boutons odorans. Rosina, assise sous la *loggia*, filait en écoutant chanter les oiseaux d'Amérique. A ses pieds, la petite Giuditta partageait fraternellement un morceau de pain de maïs avec une couvée de petits

poussins blonds comme elle qui grimpaient familièrement jusque sur ses épaules. La couveuse gloussait sous son panier d'osier, Rosina souriait à travers le voile de tristesse qui donnait à sa beauté un charme pathétique et touchant. Elle était plus belle qu'elle ne l'avait jamais été, ses traits réguliers avaient pris une douceur charmante, et ses grands yeux bleus se fondaient dans une ombre vague et harmonieuse.

Au bout de la terrasse, Giuditta étendait du linge au soleil. Elle s'arrêta en voyant s'avancer vers elle un homme de haute taille, à la figure grave et triste encadrée de cheveux crépus et d'une longue barbe grisonnante. Il avait une grande dignité, tous ses mouvemens étaient calmes et un peu lents; ses jambes étaient serrées de guêtres de cuir.

— Est-ce ici la maison de la Strega? demanda-t-il. — Et sur la réponse affirmative de Giuditta, il dit en se découvrant la tête: — Dieu la bénisse et préserve tous ses habitans du malheur!.. Vous ne me reconnaissez pas?

Giuditta le regarda attentivement.

— Si fait, dit-elle au bout d'un instant. Vous ressemblez à notre Rosina : vous êtes son père. Où est sa mère?

— Sa mère est morte, Dieu ait son âme!.. Et la Rosina?

— Elle vit, mais elle a failli mourir aussi, elle a été bien malheureuse, *poverina!*

— Je le savais, dit gravement le berger. La *jettatura!* Si je ne suis pas venu la reprendre plus tôt, c'est que je savais que le malheur me poursuivrait tant qu'elle serait avec moi. Maintenant je n'ai plus peur. J'ai fait le pèlerinage de Monte-Rotondo, j'ai fait trois fois le tour de l'église, et je rapporte à la Rosina une médaille que j'ai fait bénir pour elle. Depuis que ma femme est morte, j'ai été travailler en Corse après avoir mis les enfans chez ma belle-sœur, qui est fermière dans la Maremme. Avec l'argent que j'ai gagné, je me suis racheté un beau troupeau de chèvres et de brebis, et je viens chercher la Rosina, si toutefois elle veut bien me suivre dans la montagne pour m'aider à les soigner et remplacer sa mère auprès de moi.

— La Rosina est veuve et elle a un enfant, dit Giuditta... Tenez, la voilà sous la *loggia*. Parlez-lui vous-même.

Giuditta retourna à son ouvrage et soupira. Elle était triste.

— Pauvre Angelino! murmura-t-elle. L'oiseau va s'envoler, et j'en aurai autant de chagrin que lui. Je l'aimais comme une de mes filles. Maintenant il faut renoncer à elle pour la seconde fois et m'habituer à l'idée d'admettre sous mon toit une belle-fille que je n'aimerai pas et qui ne la vaudra pas. C'est peut-être ma faute. Je n'ai jamais su garder un rossignol en cage, et cependant c'est le

seul moyen de les empêcher de se laisser prendre par l'oiseleur.

Elle n'avait même pas le courage de se retourner, elle en voulait à ce berger, qui venait lui enlever son enfant d'adoption juste au moment où elle lui tenait au cœur par des liens plus forts que jamais.

Ce fut Rosina qui vint la trouver.

— Giuditta, dit-elle doucement, j'ai résolu de ne plus rien faire sans vous demander conseil. Si je pars avec mon père, me blâmerez-vous?

Giuditta, la regardant attentivement, vit qu'elle pleurait. Elle se retourna brusquement sous prétexte de ramasser une pièce de toile.

— Giuditta, dit tristement Rosina, vous ne me répondez pas; ai-je tort?

Pour toute réponse, Giuditta lui tendit les bras et fondit en larmes.

— Quand pars-tu? dit-elle.

— Demain dès l'aurore.

— Et ta fille?

— Je l'emmène. Ai-je tort, Giuditta?

Giuditta murmura tout bas à son oreille :

— Demande à Angelino.

Rosina cacha sa figure troublée sur l'épaule de la paysanne.

Le berger avait laissé son troupeau à Santa-Maria. Il devait y rencontrer et attendre sa fille sur la route le lendemain matin.

Rosina était perplexe. Depuis son veuvage, de fortes attaches la retenaient à cette maison où elle avait trouvé la paix et la tendresse après le sombre désespoir de sa vie de femme mariée, mais elle savait très bien que ce n'était pas la seule raison qui faisait que la pensée de s'en éloigner pour toujours lui déchirait le cœur. Elle avait vainement cherché à faire taire le sentiment que lui avait inspiré Angelino dès la première fois que ses yeux avaient rencontré son honnête et profond regard. Elle savait maintenant que, bien avant de devenir la femme de Neri, sa tendresse enfantine pour lui était déjà changée en mépris et en défiance, et que sur les ruines de ce premier amour inconscient s'épanouissait lentement la fleur de son affection solide et sincère pour le fils de Giuditta. Elle avait lutté honnêtement contre ce sentiment et n'avait jamais voulu lui accorder une pensée tant qu'elle était la femme de Neri; mais maintenant?..

— Hélas! soupira-t-elle, il est devenu si froid, si indifférent avec moi! il ne me pardonne pas mon mariage, il a raison. Je partirai, je partirai, et je ne le reverrai plus jamais.

Justement Angelino était absent depuis la veille. Il était parti pour une foire assez éloignée avec une paire de bœufs. Elle espérait qu'il ne serait pas de retour avant le lendemain matin. Elle parti-

rait sans l'avoir revu, elle chercherait à l'oublier. Quand elle eut fait ses adieux à Gelsomina et ses minces préparatifs de voyage, elle s'assit sous la *loggia*, à sa place favorite, auprès de la cage des oiseaux rouges et se mit à bercer sa petite Giuditta qui s'endormait. Les ombres du crépuscule descendaient lentement. Elle chanta tout bas pour endormir l'enfant, puis insensiblement elle éleva la voix, elle chantait pour elle-même, pour s'étourdir. Elle songea à la montagne, à ce que serait sa vie solitaire là-haut, maintenant qu'elle n'avait plus la joyeuse insouciance d'autrefois et qu'il lui faudrait voir toujours en face d'elle cette plaie saignante qu'elle portait au cœur, souvenirs amers du passé, regret d'un avenir qu'elle avait volontairement brisé. Elle reprendrait cette vie errante qui lui plaisait tant naguère, mais quelle différence! Tout son cœur, toutes ses pensées resteraient dans cette vallée où elle avait aimé, où elle aimait encore en dépit d'elle-même. Mais elle emportait avec elle son enfant, son trésor. Pourquoi était-elle si triste? Où prenaient leur source ces larmes brûlantes qui tombaient lentement sur le visage de l'enfant? Son chant mélancolique retentissait dans le silence du soir, elle s'absorbait si bien dans ses pensées et ses souvenirs qu'elle n'entendait plus ce qui se passait autour d'elle.

— Rosina, dit auprès d'elle une voix vibrante d'émotion, Rosina, est-ce vrai?

Elle tressaillit, elle n'avait vu venir personne, mais elle savait bien qui était là, tremblant et la dévorant d'un regard passionné.

— Quoi? balbutia-t-elle, n'osant lever les yeux, ni bouger à cause de l'enfant endormi.

— Est-ce vrai que tu nous quittes, que tu retournes à la montagne?

— *È vero*, dit-elle (c'est vrai).

— Es-tu donc si malheureuse ici?

— Oh! non! cria-t-elle, oh! non!

— Pourquoi alors?

Elle baissa la tête sans répondre. Angelino se rapprocha d'elle.

— Tu n'auras donc fait que traverser ma vie pour l'empoisonner? Je t'ai donné mon cœur la première fois que je t'ai vue, ici, à cette même place. Tu m'as trompé, et je n'ai jamais cessé de t'aimer. J'avais juré de ne jamais me marier, et j'aurais tenu mon serment. Puis tu es revenue mourante et libre, et l'espoir m'a repris. Vas-tu encore me tromper? Ne pars pas, Rosina : je t'aime plus que jamais, et je n'ai pas de plus vif désir que celui de t'entourer de tendresse et de bonheur. Je ne peux pas te voir partir comme une mendiante avec cette *bambina* pour laquelle il te faudra travailler. Laisse-la-moi au moins, je serai un père pour elle, et

puis, si elle reste, je conserverai toujours l'espoir de te voir revenir.

Elle pleurait en silence.

— Rosina, reprit-il doucement, réponds-moi devant la *Madonna* qui nous entend, as-tu un peu d'affection pour moi?

Un grand cri s'échappa de son cœur.

— *Ti voglio tanto bene! tanto!* Je t'aime tant!

Elle ne put voir dans l'obscurité l'éclair de joie qui brilla dans les yeux du *contadino*.

— Alors pourquoi partir? murmura-t-il.

Elle joignit les mains sur la tête de l'enfant endormie et frissonna.

— Il est à peine froid dans son cercueil,.. dit-elle. C'est trop tôt,.. trop tôt pour parler d'amour. Et la *jettatura* qui me poursuit! Non! non! je ne peux pas...

Et soudain elle se leva.

— Allons trouver Giuditta, dit-elle d'une voix troublée.

Giuditta lisait dans un gros livre à la lueur d'une petite lampe. La jeune femme, tenant toujours l'enfant endormie entre ses bras, vint s'agenouiller devant elle.

— *Madre mia*, dit-elle, que dois-je faire? Il dit qu'il m'aime et veut devenir le père de cette enfant. Que dois-je faire?

Giuditta l'entoura de ses bras. — Accepter, dit-elle : n'es-tu pas déjà ma fille?

Rosina cacha sur son épaule son visage inondé de larmes.

— Et la *jettatura?* murmura-t-elle.

— La *jettatura!* dit Giuditta; ce n'est pas pour rien que je m'appelle la Strega. Je connais, pour chasser le mauvais sort, un remède infaillible, un amour fidèle et profond comme celui qu'a mon Angelino pour toi. Je te réponds que la *jettatura* ne résiste pas à ce charme-là.

— Ah! tu ne partiras pas, maintenant, dit Angelino avec un joyeux élan.

— Si, elle partira, dit doucement Giuditta. Il faut laisser passer son année de veuvage. Elle ira dans la montagne avec son père et son enfant, le bon air achèvera sa guérison, elle apprendra une quantité de *stornelli* pour égayer nos veillées et redescendra à l'automne avec les troupeaux. Alors nous lui laisserons le choix. Elle sera libre de retourner à la Maremme avec son père, ou elle restera ici pour ne plus nous quitter.

— Je reviendrai, dit la *poverina* d'une voix tremblante d'émotion, je reviendrai.

P[sse] O. Cantacuzène-Altieri.

LES DÉMONIAQUES

D'AUTREFOIS

II[1].

LES PROCÈS DE SORCIÈRES ET LES ÉPIDÉMIES DÉMONIAQUES.

Après avoir exposé les opinions et les mœurs des hommes du moyen âge, relativement aux sorcières et à la possession démoniaque, il nous faut arriver à l'histoire des grands procès de sorcellerie. Dans cette étude, ce ne sont plus les traités de théologie démoniaque ou les discours sur les spectres qui nous serviront d'appui. Nous avons les témoignages des contemporains, les relations écrites et les mémoires. On pourra ainsi, mieux que par des généralités vagues, apprécier en toute connaissance de cause les croyances superstitieuses d'autrefois. Bien des points que nous n'avons pu traiter qu'incomplètement seront éclaircis, et la relation qui existe entre l'hystérie et la sorcellerie apparaîtra en pleine évidence. Ceux qui se plaisent parfois à nier le progrès comprendront que le paradoxe est insoutenable. Nous considérons comme iniquité ce qui passait pour justice, et comme cruauté barbare ce qui était légitime répression. Les mœurs et les idées ont changé à ce point que nous avons quelque peine à nous défendre d'une certaine indignation contre les magistrats du XVIIe siècle. Gardons-nous cependant d'apporter dans nos appréciations une passion trop grande. Les erreurs que les juges du temps passé ont commises furent des erreurs universelles, et dont tout le siècle est res-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1880.

ponsable. Nous, qui jugeons les juges, soyons plus pitoyables qu'eux, et sachons les traiter avec plus d'équité et de clémence qu'ils ont traité les sorcières.

Une des plus illustres sorcières est Jeanne d'Arc. Quoique quatre siècles aient passé sur ce grand souvenir, il est encore vivant dans la conscience nationale. Prise à Compiègne par trahison, puis vendue aux Anglais, ses ennemis, l'héroïque jeune fille est amenée à Rouen, et, après quelques semaines de dure réclusion, elle comparaît devant un tribunal de juges ecclésiastiques et de docteurs en théologie, soigneusement choisis pour la condamner. Le cardinal anglais Winchester, l'évêque de Beauvais, Cauchon, sont les deux ennemis acharnés de la Pucelle : l'un est animé par je ne sais quel fanatique patriotisme ; l'autre est poussé par une furieuse ambition. D'abord le procès est fait à Jeanne pour cause de sorcellerie. A quoi en effet peuvent être dues tant d'éclatantes victoires, sinon au diable, qui, par l'intermédiaire de cette sorcière, a entrepris de chasser les Anglais de France? Mais les réponses naïves, simples, profondes, de Jeanne déroutent les juges. Ils vont alors chercher du renfort auprès de l'Université de Paris. La réponse ne se fait pas attendre. La faculté de théologie décide que la Pucelle est livrée au diable, impie envers ses parens, altérée de sang chrétien, etc. Cependant ce procès abominable était si inique que les juges n'osaient pas prononcer. Warwick est envoyé tout exprès par le roi d'Angleterre pour faire hâter le procès. Les Anglais avaient peur : ils tremblaient devant cette pauvre prisonnière qui les avait fait fuir si souvent. A tout prix il faut en finir. On use d'une fourberie infâme pour faire reprendre à Jeanne l'habit d'homme, et c'est la plus grave accusation qu'on ait pu porter contre elle. On la déclare hérétique, relapse, apostate, idolâtre, on lui rappelle ses crimes, *schisme, idolâtrie, invocation de démons*, et on la condamne à être brûlée vive (1431). A vrai dire, le crime de sorcellerie n'est là que pour la forme. Le vrai crime de Jeanne est d'avoir chassé les Anglais et sauvé la nationalité française. Cependant les écrivains ecclésiastiques du temps, soit français, soit anglais, ont été unanimes à admettre que Jeanne était réellement possédée du démon. Le dominicain Nider raconte une conversation qu'il a eue avec maître Nicolas Amici (Midy), licencié en théologie, lequel avait été délégué par l'Université de Paris auprès du tribunal de Rouen. Jeanne avait avoué qu'un ange de Dieu conversait familièrement avec elle. Or, au dire de tous les plus savans théologiens, cet ange ne pouvait être que le malin esprit. Aussi Jeanne était-elle une véritable magicienne, prédisant l'avenir, et c'est comme magicienne qu'elle a été brûlée. A ce propos, Nider rapporte un fait, assez peu connu en général, c'est que, quelque

temps après la mort de Jeanne d'Arc, deux jeunes filles de Paris répandirent le bruit qu'elles étaient envoyées par Dieu pour continuer l'œuvre de la Pucelle d'Orléans. Mais bientôt on s'empara d'elles, et on les accusa de magie et de sortilège. Les docteurs de théologie qui les examinèrent eurent bientôt la preuve qu'elles avaient été abusées par le démon. L'une de ces malheureuses femmes fut brûlée vive, l'autre, s'étant repentie, et ayant reconnu que son inspirateur était Satan, et non un ange de Dieu, fut épargnée.

A partir de cette époque, jusqu'au milieu du XVI[e] siècle, il y a peu de sorcellerie en France. En revanche, il y a beaucoup de loups-garous (1). Il faut joindre aux sorciers les loups-garous, car ils se ressemblent fort. Quelquefois le loup-garou est le diable, quelquefois c'est un véritable loup, ensorcelé par Satan. Mais le plus souvent c'est un sorcier qui se change en bête, et court la campagne sous cette forme pour faire plus de mal aux chrétiens. Les vieux auteurs français parlent avec terreur des loups-garous ou garwalls qui dévorent les enfans.

Hommes plusieurs garwalls devinrent :
Garwall, si est beste sauvage;
Tant comme il est en belle rage,
Hommes dévore, grand mal fait,
Es grands forêts converse et vait.

Les aliénistes ont donné un nom à cette variété de délire. Ils ont appelé *lycanthropes* (loups-hommes) les malheureux qui s'imaginent être changés en bêtes. Dans ces siècles d'ignorance et de misère, la lycanthropie était épidémique. Plusieurs s'imaginaient être couverts de poils, avoir pour armes des griffes et des dents redoutables, avoir déchiré dans leur course nocturne des hommes et des animaux, et surtout des enfans. Quelques lycanthropes ont été surpris en pleine campagne marchant sur leurs mains et sur leurs genoux, imitant la voix des loups, tout souillés de boue et de sang, et emportant des débris de cadavres.

Lorsqu'on soupçonnait qu'un loup-garou errait aux environs du village, on préparait une sorte de battue générale, afin de le saisir et de le tuer. Calmeil, dans son livre sur la folie épidémique, livre si riche en documens exacts, nous donne un arrêt du parlement de Dôle relatif à la chasse aux loups-garous (1573).

« Sur l'avertissement fait à la Cour souveraine du parlement à

(1) D'après M. Littré, les mots garou, garwall, gerulphus, viennent du mot germain *verewolf* (*vir vulpes*, homme-loup); le mot loup-garou signifie donc loup homme-loup.

Dôle, ès territoire d'Espagne, etc., que se voyoit et rencontroit souvent un loup-garou, comme on dit, lequel avoit déjà pris et ravi quelques petits enfans sans que depuis ils aient été vus ni reconnus, et s'étoit efforcé d'assaillir aux champs aucuns chevauchiers... Icelle Cour, désirant obvier à plus grand inconvénient, a permis et permet aux manants et habitans desdits lieux et autres, de, nonobstant les édits concernant la chasse, eux pouvoir assembler, et avec épieux, hallebardes, piques, arquebuses, bâtons, chasser et poursuivre ledit loup-garou par tous lieux où ils le pourront trouver et prendre, lier et occire, sans pouvoir encourir aucune peine et amende. »

Quelque temps après (1574), le parlement de Dôle faisait brûler ce malheureux fou, nommé Gilles Garnier, qui courait à quatre pattes dans les forêts et dans les champs, et qui mangeait les petits enfans, « même le vendredi, » ajoute naïvement l'arrêt.

Le plus souvent la lycanthropie ne sévissait pas sur un seul individu. Mais plusieurs habitans d'une même contrée étaient sujets en même temps à ce genre de folie. Dans le Jura, là où Boguet fit une si terrible justice, il y avait beaucoup de loups-garous, de sorte que presque tous les sorciers s'imaginaient être changés en loups, courir pendant la nuit à travers champs, déterrant les cadavres, courant sus aux petits enfans, et s'accouplant avec les louves.

Le loup-garou est différent du loup en ce que son pelage n'est pas au dehors, mais entre cuir et chair (Simon Goulard). « Il va aussi vite que le loup, ce qui ne doit être trouvé incroyable, car ce sont les efforts du mauvais démon qui les façonnent à la guise des loups. En marchant, ils laissent sur la terre la trace de loups. Ils ont les yeux affreux et étincelans comme loups, font les ravages et cruautés des loups, étranglent chiens, coupent la gorge avec les dents aux jeunes enfans, prennent goût à la chair humaine comme les loups, ont l'adresse et résolution à la face des hommes d'exécuter tels actes. Et quand ils courent ensemble, ils sont accoutumés de départir de leur chasse les uns aux autres. S'ils sont saoûls, ils hurlent pour appeler les autres. »

Laissons ces fables. Les loups-garous étaient de pauvres aliénés, vivant comme des sauvages, dans les bois, dans les champs. N'a-t-on pas, il y a quelques années à peine, trouvé dans un département français un individu vivant à la manière des bêtes au fond des bois, complètement nu, inoffensif en somme ; mais inspirant une certaine terreur superstitieuse aux habitans des villages voisins qui ne le connaissaient que par ouï-dire ou pour l'avoir aperçu de loin? Au XVIe siècle, alors que l'ignorance était profonde, alors que

les forêts étaient incultes, et les champs en friche, ces hommes sauvages, des fous assurément, qui poussés par une étrange démence se croyaient changés en bêtes, n'étaient pas rares. De Lancre, qui a vu un de ces loups-garous condamné par le Parlement de Bordeaux, décrit ainsi la physionomie de ce malheureux : « Je trouvai que c'était un jeune garçon, de l'âge environ de vingt à vingt et un an, de médiocre taille, plutôt petit pour son âge que grand ; les yeux hagards, enfoncés et noirs, n'osant quasi regarder le monde au visage. Il étoit aucunement hébété et fort peu spirituel, ayant toujours gardé du bétail. Il avoit les dents fort longues, claires, larges plus que le commun, et aucunement en dehors, les ongles aussi longs, aucuns noirs depuis la racine jusqu'au bout, et on eût dit qu'ils étoient à demi usés et plus enfoncés que les autres. Ce qui montre clairement qu'il a fait le métier de loup-garou, et comme il usoit de ses mains, et pour courir et pour prendre les enfans et les chiens à la gorge, il avoit une merveilleuse aptitude à aller à quatre pattes, et à sauter des fossés comme font les animaux de quatre pieds. Il me confessa aussi qu'il avoit inclination à manger de la chair de petits enfans parmi lesquels les petites filles lui étoient en délices, parce qu'elles sont plus tendres. »

Ce pauvre Jean Garnier, un simple d'esprit, comme on voit, fut condamné à une réclusion perpétuelle, mais il mourut l'année suivante.

A la fin du XVI[e] siècle, les épidémies de démonomanie, et par conséquent, les exécutions redoublent. Il y en a en Alsace (1541), à Cologne (1564), en Savoie (1574), à Toulouse (1577), en Lorraine (1580), dans le Jura (1590), dans le Brandebourg (1590), en Béarn (1605) (1).

Ces épidémies de sorcellerie n'étaient que des épidémies de folie. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce qu'il faut entendre par folie épidémique. Constatons seulement qu'on en faisait une terrible justice. — « Les sorciers que le sénat de Toulouse eut à juger en 1577 étaient à eux seuls plus nombreux que tous les accusés non-sorciers qui furent déférés à la justice locale pendant l'espace de deux ans. Beaucoup d'entre eux eurent à subir des peines plus ou moins graves; près de quatre cents furent condamnés à périr au milieu des flammes, et, ce qui n'est pas fait pour exciter une

(1) Pour le détail de quelques-unes de ces épidémies, je renverrai au bel ouvrage de Calmeil (*la Folie considérée sous le point de vue pathologique, historique et judiciaire*, 2 vol.; Paris, 1845) qui a traité avec une érudition sûre et perspicace toutes ces questions. On peut aussi consulter le livre curieux et instructif de Simon Goulard (de Senlis) : *Histoires admirables et mémorables de notre temps;* Paris, chez Jean Houzé, 1600, t. I, I[re] partie, p. 43-61.

médiocre surprise, presque tous portaient la marque du diable. » (Grégoire de Toulouse.)

En Savoie, à peu près à la même époque (1574), on brûla beaucoup de sorciers. Lambert Daneau (1), qui nous raconte brièvement leur histoire, nous dit qu'en un an on brûla plus de quatre-vingts sorciers dans la seule ville de Valery. Il ne nous dit pas combien on en fit périr pendant ce temps dans les autres villes; mais on peut supposer qu'il en fut exécuté un grand nombre. « En Savoie, on les appelle Eryges, du mot Erinnis, comme je crois, qui signifie diablerie, furie infernale et envie de tuer quelqu'un; combien que quelques-uns aiment mieux les appeler Iriges, du mot grec Iynx, qui signifie certaines espèces d'oiseaux hideux et effroyables, qui vont seulement de nuit, comme font ces sorciers quand ils vont en leur synagogue. » En général, ces sorciers étaient de pauvres pâtres : « si épais qu'on ne les peut dénicher quoiqu'il s'en fasse une diligente perquisition, et une plus rigoureuse justice. » D'ailleurs ils ne se recrutaient pas seulement parmi les gens du peuple, mais encore « parmi les gentilshommes, damoiselles, gens savans et qui ont bruit d'avoir bien étudié. » Daneau ajoute que la sorcellerie est en Savoie un mal très ancien, et que depuis Irénée ce pays est fameux par ses sorciers. Nous avons assez insisté sur les procès faits aux sorcières pour ne pas revenir sur ceux de Savoie. C'est toujours le même délire, la même confession de visions fantastiques, de diables noirs, blancs, verts, baillant des poudres magiques, avec la torture et le bûcher pour épilogue.

Les procès de sorcellerie en Lorraine (1580-1595) nous sont connus par le livre de Nicolas Rémi (2). Nicolas, ainsi qu'on peut le voir par le seul titre de son livre, n'est pas doux pour les sorcières. Comme tous ses contemporains, il est d'une crédulité admirable. Il croit au diable, et il a de bonnes raisons pour y croire; car pendant sa jeunesse, comme il passait sa nuit à jouer avec ses camarades à Toulouse, un démon s'amusait à leur jeter des pierres aux jambes,

(1) *Deux Traités nouveaux, très utiles pour ce temps. Le premier touchant les sorciers, augmenté de deux procès extraits des greffes pour l'éclaircissement et confirmation. Le second contient une brève remontrance sur les jeux de cartes et de dés,* chez Jacques Baumet, 1569.

(2) Nicolas Rémi, conseiller intime du sérénissime duc de Lorraine, *Démonolâtrie d'après les jugemens, suivis de mort, d'environ neuf cents personnes qui, pendant l'espace de quinze ans en Lorraine, payèrent de leur vie leur crime de sortilège;* Cologne, chez Henry Falckenburg, 1596. (Bibl. nat. R. 2569). Dans le même volume on trouve un traité de Georges Pictor, docteur-médecin de la curie impériale à Ensisheim (Haute-Alsace) : *des Démons qui se réunissent à certaines périodes lunaires* et un *Abrégé de magie cérémoniale* (incomplet), chez Henry Pierre; Bâle, 1562.

et les incommodait fort. De vrai, ce démon n'était pas des pires, car, s'il était importun, au moins ne faisait-il aucun mal. Rémi en conclut que le diable est partout, dans les temples les plus saints, dans les cellules des anachorètes, au milieu des saints conciles. A force de croire au diable, on finit par ne plus croire à Dieu.

En Lorraine, Rémi retrouva le démon. Cette fois il s'agissait de le combattre, et on peut être assuré que Rémi ne s'en fit pas faute. Les moindres indices lui servent pour retrouver la trace de Satan. Un jour, Catherine souffle sur un charbon allumé près du visage de Lolla, qui était enceinte. Par ce maléfice, Lolla ressentit aussitôt les douleurs de l'enfantement et put à peine rentrer au sien domicile devant que d'accoucher. Catherine est prise et brûlée comme sorcière. — Jeanne prend une coquille d'escargot et la réduit en poudre; cette poudre fait mourir tous les moutons de Barbara. Sur ce point Rémi disserte fort savamment. Cette poudre était-elle nuisible en elle-même ou par l'intention de nuire? En fut-il comme de cette fontaine de Dodone, dont parle Pline, où les flambeaux éteints s'allumaient et où s'éteignaient les flambeaux allumés? Le savant conseiller de Lorraine restant indécis, il nous est bien permis de ne pas résoudre la question. Des voyageurs s'égarent la nuit, et ne peuvent retrouver leur chemin, c'est la vieille femme qu'ils ont rencontrée tout à l'heure qui leur a jeté un sort. Ce qui préoccupe surtout Rémi, ce sont les effets des poudres magiques sur la santé. Il s'étend avec complaisance sur ce sujet, cherchant des exemples chez les anciens, parmi lesquels il a surtout lu et relu *l'Ane d'or* d'Apulée, et il prend pour argent comptant la fantaisie du romancier latin. Que les maladies aient une cause naturelle, simple, voilà ce que Rémi ne saurait admettre. En cherchant bien, on finit toujours par découvrir une sorcière. Un paysan est blessé par une épine, c'est une sorcière qui envenime le mal. Le mal guérit, c'est que la sorcière a eu peur. Un jeune enfant, debout près de la fenêtre, tend le bras pour prendre un nid d'oiseaux : il tombe et meurt des suites de sa chute. N'y a-t-il pas évidemment de la sorcellerie? Le pis de toutes ces sottises, c'est qu'elles se terminent toujours par un bûcher allumé.

La sorcière qui avait fait tomber l'enfant par la fenêtre était une vieille mendiante qu'on appelait l'ânière. On la prend, on l'interroge, on la torture. Pendant qu'elle est ainsi soumise aux horreurs de la question, la pauvre folle, les cheveux hérissés et la stupeur dans les yeux, regarde fixement un des angles de la salle : « C'est le démon, dit-elle, mon petit maître (*magistellus*), qui me regarde. Il a l'aspect féroce; ses doigts sont crochus et bifurqués comme ceux des crabes; sur son front s'élèvent deux cornes toutes droites. » En

vain Rémi, effrayé, écarquille les yeux pour découvrir Satan : il ne peut rien voir. L'astuce du diable fut telle qu'il ne se montra qu'à l'ânière sa complice. Une si méchante sorcière devait être brûlée : elle le fut en effet.

Parmi les femmes qu'on brûlait, les unes étaient folles, les autres hystériques. A ce titre, la marque du diable, c'est-à-dire l'anesthésie, était le plus souvent constatée. On faisait cette recherche avec d'autant plus de soin que c'est l'indice le plus grave de sorcellerie, et qu'aucune confession ne vaut la trace de la griffe de Satan. Rémi remarque avec raison que l'insensibilité est souvent accompagnée d'anémie. On a beau piquer et couper la peau où le diable a mis sa griffe, c'est à peine s'il s'écoule quelques gouttes de sang, tandis que, tout autour de la marque diabolique, le sang, dès qu'on a fait une plaie, jaillit abondamment. Enfin l'anesthésie n'occupe que la peau, les parties profondes restent sensibles.

Pour échapper aux douleurs de la torture ou du bûcher, certaines prisonnières essaient de se tuer (rien de plus commun que le suicide dans la folie et dans l'hystérie). Souvent ces desseins aboutissent, grâce à la protection du diable : quelquefois au contraire la tentative de suicide avorte, Dieu dans sa clémence permettant que les infâmes sorcières soient brûlées. Il est encore un autre moyen de se soustraire aux douleurs de la question, c'est de se graisser le corps avec des onguens diaboliques et des poudres maudites (contenant probablement de la mandragore ou de la belladone). Il peut même arriver que des geôliers infidèles vendent ces graisses aux accusées. Elles supportent ainsi plus facilement la douleur, ce dont Rémi, naturellement, prend grande indignation. Il s'étonne surtout de voir certaines femmes envahies, pendant qu'on leur fait subir la question, par une sorte de léthargie avec une insensibilité complète. Il est probable que cette léthargie diabolique n'était que la fin de l'attaque démoniaque, analogue à celle que nous avons décrite dans la première partie de cette étude.

A la fin de son livre, Rémi s'indigne contre ceux qui seraient tentés d'être indulgens pour les sorcières. Malheur à ceux qui veulent amoindrir le châtiment d'un crime si horrible et exécrable, alléguant pour excuse l'âge, le sexe, l'imprudence ou la frayeur des criminelles! « Tant d'impiétés, de maléfices, de monstrueuses passions, ne peuvent être justement punies que si l'on emploie tous les tourmens d'abord et le bûcher ensuite. »

Sur l'épidémie de sorcellerie du Jura, nous avons, par Boguet, qui malheureusement eut à juger beaucoup de sorciers dans cette contrée, des détails assez précis. Boguet, comme tous les contem-

porains, et plus spécialement les magistrats, croit aveuglément aux démons et à leur puissance. Cette puissance n'a pas de limite. « Il n'y a théologien qui puisse mieux interpréter la sainte Écriture qu'eux ; il n'y a jurisconsulte qui sache mieux que c'est des testamens, des contrats et des actions ; il n'est médecin qui entende mieux la composition des corps humains et la vertu des cieux, des étoiles, des oiseaux, des poissons, des arbres, des herbes, des métaux et des pierres. » Le diable peut tout. Voilà son axiome fondamental : voilà la base inattaquable de tous ses jugemens. Aussi, plus une accusation est absurde, plus elle paraît vraisemblable au grand juge. Il raconte très sérieusement l'histoire d'une pomme placée sur la margelle d'un pont, et de laquelle sortait un bruit et tintamarre si grand que l'on avait horreur de passer par là ; heureusement quelqu'un, plus hardi que les autres, prit un long bâton et jeta la pomme dans le lac. Pourquoi cette pomme était-elle si bruyante? c'est que, depuis la faute d'Ève, la pomme est un fruit cher au diable, et des sorciers avaient placé celle-là sur le pont afin de mettre à mal quelque chrétien.

C'est à Saint-Claude, dans le Jura, à quelques lieues de Ferney, que les sorciers avaient machiné leurs trames : c'est là que Henri Boguet tint assises de justice. Quelle justice, grand Dieu ! Il suffit, pour être édifié sur son compte, de relire la citation que nous avons faite précédemment. Françoise Secrétain, accusée par un enfant de huit ans, possède un chapelet dont la croix n'a que trois côtés ; d'où l'on tire un indice contre elle. Elle ne pleure pas pendant que le juge lui parle ; l'indice est plus grave encore. Elle a les yeux penchés contre terre pendant qu'on l'interroge ; assurément cela est grave, car elle se consulte à Satan sur ce qu'elle doit répondre au juge qui l'interroge. Enfin on lui coupe les cheveux ras : elle est terrifiée, et avoue tous ses crimes : 1° qu'elle avait baillé cinq démons à Louise Maillat ; 2° qu'elle s'était dès longtemps baillée au diable et que le diable avait la semblance d'un grand homme noir ; 3° que le diable... 4° qu'elle avait été une infinité de fois au sabbat, et qu'elle y allait sur un bâton blanc ; 5° qu'étant au sabbat, elle y avait dansé, et battu l'eau pour faire la grêle ; 6° qu'elle et Gros-Jacques Bocquet avaient fait mourir Louis Honoré d'une poudre que le diable leur avait baillée !

Voilà déjà deux coupables. Avec une louable persévérance, Boguet finit par en trouver d'autres. Thiévenne Paget, gardant des vaches aux champs, en perdit une ; comme elle se déconfortait, Satan s'adressa à elle et la gagna. Il en fit de même à Georges Gaudillon, qui se contristait de ne pouvoir conduire certains bœufs. Pierre Gaudillon, fâché de ce que sa faux ne coupait si bien que celle de

ses compagnons, se donna au diable (1). Satan apparut à l'instant à lui et le gagna. Claude Gaillard ayant soufflé contre Claude Perrier, tout aussitôt celle-ci tomba malade et enfin mourut. Tous ces malheureux, des fous, selon toute vraisemblance, sont saisis, interrogés, et ils confessent qu'ils vont au sabbat, les uns sur un bâton blanc, les autres sur un gros mouton noir, tantôt encore sur un bouc, sur un cheval, et le plus souvent par la cheminée. Quelquefois on va au sabbat à pied, quelquefois on n'y va pas du tout, et on y assiste cependant. Ainsi, un jour, « un mari s'aperçoit que sa femme pendant la nuit ne souffloit ni ne pipoit. Il l'espoinçonne, et s'aperçoit avec horreur qu'elle ne sent pas. » A ce moment, le coq chante, et l'épouse se réveille en sursaut. N'est-il pas évident qu'elle revient du sabbat? d'autant plus, ajoute judicieusement le mari, qu'il est mort du bétail à quelques miens voisins. Boguet, lui, n'admet pas qu'on puisse aller au sabbat en esprit seulement. Il semblerait alors qu'il dût conclure que cette femme n'est pas sorcière. Point du tout, c'est une sorcière, mais qui n'a pas été au sabbat.

A ces accusées on en joignit deux autres, dénoncées aussi par Françoise : Pierre Uvillermoz et Rolande Duvernois. « Cette Rolande, amenée devant le juge, se mit à japper comme un chien, roulant les yeux dans la tête avec un regard affreux et épouvantable. On jugea qu'elle étoit non-seulement sorcière, mais possédée, ce qui fut confirmé, car il lui fut impossible de prononcer le saint nom de Jésus. » On dut procéder alors, avant la punition de la sorcière, à l'exorcisme de la possédée. Le prêtre arrive, conjure le démon de lui dire son nom ; le démon, non sans difficulté, répond qu'il s'appelle Chat, qu'ils étaient deux, que son compagnon se nommait Diable. Alors se livre un combat entre le prêtre et Satan. Le prêtre s'aidait de prières et de conjurations, le diable se défendait avec blasphèmes et moqueries. C'était une chose étrange de voir comme il se servait du corps et des membres de la possédée. Tantôt elle regardait le prêtre de travers, tantôt elle lui faisait la grimace, et tordait la bouche en se moquant de lui. Enfin, le soir, un des démons sort par la bouche sous la forme d'une limace noire qui fait deux ou trois tours en terre et disparaît. Par malheur, le Chat restait encore, et celui-là fut plus opiniâtre. Le prêtre, à force d'exorcismes, finit par l'exaspérer; de sorte qu'après force contorsions, jappemens, hurlemens, il se décida à quitter le corps de Rolande. Restait la sorcière, qui fut brûlée le 7 septembre 1600. « Mais comme l'on sortit cette femme hors de prison, l'air à l'instant

(1) C'est de là évidemment que vient l'expression populaire : *on se donne au diable*, quand on ne réussit pas à faire ce qu'on a entrepris.

s'obscurcit de nuées fort épaisses qui vinrent se résoudre en pluies si abondantes qu'à peine put-on allumer le feu pour la brûler. » Les autres complices du diable furent brûlées comme Rolande, mais Satan ne leur fit pas la même faveur, et aucune pluie ne tomba pour éteindre le bûcher.

Boguet, en homme prudent, n'a pas voulu laisser perdre les fruits de son expérience judiciaire, et à la fin de son livre il adresse, sous forme d'aphorismes, quelques bons conseils à ceux qui doivent juger des sorcières. Nous ne rapporterons que celui-ci : « Art. 63. Non-seulement il faut faire mourir l'enfant sorcier qui est en âge de puberté, mais encore celui qui est au bas (au-dessous de douze ans) si on reconnoît qu'il y ait de la malice en lui. Bien est vrai que je ne voudrois pas pratiquer en ce cas la peine ordinaire des sorciers, mais quelqu'autre plus douce, comme la corde. »

Vers la fin du XVIe siècle, ce ne sont plus les inquisiteurs et les prêtres qui ont la direction des procès de sorcellerie; la justice civile, au moins en France, prend le premier rang. Bien plus, des prêtres seront accusés de sorcellerie et périront sur le bûcher. Déjà auparavant il y avait eu quelques exemples de prêtres sorciers; le curé de Soissons, par exemple, dont parle Froissart, qui baptisa un crapaud, lui bailla l'hostie consacrée, et, pour ce, fut brûlé tout vif. Le curé de Saint-Jean-le-Petit, à Lyon, avait été brûlé en 1548 pour avoir dit et confessé qu'il ne consacrait point l'hostie quand il disait la messe afin de faire damner ses paroissiens. Bodin, et surtout de Lancre, estiment que ces châtimens sont fort justes. « Quand le prêtre s'oublie jusque-là de se dédier à Satan, la peine ne peut être assez grande. » De Lancre nous raconte l'histoire de messire Pierre Aupetit, âgé de cinquante ans, et prêtre depuis trente ans; ce malheureux, étant accusé de sorcellerie par le sénéchal du Limousin, n'avoue rien d'abord. Mais à la torture, il confesse des choses étranges : que le diable lui apparaissait en forme de mouche, de papillon, de chat; qu'il lui avait tourné le petit doigt, et rendu si raide qu'il ne pouvait le plier; qu'il allait au sabbat, et lisait dans un livre imprimé avec des mots étranges qu'il n'entendait nullement. Le pauvre Aupetit, dégradé d'abord par l'évêque de Limoges, est ensuite brûlé tout vif avec force amendes.

Au commencement du XVIIe siècle, dans cette partie du pays basque français qu'on appelle le Labourd, il y eut une effroyable épidémie de démonomanie. Un seigneur de Santa-Fé, chez qui on avait fait le sabbat, et à moitié fou, alla demander assistance au Parlement de Bordeaux. Une commission royale fut donnée à deux magistrats de cette assemblée, MM. d'Espagnet et de Lancre. Mais bientôt d'Espagnet dut retourner à Bordeaux. De Lancre reste

seul en face d'une multitude de sorciers, de sorcières, de démons, au milieu d'une population hostile, qui ne parle pas français, et dont il ne comprend pas la langue. Il s'acquitte néanmoins fort bien de sa tâche, puisqu'en quatre mois il parvient à faire brûler près de quatre-vingts sorcières. Il est si satisfait de son triomphe qu'il ne veut pas que le souvenir en soit perdu. C'est pour cela qu'il écrit son fameux livre sur l'Inconstance des démons, titre assez obscur, encore qu'il ait pris soin d'essayer de l'expliquer au début de son ouvrage (1). Grâce à ce livre, on peut faire l'histoire de l'épidémie démoniaque du Labourd. Après tout l'historien paraît sincère. Michelet en parle comme d'un galantin, bel esprit, et coureur de ruelles. Ce caractère n'apparaît pas bien clairement dans le livre de de Lancre, et, à mon sens, rien ne prouve qu'il ait séduit de jeunes sorcières, comme Michelet l'en accuse un peu légèrement.

Malgré la crédulité de de Lancre et sa facilité à admettre toutes les histoires qu'on vient lui raconter, il est déjà de son siècle par une certaine indifférence pour l'autorité religieuse et les tribunaux de l'inquisition. Il parle au nom d'un principe tout différent, au nom du roi et de la loi. « Le prêtre, dit-il, perd son privilège, s'il a composé ou affiché par les carrefours quelque libelle diffamatoire, à plus forte raison, s'il est sorcier et s'il favorise les sorciers. » Malgré l'évêque de Bayonne, on saisit cinq prêtres fortement soupçonnés d'aller au sabbat. Heureusement, dit Michelet, le diable secourut les accusés mieux que l'évêque. Comme il ouvre toutes les portes, il se trouva un matin que cinq des huit échappèrent. Les commissaires, sans perdre de temps, brûlèrent les trois qui restaient. L'un de ces prêtres, nommé Bocal, n'avait que vingt-sept ans. La plus grosse charge qu'il eut contre lui fut que « sa mère, ses sœurs et toute sa famille étaient sorciers et diffamés de tout temps de ce crime. Lorsqu'il eut dit sa première messe, il avait rendu l'argent des offrandes à sa mère, en récompense de ce qu'elle l'avait dès sa naissance voué au diable, comme font la plupart des autres mères sorcières. »

On peut, jusqu'à un certain point, par le caractère des habitans du Labourd, expliquer comment une épidémie de sorcellerie put

(1) *Tableau de l'Inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traité des sorciers et de la sorcellerie. Livre très utile et nécessaire non-seulement aux juges, mais à tous ceux qui vivent dans les lois chrétiennes, avec un discours contenant la procédure faite par les inquisiteurs d'Espagne et de Navarre à cinquante-trois magiciens, apostats, juifs et sorciers en la ville de Logrogne en Castille, le 9 novembre 1610, en laquelle on voit combien l'exercice de la justice en France est plus juridiquement traité, et avec de plus belles formes, qu'en tous autres empires, royaumes, républiques et états,* par Pierre de Lancre, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux, à Paris, chez Nicolas Buon, in-4°, 1613.

sévir parmi toute la population. De Lancre nous fait, des Basques, une description qui ne laisse pas que d'être intéressante. « Le Labourd, dit-il, est une côte de mer qui rend les gens rustiques, rudes et mal policés, desquels l'esprit volage est attaché à des cordages et banderolles mouvantes comme le vent, qui n'ont autres champs que les montagnes et la mer, autres vivres et grains que du millet et du poisson, ne les mangent sans autre couvert que celui du ciel, ni sur autres nappes que leurs voiles. Bref, leur contrée est si infertile qu'ils sont contraints de se jeter dans cet élément inquiet, logeant toute leur fortune sur les flots qui les agitent nuit et jour, qui fait que leur commerce, leur conversation et leur foi est du tout maritime. Toujours hâtés et précipités, ils se jettent presque tous à cet inconstant exercice de la mer, et méprisent le constant labeur et culture de la terre. Et bien que nature ait donné à tout le monde la terre pour nourrice, ils aiment mieux, légers et volages qu'ils sont, la mer orageuse que cette douce et paisible déesse Cérès. »

Si quelque part il y a eu un sabbat, et nous savons que la chose est fort douteuse, c'est assurément dans le Labourd, en 1609. Pour peu que l'on ne soit pas bien convaincu que les hystériques savent mentir impudemment, délirer en conservant toutes les apparences de la raison, pour peu que l'on oublie que l'hallucination d'un fou lui paraît une vérité incontestable, on s'imaginerait que le sabbat a réellement existé, tant sont précises les descriptions qu'en donnent les sorcières. « Le sabbat est comme une foire de marchands mêlés, furieux et transportés, qui arrivent de toutes parts, une rencontre et mélange de cent mille sujets d'une nouveauté effroyable, qui offense l'œil et soulève le cœur. Il s'en voit de réels et d'autres prestigieux; aucuns plaisans, mais fort peu, comme sont les clochettes et instrumens mélodieux qu'on y entend, qui ne chatouillent que l'oreille, et ne touchent rien au cœur. Les courriers ordinaires du sabbat sont les femmes : elles volent et courent, échevelées comme furies, ayant la tête si légère qu'elles n'y peuvent souffrir couverture. On les y voit nues, ores graissées, ores non : elles arrivent ou partent perchées sur un balai, ou portées sur un banc, un pauvre enfant ou deux en croupe. Et lorsque Satan les veut transporter en l'air, ce qui n'est encore donné qu'aux plus suffisantes, il les élance comme fusées bruyantes, et, en la descente, elles fondent bas cent fois plus vite qu'un aigle ou un milan ne sauroit fondre sur sa proie. Les enfans sont les bergers qui gardent chacun la bergerie des crapauds, que chaque sorcière qui les mène au sabbat leur a donné à garder. On y voit encore de grandes chaudières pleines de crapauds et vipères, cœurs d'enfants non

baptisés, chair de pendus, et autres horribles charognes, et des eaux puantes, pots de graisses et de poisons, qui se prêtent et se débitent à cette foire, comme étant la plus précieuse marchandise qui s'y trouve. Avec des chansons d'une composition si brutale et en termes et mots si licencieux et lubriques que les yeux se troublent, les oreilles s'étourdissent, et l'entendement s'enchante de voir tant de choses monstrueuses et qui s'y rencontrent à la fois. Le diable s'y représente parfois en bouc, puant et barbu, quelquefois en tronc d'arbre épouvantable, et il y paroît écartelé et comme estropiat et sans bras. Que s'il y paroît en homme, c'est un homme gehenné, tourmenté, rouge et flamboyant comme un feu qui sort d'une fournaise ardente, homme effacé duquel la forme ne paroît qu'à demi, avec une voix cave, morfondue et non articulée, mais impérieuse, brûlante et effroyable; enfin on y voit en chaque chose tant d'abominables objets, tant de forfaits et crimes exécrables que l'air s'infecteroit, si je les voulois exprimer plus au long, et peut-on dire sans mentir que Satan même a quelque horreur de les commettre et il tient les enfans éloignés, de peur de les rebuter pour jamais par l'horrible vue de tant de choses. »

Toute cette fantasmagorie disparaît au chant du coq, sentinelle qui découvre les mauvais desseins de l'ennemi du genre humain. Voici les vers que de Lancre a faits sur ce sujet, mêlant, comme on voit, le grave au doux et l'agréable à l'utile.

Les démons courans qui se mirent
Dans les ténèbres de la nuit,
Quand du coq ils oyent le bruit,
Tout épouvantés se retirent.

C'est l'approche qui les tourmente,
Du jour, du salut, et de Dieu,
Qui fait abandonner le lieu
Aux sergens de la noire tente.

Dieu montra du coq la puissance
A saint Pierre, lui prononçant
Qu'au troisième cri de son chant
Il nieroit sa connoissance.

De là nous croyons que c'est l'heure
Que Jésus revint des bas lieux,
Quand le coq chantant si joyeux
De sa venue nous asseure.

Pour frapper de terreur Satan et ses complices, les commissaires royaux dressent l'échafaud sur la place même où Satan tenait le sabbat. Chaque fois qu'on menait une sorcière au supplice, elle était accompagnée de toute sa famille, « de sorte qu'étant perchée

au haut de la potence, elle voyoit père, mère, tantes, mari, femmes, sœurs, frères, filles, nièces, et une infinité d'autres parens, lesquels, la larme à l'œil, la convioient de se dédire. » Mais presque toutes, au moment de mourir, rétractent leurs aveux.

Cela n'embarrasse pas de Lancre. Vraiment cette rétractation est peu de chose. N'a-t-on pas des preuves plus certaines? N'a-t-on pas surtout cette preuve infaillible de sorcellerie, le stigmate du diable? Le commissaire du roi, dans son récit, s'étend sur la recherche de cet indice, et les détails qu'il donne ont un grand intérêt médical; car la marque du diable, c'est l'anesthésie, c'est-à-dire la preuve de l'hystérie. Ainsi, par un étrange retour, ce qui, au XVIIe siècle, était un indice de crime est aujourd'hui une preuve d'innocence. Deux personnes aident de Lancre à découvrir le stigmate diabolique : un chirurgien étranger, qui y devint merveilleusement entendu et suffisant, et une jeune fille de dix-sept ans, nommée Morguy, à laquelle Michelet, on ne sait pas trop pourquoi, fait jouer un rôle très important dans les procès du Béarn. Le chirurgien était pour les vieilles sorcières; on avait trouvé raisonnable « d'éteindre en lui la concupiscence que certaines explorations peuvent amener, et on lui faisait seulement voir *des charognes en vie*, si horribles, que le diable lui-même devait en avoir dégoût. » Pour constater la marque satanique, on prend une aiguille, une épingle, une alène, et on cherche par tout le corps la place où le diable a mis sa griffe. De Lancre dit que souvent cela est cruel, une espèce de *bourrelage*, mais il ne s'étend pas sur cette vaine émotion. D'ailleurs certains faits sont par lui bien observés. Quelquefois, dit-il, tout le corps est une seule marque; fait intéressant qui montre bien qu'il y avait des anesthésies totales, et probablement aussi des hémi-anesthésies. Quelquefois, au bout de quelques jours, la marque a disparu. Quelquefois elle est toute superficielle. Souvent aussi, malgré la blessure, il ne s'écoule pas de sang. Tous ces détails sont fort exacts et concordent bien avec ce que nous savons de l'hystérie. Point de doute que, si on examinait avec les méthodes d'autrefois les pauvres malades de la Salpêtrière, on les trouverait presque toujours marquées. On pourrait ainsi décrire la forme de la griffe du diable, constater qu'elle est passagère, qu'elle va en augmentant ou en diminuant d'étendue. Pour expliquer ces irrégularités qu'il ne comprend pas, de Lancre a recours à l'explication ordinaire. « Quant aux marques des sorciers, Satan les imprime, les efface et quelquefois ne les marque pas du tout, selon qu'il reconnoît la chose lui être plus avantageuse. » Notre magistrat acquit ainsi une grande expérience, de sorte que, plus tard, lorsqu'il retourna à Bordeaux, Messieurs de la Tournelle le consultaient dans les cas

difficiles. Une jeune fille de dix-sept ans avait été examinée en vain. De Lancre fut très habile : il trouva que l'œil gauche était plus hagard que l'autre, et qu'il y avait dans la pupille de l'œil un petit nuage qui semblait une patte de crapaud.

Au reste, les preuves ne manquent pas pour affirmer que les femmes, jeunes ou vieilles, examinées ou brûlées par de Lancre, étaient de véritables hystériques. Elles sont hardies, cyniques, sans pudeur, contant les circonstances les plus obscènes avec une telle liberté qu'elles semblent faire gloire de ces détails. Elles prennent un singulier plaisir à tout raconter. « Elles ne rougissent point, quelqu'impudente question ou sale interrogatoire qu'on leur fasse. »

Comme ceux qui les ont précédés, Sprenger, Boguet, Bodin, Le Loyer, les commissaires royaux au pays de Labourd sont froidement cruels, et la pitié ne saurait les émouvoir. La déposition des enfans d'une sorcière suffit pour la faire condamner. Un enfant de huit ans, et encore d'âge plus bas, marqué de marques insensibles, est un témoin fort croyable. Les enfans eux-mêmes sont punissables; s'ils vont au sabbat, ils seront fouettés trois fois auprès du bûcher où on brûle leurs parens; s'ils ont fait du poison, ils seront condamnés à mort. Quant aux sorcières qui se repentent, outre qu'elles sont fort rares, il ne faut leur pardonner qu'à bon escient, c'est-à-dire après s'être assuré qu'elles ne recommenceront pas. En effet, presque toutes les sorcières repenties retournent à leur crime, de sorte qu'en général le pardon est une mauvaise mesure.

En somme, si de Lancre eut la satisfaction de faire brûler beaucoup de sorcières, il eut le regret d'en laisser échapper un grand nombre. Elles se sauvèrent en Espagne, par delà les Pyrénées. A Logrono, il y eut cinq sorcières brûlées en 1610. Mais les inquisiteurs d'alors se montrèrent plus humains que Messieurs du Parlement de Bordeaux. La plupart des sorcières d'Espagne échappèrent. Quant à de Lancre, il s'est consolé en écrivant son livre, et en vantant la supériorité de la justice du roi sur celle des gens d'église.

Après les exécutions du pays basque et de Logrono, on n'allumera plus de bûcher collectif. On brûlera isolément quelques sorciers, Gaufridi, Urbain Grandier et d'autres, mais on ne jettera pas aux flammes toute une population (1). La sorcellerie elle-même

(1) Il faut excepter les sorcières d'une province de Suède. Dans l'année 1670, c'est-à-dire il y a deux siècles, on y brûla jusqu'à quatre-vingt-cinq sorcières (Calmeil). Au demeurant, il est probable qu'en compulsant les archives communales, non-seulement de la France, mais des autres pays d'Europe, on trouverait des exécutions pour crime de sorcellerie beaucoup plus nombreuses qu'on le suppose. M. Ch. Potvin a trouvé dans les registres de plusieurs villes de Belgique des documens intéressans, où sont décrits des raffinemens de cruauté qu'on ne peut lire sans émotion. — *Albert et Isabelle. Fragmens de leur règne*, par Ch. Potvin; Paris, 1861.

prendra une autre forme : on n'alléguera plus les faits absurdes, invraisemblables, que Sprenger, Nider et leurs successeurs laïques admettent si naïvement. Le siècle de Descartes et de Pascal n'est pas celui de la crédulité absolue. On voit cesser le sabbat, les loups-garous, les maléfices, tous ces méfaits de Satan qui paraissent à de Lancre, en 1610, des réalités indiscutables, et pour lesquelles le bûcher est la seule punition assez forte. Désormais Satan n'a plus qu'une manière d'être, c'est la possession. Chassé du monde, il se réfugie chez les jeunes religieuses hystériques.

Il est facile de comprendre la raison de cette défaite partielle. Les maléfices et les changemens d'hommes en bêtes sont des superstitions grossières. Au milieu de toutes les balivernes qui effrayaient tant Bodin, on ne saurait trouver un seul fait vrai, palpable, évident, qu'on relate avec procès verbal et signature des autorités. Les temps se sont corrompus tellement qu'il faut maintenant à une accusation un point d'appui solide et inattaquable. Ce point d'appui, on le trouve chez les possédées. Voilà une femme qui pousse des hurlemens et des cris farouches, qui se démène dans des contorsions inouïes, qui rejette, insulte, frappe les choses les plus saintes. Bien plus, ses compagnes, et généralement ses compagnes de cloître, car c'est une religieuse, font comme elle, parlent de démons qui les hantent, qui les poussent à exécuter des bonds étranges et à vociférer d'horribles blasphèmes. Voilà un fait positif qui défie toute incrédulité. Osez donc soutenir qu'il n'y a pas là un effet du diable, et que ces effrayans symptômes sont dus à une maladie du cerveau. Il faut presque arriver jusqu'à Pinel (1800) pour que la possession diabolique soit définitivement reléguée au nombre des formes de l'aliénation mentale.

Les procès de sorcellerie intentés ainsi à un seul individu ont plus d'intérêt peut-être que les procédures exercées contre toute une bourgade. Ce sont de véritables drames qui finissent, comme les drames du boulevard, après des péripéties diverses, par la mort violente, théâtrale, du principal personnage. La France a eu le privilège de ces sortes de scènes. De 1610 à 1640, il y a eu trois procès, inégalement célèbres, celui de Gaufridi (1610), celui d'Urbain Grandier (1634) et celui de Boullé (1638).

Quelque temps après que Romillion, protestant converti, honnête et bon prêtre, eut fondé l'ordre des ursulines, à Aix, en Provence, deux des religieuses de ce couvent furent prises de mouvemens extraordinaires et d'autres symptômes merveilleux. On peut deviner que ces symptômes sont tout à fait analogues à ceux que nous avons décrits déjà, en parlant de l'hystéro-épilepsie. Conformément à la croyance générale, Romillion supposa que ces

religieuses étaient possédées. Il essaya de les exorciser, mais il ne réussit pas, et les démons continuèrent à tourmenter les deux ursulines. Convaincu de son impuissance, le pauvre Romillion dut recourir à de meilleurs exorcistes. Les deux possédées, Louise Capeau et Madeleine de la Palud, fille d'un gentilhomme provençal, furent menées au couvent de Sainte-Baume, à l'inquisiteur Michaélis (1). Michaélis, ne se croyant pas lui-même assez fort, appela un dominicain flamand, le père Domptius. Il était de Louvain, dit Michelet, il avait déjà exorcisé, et était ferré en ces sottises. Louise, plus folle que méchante, mais méchante dans sa folie, avoue qu'elle a trois diables : Verrine, bon diable, catholique, léger, un des démons de l'air; Léviathan, mauvais diable, raisonneur et protestant; enfin un autre, celui de l'impureté. Le sorcier qui a donné ces diables, c'est le prince des magiciens d'Espagne, de France, d'Angleterre et de Turquie; c'est le prêtre Louis Gaufridi, alors curé de l'église des Accoules à Marseille. Madeleine, poussée par Louise et affolée de terreur, fait le même aveu. Elle reconnaît que Gaufridi a abusé d'elle par magie, et qu'il lui a envoyé toute une légion de diables, c'est-à-dire six mille six cent soixante-six (2). Michaélis, moine, qui détestait Gaufridi, prêtre séculier (3), profite de l'occasion qui lui est offerte. Il va dénoncer le magicien au parlement de Provence. Gaufridi était soutenu par les capucins, par l'évêque de Marseille et tout le clergé; mais le parlement et l'inquisition font cause commune et finissent par obtenir qu'on leur livre le curé des Accoules. Il est amené comme un coupable à Aix devant Madeleine de la Palud.

Sur quoi est fondée l'accusation? Sur les visions d'une hystérique. Madeleine est folle. Ses accès démoniaques ne diffèrent en rien des accès hystéro-épileptiques de la Salpêtrière. Toutes ses accusations sont des fantaisies absurdes, de même nature que les vociférations incohérentes des filles hystériques pendant leur délire. « A l'exorcisme, dit Michaélis, Béelzébut continuoit à tourmenter Madeleine, la jetant à terre sur son ventre, puis en arrière, sur le dos, avec violence, puis jusqu'à trois et quatre fois la prenoit au gosier pour

(1) C'est Michaélis qui nous a raconté cette histoire : *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien;* Lyon, 1614, in-8°. Michaélis a encore composé un autre ouvrage intitulé : *Pneumalogie ou discours des esprits en tant qu'il est besoin pour entendre et résoudre la matière difficile des sorciers, comprise en la sentence contre eux donnée en Avignon l'an 1582,* in-8°; Paris, 1587. Les mémoires du père François Domptius sur le procès de Gaufridi sont de 1610; Paris.

(2) Il faut lire dans *la Sorcière* de Michelet, pages 233-259, le récit de toute cette sombre histoire.

(3) *Homo homini lupus, mulier mulieri lupior, sacerdos sacerdoti lupissimus,* dit un proverbe du moyen âge.

l'étrangler. Au dîner, les diables lui donnèrent la torture et la tourmentèrent par continuels mouvemens de la tête jusqu'à terre; et au souper, lui donnèrent la même torture durant une heure, lui tournant les bras et les jambes et puis tout le corps, faisant cliquer les os, et bouleversant toutes les entrailles; la torture finie, l'assoupirent tellement qu'elle sembloit morte. »

Que Madeleine ait été séduite par Gaufridi, à qui elle avait été confiée par Mme de la Palud, sa mère, étant encore toute petite fille, cela est possible, mais non prouvé, comme le croit Michelet. Il ne faut pas tenir compte, pour charger un malheureux, des soi-disant révélations d'une hystérique. Ces révélations sont les hallucinations du délire et n'ont aucune réalité. D'ailleurs, ce n'est pas Madeleine qui accuse Gaufridi, c'est surtout Louise, qui l'appelle le prince des sorciers. « Il est plein d'iniquités. Il feint de s'abstenir de la chair, et toutefois il se soûle de la chair des petits enfans. O Michaélis, les petits enfans qu'il a mangés, les autres qu'il a suffoqués, et puis après déterrés, pour en faire des pâtées, crient tous vengeance devant Dieu pour des crimes si exécrables. » Quant à Madeleine, dans l'intervalle de ses accès, elle est saisie d'horreur en pensant que par elle Gaufridi mourra. A plusieurs reprises, elle essaie de se tuer, mais le courage lui manque, et, à trois reprises différentes, ses tentatives de suicide échouent. Dans ses accès et surtout en présence de Louise, dont le délire exalte le sien, Madeleine lance des imprécations contre Gaufridi. Triste et lamentable spectacle que celui de ces deux folles accusant un innocent de crimes imaginaires! Après que Louise accuse Gaufridi de manger des petits enfans, Madeleine ajoute en riant, et en se gaussant : « Il s'en soucie bien de votre merluche et de vos œufs, il mange de bonne chair de petits enfans qu'on lui apporte invisiblement de la synagogue. » Le pauvre prêtre jure par le nom de Dieu, par la Vierge et par saint Jean-Baptiste que toutes ces accusations sont fausses. « Je vous entends, dit Madeleine. Parlant de Dieu le Père, vous entendez Lucifer; par le Fils, Béelzébut; par le Saint-Esprit, Léviathan; par la Vierge, la mère de l'Antechrist, et le diable, précurseur de l'Antechrist, vous l'appelez saint Jean-Baptiste. »

Gaufridi sentit qu'il était perdu. Le courage lui manqua. A la torture, peut-être même avant la torture, il avoua tout; oui, tout, c'est-à-dire des crimes qu'il n'avait pas commis. Il avoue que le diable lui a apparu, lui a fait des visites fréquentes, l'attendant à la porte de l'église, que plus de mille femmes ont été empoisonnées par le souffle irrésistible que Lucifer lui a donné. « J'avoue, dit-il encore, que lorsque je voulois aller au sabbat, je me mettois la nuit à ma fenêtre toute ouverte, je sortois de ma





chambre, et Lucifer me prenoit, et en un instant, je me trouvois transporté au sabbat, y demeurant quelquefois une, deux, trois, quatre heures. » On chercha sur son corps la marque du diable. Quand on lui ôta le bandeau placé devant ses yeux, il apprit avec horreur que par trois fois on avait enfoncé l'aiguille sans qu'il la sentît. Donc il était trois fois marqué du signe de l'enfer. L'inquisiteur ajouta : « Si nous étions en Avignon, cet homme seroit brûlé demain. »

Il fut brûlé. Le 30 avril 1611, à Aix, à cinq heures du soir, Louis Gaufridi, prêtre bénédictin en l'église des Accoules, fut dégradé. Le bourreau le conduisit en face de la grande porte de l'église; là, il dut demander pardon à Dieu, au roi et la justice. Sur la place des Prêcheurs, le bûcher était dressé. Le malheureux y monta, et quelques minutes après il n'était plus que cendres.

Trois religieuses que le délire de Louise et de Madeleine avait gagnées, et qui étaient atteintes d'accès démoniaques, finirent par guérir. Il n'en fut pas de même des deux principales héroïnes de ce drame. Madeleine de la Palud, devenue complètement folle, sortit du couvent. On la voyait marcher les pieds nus dans les rues de Carpentras, où elle demandait l'aumône de porte en porte. Quant à Louise, elle continua ses dénonciations. Les révélations de Verrine, son diable, firent brûler une pauvre fille aveugle nommée Honorée.

Le XVII[e] siècle commençait par de terribles cruautés, par les exécutions du pays de Labourd, de Logrono et la mort de Gaufridi. Mais les temps sont déjà changés. Au lieu d'exciter l'admiration générale, ces iniquités de la superstition provoquèrent la colère et le mépris, au moins des savans et des philosophes. C'est l'époque où Bacon fait paraître son grand ouvrage (1620), où Harvey régénère la physiologie (1628), où Descartes prépare son *Discours de la Méthode*. Quelle singulière contradiction entre ces livres immortels et les compilations de sottises qui avaient, il y a vingt ans à peine, marqué le début du siècle (Le Loyer, Boguet, Bodin, de Lancre)! Un jeune homme, âgé seulement de vingt-quatre ans, et qui plus tard devint célèbre, Gabriel Naudé (1), se fit l'interprète de tous ceux que la vieille crédulité n'aveuglait pas. Il entreprit de justifier les magiciens. Ce qu'on appelle la magie n'est rien qu'un fatras absurde. Virgile n'a jamais été un sorcier, Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Paracelse, sont des savans et non des magiciens. Agrippa lui-même, le plus expert enchanteur de nos derniers temps, n'est pas un nécromancien, un adepte de Satan,

(1) *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie;* à Paris, chez François Targa, 1625.

mais une des lumières de son siècle. Son fameux chien noir n'est pas le diable, mais un simple chien, très dévoué à son maître, et qui n'a rien de diabolique. Gabriel Naudé est singulièrement hardi dans ses appréciations. « Il semble, dit-il, que ce soit la propriété essentielle des philosophes mathématiciens et naturalistes d'être réputés magiciens, puisque les jurisconsultes et théologiens n'en ont jamais été accusés. Tous les pays qui avaient des gens doctes se pouvaient assurer d'avoir des magiciens, desquels nous voyons que, par le défaut des premiers, l'Allemagne s'est toujours montrée assez stérile. Comme s'il n'y avait pas d'autres écoles que les cavernes de Tolède, d'autres livres que les Clavicules (terme de magie), d'autres docteurs que les diables! » Quant aux livres de sorcellerie, Naudé les traite comme il convient. « C'est une chose étrange que Del Rio, Le Loyer, Bodin, de Lancre, Godelmann, qui ont été ou sont encore personnes de crédit et de mérite, aient écrit si passionnément sur les démons, sorciers et magiciens que de n'avoir jamais rebuté aucune histoire, quoique fabuleuse et ridicule, de tout ce grand nombre de fausses et absurdes qu'ils ont pêlemêlées sans discussion parmi les vraies et légitimes. Il seroit grandement à souhaiter qu'ils fussent dorénavant plus religieux à n'avancer aucune histoire qu'après en avoir soigneusement examiné toutes les circonstances, et qu'ils voulussent balancer toutes choses à leur juste prix et valeur, pour ne se laisser induire à faire un jugement sinistre de quelqu'un sans grande occasion, et à forger ces accusations frivoles, pleines de vent et de mensonges, puisque, quand on vient à les examiner de près, on trouve ordinairement que ce ne sont rien que pures calomnies, soupçons mal fondés et paroles vaines, légères et étourdies. »

De fait, la sorcellerie était morte (1625), et les procès qui se firent après cette époque doivent être considérés comme des anachronismes. C'est pour cette raison sans doute que le procès d'Urbain Grandier est si célèbre. La conscience publique, qui avait sommeillé jusque-là, s'est enfin éveillée. De là un grand retentissement et une générale émotion (1). Le procès d'Urbain Grandier ressemble au

(1) On en retrouve la trace dans les nombreux pamphlets publiés alors sur le procès de Grandier : *Extrait des registres de la commission, etc.* (Poitiers, 1634); *Traité de la mélancolie, tiré des réflexions de M... sur le discours de M. Duncan* (La Flèche, 1635). *Apologie pour M. Duncan contre le traité de la Mélancolie. Récit véritable de ce qui s'est passé à Loudun* (Paris, 1634); *Véritable relation, etc.* (Paris, 1634); *l'Ombre d'Urbain Grandier, sa rencontre avec Gaufridi* (in-8°, 1634); *la Démonomanie à Loudun* (Loudun, 1634); *Admirable changement de vie d'un jeune avocat* (in-12, Loudun, 1636); *Véritable relation, etc., par le père Tranquille* (in-12, La Flèche, 1634); *Interrogatoire de M. Grandier* (in-8°, Paris, 1634). Il faut joindre à ces livres l'*Histoire des diables de Loudun* (Amsterdam, 1694); *Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu*

procès de Gaufridi. Les personnages ont changé; mais le drame est le même. Des religieuses folles, hystériques, accusent un prêtre de les avoir ensorcelées, et le prêtre expie sur le bûcher ce crime imaginaire.

La scène se passe à Loudun, au couvent des ursulines. Les ursulines étaient des demoiselles nobles, assez instruites, ayant lu la Bible et parlant quelque peu le latin. L'une d'elles, Claire de Sazilly, était parente du cardinal de Richelieu; la supérieure, celle qui fut malade la première, s'appelait Jeanne de Belciel. La maladie épidémique qui sévit plus tard, et avec tant de fureur, parmi les religieuses, commença en 1631, et peut-être plus tôt. En tous cas, elle resta à peu près ignorée, connue seulement de Mignon, confesseur de la supérieure. Mignon fit comme Romillion à Aix; il essaya d'exorciser les diables; mais, n'y réussissant pas, il s'adjoignit un prêtre fanatique, nommé Barré, qui était curé de Saint-Chinon. Le premier exorcisme public a lieu le 11 octobre 1631 devant Guillaume de Cerisay, bailli de Loudun, homme d'un esprit ferme et d'un grand courage, et devant Mannoury, chirurgien, lequel joua dans toute cette affaire un assez vilain rôle. Les démons exorcisés disent qu'Urbain Grandier est le sorcier qui les a convoqués.

Ce Grandier, curé de Loudun, élevé par les jésuites de Bordeaux, était un orateur éloquent, passionné, de grande mine. Intelligent et orgueilleux, il avait par ses allures provocantes, son mépris de l'opinion vulgaire, plus que par ses mœurs trop galantes, mécontenté et excité contre lui une partie de la ville. Quant aux religieuses, on ne peut douter que cet homme d'un esprit supérieur et d'une grande renommée n'ait fait une vive impression sur leur imagination. Grandier dédaigne l'accusation que portent contre lui Mignon et Barré. Son supérieur de Bordeaux, le belliqueux évêque de Sourdis, ancien marin, ne fait que rire de ces histoires de diables. Le bailli, sa courageuse femme et un médecin nommé Duncan, avaient par des preuves irréfutables démontré la vanité de tous les motifs de l'accusation, de sorte que pendant l'année 1632 et le commencement de 1633, on put croire qu'Urbain Grandier était sauvé.

Les démons cependant n'en continuaient pas moins leurs ébats. La renommée porta le récit de leurs hauts faits dans toute la France.

(Amsterdam, 1716); *Examen et discussion critique, etc.* (Liége, 1749). On voit que c'est toute une bibliographie. Cependant il n'y a là qu'une indication sommaire.

Au moment où je corrige les épreuves de cet article, je reçois communication d'un livre qui va paraître dans quelques jours chez L. Baschet (Paris, 1880) avec ce titre: *Urbain Grandier et les Possédées de Loudun.* M. le docteur Legué a pu, sur un sujet si souvent traité, et qui paraissait épuisé, réunir un très grand nombre de précieux documens inédits. Malheureusement les limites que je me suis assignées m'empêchent d'entrer dans plus de détails.

On venait de Paris, de Marseille, de Lille, pour les voir à l'œuvre. Richelieu, voulant faire cesser ce désordre, envoya à Loudun M. de Laubardemont, comme commissaire royal, avec pleins pouvoirs (novembre 1633). Les historiens et les poètes ont été sévères pour Laubardemont, et l'ont accusé de poursuivre Grandier par animosité personnelle. Ils le représentent comme un sinistre bourreau. Il est possible que cette légende ne soit pas tout à fait conforme à l'histoire, et je m'imaginerais volontiers que Laubardemont, comme de Lancre, Boguet, Bodin, comme tous les grands juges et commissaires des parlemens, croyait à la possession démoniaque et à la sorcellerie de Grandier. Dans ce lamentable procès, si injuste, il semble que tout le monde a été de bonne foi, Grandier en niant, Mignon, Barré et Laubardemont en affirmant, les ursulines en accusant dans leur délire les maléfices de Grandier.

Celles-là surtout étaient de bonne foi. Quelques pamphlétaires protestans du XVIIIe siècle, et quelques historiens du XIXe siècle ont imaginé je ne sais quelle comédie jouée de concert par les ursulines, Laubardemont et Richelieu pour perdre un prêtre libre penseur. C'est du roman. La vérité est que les ursulines furent terriblement et follement sincères. Leur maladie n'était pas simulée, mais réelle, tout aussi réelle que celle des folles que l'on enferme.

Voyons en effet quels symptômes elles présentent. « Au jour de l'exorcisme, la supérieure passa dans la chapelle, voulant frapper les assistans, et faisant de grands efforts pour outrager le père même (le père Surin). Au chant des hymnes, le diable commença à se tordre, et en se vautrant et en se roulant, il conduisit son corps (le corps de Jeanne de Belciel) jusqu'au bout de la chapelle, où il tira une grosse langue bien noire, et lécha le pavé avec des trémoussemens, des hurlemens et des contorsions à faire horreur. Il fit encore la même chose auprès de l'autel, après quoi il se releva de terre, et demeura à genoux avec un visage plein de fierté, faisant mine de ne vouloir pas passer outre ; mais l'exorciste, avec le saint sacrement en mains, lui ayant commandé de le satisfaire de parole, ce visage changea, et devint hideux, et la tête se pliant en arrière, on entendit prononcer d'une voix forte tirée du fond de la poitrine : « Reine du ciel et de la terre, pardon. » Les autres religieuses ont des accès analogues. « Étant renversées en arrière, la tête leur venoit aux talons, et elles marchoient ainsi avec une vitesse surprenante et fort longtemps. J'en vis une qui, étant relevée, se frappoit la poitrine et les épaules avec sa tête, mais d'une si grande vitesse et si rudement qu'il n'y a au monde personne, pour agile qu'il soit, qui puisse rien faire qui en approche. Quant à leurs cris, c'étoient des hurlemens de damnés, de loups enragés, de bêtes horribles. On

ne sauroit imaginer de quelle force elles criaient. Rien en cela comme dans le reste qui fût humain. » Quelquefois les convulsions sont remplacées par l'extase, la catalepsie, et des symptômes analogues au somnambulisme. « Dans leurs assoupissemens elles devenaient souples et maniables comme une lame de plomb, en sorte qu'on leur pliait le corps en tous sens, en devant, en arrière, sur les côtés, jusqu'à ce que la tête touchât par terre, et elles restaient dans la pose où on les laissait, jusqu'à ce qu'on changeât leurs attitudes. » M. Figuier, qui a donné l'histoire détaillée de ce fameux procès, pense qu'il y a eu à Loudun des faits analogues à la prétendue *lucidité* des somnambules (1). Mais ces faits sont des plus contestables, car il faut ajouter peu de foi au témoignage des exorcistes d'alors, fort crédules en général, et en particulier acharnés contre Grandier. D'ailleurs rappelons-nous que l'hystérie, l'hystéro-épilepsie, la catalepsie, le somnambulisme, sont des maladies voisines, que l'on passe facilement de l'une à l'autre, et que, dans tout accès démoniaque, il y a des périodes très analogues à l'accès de somnambulisme.

Le lendemain de son arrivée à Loudun, Laubardemont fait arrêter Grandier, l'auteur de toutes ces misères. Grandier persistant dans ses dénégations, on le fait comparaître devant les possédées pour confronter les démons et leur prince. La scène fut dramatique : car la présence de Grandier provoqua chez les religieuses de terribles accès. « Toutes les possédées firent entendre des cris fort étranges, persistant d'accuser Grandier de magie; ce furent des convulsions si horribles, des postures si épouvantables, que cette assemblée pouvoit passer pour un sabbat. » L'un des démons cria que Béelzébut était entre Grandier et le père Tranquille, capucin ; presque aussitôt toutes voulurent se jeter sur lui, s'offrant de le déchirer, de montrer ses marques et de l'étrangler, quoiqu'il fût leur maître. Ces violences et ces rages furent poussées à un tel point que, sans le secours des personnes qui étaient au chœur, Grandier eût infailliblement perdu la vie.

N'ayant rien avoué, Grandier fut appliqué à la torture. Le chirurgien Mannoury, qui avait déjà cherché sur l'infortuné prêtre les stigmates du diable, fut chargé de recommencer cette besogne. Mais comme Grandier témoigna sa répugnance à se laisser toucher par Mannoury, ce fut un autre chirurgien plus humain, nommé Fourneau, qui s'en acquitta. Comme les moines et les juges voulaient faire mettre des pointes de fer entre les ongles et la chair,

(1) Gaston, duc d'Orléans, venu à Loudun pour voir les possédées, témoigna que les démons pouvaient exécuter des ordres secrètement donnés.

Fourneau refusa. Malgré cet adoucissement, la torture fut terrible. Les jambes étant liées, on enfonça des coins à coups de maillet entre les cordes, de manière à ce que les os fussent broyés. Cependant Grandier, quoi qu'en aient dit ses accusateurs, n'avoua rien; il reconnut cependant qu'il était l'auteur d'un manuscrit trouvé dans ses papiers, et qui traitait du célibat des prêtres.

Le 18 août 1634, Urbain Grandier, curé de Loudun, fut conduit à la place de Sainte-Croix, à Loudun, attaché à un poteau sur le bûcher, et brûlé vif, avec les pactes et caractères magiques témoignant l'énormité de son crime (1).

La légende raconte que tous ceux qui avaient contribué à la mort de Grandier, assignés par le prêtre innocent au tribunal de Dieu, furent punis dans un bref délai. Cependant Jeanne de Belciel, la supérieure, vécut encore assez longtemps, et quitta la vie en odeur de sainteté. Laubardemont ne mourut qu'en 1651. Il est vrai que le père Lactance, le père Surin, le père Tranquille, le chirurgien Mannoury, tous personnages, qui, à des degrés divers, avaient contribué à la mort de Grandier, furent saisis par les mêmes diables dont ils avaient recueilli les accusations. C'est dire qu'ils devinrent fous, ou peu s'en faut. Il est probable que le spectacle effrayant qu'avaient présenté les hystériques du couvent dans leurs convulsions et leur délire ne fut pas sans exercer une fâcheuse influence. Peut-être même, sinon le remords, au moins l'incertitude d'avoir bien jugé, ont contribué à développer cette démonopathie chez les juges. C'est un signe des temps. Ni Rémi ni Bodin n'ont eu de remords. Ils ont vécu satisfaits de leur œuvre, pensant que rien n'est plus agréable à Dieu et propre au salut que le brûlement d'une sorcière. En 1634, il en est déjà tout autrement. Le père Lactance meurt dans des convulsions horribles, trente jours après Grandier; le père Surin est saisi par Isaacaron, le démon de

(1) M. Legué, dans son livre sur Urbain Grandier, donne le *fac-simile* d'une estampe populaire extrêmement rare (il n'en reste probablement qu'un exemplaire), représentant la mort de Grandier. Cette image, destinée aux gens du peuple, est accompagnée d'une légende assez naïve : « Urbain Grandier, curé de ladite ville, étoit natif du pays du Maine, magicien de profession. Il y a environ neuf ans qu'il fut reçu magicien, et marqué par Asmodée, le démon de luxure, lors de son institution, avec une marque faite en patte de chat, en quatre endroits, savoir... toutes lesquelles marques ont été trouvées, comme a dit Asmodée, aux exorcismes que faisoit Mgr l'évêque de Poitiers, assisté du R. P. Lactance, récollet. Ledit curé a trois frères, dont il y en a deux sorciers, et marqués, lesquels ont quitté le pays. Le diable et le curé s'entre-promirent trois choses : la première le rendre un des plus éloquens de ce temps, et de fait c'étoit merveilles de l'entendre; la seconde qu'il le feroit jouir des plus belles et principales demoiselles de Loudun, la troisième de lui donner un chapeau rouge (et moi je ne pense pas que le diable en ait entendu un autre que celuy de feu et de flamme, qu'il n'a pu éviter et qu'il a bien mérité). »

Jeanne de Belciel. Le malheureux exorciste, au moment où il commandait au démon de sortir, l'a vu disparaître du visage de la possédée et s'attaquer à lui. Le père Tranquille mourut en 1638. Voici ce qu'on grava sur sa tombe : « Ci gît l'humble père Tranquille, de Saint-Rémi, prédicateur capucin. Les démons, ne pouvant plus supporter son courage en son emploi d'exorciste, l'ont fait mourir par leurs vexations. » Mannoury le chirurgien vit, un soir, le spectre de Grandier lui apparaître, et il mourut quelques jours après. Il ne faut pas assigner à ces maladies quelque cause mystérieuse. La mort dramatique de Grandier avait été un événement terrible. Dans ces imaginations troublées, et ces consciences, nous le croyons, honnêtes et sincères, la lutte entre l'esprit nouveau et la crédulité ancienne a bien pu ébranler les fondemens de la saine intelligence et de la froide raison.

Le fait est que les convulsions étranges provoquées par les diables de Loudun ne cessèrent pas quand le sorcier fut brûlé. L'hystérie ne se dissipe pas aussi facilement que la fumée d'un bûcher, et on n'a pas encore prouvé que pour guérir des convulsions il suffise de sacrifier un innocent. Donc les ursulines continuèrent à délirer. La contagion gagna les séculières de la ville. Dans une ville voisine, parmi les dames et les demoiselles de la bourgeoisie, à Chinon, il y eut aussi des attaques démoniaques. Ce même Barré, qui avait d'abord exorcisé les religieuses de Loudun, pratiqua de nombreux exorcismes; « il auroit exorcisé des pierres. » Les diables des bourgeoises de Chinon désignèrent leurs princes : un certain curé nommé Santerre, puis un autre nommé Giloire. Les deux prêtres eurent fort peur. Cette peur était bien naturelle, car les exemples de Gaufridi et de Grandier n'avaient rien d'encourageant. Ils eurent recours à leurs supérieurs, à l'évêque de Tours, à l'archevêque de Paris, qui intercédèrent auprès de Richelieu. Les énergumènes furent mises dans une prison, où elles étaient tous les jours traitées « de la bonne manière ». Quant à Barré, il fut interdit et exilé (1640). Depuis deux ans déjà, à Loudun, les diables avaient cessé leurs contorsions, Richelieu ayant fait supprimer la pension de 4,000 livres qu'on allouait au couvent.

L'histoire des diables de Louviers est plus obscure que celle des diables de Loudun. Quoiqu'un innocent ait été brûlé, on s'en est fort peu inquiété. Les historiens, après s'être apitoyés sur Grandier, n'ont pas trouvé un mot de compassion pour le pauvre prêtre Boullé, qui périt sur le bûcher, accusé par une hystérique complètement folle. Michelet, dans le récit qu'il nous donne de cette histoire, montre une légèreté déplorable, et on peut dire qu'il n'en a pas compris la véritable signification.

Dans le couvent de Saint-François, à Louviers, l'année même où Urbain Grandier mourait sur le bûcher, des religieuses se sentirent possédées par des diables. Nous savons ce que signifie cette possession. « Ces quinze filles, dit un des témoins oculaires (1), se pâment et s'évanouissent durant les exorcismes, en telle sorte que leur pâmoison commence lorsqu'elles ont le visage le plus enflammé. Pendant cet évanouissement, qui dure quelquefois demi-heure et plus, l'on ne peut remarquer ni de l'œil ni de la main aucune respiration en elles, et elles reviennent d'une façon merveilleuse en remuant premièrement l'orteil, puis le pied, puis la jambe, puis la cuisse, puis le ventre, puis la poitrine et puis la gorge, le visage demeurant cependant interdit de tous ses sens, lesquels enfin il reprend tout à coup en grimaçant, et la religieuse hurlant et retournant en ses violentes agitations et précédentes contorsions. » — « Dagon (le diable qui possédait la sœur Marie du Saint-Esprit) fut quatre bonnes heures, nous dit le père Esprit de Bosroger, dans la plus grande rébellion qu'on puisse imaginer, pour empêcher la fille de communier, et pendant tout ce temps-là il lui fit souffrir d'étranges contorsions, la jeta par terre plusieurs fois, lui fit faire cent bonds, cent courses autour de l'église, la fit pousser, choquer et renverser le monde, s'élancer et sauter sur les autels, tâcher à tout rompre, dire cent paroles d'insolence, demander à tout le peuple des adorations, mépriser Dieu avec des bravades et des rages insensées. Enfin il lui fit dire cent blasphèmes horribles, le refrain ordinaire du démon. Pendant cette rage, les exorcistes, voyant ce Dagon sur le grand autel, l'interpellèrent par des prières. Comme si ce démon eût été frappé d'un coup de foudre, il tomba par terre jusque contre le balustre, sur la face, à plus de quatre ou cinq pas de l'autel. »

Chaque religieuse tourmentée avait son démon. « La sœur Marie du Sainct-Sacrement, fille du président de l'élection du Pont-de-l'Arche, est possédée par Putifar, le démon de Picard ;

« Sœur Marie du St-Esprit, par Dagon, démon de Magdeleine Bavent ;

« Sœur Anne de la Nativité, novice, par Léviathan ;

« Sœur Barbe de Sainct-Michel, par Ancitif ;

« Sœur Louise de Pinteville, fille du procureur général de la cour des aydes, de Normandie, par Arfaxat ;

« Sœur Anne de Sainct-Augustin, tourmentée de Gonsague ;

« Sœur Marie Chéron, possédée de Grongade ;

« Sœur Marie de Jésus, possédée par Phaéton ;

(1) J. Lebreton, théologien, *la Défense de la vérité touchant la possession des religieuses de Louviers;* Évreux, 1643, in-4°.

« Sœur Elizabet de Sainct-Sauveur, possédée d'Asmodée ;

« Sœur Françoise de l'Incarnation, possédée de Galconix (1). »

Parmi les religieuses ainsi atteintes, il y en avait deux plus malades que les autres, la sœur Anne de la Nativité et la sœur Magdeleine Bavent. Comme il arrive souvent en pareil cas, elles se détestaient et s'accusaient réciproquement de forfaits abominables. Par malheur, une de ces deux filles, Magdeleine Bavent, s'imagina que son confesseur, mort depuis quelque temps, le prêtre Picard, était un sorcier, l'instigateur, le complice de tous ces diables.

Il existe un livre curieux, assez rare, je crois (2), qu'on pourrait intituler: Mémoires de Magdeleine Bavent. Lorsque cette religieuse fut emprisonnée à Rouen, le R. P. Desmarets, de l'Oratoire, lui conseilla d'écrire le récit de sa vie. Le manuscrit confié au père Desmarets, probablement revu et recopié par lui, fut imprimé en 1652. Cette étrange confession d'une folle, Michelet l'a prise au sérieux. C'est avec les hallucinations, les visions de cette hystérique que l'historien a essayé de retracer les épisodes de la possession de Louviers. Comment un écrivain d'un tel génie s'est-il laissé abuser à ce point? Comment n'a-t-il pas vu à chaque ligne de l'autobiographie de Magdeleine percer la fourberie maladive ou le délire fantasque de l'hystérie? Faut-il croire que le vieux prêtre David, le prédécesseur de Picard, faisait mettre bas tous habits aux religieuses, pour leur donner la communion dans l'état de pureté d'Ève avant le péché? Faut-il admettre que David ait légué par testament son corps à Béelzébub? Faut-il être assuré que Picard et Boullé allaient au sabbat en compagnie de Magdeleine? Il est possible à la rigueur qu'il y ait dans la confession de Magdeleine quelques vérités éparses, mais la malheureuse est tellement folle qu'on ne pourra jamais distinguer dans ce fatras ce qui est faux et ce qui est véritable. Autant ce livre est intéressant au point de vue psychologique, autant au point de vue historique il a peu de valeur. Si on faisait quelque fond sur lui, on serait aussi crédule que Messieurs de l'Officialité d'Evreux et du Parlement de

(1) *Récit véritable de ce qui s'est fait et passé à Louviers, touchant les religieuses possédées. Extrait d'une lettre écrite de Louviers à un évêque.* Paris, Beauplet, 1643.

(2) *Histoire de Magdeleine Bavent, religieuse du monastère de Saint-Louis de Louviers, avec sa confession générale et testamentaire, où elle déclare les abominations, impiétés et sacrilèges qu'elle a pratiqués, et vu pratiquer, tant dans ledit monastère qu'au sabbat, et les personnes qu'elle y a remarquées. Ensemble l'arrest donné contre Mathurin Picard, Thomas Boullé et ladite Bavent, tous convaincus du crime de magie.* Dédié à Mme la duchesse d'Orléans, à Paris, chez Jacques Legentil (1652). Ce livre, ainsi que toutes les plaquettes et tous les mémoires où il est question des possédées de Louviers, a été réimprimé à Rouen (1879), avec son titre et le titre suivant: *Recueil de pièces sur les possessions des religieuses de Louviers* (impr. Léon Deshays).

Rouen, qui déterrèrent le corps de Picard et brûlèrent vivant Boullé sur la simple dénonciation de la folle.

Qu'on en juge d'ailleurs, et qu'on dise si ce n'est pas ici le langage d'une aliénée. « Un jour qu'il (Picard) me fit communier à la grille; il me toucha du doigt au sein, par-dessus la guimpe, en me donnant la sainte hostie, et, au lieu de prononcer les paroles usitées en cette action sainte, il me dit : « Tu verras ce qui t'arrivera. » En effet, contrainte par des agitations intérieures d'aller au jardin, je m'assis sous un mûrier. Alors le démon m'apparut sous la figure d'un chat de la maison, qui mit deux de ses pattes sur mes genoux, les deux autres vis-à-vis de mes épaules, et approchant sa gueule assez près de ma bouche, avec un regard affreux, sembloit me vouloir tirer la communion. Si la sainte hostie me fut tirée ou non, je n'en sais rien. Le diable l'assure en quelqu'un de mes papiers... La nuit prochaine j'entendis de mon lit une voix comme de quelqu'une des religieuses qui m'appeloit. Il pouvoit être près de onze heures; je me lève et m'en vais vers la porte de ma cellule, et incontinent je me sens enlevée, sans savoir par qui ni comment, perdant toute connoissance jusqu'à ce que je me vis en certain lieu qui m'est inconnu, où il y avoit plusieurs prêtres et quelques religieuses, et me trouvai auprès de Picard. » Ainsi, nous retrouvons l'assemblée nocturne, le sabbat où se réunissent des prêtres et des religieuses, et cela, au milieu du XVII[e] siècle, à l'insu de la maréchaussée et de la population, aux portes d'une ville aussi fréquentée que Louviers. Magdeleine affirme que le sabbat existe. Et pourquoi en douterait-elle puisqu'elle y a été? On estime par la valeur de cette affirmation ce qu'il faut penser des affirmations des vieilles sorcières dans le siècle précédent. Quoi! le sabbat serait une assemblée populaire, une sourde révolte des paysans et du clergé inférieur contre la féodalité? Au temps de Magdeleine Bavent, il n'y avait certes point de sabbat, et cependant, tout comme les magiciennes qui l'ont précédée, elle décrit cette diabolique cérémonie. « Je n'ai jamais su la manière de me faire enlever. Mes papiers, — comme bien des malades, Magdeleine a la manie d'écrire, — montrent évidemment que ç'a été par l'ordre et le pouvoir de Picard. Et quand j'aurois toutes les plus grandes envies d'aller au sabbat, il me seroit impossible, et je ne saurois par quel bout m'y prendre. Au reste, on me rapportoit de même qu'on m'avoit emportée, et je me retrouvois en ma chambre après une heure et demie ou trois heures, et me remettois dans le lit. Le lieu où se faisoit le sabbat m'est inconnu. Je n'en ai pas même discerné les particularités; seulement me souvient-il qu'il est plutôt petit que grand, qu'il n'y a point de sièges pour s'asseoir, et qu'il y fait clair à cause des chandelles posées sur l'autel en façon de flam-

beaux. Je n'y ai aperçu que des prêtres et des religieuses, très rarement des personnes séculières, et fort peu. Les diables y sont assez souvent en demi-hommes et demi-bêtes, quelquefois seulement en figure d'hommes, et Picard, auprès de qui je me suis toujours rencontrée, me les montroit. Il y a un autel sur lequel les prêtres célèbrent la messe avec le papier de blasphème. Quant à l'hostie qui est employée à la célébration de leur messe, elle ressemble à celle dont on se sert en l'église, sinon qu'elle m'a paru toujours roussâtre, et j'en puis parler, à cause qu'on y communie. On en fait aussi l'élévation, et pour lors j'oyois prononcer des blasphèmes exécrables. Quand on y mange, c'est de la chair humaine qu'on mange, mais cela arrive très rarement. Le jour du jeudi saint j'ai vu faire la cène d'une horrible manière. On apporta un enfant tout rôti; il fut mangé de l'assemblée, et je ne saurois dire avec une certitude évidente si j'en ai goûté. J'ai dit à mon confesseur qu'il me sembloit qu'oui, et que je cessai aussitôt parce que cette viande étoit fade. Deux hommes de condition ont paru au sabbat, l'un d'eux fut attaché en croix tout nu, et il eut le corps percé, dont il mourut aussitôt. L'autre fut attaché à un poteau et éventré. »

En vérité, ces citations, si longues soient-elles, ne sont pas inutiles; elles montrent l'erreur profonde de ceux qui acceptent pour valables toutes les billevesées que Magdeleine Bavent a racontées. Il nous est donc impossible d'éprouver pour elle la compassion que Michelet lui témoigne. Ce qu'elle dit de son emprisonnement, de ses souffrances dans la prison, de ses tentatives de suicide, ce sont évidemment des mensonges, des hallucinations, ou des véritées noyées dans de si énormes faussetés, qu'il serait déraisonnable d'y ajouter la moindre créance. D'ailleurs les divagations de cette malheureuse ont eu des conséquences bien plus graves que l'erreur d'un historien; elles ont amené la mort d'un innocent.

En 1643, on commence la procédure contre Boullé. Il faut quatre ans pour que la sentence définitive soit rendue (1643-1647). Pendant quatre ans, tout l'appareil de la justice laïque ou ecclésiastique est en mouvement pour démontrer le crime de Boullé. En vain un vaillant homme, Yvelin, chirurgien de la reine, indique par des preuves irréfutables que les possédées de Louviers sont des folles ou des fourbes : il ne peut ébranler la conviction ni de maître Pierre de Langle, pénitencier d'Evreux, ni de l'archevêque, ni des capucins exorcistes, ni des conseillers du parlement de Rouen. Les juges décident que Boullé est un sorcier, comme feu Picard son prédécesseur. Voici, par curiosité, les charges trouvées contre Boullé : 1° il est marqué de la marque des sorciers, reconnue par l'insensibilité à la dite marque; 2° Magdeleine Bavent l'a vu au sabbat commettant des obscénités et des sacrilèges infâmes; 3° des diables

sont logés dans le corps des religieuses de Louviers, et ces diables reconnaissent Boullé comme leur chef; 4° il a été surpris dès l'aube en compagnie d'un fantôme qui ressemblait étrangement au diable; 5° il éprouve des attaques de nerfs en disant la messe; 6° il guérit les maux de dents; 7° il se complaît à lire des livres dont la couverture est enfumée. Appliqué à la question extraordinaire, Boullé n'avoue rien, mais son crime est si évident qu'il n'a pas besoin d'être confessé pour être reconnu. Le malheureux est condamné. Reproduisons une partie de cet arrêt mémorable.

Extrait des registres de la cour du parlement : « La cour a déclaré et déclare Mathurin le Picard et Thomas Boullé dûment atteints et convaincus des crimes de magie, sortilège, sacrilège, et autres impiétés, et cas abominables commis contre la majesté divine. Pour punition et réparation desquels crimes ordonne que le corps dudit Picard et le dit Boullé seront ce jour d'hui délivrés à l'exécuteur des sentences criminelles, pour être traînés sur des claies par les rues et lieux publics de cette ville, et étant le dit Boullé devant la principale porte de l'église cathédrale Notre-Dame, faire amende honorable, tête, pieds nus et en chemise, ayant la corde au col, tenant une torche ardente du poids de 2 livres, et là demander pardon à Dieu, au roi et à la justice; ce fait, être traîné en la place du vieil marché, et là, y être le dit Boullé brûlé vif, et le corps du dit Picard mis au feu, jusques à ce que les dits corps soient réduits en cendres, lesquelles seront jetées aux vents. Fait à Rouen en parlement, le vingtième et unième jour d'août 1647. »

L'exécution eut lieu, — singulier rapprochement, — sur la place même où Jeanne d'Arc avait été brûlée deux siècles auparavant.

Boullé fut une des dernières victimes de la croyance au diable. En 1674, dans le pays de Vire, quelques paysans, à moitié fous, accusèrent les sorciers de leur avoir jeté un sort. L'affaire alla devant le Parlement de Rouen, qui condamna les prétendus sorciers à la peine de mort. Heureusement les mœurs avaient changé, à Versailles, sinon à Rouen. Un édit de Colbert, transformant la peine capitale en bannissement perpétuel, défendit aux tribunaux d'admettre dorénavant l'accusation de sorcellerie. Le parlement crut nécessaire de faire au roi une vigoureuse remontrance. « L'Écriture prononce des peines de mort contre ceux qui commettent le sortilège. Ç'a été le sentiment général de toutes les nations de condamner les sorciers au dernier supplice, et tous les anciens en ont été d'avis. En France même, tous les arrêts de justice depuis Grégoire de Tours jusqu'à de Lancre condamnent les sorciers jusqu'à la mort. » Cette remontrance n'eut aucun succès, et fort heureusement Louis XIV maintint sa décision.

Tout n'est pas fini cependant avec la sorcellerie. Elle reparaît en

1730 devant la cour d'Aix. Le procès de la Cadière contre le père Girard, son confesseur, est la copie exacte des procès de Gaufridi, de Grandier et de Boullé. Une religieuse, Louise Cadière, hystérique et presque folle, accuse son confesseur, le père Girard, jésuite, de l'avoir séduite et ensorcelée (1). Pour la séduction, elle n'est pas douteuse. Il suffit de lire les pièces du procès et les aveux même de Girard pour en demeurer convaincu. Mais, quant à la sorcellerie, on devine ce qu'il en faut penser. Comme Magdeleine de la Palud, comme Jeanne de Belciel, comme Magdeleine Bavent, Louise Cadière est une folle, démoniaque et hystéro-épileptique. Voici en effet ce que dit son défenseur, afin de prouver que Girard est réellement un sorcier : « On trouva la demoiselle Cadière dans des transports et des convulsions plus violentes que précédemment; alors l'abbé Cadière (son frère) prit une étole et un rituel, et il commença les prières de l'exorcisme. Il commanda au démon de dire son nom. La demoiselle Cadière, qui avoit été jusque-là insensible, et comme morte, dit d'un ton extraordinaire : « Girard Jean-Baptiste; » ce qu'elle répéta trois ou quatre fois. Messire Gandalbert, curé de la cathédrale de Toulon, dit que, pendant ses accidens, tous les membres du corps de cette fille étaient raides et inflexibles, son col enflé considérablement, et la peau tendue comme celle d'un tambour, et que, quand elle étoit revenue, elle disoit n'avoir aucune idée de ce qui étoit arrivé. Quand on prononça les exorcismes, elle fut furieusement attaquée. Messire Girard ayant mis l'étole sur son corps, elle la rejeta deux ou trois fois avec des paroles injurieuses et méprisantes; elle fut dans un état encore plus violent que le premier, et se tourmentoit extraordinairement avec le visage contre l'oreiller. D'autres fois, on la voyoit, ses genoux rétrécis jusqu'au menton, ses membres roides; elle resta trois jours dans cet état sans prendre d'alimens; puis tout d'un coup elle se leva, parut guérie, et, s'étant recouchée, retomba dans les mêmes états jusqu'au lendemain. »

Ce qui nous paraît aujourd'hui si simple, ce qui s'explique si bien par l'hystérie de Louise Cadière, parut alors prodigieusement compliqué. On regarda comme certain qu'il y avait eu sortilège. Mais qui en était l'auteur? Était-ce la fille ou le prêtre? Au parquet de la cour d'Aix, sur cinq magistrats, deux voulaient faire brûler Girard; les trois autres, la Cadière. On transigea, et on

(1) Les pièces du procès de la Cadière ont été imprimées en cinq volumes, avec une suite, sous ce titre : *Recueil général des pièces contenues au procèz de Jean-Baptiste Girard, jésuite, et de demoiselle Catherine Cadière querellante.* Voyez aussi le *Mémoire instructif pour demoiselle Cadière*, in-f°; Aix, 1731, et *le Mémoire instructif pour le père Girard*, in-f°; Paris, 1731.

proposa à la cour de faire étrangler la sorcière. Au parlement il y eut la même indécision (1); douze juges votèrent contre Girard, et opinèrent pour le bûcher; les treize autres l'acquittèrent. La Cadière aussi fut acquittée, et dut être, selon les termes de l'arrêt, rendue à sa mère. Cet arrêt était juste, et c'est bien à tort que Michelet, dont la passion contre les jésuites a défiguré ce bizarre procès, s'indigne du jugement rendu. Girard était coupable de libertinage, d'inceste spirituel envers sa pénitente, comme on disait alors. Soit! mais, franchement, a-t-on le droit de brûler pour ce délit? Il semble donc que la cour d'Aix ait bien jugé. On peut cependant s'étonner qu'au XVIII[e] siècle il se trouve dans un parlement de France douze juges sur vingt-cinq pour condamner au bûcher un prêtre magicien.

Telle fut l'issue de la dernière accusation de sorcellerie, pâle reflet de celles d'autrefois. Mais quelle étrange analogie entre ces terribles procès! Le prêtre Gaufridi est accusé de magie par une religieuse folle, et meurt sur le bûcher. Le prêtre Grandier est accusé de magie par toutes les religieuses d'un couvent, folles et hystériques, et meurt sur le bûcher; le prêtre Boullé est accusé de magie par une religieuse folle, et meurt sur le bûcher; le prêtre Girard est accusé de magie par une religieuse presque folle, et il s'en faut d'une voix au parlement d'Aix pour qu'il expie sur le bûcher sa sorcellerie imaginaire.

Maintenant, jetant un coup d'œil en arrière, considérons dans leur ensemble les idées qui ont régné dans le monde sur la sorcellerie et la possession diabolique. Dès les temps antiques, nous trouvons établie cette croyance que certaines maladies, caractérisées par des convulsions et des mouvemens furieux, sont envoyées par une divinité vengeresse. Acceptée par Hippocrate, cette opinion est réfutée par Galien, qui n'admet pas les causes surnaturelles. Elle persiste cependant dans la conscience populaire à travers toutes les vicissitudes religieuses, politiques et sociales, vaguement admise par les prêtres et les savans du moyen âge, jusqu'au milieu du XIV[e] siècle. A cette époque, l'adoration et la crainte du diable grandissent, se développent, triomphent. Les démoniaques pullulent. Les exorcistes redoublent leurs conjurations. Des populations tout entières s'imaginent être livrées au démon. La grande conception fantastique du sabbat prend naissance. Les sorciers et les sorcières, complices de Satan, sont partout, comme Satan lui-même.

(1) Voyez la curieuse note imprimée dans la suite du cinquième volume : *Jugement du procès criminel entre le père Girard, jésuite, et la demoiselle Catherine Cadière.*

Partout aussi s'allument les bûchers. D'abord ce sont les bûchers d'église; puis, vers le milieu du XVIe siècle, la justice laïque succède à la justice du clergé. Mais il n'y a pas là d'adoucissement, puisque c'est de 1550 à 1600 qu'on a brûlé le plus de sorciers. Cette double terreur, terreur de la possession satanique et de la justice humaine, cesse enfin vers les premiers temps du XVIIe siècle. Toutefois la puissance du diable ne disparaît pas tout d'un coup. Elle survit pendant près d'un siècle, malgré les progrès de l'esprit moderne qui la raille. Les parlemens, aveuglés par la vieille superstition expirante, réussissent à brûler encore certains prêtres sorciers sur la simple dénonciation de quelques misérables folles.

De nos jours il n'y a plus ni sorcellerie, ni possession. Peut-être, dans des villages écartés, existe-t-il encore quelque vieux paysan croyant aux loups-garous et aux maléfices, peut-être, dans certaines contrées, admet-on la puissance des mauvais esprits sur l'homme (1). Le fait est que personne parmi les gens sensés n'admet plus l'intervention du diable dans les affaires humaines. L'observation médicale, patiente et sagace, a pu déjouer toutes les ruses de Satan, et montrer que, dans le délire effrayant des hystériques, dans leurs imprécations, leurs contorsions, leurs mouvemens convulsifs, il y a un ordre secret, une série nécessaire et fatale, qu'on retrouve toujours pour peu qu'on veuille en faire une étude méthodique. Les symptômes qu'ont présentés les ursulines de Loudun, les religieuses de Louviers, les démoniaques exorcisées dans les églises, sont les mêmes symptômes qu'on voit journellement chez les hystériques enfermées à la Salpêtrière. Les unes et les autres ont la même maladie qui se manifeste par les mêmes effets. Il n'y a pas de différence appréciable, et nous avons le droit de conclure que les démoniaques exorcisées étaient des malades, des folles, et que les malheureux accusés par elles étaient des innocens.

Quant aux convulsions épidémiques, comme celles qui se produisirent dans les couvens au XVIIe siècle, et plus tard, au XVIIIe siècle, autour du tombeau du diacre Pâris ou du baquet de Mesmer, l'explication est plus difficile. Il faut admettre qu'il y a une sorte de contagion nerveuse. Il ne s'agit pas ici d'une contagion matérielle, pondérable, visible au microscope, comme le germe infectieux de la petite vérole ou de la peste. La contagion se fait par l'imitation. De

(1) D'après M. Michéa, il y a eu des cérémonies d'exorcisme en 1842 à Bordeaux, et en 1860 à Besançon. — A Verzegnis, dans le Frioul, près d'Udine, en Italie, il y a eu *l'année dernière* (1878-1879) une épidémie d'hystérie démonopathique, dont M. F. Franzolini a raconté l'histoire. Là encore on a pratiqué, ce qui est presque incroyable, force exorcismes, dont le seul résultat a été d'aggraver les phénomènes morbides.

même qu'en voyant bâiller à côté de soi, on est tenté de bâiller aussi, de même une femme nerveuse, voyant sa compagne en proie à une attaque de nerfs, ressent la tentation presque invincible d'en faire autant. Cette imitation involontaire, irrésistible, fait que, dans un couvent de femmes, où la réclusion, le mysticisme, les privations de toutes sortes, prédisposent à l'hystérie, il suffit d'une seule attaque d'hystérie chez une religieuse pour que toutes les autres religieuses soient aussitôt atteintes du même mal. Ces faits ne sont pas de la théorie, mais de l'histoire; et il suffit de relire le récit des faits qui se sont passés à Kintorp, à Loudun, à Louviers, pour être convaincu que la maladie hystérique se propage parmi une réunion de femmes avec autant de rapidité que le typhus parmi une armée en déroute.

Cette contagion par l'imitation se comprend bien pour les affections hystériques qui se développent dans l'intérieur d'un couvent, d'un village ou d'une bourgade, mais comment se peut-il que la même nature de délire règne épidémiquement durant deux siècles dans toute l'Europe? Eh quoi! pendant plus de deux cents ans toutes les malheureuses qu'on traîne devant les juges affirment qu'elles ont assisté au sabbat; elles en décrivent les infâmes cérémonies; elles racontent avec des détails d'une précision extraordinaire les persécutions sataniques dont elles sont victimes. Toutes ont vu les mêmes démons, ont participé aux mêmes enchantemens, ont été tourmentées par les mêmes obsessions diaboliques. Ces aveux faits spontanément et sans le secours de la torture, doit-on les considérer comme exprimant des faits véritables, ou des hallucinations? Le sabbat est-il un rêve ou une réalité?

Il faut, pour apprécier sainement ces confessions des sorcières, connaître une étrange disposition de l'intelligence des hommes. Par suite d'un excessif amour et d'une admiration exagérée de nous-mêmes, nous avons tous, plus ou moins, une tendance générale à supposer la persécution, le mépris ou la raillerie d'autrui. Il nous semble qu'on ne nous rendra jamais toute la justice qui nous est due. Les accidens qui nous arrivent, conséquences de nos fautes ou de nos erreurs, sont involontairement attribués par nous à des persécutions ou à des hostilités dont la preuve est impossible à donner. Assurément, chez la plupart des individus, cette croyance à la persécution est victorieusement combattue par la raison, de sorte qu'elle n'entraîne aucune conséquence fâcheuse. On arrête les écarts de la folle du logis, qui se donnerait trop libre carrière, et on met un frein à cette imagination funeste de voir partout des ennemis. Malheureusement tous les hommes n'ont pas cette puissance, et quelques infortunés finissent par se persuader qu'ils sont victimes d'une persécution réelle. Partout ils voient des machinations

perfides dirigées contre eux. Leur imagination déréglée construit toutes sortes de systèmes étranges. Les ennemis par lesquels les pauvres fous se croient aujourd'hui poursuivis sont les agens de police, les jésuites, les magnétiseurs, les physiciens, les électriciens, les esprits frappeurs, les cosaques. Autrefois, quoique la nature du délire fût la même, les ennemis étaient tout autres. C'étaient les démons, les incubes, les succubes, les stryges, les coquemars. Alors comme aujourd'hui, il s'agit toujours du délire de persécution; alors comme aujourd'hui, ce sont des ennemis mystérieux qu'on invoque pour expliquer les douleurs qu'on éprouve. Mais les persécuteurs que la folie d'aujourd'hui va chercher parmi les puissans du jour, la folie d'autrefois les trouvait parmi les puissans d'alors, les mauvais anges, officiers du diable. Dans les vieux récits fantastiques qui se racontaient à voix basse avec terreur dans les chaumières, et qu'on prenait pour des histoires vraies, chaque fou persécuté trouvait l'explication de sa propre souffrance, et, quand il comparaissait devant l'inquisiteur, il racontait naïvement les tourmens que Satan lui avait fait subir.

Au lieu de guérir ces malheureux, on s'acharna contre eux. Pourchassés, traqués, menés devant des tribunaux inflexibles, ils furent, par milliers, condamnés à la torture et jetés aux flammes. Les juges qui ont fait périr tant d'innocens n'étaient cependant ni des monstres, ni des scélérats. Ils croyaient être justes. Mais la superstition commune les aveuglait, et le poids énorme de toute l'ignorance de leur siècle pesait sur leurs jugemens. Que ce triste exemple ne soit pas sans profit pour nous. Sachons en tirer une grande leçon morale, celle de l'humanité et de la tolérance. Les criminels d'il y a trois siècles sont considérés à présent comme des fous. Qui sait si, dans trois siècles, on ne réformera pas aussi nos jugemens? Qui sait si notre justice ne paraîtra pas trop sévère? Ce malheur peut être évité. Pour les erreurs, les faiblesses, les ignorances de l'homme, il faut que l'homme se montre pitoyable et sache que sans clémence il n'y a pas de justice.

CHARLES RICHET.

LA

RÉGION DU BAS RHONE

I.

LE PAYS DU SEL ET LE CANAL DE BEAUCAIRE A LA MER

I.

De toutes les grandes industries humaines, l'une des plus anciennes, celle des transports, est aussi celle qui a exercé le plus d'influence sur la marche de la civilisation et de la fortune publique. L'amélioration progressive des routes, des cours d'eau, des voies de communication de toute nature, et la mise en œuvre de tous les engins de locomotion, sont aujourd'hui pour l'homme un thème inépuisable de savantes études, en même temps qu'un légitime sujet d'orgueil. Lorsqu'il considère les progrès accomplis, les perfectionnemens obtenus, les difficultés aplanies ou surmontées, il a le droit, que d'ailleurs il ne se fait pas faute d'exercer, de s'enivrer de tous ses succès et de célébrer les merveilleuses conquêtes de la science moderne. Il serait juste cependant de faire aussi la part du passé. Quelques transformations qu'ait subies cet immense capital de routes, de chemins et de canaux qui constitue notre outillage de transports, on doit moins le considérer comme une invention d'hier que comme un héritage séculaire. Les générations qui nous ont précédés ont frayé les routes que nous suivons aujourd'hui. Les conditions fondamentales de la circulation n'ont

pas beaucoup changé à la surface de notre planète; elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient à l'origine des temps, intimement liées aux dispositions mêmes de ce théâtre du monde sur lequel nous nous agitons depuis plus de quatre mille ans, en changeant seulement de costume, de mœurs, de langage et de religion.

La nature, en effet, en façonnant les vallées, en creusant les golfes, en déprimant les lignes de faîte des chaînes de montagnes, nous a pour ainsi dire tracé les itinéraires dont nous ne nous écartons jamais d'une manière sensible. Aujourd'hui et dans les siècles futurs comme à l'époque des premières migrations humaines, les charrois de toute sorte suivent fidèlement les berges des mêmes fleuves, se développent sur le flanc des mêmes collines, contournent les mêmes falaises; et, lorsqu'il s'agit de passer d'une vallée dans la vallée voisine, il faut toujours gravir les mêmes escarpemens plus ou moins exhaussés au-dessus des champs d'inondation et franchir les mêmes cols dont l'ancien nom très caractéristique de *port* (*portus*, πόρος, passage) est encore conservé dans les pays de montagnes.

L'ingénieur moderne, avec tout son art et toute sa science, n'a exécuté en somme que des rectifications presque sur place. Il a perfectionné, il perfectionne tous les jours les routes anciennes; mais il n'a presque pas modifié les tracés et les directions générales qui existaient aux plus lointaines époques historiques connues et dès les premiers âges de la civilisation. Quelles que soient les exigences des voies de communication actuelles, malgré les déviations inévitables que nous imposent l'adoucissement de leurs pentes et le redressement de leurs courbes, on est bien souvent conduit à poser les rails d'acier sur l'assiette même des sentiers qui ont été ouverts par les tribus errantes les plus primitives, et successivement adoptés, élargis et perfectionnés par une série de peuplades demi-barbares ou civilisées, quelquefois oubliées, souvent inconnues, et dont les ossemens se retrouvent encore sous ce sol qu'elles ont si longtemps foulé.

Nulle part cette superposition des voies modernes au-dessus des voies anciennes n'est plus remarquable que dans la partie méridionale de la France et dans la zone maritime de l'ancienne province de Languedoc. Le voyageur qui part de Lyon et se dirige vers les Pyrénées commence par descendre la vallée du Rhône, resserrée entre deux lignes de collines dont les crêtes aiguës portent de distance en distance les ruines démantelées des châteaux forts de l'âge féodal. On franchit la vallée entre Tarascon et Beaucaire; et le railway, tournant brusquement à droite, abandonne en même temps la direction du nord au sud et la berge du fleuve, qu'il avait jusqu'alors fidèlement suivies.

De Beaucaire à Nîmes, de Nîmes à Montpellier et à Cette, le tracé du chemin de fer ondule à flanc de coteau, dominant d'une vingtaine de mètres en moyenne une immense plaine horizontale, à peine bosselée par quelques ondulations superficielles. La plaine s'étend au midi, se transforme peu à peu en étangs et en marais et se termine à la mer. A côté du chemin de fer, souvent même à une distance assez rapprochée pour qu'on ait dû séparer les deux voies par un mur de clôture, se trouve la grande route de terre, l'un des plus beaux legs que les états de Languedoc aient faits à la France moderne, et qui n'a rien perdu de son importance malgré la redoutable concurrence qu'elle soutient depuis bientôt un demi-siècle. Mais il y a plus; et sur cette ancienne route de la province on voit encore se dresser, de distance en distance, quelques-unes de ces bornes monumentales qui avaient servi au mesurage officiel de la voie romaine.

Tout le monde sait aujourd'hui que, plus de deux cents ans avant notre ère, il existait une route stratégique entre le Rhône et une colonie gréco-ibérienne jadis célèbre sous le nom générique d'*Emporium*, qui signifie marché ou entrepôt de commerce, et dont la ville moderne d'Ampurias, en Catalogne, a pris à la fois la place et le nom. Polybe, qui écrivait vers l'an 600 de Rome, c'est-à-dire cent cinquante ans environ avant Jésus-Christ, nous donne la description détaillée de cette route que des réparations considérables, exécutées quelque temps après son établissement par le consul Cn. Domitius Ahenobarbus, vainqueur des Allobroges, devaient faire désigner bientôt sous le nom de voie Domitienne, *via Domitia*. Elle se terminait au Rhône au pied de la colline de Beaucaire, *Ugernum*; mais une ramification longeait la rive droite du fleuve jusqu'à Arles. On franchissait donc le Rhône à la fois à Beaucaire sur un pont de bateaux, et à Arles sur un pont en maçonnerie dont les culées antiques subsistent encore aujourd'hui et sont apparentes sur le nu des murs du quai moderne dans lesquels on les a soigneusement conservées. De l'autre côté du fleuve, la route prenait le nom de voie Aurélienne, *via Aurelia*, traversait toute la Provence, s'écartait en général assez peu de la mer, suivait même en certains endroits la ligne escarpée de la falaise et venait se souder, sur le torrent du Var, au réseau des voies italiennes.

L'assiette de la voie Domitienne est visible sur presque tout son développement entre Beaucaire et Montpellier. L'administration romaine y avait fait disposer à différentes époques cinq séries de bornes plantées à 8 stades de distance. Cet espacement correspond exactement au mille romain; de là leur est venu leur nom de *milliaires*.

La première série de ces bornes, celle qui existait déjà depuis quelques années du temps de Polybe, bien avant la conquête défi-

nitive des Gaules, ne comprend que des colonnes cylindriques, assez grossières et qui ne portent aucune inscription. Les quatre séries suivantes, au contraire, placées après la chute de la république, sont d'une taille plus soignée; elles portent des inscriptions qui rappellent les dignités des empereurs Auguste, Tibère, Claude et Antonin, et un numéro d'ordre qui a permis aux archéologues de contrôler les chiffres donnés par les itinéraires officiels de l'empire au moyen de ceux que l'on a trouvés plus récemment sur les vases Apollinaires. Plusieurs mêmes sont encore en place sur le sol antique et ont pu servir à la vérification exacte de l'ancien mille romain, auquel on accorde généralement une longueur de 1,481^{m},50.

Mais cette route elle-même remonte bien au-delà des Romains; et il est incontestable qu'avant d'avoir été réparée par les légions de la république et de l'empire, elle était en assez bon état d'entretien au IIIe siècle avant notre ère et avait été suivie presque d'un bout à l'autre par l'armée d'Annibal, dont l'itinéraire entre les Pyrénées et les Alpes nous est aujourd'hui très bien connu. Il est donc à peu près certain que les peuplades du littoral de la Gaule gréco-barbare avaient ébauché sur ce même tracé un chemin primitif, et que c'est sur ce frayé rudimentaire qu'on a bâti plus tard cette magnifique fondation en blocages qu'on appelait le *statumen*, et qui constituait le sous-sol de la grande route romaine d'Espagne en Italie.

L'occupation grecque et phénicienne de la côte gauloise, qui remonte à six ou sept siècles avant Jésus-Christ, ne s'est pas bornée d'ailleurs à la fondation de quelques comptoirs échelonnés le long de la mer. Un grand nombre de villes de la zone littorale, situées assez loin du rivage et dans la vallée du Rhône, ont été sinon conquises, du moins agrandies, habitées et enrichies par les émigrans de l'Ionie, au lendemain même de la fondation de Marseille. D'autre part, la présence des Phéniciens dans ces mêmes villes est au moins contemporaine de l'occupation grecque, si elle ne lui est pas quelque peu antérieure; et des découvertes archéologiques récentes ont démontré l'existence d'une ancienne voie littorale phénicienne, qui reliait toutes les colonies établies sur le littoral de la Celto-Ligurie.

Cette route, de proportions grandioses, existait, d'après le témoignage de Polybe, à l'époque de la deuxième guerre punique; on l'appelait encore la voie Héracléenne, *via Heraclea* ou *Herculea*; et elle desservait tous les comptoirs phéniciens dont quelques-uns ont conservé aussi ce nom générique de villes Héracléennes, en souvenir d'Hercule, leur légendaire fondateur. Telle était entre autres l'*Heraclea* bâtie dans l'estuaire du Rhône, berceau de la ville et du port de Saint-Gilles, que l'exhaussement du fond de la lagune, les inon-

dations et les atterrissemens du fleuve ont condamnés depuis plusieurs siècles à une décadence complète.

Cette réminiscence d'Hercule, dont le nom a servi pour désigner à la fois la route antique et les villes échelonnées sur son parcours, est une preuve indéniable de l'occupation phénicienne. Hercule ou Héraclès, en effet, n'a jamais été un dieu hellénique ; ce n'est que la transformation adoucie et poétisée par les Grecs du terrible Melkarth tyrien, le « Dieu fort par excellence » qui était adoré à Tyr, à Sidon, à Carthage et dans toutes les colonies phéniciennes de la Méditerranée.

On sait que l'une des plus anciennes traditions de l'Orient, qui s'est répandue successivement de l'Asie en Grèce, en Italie et en Gaule, où elle a subi un très grand nombre d'altérations, parle de voyages accomplis par le héros tyrien sur tout le littoral de la mer Ligustique ou Tyrrhénienne, depuis l'ancienne Calpé phénicienne, où se trouvaient les célèbres colonnes d'Hercule, jusqu'au port de Monaco, dont le nom caractéristique *Monoicos*, — μόνος οἰκῶ, seul dans la maison, — rappelle le temple consacré au culte exclusif du demi-dieu voyageur et conquérant. Il est à peine besoin de dire que cette légende n'est qu'un symbole, et que le dieu Hercule n'a jamais réellement existé. Ce voyageur intrépide et bienfaisant, fondateur de villes, vainqueur des barbares, destructeur des monstres, posant et reculant tour à tour les bornes du monde, n'est à vrai dire que la figure du peuple lui-même qui a accompli cette migration armée et exécuté ces grands travaux. C'est, en définitive, le génie tyrien personnifié et déifié; et la légende du dieu, chantée et embellie par les poètes, devient un véritable document pour la critique moderne, si on considère qu'elle n'est en réalité que l'histoire même de ses adorateurs.

Il est donc constant aujourd'hui que la grande route Héracléenne, dont on a trouvé tant de tronçons sur le littoral entre les Alpes et les Pyrénées, a été construite par les Phéniciens près de huit siècles avant notre ère. On peut même croire que cette route n'a été que la régularisation des anciens sentiers frayés par les Ibères, les Celtes et les Ligures, dont la présence dans la région méridionale de la Gaule remonte au seuil même des temps historiques; et la configuration du sol ne permet pas, sauf quelques variantes de peu d'importance, de lui donner une direction et un tracé différens de ceux de la voie Aurélienne, de la voie Domitienne et de la route royale, qui fut une des grandes œuvres de l'administration de nos provinces.

Ainsi on le voit : l'homme parcourt depuis bientôt trente siècles la même route; le voyageur inconscient, qui circule à grande

vitesse entre Perpignan et Nice, suit à très peu près le même itinéraire que les barbares de l'ancienne Celtique, les commerçans de la Grèce et de la Phénicie, les colons de la Narbonaise, les armées de la république et de l'empire, les serfs et les vassaux de notre poétique Provence et de notre vieux Languedoc; et le tracé primitif, dessiné instinctivement par les peuplades nomades qui ont sillonné notre sol à ces époques indécises et confuses qui touchent au seuil même de l'histoire, est devenu tour à tour la route marchande des trafiquans de l'Orient, la voie militaire et administrative des légions romaines, la grande artère des états de la Province, l'un des principaux élémens de notre réseau de routes nationales et presque l'assiette de notre chemin de fer moderne.

II.

L'étude géologique du terrain sur lequel se développe cette route véritablement historique, qui a survécu à toutes les civilisations et s'est perpétuée presque sur place à travers les âges et les peuples, élargit bien autrement l'horizon et nous donne sur l'état ancien du pays des indications non moins intéressantes que celles de l'histoire et de l'archéologie. En quittant la rive droite du Rhône, la route se dirige vers les Pyrénées dans la direction de l'est à l'ouest; et l'examen le plus sommaire du sol permet de reconnaître que toute la région qui s'étend au midi de cette ligne jusqu'à la mer est recouverte d'une épaisse couche de cailloux roulés, entrecoupée de distance en distance d'étangs saumâtres, de flaques d'eaux stagnantes et de dépôts de limons tout à fait récens. Nulle part dans cette immense plaine on ne rencontre le rocher. Partout la terre meuble, des alluvions récentes et des marais; et, lorsque le caillou n'est pas apparent à la surface, il suffit de creuser à une très faible profondeur et de traverser la couche d'humus et de terre végétale qui constitue comme l'épiderme vivant de notre globe pour le retrouver sur une épaisseur de plus de 20 mètres. Tous ces cailloux viennent du Rhône et de la Durance. Ce sont des fragmens de rochers que les deux fleuves ont arrachés des gorges de leurs vallées supérieures et qu'un cataclysme violent, connu dans la science sous le nom de *diluvium* ou de « déluge alpin, » a précipités, comme une monstrueuse avalanche, dans la région des embouchures. Le torrent boueux s'est alors arrêté devant la masse inerte des eaux de la mer et s'est répandu dans le golfe, qu'il a comblé.

Ainsi, en remontant à l'origine de notre période géologique mo derne, celle que l'on désigne sous le nom de période quaternaire, on voit le Rhône et la Durance se jeter tous deux à peu près au même point de la Méditerranée, au centre d'une large échancrure

demi-circulaire, dont la montagne de Fos, dans les Bouches-du-Rhône, et celle de Cette, dans le département de l'Hérault, forment les deux extrémités, et qui présente une courbe très régulière, longeant le versant méridional de la chaîne des Alpines, le grand massif des carrières de Beaucaire et la ligne continue de collines au pied desquelles se développe la route plusieurs fois séculaire dont nous avons parlé plus haut. Cette route a été jadis tout à fait littorale et dessinait la falaise même de la mer primitive qui existait sinon à l'origine des temps historiques, du moins aux premiers siècles de notre époque géologique actuelle. Le diluvium a rempli ce golfe et a donné naissance à une immense plaine presque horizontale, mais qui a conservé une légère inclinaison vers la mer. Ce fut la grande Crau, dont le nom rappelle parfaitement l'origine (κραναὸν πεδίον, plaine basse et pierreuse) et qui comprenait autrefois le grand triangle dont Beaucaire, Fos et Cette forment les trois sommets. Sur cette mer de cailloux roulés, le Rhône et la Durance ont continué à rouler pendant de longs siècles, en suivant des lits sinueux dont le nombre et la direction ne sauraient être exactement déterminés à travers tous les âges, et qui ont dû nécessairement varier un très grand nombre de fois en laissant sur leur passage de larges traînées de sables et d'alluvions. Telle est l'origine de la vaste plaine qui comprend non-seulement la région cultivée, située à droite et à gauche du canal de navigation de Beaucaire, mais encore toute la zone littorale, coupée d'étangs, de fondrières et de marais, zone intermédiaire entre la mer et la terre, *dubium ne terra sit an pars maris*, comme disait déjà Pline, et que l'exhaussement continu du sol rattache de plus en plus au continent.

On conçoit sans peine qu'un territoire aussi récent et aussi plat a dû être bien des fois recouvert soit par les eaux du Rhône et de la Durance, soit par celles de la mer. Bien que la Méditerranée se ressente assez peu des effets de l'attraction de la lune et du soleil, et qu'on puisse la considérer comme une mer inerte et sans marée, son niveau n'est pas absolument constant; les actions atmosphériques d'ailleurs ont pour résultat de déprimer ou de relever son plan d'eau de plus d'un mètre. Pendant la majeure partie de l'année, sous l'influence des vents de terre, la masse liquide est refoulée au large et découvre sur le rivage une bande d'autant plus étendue que la pente du sol est moins sensible. Lorsque le vent souffle du large au contraire, la mer se gonfle sur la côte, surmonte le faible bourrelet de la plage, et il n'en faut pas davantage pour noyer une plaine à peu près horizontale, dont le relief s'élève à peine de quelques centimètres au-dessus du zéro moyen et qui présente même un très grand nombre de bas-fonds inférieurs à ce niveau et toujours submergés. D'autre part, les inondations du

Rhône et de la Durance, qui atteignent 5 à 6 mètres au-dessus de l'étiage, ont eu pour effet de recouvrir à plusieurs reprises toute la plaine d'une véritable mer temporaire, dont les vagues, chargées de boues et de limons, ont déposé en se retirant les épaisses couches d'alluvions que nous voyons aujourd'hui livrées à la culture.

On peut donc facilement se rendre compte de l'instabilité et des variétés d'aspect qu'a dû présenter dans la longue série des siècles toute cette plaine tour à tour submergée et atterrie soit par les divagations et les débordemens du Rhône, soit par les tempêtes et les irruptions de la mer. Si la mer primitive a baigné le pied des collines qui courent de l'est à l'ouest entre Beaucaire et Cette, la ligne du rivage s'est peu à peu éloignée devant la marche progressive des atterrissemens; les vagues, en déferlant sur la plage formée de matières très meubles, ont remanié et amoncelé sur place tous les débris terreux et sablonneux que les divers bras du fleuve déposaient sans cesse à leurs embouchures variables, et ont construit de longues digues parallèles au rivage qui ont peu à peu rattaché à la terre une partie du domaine maritime. Ces cordons littoraux, d'abord sous-marins, se sont peu à peu développés, ont émergé au-dessus de l'eau et ont bientôt constitué de nouveaux rivages plus ou moins continus, fractionnés par des coupures appelées *graus* (*gradus*, passage), qui mettaient en communication les eaux des étangs avec celles de la mer; et c'est ainsi que s'est lentement formée cette partie de notre frontière maritime que les géologues ont si bien désignée sous le nom d'*appareil littoral* et qui comprend une interminable succession de marais, d'étangs et de dunes mouvantes, tous orientés suivant la direction générale de la côte et régulièrement alignés en chapelet dans une immense plaine déserte et sans relief, composée d'alluvions tour à tour fluviales et paludéennes, de fondrières pestilentielles et de terres vagues imprégnées les unes d'eau douce, les autres d'eau salée.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre à travers les siècles les variations de ce territoire essentiellement instable. Chaque irruption de la mer, chaque inondation du fleuve a dû nécessairement modifier la profondeur, l'assiette et le contour des étangs; les différens bras du Rhône lui-même ont bien souvent changé de direction et même de nombre dans cette plaine horizontale où rien, dans le principe, ne pouvait contenir et discipliner les eaux des grandes crues dans des lits nettement déterminés. On voit encore autour d'Aigues-Mortes les cuvettes desséchées et atterries de ces anciens bras du fleuve; on les appelle les « Rhônes morts; » ce ne sont plus que de larges sillons où l'eau croupit de place en place, et qui seraient cependant encore de véritables canaux navigables si les travaux d'endiguement, qui ne datent que de deux ou trois

siècles, n'avaient rejeté le fleuve à l'est et définitivement fixé son lit dans les limites artificielles que nous lui connaissons aujourd'hui.

On peut, d'après cela, se rendre compte d'une manière assez exacte de la physionomie générale que devait présenter le pays dans les siècles qui nous ont précédés; et, si les documens historiques font à peu près défaut, l'étude géologique du sol permet d'y suppléer et de reconstituer approximativement la topographie locale des anciens âges. On sait d'ailleurs que, déjà à l'époque romaine, le cordon littoral sur lequel a été bâtie plus tard la ville d'Aigues-Mortes émergeait au-dessus des eaux, et le nom de *Sylve-Godesque*, qu'il a porté dans tout le moyen âge et qu'il a conservé depuis, semble même indiquer qu'il était plus boisé et mieux en culture que de nos jours; tout au moins existait-il sur ces terrains aujourd'hui dénudés une véritable forêt littorale, *sylva gothica.* Un autel votif qu'on y a récemment découvert porte une inscription dédiée à Sylvain en faveur d'un troupeau de gros bétail; le désert d'aujourd'hui paraît donc avoir été autrefois livré à l'agriculture et à la dépaissance.

Bien que la ville d'Aigues-Mortes ne remonte guère qu'au XIII[e] siècle, on ne saurait douter qu'il existât depuis longtemps sur l'emplacement de la ville de saint Louis un groupe assez considérable d'habitations de pêcheurs, et on pense généralement que la célèbre tour de Constance, que le roi croisé fit élever en même temps qu'il approfondissait la lagune qui devait servir de port d'embarquement pour sa flotte, n'a été que la reconstruction sur place d'une ancienne tour de l'époque carlovingienne que l'on désignait sous le nom de tour Matafère. Un diplôme de Charlemagne, délivré en 701, mentionne cette tour et parle en même temps de la reconstruction du fameux monastère de Psalmodi, dont on voit encore les ruines dans les étangs du Vistre, au nord d'Aigues-Mortes, et que les incursions des Sarrasins avaient plusieurs fois dévasté. Chose remarquable, à cette époque demi-barbare, le pays était loin d'être, comme culture, dans la situation lamentable que nous lui voyons aujourd'hui en pleine civilisation. Ces anciens noms de « Pinèdes, » de « Sylve-Godesque, » de « Sylve-Real, » qui sont restés aux divers tènemens de la zone littorale, portent en quelque sorte avec eux le témoignage de l'ancienne richesse forestière. A travers tous ces bois de pins maritimes, à peu près disparus depuis plusieurs siècles, serpentaient les différens bras du Rhône, dont les grandes eaux déposaient de nouvelles couches d'alluvions après chaque crue; les étangs étaient en général plus profonds, presque tous navigables, communiquant entre eux par des passes accessibles aux navires, et l'on ne voyait pas encore à l'endroit où devaient s'élever bientôt les remparts et les tours de la ville de saint Louis

ces marécages pestilentiels qui ont désolé le pays pendant toute la période du moyen âge et ont été l'une des causes principales de sa ruine et de son abandon.

Toutefois, malgré leur insalubrité, ces marécages ont fait et font encore la fortune de toute la zone littorale. A mesure que la profondeur des étangs diminuait, l'homme prenait possession du sol nouvellement émergé, conservait dans ces cuvettes naturelles, horizontales, peu profondes et échauffées par le soleil ardent du Midi, les eaux marines sursaturées de sel, et créait ainsi sur le territoire d'Aigues-Mortes les plus riches salines de la région méditerranéenne.

III.

Les salines d'Aigues-Mortes sont certainement les plus anciennes de la Gaule. Presque toutes les exploitations de sel de la France datent d'une époque relativement moderne : celles de l'ouest ont à peine quatre cents ans d'existence ; celles de la Bretagne n'existent que depuis le XVIIe siècle. L'origine des salines du littoral de la Méditerranée, et en particulier de celles qui se trouvent sur la rive droite du petit Rhône, dans la région d'Aigues-Mortes, que l'on désigne depuis le moyen âge sous le nom de « salines de Peccais, » se perd dans la nuit des temps; et, bien qu'on ne possède aucun document qui permette d'affirmer que les Phéniciens et les Grecs les aient exploitées, il est très probable qu'aux embouchures du Rhône, comme à celles du Tibre, on a connu de très bonne heure tout le parti que l'on pouvait retirer de ces grandes surfaces horizontales, où l'évaporation naturelle dépose et met presque sans frais à la disposition de l'homme une couche de sel cristallisé de plusieurs centimètres d'épaisseur. Les salines de Peccais paraissent donc avoir existé au moins à l'état rudimentaire à la même époque que celles d'Ostie, qui étaient en pleine exploitation avant l'organisation de la république et constituaient déjà, sous Ancus Martius, quatrième roi de Rome, une ferme importante dont les revenus étaient très productifs. En Gaule comme en Italie, l'homme a donc de très bonne heure favorisé et perfectionné le travail si bien commencé par la nature.

Pline, en parlant des Gaulois de la côte ligurienne, raconte qu'ils avaient, depuis un temps immémorial, l'habitude de jeter de l'eau salée sur des braises ardentes et que le charbon se transformait ainsi en sel. L'alchimiste G. Agricola ajoute que ce sel était noir ; et il semble résulter de ces deux témoignages que les premiers habitans de la zone maritime avaient recours à l'évaporation artificielle, quelque compliquée que nous paraisse cette méthode dans un pays où l'on a gratuitement le soleil à sa disposition. Leurs pro-

cédés de fabrication étaient donc absolument les mêmes que ceux des anciens sauniers de la Basse-Normandie, qui, jusqu'au dernier siècle, persistaient à faire bouillir dans de grandes bassines une eau mêlée de sable de mer, jusqu'à ce que ce bain eût pris une consistance suffisante pour permettre de retirer le sel fondu. C'est encore, on le sait, le mode d'exploitation de quelques salines de l'Est et des Pyrénées, où l'on emploie le combustible, à défaut de soleil, pour chauffer et concentrer dans des chaudières des eaux naturellement salées.

Il est probable cependant que l'évaporation à l'air libre des eaux des étangs directement alimentés par la mer et exposés dans de vastes bassins très peu profonds à l'ardeur du soleil du Midi a dû être en pleine activité dans la région maritime du bas Rhône dès l'origine même de la civilisation. Il est sans doute bien difficile de se rendre compte de la manière dont cette fabrication était organisée et réglementée; et l'industrie du sel n'a consisté pendant longtemps que dans la récolte, après les sécheresses de l'été, des efflorescences qui se déposaient sur les berges et dans les cuvettes des marais salans.

On sait cependant que, dès le XIIe siècle, les salines de la Provence et du Languedoc étaient de véritables fiefs. En 1284, l'abbé de Psalmodi et le seigneur d'Uzès passaient une convention au sujet de leurs salines respectives. L'original de cet acte, qui faisait autrefois partie des archives du monastère, est conservé dans celles de la préfecture du Gard; et on y retrouve des indications fort précieuses pour l'ancienne topographie locale. Les seigneurs abbés et les barons d'Uzès y mentionnent les pêcheries, les étangs et les marais situés au sud d'Aigues-Mortes, qui portent encore aujourd'hui les mêmes noms qu'au XIIIe siècle, ce qui est une preuve évidente que la mer à cette époque ne venait pas plus qu'aujourd'hui battre le pied des remparts de la ville; ils décidaient en outre, en bons voisins, que les mesures, boisseaux ou setiers employés dans leurs salines seraient tous de même dimension; ils stipulaient enfin que les ouvriers chassés de l'exploitation des uns ne seraient jamais reçus dans l'exploitation des autres. C'était, on le voit, une véritable coalition de patrons; et la féodalité religieuse et militaire du moyen âge était en quelque sorte doublée d'une féodalité industrielle assez bien organisée.

Les premières salines de Peccais étaient trop productives pour ne pas prendre bientôt un très grand développement. Le grand prieur de Saint-Gilles, qui était en même temps un des principaux dignitaires de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, possédait des terres un peu partout dans la région du bas Rhône; il ne tarda pas à en convertir quelques-unes en salines qui ont conservé le nom de « salines

de Saint-Jean, » de même que celles situées entre les bras atterris des Rhônes morts s'appellent encore « salines de l'abbé, » en souvenir du monastère de Psalmodi, auquel elles avaient longtemps appartenu. Successivement inféodées à divers particuliers, toutes les salines d'Aigues-Mortes finirent par passer sous la suzeraineté royale et constituèrent au XIVe siècle un des revenus les plus productifs de la couronne.

La mise en ferme des marais salans et les taxes exorbitantes sur le sel sont très certainement, de toutes les mesures de l'ancien régime, celles qui ont laissé dans le peuple les souvenirs les plus odieux. Et cependant une contribution fixe sur une matière aussi répandue et dont la consommation est indispensable à la fois à la terre, aux hommes et aux animaux aurait pu être, quelque modique qu'elle eût été, d'un rendement aussi sûr que facile et devenir, au point de vue fiscal, le plus magnifique des impôts; mais les excès du monopole et les vexations de toute nature commises par les « gabeliers » en firent bientôt le plus détesté et le plus impopulaire. Aujourd'hui encore, malgré les douceurs de la législation actuelle, cette impopularité persiste dans toute sa force comme une rancune inassouvie du passé.

Les abus, en effet, dépassaient toute mesure. Les premières salines du royaume étaient à peine constituées dans le midi de la France que des lettres patentes de Philippe Ier, datées de 1099, prescrivaient au sénéchal de Carcassonne de s'opposer à la vente des sels autres que ceux qui provenaient des exploitations royales. Saint Louis lui-même, malgré son esprit de justice, l'extrême modération de son administration et toute sa sollicitude pour le peuple, maintint la gabelle et n'en excepta que temporairement la ville d'Aigues-Mortes en vue de favoriser le commerce de son port privilégié et le développement de la cité naissante. Mais, en 1286, Philippe le Bel la rétablit partout en France; et, bien que les ordonnances royales reconnussent qu'elle était « dure et moult déplaisante au peuple, » elle subsista dans toute sa sévérité jusqu'à l'époque de la révolution française. Les exactions étaient tellement révoltantes que le peuple se soulevait partout en armes. Soit que les salines fussent affermées à des traitans, soit que les propriétaires des marais salans ne pussent vendre leurs produits qu'aux fermiers du roi, tout le sel recueilli dans le pays était entre les mains d'exploitans avides. Ceux-ci avaient un code spécial, des tribunaux particuliers, une force armée à leurs ordres. Les gabeliers avaient installé sur différens points du territoire des entrepôts, assignaient à chaque groupe de population, à chaque district, à chaque famille la quantité de sel qu'elle était contrainte de tirer de ces greniers officiels moyennant un prix énorme et fixé sans contrôle, leur interdisaient le droit de

revendre le sel superflu qu'ils étaient obligés de jeter, et prononçaient sans appel dans tous les procès qui naissaient sur cette matière.

Les populations étaient ainsi taxées arbitrairement à tant par tête, obligées de recevoir tous les trois mois une quantité de sel déterminée presque toujours supérieure aux besoins de la consommation qu'on leur apportait à domicile, à main armée, qu'il fallait payer immédiatement; et, si l'on contrevenait à ces règlemens iniques, si l'on cherchait à échapper à cette implacable étreinte du fisc, les traitans avaient le droit de saisir les biens, d'emprisonner, de faire condamner aux galères, à des peines corporelles, et même dans certains cas à la mort. « Un cri universel s'élève, écrivait Necker au roi Louis XVI au commencement de l'année 1781, contre cet impôt en même temps qu'il est un des plus considérables revenus de votre royaume. Il suffit de jeter les yeux sur la carte des gabelles pour concevoir rapidement combien, dans son état actuel, il présente d'inconvéniens, et pourquoi, dans quelques parties du royaume, on doit l'avoir en horreur; » et le sage ministre, en présentant au roi son mémoire sur l'administration des finances de la France, mettait sous ses yeux une carte sur laquelle étaient indiquées les variations de prix du sel dans les différentes provinces du royaume. Ces divisions étaient tout à fait arbitraires. On comptait alors des pays de grande gabelle, des pays de petite gabelle, des provinces franches, des pays dits « de quart bouillon », (approvisionnés par des sauneries particulières où l'on faisait bouillir, comme autrefois les anciens Gaulois, du sable imprégné d'eau salée et dont les exploitans étaient tenus de remettre dans les greniers du roi le quart de la fabrication, ce qu'on appelait « le quart bouillon, ») enfin des pays « de franc salé » où l'on faisait soit à des villes, soit à des corporations ou à des personnes qui occupaient de grandes charges, des distributions de sel tantôt gratuites, tantôt à un taux inférieur au cours général. Indépendamment de ces grandes divisions, il y avait une foule de distinctions de prix fondées sur des usages, des franchises, des privilèges et surtout des abus de toute nature.

« Une pareille bigarrure, ajoutait Necker, effet du temps et de plusieurs circonstances, a dû nécessairement faire naître le désir de se procurer un grand bénéfice, en portant du sel d'un lieu franc dans un pays de gabelle, tandis que, pour arrêter ces spéculations destructives des revenus publics, il a fallu établir des employés, armer des brigades et opposer des peines graves à l'exercice de ce commerce illicite. Ainsi s'est élevée de toutes parts dans le royaume une guerre intestine et funeste. Des milliers d'hommes, sans cesse attirés par l'appât d'un gain facile, se livrent continuellement à un commerce contraire aux lois. L'agriculture est abandonnée pour

suivre une carrière qui promet de plus grands et de plus prompts avantages; les enfans se forment de bonne heure et sous les yeux de leurs parens à l'oubli de leurs devoirs; et il se prépare ainsi, par le seul fait d'une mauvaise combinaison fiscale, une génération d'hommes dépravés. On ne saurait évaluer le mal qui dérive de cette école d'immoralité. »

La contrebande armée était devenue en effet, suivant l'expression de Necker, une véritable carrière lucrative. Le célèbre Mandrin, le roué de Valence, qui tint pendant si longtemps la campagne à la tête de bandes organisées, n'était qu'un général de contrebandiers qui opérait en grand contre les gens du roi; et l'on sait que le corps de troupes, chargé de combattre l'armée quasi-régulière des faux-sauniers, était de près de vingt-quatre mille hommes, que son entretien ne coûtait pas moins de 9 millions de livres de l'époque, que le faux-saunage donnait lieu, année commune, à trois mille sept cents saisies dans l'intérieur des maisons, qu'on se livrait souvent, pour protéger ou pour attaquer les convois de sel, à des combats meurtriers, qu'on arrêtait dans une seule année, comme contrebandiers, 2,300 hommes, 1,800 femmes, 6,600 enfans avec 500 voitures, 1,100 chevaux, que ces malheureux étaient traduits devant des tribunaux d'exception, que la contrebande du sel était classée au rang des crimes, que près de 1,800 hommes par an étaient condamnés à l'emprisonnement, que 300 étaient envoyés aux galères et que le tiers des forçats qui peuplaient les bagnes et les arsenaux n'étaient autres que des faux-sauniers pris les armes à la main.

De pareils abus ne pouvaient durer longtemps, et la gabelle devait s'écrouler avec le vieil édifice social. Il est juste toutefois de dire, à l'honneur du sage et honnête ministre de Louis XVI, que l'abolition complète de tout impôt sur la gabelle fut un moment l'objet de ses rêves d'économiste; mais il dut reconnaître bientôt l'impossibilité absolue de remplacer cette taxe indispensable aux finances de l'état par des augmentations de taille ou des impositions d'une autre nature dans un pays épuisé depuis longtemps par la guerre et la famine. Il se contenta de proposer l'égalité du prix du sel dans toute la France, et c'était en fait le moyen le plus honnête et le plus sûr de détruire la contrebande intérieure et de couper court en même temps aux scandaleuses entreprises des fermiers et des traitans. L'année 1789 arrivait. L'assemblée nationale ne fit que reprendre le programme libéral de Necker. Le 27 septembre, elle commençait par réduire le prix du sel dans les greniers; et le 30 mars 1790 le décret d'abolition de la gabelle était solennellement rendu et accueilli par des cris d'enthousiasme et de reconnaissance dans toutes les parties du royaume.

IV.

De toutes les salines de la région de la Méditerranée, celles de Peccais étaient les plus productives. Aujourd'hui encore, malgré les réductions considérables qu'a subies l'impôt sur le sel, elles donnent à l'état un revenu net de plus de 10 millions. D'après le compte-rendu de Necker, la gabelle rapportait au roi 54 millions de livres, c'est-à-dire autant que l'impôt sur toutes les propriétés foncières du royaume. On peut évaluer que les salines d'Aigues-Mortes valaient, alors comme aujourd'hui, le cinquième de toutes celles de la France; elles constituaient donc pour le roi un revenu de plus de 10 millions de livres, ce qui correspondrait à peu près à une valeur actuelle d'une trentaine de millions.

On comprend tout l'intérêt que le pouvoir royal attachait non-seulement au développement des salines, mais encore aux voies de communication qui permettaient aux fermiers d'écouler vers l'intérieur du royaume les produits de leur riche exploitation; car la gabelle n'était pas perçue sur la quantité de sel produite dans les marais, mais sur celle qui était en fait vendue et expédiée au dehors. Cet écoulement, qu'on appelait alors la « voiture du sel, » n'était pas toujours commode dans la région marécageuse du bas Rhône. Les salines d'Aigues-Mortes étaient comme des bassins entourés par les méandres des nombreux bras du Rhône aujourd'hui atterris, et le transport du sel ne pouvait se faire qu'en remontant le cours du fleuve. Mais ce fleuve lui-même, qui semblait s'offrir pour faciliter les opérations du commerce, avait des caprices fréquens et des débordemens terribles. Sans parler de ses crues ordinaires, qui devaient de temps à autre dégrader les digues de ceinture des marais salans, occasionner des ravinemens et des atterrissemens considérables et compromettre quelquefois la récolte de l'année, les chroniques de Provence et de Languedoc ont conservé, depuis l'année 1226, le souvenir de plus de trente inondations générales qui ont entièrement recouvert toute la plaine d'une véritable mer d'eau douce et chargée de limons. Il est facile dès lors de concevoir dans quelle situation devait se trouver la plaine comprise entre le Rhône et la mer, au moment de ces grandes crues. Les étangs envahis par les eaux boueuses étaient entièrement bouleversés; les parties profondes étaient presque comblées par les sables et les limons; et, sur certains points, la force du courant ou la puissance des remous pouvait créer des affouillemens de plusieurs mètres, dont on retrouve encore la trace. Partout le sel récemment déposé était lavé, entraîné et perdu.

Sans doute, les débordemens du Rhône, en recouvrant le sol de

couches successives de limon, en dessalant d'une manière progressive tous ces terrains imprégnés d'eau de mer et par cela même impropres à la végétation, constituaient le meilleur et le plus sûr agent de fertilisation et pouvaient, avec le temps, transformer ces steppes incultes en excellentes terres arables; mais on se souciait peu alors d'améliorations agricoles à longue échéance, dont les générations suivantes auraient été les seules à profiter, et qu'il aurait fallu payer peut-être au prix de la perte des salines, source féconde de revenu pour la couronne d'abord, pour les fermiers ensuite. Aussi ce fut bien moins pour défendre le territoire lui-même contre les inondations que pour conserver les salines de Peccais que François I[er] fit creuser à grands frais, en 1532, une dérivation artificielle du Rhône qui rejetait toutes les eaux du fleuve à l'est, et qu'on appela « la grande brassière du Rhône. » Le fleuve ne coula plus dès lors au sud de la ville d'Aigues-Mortes; le nouveau lit, qui forme aujourd'hui la limite occcidentale de la petite Camargue et sépare le département du Gard du département des Bouches-du-Rhône, fut appelé le « Rhône vif; » son embouchure à la mer prit le nom de « Grau neuf, *graou-naou*, » qu'elle a conservé. Les bras délaissés du fleuve ne devinrent bientôt plus que des tranchées sans issue, remplies d'eau saumâtre et croupissante. Le Rhône de François I[er] n'a pas tardé à subir le même sort; il n'est plus navigable depuis longtemps; les eaux y sont presque stagnantes. Le Grau neuf, oblitéré par les sables, ne s'ouvre à la mer que d'une manière intermittente, et lorsque des pluies persistantes ou des crues exceptionnelles ont fait gonfler les eaux de tous les étangs. Le Rhône vif est devenu à son tour un Rhône mort.

Ce Rhône vif longeait au sud et à l'est les salines de Peccais et permettait ainsi de les desservir avec la plus grande facilité. Un siècle et demi plus tard, vers 1680, on ouvrait au nord les canaux du Bourgidou et de Sylve-Real. Les salines étaient ainsi défendues à la fois des inondations du Rhône par des digues de ceinture et entourées de tous côtés par des voies navigables : au sud et à l'est, par le lit artificiel du fleuve, à l'ouest et au nord par les canaux de Sylve-Real et de Bourgidou nouvellement construits. Une écluse mettait en communication ces canaux et le Rhône vif; elle existe encore aujourd'hui et porte toujours ce même nom de Sylve-Real.

Cette disposition était très favorable à l'expédition des sels vers l'intérieur du royaume; car il n'existait point alors, il ne pouvait même pas exister matériellement de routes toujours carrossables dans un pays bas, entrecoupé de marécages, de fondrières, et balayé par les sables mouvans. Le Rhône était la seule voie commer-

ciale qui pût mettre le littoral en communication permanente avec le centre de la France.

Le grand marché des sels du midi était Lyon. Dans les principales villes échelonnées le long du Rhône étaient établis des greniers destinés à l'approvisionnement des pays riverains. De Lyon, qui constituait l'entrepôt général, le sel était distribué en Bourgogne, dans l'Auvergne, dans le Dauphiné et dans presque toutes les provinces du centre et de l'est. Il allait même à Genève et en Suisse. Les relations entre Lyon et les salines de Peccais étaient donc fréquentes, et la remonte du fleuve était la voie la plus naturelle, la seule praticable et pratiquée par les convois de sel. Mais cette navigation n'était pas sans difficultés. Le lit du Rhône, entre la mer et Beaucaire, était sinueux et souvent encombré de bancs de sable. Les débâcles de glace, les basses eaux assez fréquentes, les tempêtes de mistral, qui faisaient rage dans toute la vallée du Rhône, étaient autant de causes de retard et même d'arrêt forcé. Les bateaux devaient quelquefois stationner pendant des semaines entières au milieu de leurs voyages, exposés à des dangers de toute nature, non-seulement pour les marchandises, mais aussi pour les conducteurs. Le « tirage du sel, » depuis les lieux de production jusqu'à Beaucaire, était à lui seul plus pénible que son transport dans tout le reste du pays; et cette opération lente, incertaine, soumise à des délais et à des interruptions dont les conséquences étaient souvent funestes, avait lieu tout d'abord sur de petits canaux qui contournaient les salines, dans un pays qui ne présentait qu'un dédale de flaques d'eau à peine navigables, presque toutes faciles à traverser à gué, masquées par des lisières de tamaris et de longues forêts de roseaux. C'était plus qu'il n'en fallait pour tenter la cupidité et assurer l'impunité des faux-sauniers; et de fait, malgré la sévérité des lois, la contrebande du sel, qui était une opération des plus productives, s'exerçait autour d'Aigues-Mortes sur la plus vaste échelle. Les faux-sauniers traversaient sans peine toutes ces petites *roubines;* dès la chute du jour, un nombre considérable de batelets plats, légers, dont le tirant d'eau était à peine de quelques centimètres, glissaient en silence sur les étangs. Ce sont ces mêmes bateaux dont le type s'est conservé jusqu'à nos jours et qu'on emploie encore dans les chasses d'eau. Deux hommes les manœuvraient facilement; le transbordement de la marchandise prohibée avait lieu la nuit par une série de correspondances qui déjouaient la surveillance des gabeliers et de leurs troupes; et quelquefois même il était possible, lorsqu'il s'agissait de passer d'un étang dans un autre, de soulever à bras le petit esquif, de le transporter pendant quelque temps sur la terre et de continuer ensuite,

sans avoir rompu charge, ce voyage aventureux, mais extrêmement lucratif. La configuration du sol se prêtait d'une manière merveilleuse à toutes ces manœuvres, et la répression de la contrebande était presque impossible.

« On sait, écrivaient les intendans de la province en 1637, l'intérêt qu'a le roi d'empêcher le faux-saunage. A grands frais, on y a employé jusques ici toute sorte de précautions et de moyens. Tout a été inutile. On peut même dire, dans l'état présent, qu'il est impossible d'y mettre ordre efficacement. La facilité que les faux-sauniers ont de passer à gué les canaux d'Aigues-Mortes et les marais remplis de roseaux et de broussailles qui leur servent d'entrepôt et de retraite, leur donnent une sûreté à n'être pas découverts, ni même poursuivis dans ces marais. Outre les salins de Peccais, la nature forme des sels dans la petite et la grande Camargue en divers endroits et principalement à l'étang du Vaquarès, qui est un terrain de deux à trois lieues de longueur. Quoiqu'on ait augmenté le nombre des gardes, qu'on ait fait des brigades de gardes à cheval et qu'on se serve des troupes du roy, cependant le faux-saunage augmente plutôt que de diminuer. »

Ce fut sous l'empire exclusif de ces préoccupations que prit naissance le projet d'une communication directe entre les étangs d'Aigues-Mortes et Beaucaire, sur le Rhône. Le desséchement des marais, qui était la conséquence inévitable de l'ouverture du canal, ne fut dans le principe qu'une question accessoire; on n'avait en vue aucune opération agricole; avant tout on cherchait à mettre le pays à découvert afin de faciliter la surveillance des salines, d'empêcher la fraude et d'éviter aux convois de sel les dangers et les lenteurs de la remonte du Rhône entre l'ancienne écluse de Sylvéréal et la ville de Beaucaire.

Les premières études eurent lieu à la fin du XVIe siècle. Henri IV avait conçu le projet, un peu trop grandiose, de dessécher et de mettre en culture tous les marais du royaume. Il ne trouva naturellement personne en France qui consentît à se charger d'une pareille entreprise. Mais les revenus de la couronne étaient tellement intéressés à l'aménagement des marais du bas Rhône, que l'on regardait comme le seul moyen pratique d'arrêter la contrebande du sel, que le roi s'adressa à un étranger, Humphroy Bradley, maître des digues de Berg-op-Zoom, en Brabant, à qui il céda, par un édit en date du 8 avril 1599, la moitié des palus et marais dépendans du domaine, et de ceux qui appartenaient à des propriétaires qui refuseraient de les dessécher eux-mêmes.

La mort de Henri IV entrava tous ces beaux projets; mais, dès la minorité de Louis XIII, la question fut agitée de nouveau. Le car-

dinal de Richelieu venait de décider, pendant son voyage dans le Midi, la création d'un grand port de guerre dans la rade de Brescou, près d'Agde. Désireux de favoriser en même temps les fermiers du roi et les commerçans du Languedoc, du Dauphiné et du Lyonnais, il comprit tous les avantages que présenterait un canal de navigation entre le Rhône et les ports de la Méditerranée. Pour subvenir aux frais de l'entreprise, les droits sur les sels de Peccais furent augmentés « en trois diverses crues jusqu'à 50 sols par minot, » et il est très probable que les travaux auraient été menés rapidement à bonne fin, si la mort du grand ministre et peu après celle du roi n'étaient venues jeter le pays dans d'autres préoccupations.

Toutefois, dès les premières années de la régence d'Anne d'Autriche, le conseil accepta les offres d'un homme obscur et entreprenant, le sieur Jacques Le Brun, de la ville de Brignoles. Le Brun obtint la concession des marais du Languedoc aux mêmes conditions qui avaient été accordées à Bradley; mais ses procédés arbitraires soulevèrent contre lui les communautés et les seigneurs intéressés, et les états durent s'opposer bientôt à l'exercice de son privilège, qu'il fut d'ailleurs obligé d'abandonner lui-même, faute de moyens suffisans pour exécuter une entreprise trop au-dessus de ses forces. La concession passa en d'autres mains tout aussi inhabiles, et, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, le pays fut tellement absorbé par la préoccupation de guerres continuelles, que les projets pacifiques du desséchement des marais du Languedoc durent être renvoyés à des temps meilleurs.

Ce ne fut qu'au commencement du siècle suivant, en 1701, que l'affaire fut reprise d'une manière sérieuse. — Le maréchal de Noailles avait commandé pendant plusieurs années en Languedoc; il offrit au roi de se charger, à ses risques et périls, de la double entreprise du canal et du desséchement, et de dédommager tous les propriétaires et usagers des marais, moyennant la concession des droits et privilèges déjà accordés à ceux qui avaient échoué dans les tentatives précédentes. Le canal devait toujours avoir Beaucaire pour tête de ligne, et se rendre à la mer en traversant la plaine presque partout inondée.

D'Aigues-Mortes au port de Cette nouvellement créé, la navigation se faisait depuis très longtemps à travers les étangs qui bordent le littoral. Des actes qui remontent aux rois d'Aragon, seigneurs de Montpellier, témoignent de l'intérêt que tout le commerce du Languedoc attachait à cette voie navigable. Mais, malgré tous les efforts de la province, ces étangs s'étaient en grande partie atterris; et l'on avait reconnu la nécessité de créer un lit artificiel à travers les lagunes plus ou moins desséchées de Frontignan, de Maguelone, de Mauguio et de Pérols. Le canal de Beaucaire et le canal des

Étangs ne devaient faire ainsi qu'une seule et même ligne d'eau, qui allait mettre en communication le Rhône avec la Garonne, comme on avait joint naguère l'Océan à la Méditerranée par le canal des deux mers. Le projet du maréchal de Noailles se présentait donc comme le complément indispensable du « canal roïal du Languedoc. » C'était prendre le roi par son faible. On sait, en effet, combien la grande entreprise du canal du Midi avait tenu à cœur à Louis XIV, et de quelles faveurs il avait entouré l'habile ingénieur Riquet, qui en avait dirigé l'exécution. — Colbert surtout le considérait comme une des œuvres les plus glorieuses du règne, et l'illustre Vauban, qui le visitait par ordre du roi, en 1690, pour y mettre la dernière main, s'écriait plein d'enthousiasme : « Je donnerois tout ce que j'ai fait et tout ce qui me reste à faire pour avoir exécuté ce chef-d'œuvre. »

Ce n'est pas que l'idée fût neuve en elle-même et n'eût été plusieurs fois émise. Tacite raconte même que, vers l'an 18 de notre ère, les Romains, maîtres de la Gaule, avaient cherché à relier la Moselle avec la Saône, ce qui permettait de passer du Rhin au Rhône, c'est-à-dire des eaux de l'Océan dans celles de la Méditerranée. On peut lire aussi dans les Mémoires de M. de Basville, intendant de la province de Languedoc, que Charlemagne avait conçu un projet analogue; mais ce ne furent, à vrai dire, que des rêves de conquérant dont il ne nous est resté aucune trace d'exécution pratique. Ce fut sous François Ier seulement que l'on commença quelques opérations sur le terrain; et on trouve dans un curieux ouvrage de 1613 de Charles Bernard, intitulé « la Conjonction des mers, » le récit de la visite que les commissaires du roi firent à Toulouse en 1539, où ils ordonnèrent à des « personnes d'expérience » de dresser le plan d'un canal pour la jonction de la mer de Narbonne avec l'Océan « aquitanique. » Le plan existe encore, et le devis des travaux est conservé dans les registres du conseil de l'hôtel de ville. Mais bien que ce projet, considéré alors comme chimérique, ait été presque aussitôt repoussé que proposé, l'idée n'en resta pas moins. Les députés de Languedoc à l'assemblée des états-généraux, tenue à Paris en 1614, ne manquèrent pas de mentionner, dans le cahier qu'ils déposèrent entre les mains du roi, tous les avantages que le pays devait retirer de l'ouverture du canal de François Ier. Depuis lors, la question fut toujours à l'étude; et, pendant le règne de Louis XIII, de nouveaux projets furent élaborés pour mettre Toulouse et la Garonne en communication, tantôt avec la rivière de l'Aude, tantôt avec celle de l'Hérault; car on hésitait beaucoup entre diverses solutions, et on ne savait pas encore si l'on donnerait pour tête de ligne au canal le port de la Nouvelle dans l'étang de Sigean, celui de la Franqui dans les lagunes de

Narbonne, la petite mer intérieure qu'on appelle l'étang de Thau, — ou les graus navigables qui se trouvaient au sud de Montpellier.

La création du port de Cette, en 1666, décida la question; et le canal de Languedoc, tel que nous le voyons aujourd'hui, fut définitivement arrêté par Colbert. Celui de Beaucaire à Aigues-Mortes se présentait dès lors comme son prolongement naturel jusqu'au Rhône. Quel que fût l'épuisement des ressources du pays, les moyens financiers étaient toujours les mêmes; on eut recours à une augmentation de taxe sur les sels, on accorda des privilèges et la cession des terrains riverains aux entrepreneurs du canal. Il ne devait en coûter au roi, suivant l'expression pittoresque de Riquet, que « des parchemins et de la cire, » — et le canal fut décidé.

Les propositions du maréchal de Noailles furent donc rapidement acceptées. Un arrêt du conseil, en date du 29 mars 1701, ordonna que les communautés ecclésiastiques et laïques, et les seigneurs, propriétaires de marais, seraient assignés devant M. de Basville, intendant de la province; et par lettres patentes du mois de janvier 1702, l'ancien commandant militaire du Languedoc fut solennellement autorisé « à faire dessécher tous les étangs, palus, marais, coustières, lais et relais de la mer, rivières, étangs et terres inondées du Bas-Languedoc, depuis Beaucaire jusqu'à Aigues-Mortes et à l'étang de Pérols, à faire un canal de navigation à travers les terres desséchées depuis Beaucaire jusqu'à Aigues-Mortes, à y établir des bateaux et recevoir les mêmes droits et péages établis au canal roïal de Languedoc. »

A partir de ce moment, le canal de Beaucaire à la mer entra dans sa période d'exécution. Mais les troubles religieux des Cévennes d'une part et les difficultés sans nombre que suscitèrent au maréchal les prétentions des propriétaires riverains, le contraignirent à abandonner bientôt son entreprise, qui passa tour à tour entre les mains de son fils, le duc de Noailles, puis du prince Charles de Lorraine, son allié, et enfin de plusieurs concessionnaires qui furent, les uns après les autres, subrogés aux mêmes droits, mais qui ne purent que commencer la longue et délicate procédure du bornage des marais à dessécher.

Découragés, ils demandèrent, en 1746, à être relevés de leur fardeau. Un arrêt du conseil du roi et des lettres patentes du 8 novembre 1746 accueillirent leur requête et transférèrent tous leurs droits aux états du Languedoc, qui demeurèrent alors chargés, moyennant la propriété de tous les marais, de l'entreprise du desséchement et de la construction du canal de navigation. Le premier soin des états fut de terminer la procédure du bornage, et le volumineux recueil des lois municipales et économiques de Languedoc peut donner une idée de la quantité de titres et d'actes qu'il fallut

réviser et discuter pour réduire à leur juste valeur les prétentions de toutes les communautés, des seigneurs et même des simples particuliers qui réclamaient des droits de propriété ou d'usage sur des marais très difficiles à délimiter et dont l'étendue et l'assiette avaient depuis plusieurs siècles éprouvé des variations bien difficiles à apprécier. Lorsque ce travail préliminaire de légistes et de géomètres fut à peu près achevé, on eut recours aux ingénieurs; et tout d'abord, en 1768, le sieur Garipuy, directeur des travaux publics de la province, fut, par ordre de M. de Dillon, archevêque de Narbonne et en cette qualité président des états de Languedoc, envoyé en Hollande pour y conférer avec les principaux hydrauliciens de ce pays. On y étudiait alors le problème, aujourd'hui résolu, du desséchement de la mer de Harlem. La mission de Hollande fut un peu longue; l'ingénieur Garipuy n'y resta pas moins de douze ans; il en revint enfin, et dès son retour les chantiers furent ouverts.

On était en 1778. Le bief d'Aigues-Mortes fut commencé le premier: le travail marchait résolûment depuis une dizaine d'années; on avait déjà dépassé la petite ville de Saint-Gilles, dont le port était ensablé au milieu d'étangs à peine flottables, lorsque la révolution éclata. Ce n'était plus le temps de songer à des entreprises agricoles et commerciales; les états de la province disparurent dans la tempête, et les travaux furent suspendus. Mais l'affaire était trop bien engagée pour ne pas être reprise aux premiers jours de calme, et, dès l'avènement du consulat, un traité du 27 floréal an IX (1801), approuvé le 17 prairial suivant, concéda à une compagnie les droits et privilèges qui avaient été accordés un siècle auparavant au maréchal de Noailles. La concession commença le 1er vendémiaire an X (20 septembre 1801); elle devait durer quatre-vingts ans et expirer en 1881. Depuis lors, un décret présidentiel, en date du 27 mars 1852, l'a prorogée de cinquante-huit ans; aux termes de ce décret, elle doit donc durer jusqu'en septembre 1939, à moins que l'état ne rachète avant cette époque le privilége dont il s'est dessaisi.

Le canal de Beaucaire à la mer est complètement terminé depuis 1811. Il constitue, comme on le voit, une œuvre complexe. L'heureuse compagnie, substituée aux anciens concessionnaires qui avaient tenté infructueusement de mener l'entreprise à bonne fin, a obtenu d'une part le droit de percevoir, d'abord pendant quatre-vingts ans, puis pendant près de cent quarante ans, des taxes de navigation conformes à celles du canal du Midi; d'autre part, elle a acquis aux termes de son traité « la propriété incommutable de tous les marais tant supérieurs qu'inférieurs situés dans le département du Gard, entre Beaucaire et Aigues-Mortes et l'étang de Mauguio, appartenant à la république, soit qu'ils proviennent de l'ancien

domaine du ci-devant roi, des états de Languedoc, de l'ordre de Malte, de tous les domaines nationaux, ou à quelque titre que ce soit. » Elle jouit en outre du privilège de dessécher les marais appartenant à des tiers. C'est donc à la fois une compagnie de navigation, d'arrosage et de dessèchement.

V.

Nous avons vu plus haut qu'il y a à peine un siècle, la vaste étendue de terrain, comprise, dans le territoire du département du Gard, entre le Rhône, la mer et le pied des coteaux qui courent de Beaucaire à Aigues-Mortes, était composée de marais, d'étangs et de terrains vagues et horizontaux que les inondations du fleuve et l'intumescence de la mer noyaient de temps à autre d'une manière à peu près complète, à l'exception de quelques points accidentellement plus élevés et des salines défendues tant bien que mal par une ceinture de petits canaux et des digues plus ou moins résistantes. L'ouverture du canal de Beaucaire a complètement transformé le pays. Toute cette zone marécageuse, qui n'était autrefois qu'un seul bassin submersible, a été divisée en deux sections : une faible lisière est restée au nord entre le pied des coteaux et le canal, la plus grande partie se trouve au sud et s'étend entre le canal et la mer.

Le canal a eu tout d'abord pour effet de dessécher en très peu de temps d'une manière complète et de rendre cultivables tous les terrains situés au nord. Séparés des autres marais par une large tranchée, ces terrains, jadis submersibles et presque toujours détrempés, ne communiquent plus aujourd'hui avec les étangs. Ils ne reçoivent plus que les eaux qui tombent sur le versant des coteaux contre lesquels ils sont adossés ; ces eaux restent très peu de temps sur le sol et trouvent bientôt leur écoulement naturel dans le canal d'abord, à la mer ensuite.

Le dessèchement du vaste territoire situé au sud a présenté de plus grandes difficultés, et est loin d'être en aussi bonne voie. Toute cette plaine n'a été, dans le principe, qu'un immense marécage assez semblable aux terres basses du littoral de la Hollande. La petite ville de Saint-Gilles, aujourd'hui entourée de terres cultivées, a été, pendant tout le moyen-âge et jusqu'à ces derniers siècles, un port de mer, ou pour mieux dire un port en rivière et en lagune, car le Rhône et les étangs baignaient le pied de la colline contre laquelle elle est adossée et occupaient exactement la place où se trouve le canal moderne de navigation. Cette lagune est encore très reconnaissable, bien qu'elle soit transformée en terre cultivée ; çà et là des lis marins, de petites forêts de roseaux,

des joncs, des soudes et des salicornes rappellent la végétation paludéenne et salée. Le Rhône la traversait jadis et y entretenait une certaine profondeur, dans une véritable rade intérieure très bien disposée pour recueillir les navires qui faisaient le cabotage dans le golfe de Lyon.

Le port de Saint-Gilles, d'après le témoignage d'Astruc, l'un des historiens du XVIIe siècle qui nous ont laissé les renseignemens les plus précis sur la topographie ancienne du Languedoc, fut extrêmement fréquenté pendant les XIe et XIIe siècles. C'est là que la princesse Emma, fille de Roger, comte de Sicile, aborda lorsqu'elle vint en France pour épouser Philippe Ier, qui lui fit faire d'ailleurs un voyage inutile. Le pape Gelase II y débarqua en 1118 et Innocent II en 1130. Bertrand, comte de Toulouse, s'y embarqua pour la terre-sainte en 1109 avec quatre mille chevaliers sur quarante galères. Ce fut dans la lagune de Saint-Gilles que Louis VII le Jeune mit pied à terre, en 1148, à son retour de Syrie, et que vinrent aborder quelques années plus tard, en 1162, les ambassadeurs que Manuel Comnène envoya en France. Pendant tout le XIIIe siècle, Saint-Gilles fut un des premiers entrepôts sur notre littoral de la Méditerranée pour toutes les marchandises qui venaient de l'Orient. « Ce lieu, écrivait Benjamin de Tudèle qui le visitait vers 1160, est fréquenté par toutes les nations et par plusieurs insulaires depuis les terres les plus éloignées ; et on y voit en abondance sur ses quais, les drogues, les aromates et les épices du Levant. » Le Rhône les conduisait ensuite au cœur de la France.

Bien que le fond des étangs se fût considérablement exhaussé, le pays présentait encore l'aspect d'une lagune morte la veille du jour où le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes vint établir une profonde saignée au milieu des étangs. Mais toute la plaine marécageuse ne devait pas cependant recueillir également le bénéfice du desséchement. Elle se divise d'ailleurs en deux zones parfaitement distinctes : l'une embrassant le territoire compris entre Beaucaire et Saint-Gilles forme ce qu'on appelle les marais supérieurs ; l'autre comprend toute la partie située entre Saint-Gilles et la mer, ce sont les marais inférieurs. Ainsi que ces noms l'indiquent, les premiers sont à un niveau plus élevé que les seconds ; leur plafond se trouve à peu près à $0^{m},80$ au-dessus du zéro de la mer ; les autres au contraire sont des cuvettes dont le sol est inférieur au niveau de la Méditerranée qui en est assez proche ; l'eau qui les remplit est stagnante, putrescible, toujours saumâtre, souvent salée.

Les marais supérieurs n'ont pas été difficiles à dessécher. Il a suffi de les entourer d'une rigole de ceinture, protégée par une chaussée ; dans cette rigole sont venues se rendre toutes les eaux de la lagune que l'on a évacuées dans le bief inférieur du canal de

navigation. L'opération a pleinement réussi; les marais ont disparu. Les parties les plus élevées sont depuis longtemps livrées à la culture des céréales, les plus basses sont couvertes de fourrages et de plantations de roseaux.

Mais les marais inférieurs sont restés jusqu'à ce jour à l'état de véritables marécages. La plaine de Saint-Gilles à la mer est un bas-fond dont le sol est presque partout en contrebas du niveau de la mer et de celui du canal. Le desséchement ne peut donc être opéré directement par un simple égouttage; il ne pourrait avoir lieu que par l'inondation de ces bas-fonds au moyen des eaux troubles du Rhône dont les dépôts exhausseraient le sol d'une manière régulière et continue. Malheureusement le Rhône endigué ne recouvre plus la plaine à l'époque de ses crues, et les eaux du canal lui-même, bien qu'elles soient prises au fleuve, n'arrivent à Saint-Gilles qu'après avoir parcouru un assez long trajet, se clarifient en route, et n'apportent que des quantités de limon tout à fait inappréciables. Au demeurant le Rhône, depuis les travaux d'endiguement moderne, a cessé d'être pour la plaine ce qu'il était autrefois, un agent de fertilisation et de colmatage.

Ces marais inférieurs forment deux bassins distincts : le plus rapproché de Saint-Gilles est le bassin de Scamandre, dont le centre est occupé par un étang dont le plafond est à 1^{m},50 en contrebas du zéro de la mer; le plus éloigné est l'étang de Leyran ou Grand Palus, séparé du premier par une ligne de dunes recouvertes de distance en distance par les débris de la Sylve Godesque. Cette lisière plus ou moins boisée est le premier cordon littoral; c'est l'ancienne limite de la mer, celle qui existait tout à fait à l'origine de notre période quaternaire. L'étang de Leyran est en deçà; il a donc fait partie, à une époque géologique récente, du domaine de la mer et n'a été rattaché au continent que par la formation de flèches de sable qui ont donné naissance dans la plaine d'Aigues-Mortes à une succession d'étangs dont les eaux, d'abord saumâtres, deviennent de plus en plus salées à mesure qu'on approche de la plage moderne. L'aménagement agricole du bassin de Scamandre a été très bien conçu et est en bonne voie. Ne pouvant l'assécher, on l'a inondé, et l'ancien cloaque est aujourd'hui remplacé par de magnifiques marais roseliers, dont les produits sont d'un excellent revenu. Mais cette transformation ne s'étend pas sur toute la superficie du bassin, et il reste encore près de 6,000 hectares dont les eaux stagnantes ne sont pas avivées par l'irrigation et contribuent, avec la majeure partie des marécages d'Aigues-Mortes, à entretenir dans le pays un germe de fièvres pernicieuses.

La situation de l'étang de Leyran et de toutes les terres basses qui l'environnent est bien autrement déplorable, non-seulement au

point de vue agricole, mais encore et surtout au point de vue de la salubrité publique. Ce n'est pas seulement de l'irrigation qu'il faudrait à ce sol ingrat et saturé de sel dont les plaques blanchâtres miroitent au soleil, c'est une submersion complète d'eau douce, un véritable lessivage. Malheureusement l'entreprise a été à peine tentée ; et les bas-fonds de l'étang ne sont qu'un immense cloaque, malsain, impropre à toute culture et dont l'assainissement, vivement réclamé depuis un demi-siècle, s'impose aujourd'hui de la manière la plus sérieuse à la sollicitude de l'état.

On le voit, l'œuvre complexe du canal de Beaucaire à Aigues-Mortes est loin d'être accomplie. Comme canal de navigation cependant, il a rempli toutes les conditions de son programme. Le canal a une longueur totale de 50 kilomètres environ entre sa prise d'eau à Beaucaire et son point d'arrivée sous les murs d'Aigues-Mortes. Il présente successivement une écluse et un bassin de 810 mètres de développement dans la ville de Beaucaire, à la suite desquels se trouve un premier bief de 2,500 mètres, qui s'étend jusqu'à l'écluse de Charenconne ; — un second bief de 5,500 mètres entre les écluses de Charenconne et de Nourriguier ; — un troisième bief de 9,000 mètres entre les écluses de Nourriguier et de Broussan ; — un dernier bief enfin de 33,000 mètres, qui passe au port de Saint-Gilles et va rejoindre le chenal maritime d'Aigues-Mortes à la mer, au pied même des remparts de la vieille cité de saint Louis.

L'écluse de prise d'eau dans le Rhône n'a pas de chute ; elle est seulement destinée à racheter la hauteur variable du fleuve au-dessus du niveau du premier bief. Les autres écluses rachètent à leur tour la différence de hauteur de $4^{m},01$ que présente l'étiage du fleuve avec le zéro de la mer à Aigues-Mortes ; et la répartition de ces divers étages d'eau se fait de la manière suivante :

Chute de l'écluse de Charenconne.	1^{m} 40
— Nourriguier.	1 41
— Broussan.	1 20
Total.	4^{m} 01

Enfin une dernière écluse, dite écluse de garde ou de défense, a été placée, depuis près de cinquante ans, à l'extrémité du canal, à 1 kilomètre seulement d'Aigues-Mortes ; elle empêche les eaux de la mer et celles du Rhône de se mêler dans le bief inférieur. L'eau douce du fleuve arrive donc par le canal jusque sous les murs de la ville et pourrait être déversée dans les marais inférieurs qui sont en contre-bas ; c'est, ainsi que nous l'avons vu, le seul moyen pratique qui permettrait à la longue d'assainir ces marais putrides,

de les dessaler, de les convertir en marais roseliers et de faire disparaître les miasmes délétères qui désolent le pays.

Malheureusement, soit par indifférence, soit parce que les bénéfices obtenus par les produits des taxes de navigation et les plus-values des marais supérieurs conquis à la culture lui paraissent suffisamment rémunérateurs, et qu'elle hésite à se lancer dans des travaux pénibles et un peu incertains, la compagnie concessionnaire n'a pas jusqu'à présent entrepris d'une manière sérieuse la mise en culture et l'irrigation de la zone maritime. Elle est donc loin d'avoir rempli de ce chef les obligations qu'elle avait contractées par son traité de l'an IX avec l'état.

D'autre part, les droits de navigation eux-mêmes perçus sur les canaux ont soulevé à diverses reprises les plus vives réclamations du public. Au point de vue de la justice distributive, il est certain qu'on peut regarder comme assez anormal de maintenir de pareilles taxes sur un canal, alors que tant d'autres voies de communication de même nature en ont été affranchies. La question du rachat du canal s'est donc posée d'elle-même; depuis près de vingt ans, elle est l'objet des vœux les plus ardens et, on doit le dire, les plus fortement motivés de toutes les assemblées locales.

Mais la concession octroyée au canal de Beaucaire ne s'étend pas aux seuls droits de navigation, qui ont perdu d'ailleurs une assez grande partie de leur importance depuis que le pays est sillonné de chemins de fer. Elle comprend aussi les droits de desséchement et d'irrigation, et ceux-ci lui ont procuré sans contredit des bénéfices bien plus considérables. Sans doute la compagnie n'a pas rempli toutes ses obligations et a reculé devant les difficultés et les incertitudes de l'entreprise du desséchement des marais inférieurs; mais, par les irrigations qu'elle a développées sur une grande étendue, elle a donné à d'immenses surfaces de terrain une valeur que les desséchemens n'augmenteront probablement pas, et elle a en même temps concouru, dans une très large proportion, à l'amélioration de la santé publique. On doit donc regarder comme un peu excessive l'opinion des ingénieurs qui prétextent de l'inexécution partielle des engagemens consentis pour réduire dans une proportion notable le prix du rachat, et même pour conclure d'une manière par trop radicale à la déchéance de la compagnie concessionnaire.

Les vœux actuels des populations ne s'opposent pas d'ailleurs à la continuation du privilège de la compagnie en ce qui concerne les améliorations agricoles que tout le monde se plaît à reconnaître; ils se bornent à demander le rachat des droits de navigation. Ceux d'irrigation et de desséchement peuvent être maintenus et même prorogés sans inconvénient pour une durée de temps à débattre

en compensation des droits de navigation que la compagnie abandonnerait.

Il est certain que, si le canal de Beaucaire à la mer rentrait entre les mains de l'état, il formerait, avec le canal de la Radelle et celui des Étangs, une voie de navigation libre et continue de plus de 100 kilomètres qui mettrait en communication directe le Rhône, le port d'Aigues-Mortes et le port de Cette. Nul doute par conséquent que, si les taxes de navigation étaient supprimées ou réduites à ce qu'exigeraient les frais d'entretien et de conservation, cette voie, qui tend à être abandonnée aujourd'hui, ne soit de nouveau très fréquentée par le commerce et ne fasse, au grand profit de tous, une sérieuse concurrence au chemin de fer.

Il serait d'ailleurs assez facile d'améliorer le canal et de l'ouvrir à la grande batellerie du Rhône; il suffirait pour cela de quelques dragages de très peu d'importance qui augmenteraient un peu la profondeur actuelle, qui n'est guère que de $1^{m},20$; il faudrait surtout modifier les écluses et leur donner des dimensions suffisantes pour recevoir les bateaux du fleuve. Rien ne s'oppose à cette amélioration. On créerait ainsi un véritable bras artificiel du Rhône, dont le point de départ serait à Beaucaire, qui viendrait, sous les murs d'Aigues-Mortes, se souder au canal maritime et déboucherait ensuite à la mer. Ce serait là très certainement une des meilleures solutions, la plus simple peut-être de cette question des embouchures du Rhône, qui est restée, depuis l'époque romaine, à l'état de problème réputé insoluble et qui faisait dire à Vauban que « les embouchures du fleuve seraient toujours incorrigibles. » Aujourd'hui que des travaux considérables sont entrepris pour améliorer la navigation de notre grand fleuve de la Méditerranée, cette question s'impose plus que jamais à l'attention de tous. Ce sera même pour le commerce, pour l'industrie, pour la navigation fluviale une véritable œuvre de réparation.

Le canal de Beaucaire affranchi de ses droits et rendu accessible à la grande batellerie, c'est une nouvelle porte du fleuve ouverte sur la mer. C'est un nouvel élément de prospérité pour le port de Cette, qui sera désormais en communication directe avec la vallée du Rhône. C'est en même temps la vie renaissant sur les ruines d'Aigues-Mortes et la régénération de l'ancien port de saint Louis qui fut, il y a à peine quatre siècles, le premier port du Languedoc et dont la misère actuelle ne saurait faire oublier l'excellente situation nautique et la grandeur passée.

CHARLES LENTHÉRIC.

LA

DÉCOUVERTE DU PASSAGE NORD-EST

PAR

L'OCÉAN GLACIAL ASIATIQUE

I. *Lettres de M. Nordenskjöld.* — II. *Les Abords de la région inconnue,* par M. Clément R. Markham, traduction de M. Henri Gaidoz. — III. *Les Grandes Entreprises géographiques,* par le vicomte de Bizemont. — IV. *Un Voyage à la Mer polaire,* par le capitaine Nares, traduction de M. Frédéric Bernard. — V. *Petermann's Mittheilungen,* fascicules v et ix, 1879.

Toucher aux limites extrêmes de l'Océan-Glacial, voir tomber perpendiculairement sur sa tête les froids rayons de l'étoile polaire, est un beau rêve qu'ont toujours caressé et que caresseront encore longtemps les émules des Parry, des Ross, des Mac-Clure, des Franklin, des Bellot et de bien d'autres navigateurs célèbres. Et pourtant, plus les tentatives se renouvellent, plus, il faut bien le reconnaître, ce rêve paraît impossible à réaliser, et l'on est tenté de croire avec le capitaine Nares, de l'*Alert*, qu'une expédition au pôle arctique ne donnera plus jamais que des résultats à peu près insignifians pour la science et nuls pour le commerce.

Quant à parvenir en traîneau ou autrement jusqu'à la dernière limite du pôle mystérieux, on sait que le second de l'*Alert*, M. le commandant Albert Markham, a pu s'en approcher à une distance de 400 milles. Mais à quelles conditions? En mettant une journée

pour franchir en moyenne un mille et quart. Dans sa marche pénible vers le nord, le commandant Markham n'a presque nulle part trouvé une surface lisse. On eût dit, suivant sa pittoresque expression, une mer houleuse soudainement congelée. Entre les banquises s'élevaient des amas de débris de glace concassée, débris décomposés l'été précédent, puis gelés de nouveau pendant l'hiver; c'étaient des remparts de blocs angulaires d'une hauteur de 40 à 50 pieds entre lesquels on ne pouvait trouver aucun passage. Tout le long de ces barrières abruptes s'étalaient des talus de neige hauts de 100 mètres environ et descendant au niveau du champ de glace. Comme le vent dominant pendant l'hiver était le vent d'ouest et que la route des traîneaux courait vers le nord, il fallait renoncer à marcher le long de ces talus et les franchir, l'un après l'autre, à angles droits. Ce voyage fut une lutte continuelle contre des difficultés sans cesse renaissantes, car, à chaque obstacle qui était surmonté, il en surgissait un nouveau. On ne se figure pas quelle lassitude éprouvent les hommes qui, pendant de longues journées, ne peuvent jamais marcher d'un pas égal et délibéré; c'est pis encore lorsqu'ils sont contraints, après s'être attelés à des traîneaux, de hisser ces traîneaux sur des blocs de glace abrupts, et pour arriver après des efforts inouïs à n'avancer que de quelques pieds! Comme on s'en doute bien, au 83° 20′ de latitude nord, le commandant Albert Markham dut s'arrêter, convaincu que les glaces qui s'étendaient devant lui et ses compagnons à bout de forces, couvraient une étendue immense, des espaces qu'il n'était possible à aucun être humain de franchir.

Il est bien loin de notre pensée d'envisager avec indifférence tant d'efforts et de contester ce que leur doivent la science et la navigation; nul plus que nous ne voudrait couvrir pieusement de lauriers les tombes où gisent les corps glacés des intrépides explorateurs des régions arctiques, mais nous touchons forcément à la fin de ces trop douloureuses tentatives. Ces expéditions seront abandonnées comme ont été abandonnées les expéditions au pôle austral. M. le professeur Nordenskjöld vient, du reste, de leur porter un coup dont il sera difficile d'atténuer la portée, en faisant passer un bateau, la *Vega*, — pour la première fois après trois siècles d'efforts infructueux, — des eaux de l'Atlantique dans les eaux du Pacifique, par l'Océan-Glacial. C'est ce hardi voyage que nous nous proposons de résumer. L'heureux explorateur n'a pu donner, jusqu'à ce jour, une relation officielle de ses observations, et, au moment où nous écrivons ces lignes, il est encore éloigné de quelques centaines de lieues de son point de départ. Notre travail n'en sera pas moins intéressant, — nous l'espérons, du moins, — grâce

à des documens communiqués par des officiers de la *Vega* à quelques-uns de nos amis de Yokohama, grâce aussi à des lettres inédites adressées par l'illustre voyageur à MM. Dickson et Sibiriakof, deux hommes généreux, dévoués aux sciences géographiques et qui, hautement secondés par sa majesté le roi de Suède et de Norvège, ont été les promoteurs de l'expédition.

La traduction en français des Lettres de M. Nordenskjöld, écrites en suédois, nous avait été réservée par M[lle] la comtesse Marie de Lowendal. Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse en songeant qu'à peine avions-nous eu l'honneur de recevoir de M[lle] de Lowendal la dernière de ces lettres, elle s'éteignait, toute jeune encore, emportée par une de ces maladies qui ne pardonnent pas.

I.

La façon jalouse dont les Espagnols et les Portugais se partagèrent au XVI[e] siècle l'empire des Indes, le soin que ces deux peuples mirent à cacher les routes maritimes qui conduisaient aux îles mystérieuses des épices, éveillèrent de bonne heure chez les nations du nord-ouest l'idée d'arriver à ces régions fortunées par un chemin différent de ceux que suivaient leurs rivaux. Trois voies furent tentées tour à tour : le passage polaire, le passage nord-ouest et le passage nord-est. Le premier devait traverser audacieusement le pôle, le second avait son point de départ au nord de l'Amérique, le troisième, celui que vient de prendre avec succès le professeur Nordenskjöld, consistait à louvoyer le long des côtes de la Sibérie pour aller sortir au détroit de Behring, dans le Pacifique.

Pendant trois cents ans, de nombreuses expéditions essayèrent de trouver l'un des trois passages : pas une ne réussit. La première, une des plus importantes, et qui se termina aussi fatalement que celle de sir Franklin, eut lieu en 1553 (1). Elle était commandée par sir Hugh Willoughby, qui comptait atteindre l'empire de Cathay, comme on appelait alors la Chine, par le nord-est, c'est-à-dire par la même voie que vient de parcourir heureusement l'expédition suédoise. Willoughby, après avoir reconnu Senjen, une île de la côte septentrionale de la Norvège, située par 70° de latitude boréale, s'avança avec Durforth, l'un de ses lieutenans, à 160 lieues plus au nord-est. On suppose qu'ils atterrirent à la Nouvelle-Zemble.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1[er] juillet et du 1[er] août 1876, *les Marins du XVI[e] siècle*, par M. l'amiral Jurien de la Gravière.

Les glaces et les froids les forcèrent à retourner au sud-ouest. Il est vraisemblable que les brumes les empêchèrent de voir la terre avant d'arriver à l'embouchure de l'Arzina, rivière de la Laponie orientale, à peu de distance du port de Kégor. Les deux équipages y périrent de froid et de faim. Leurs cadavres et les débris de leurs bâtimens ne furent découverts par des pêcheurs russes que quelques années plus tard.

La même compagnie commerciale qui avait préparé cette expédition envoya les années suivantes plusieurs autres navires dans la même direction. Stephen Burrough, alors « le premier pilote de l'Angleterre, » atteignit en 1556 l'entrée de la mer de Kara et laissa son nom au détroit qui y conduit. Il revint sans autre résultat à son point de départ pour trois raisons d'une simplicité naïve : « la première, parce qu'il avait rencontré trop de glaces, la seconde parce que les vents du nord soufflaient d'une façon trop continue, et, la troisième, parce que les nuits devenaient par trop longues. » En 1580, Pett et Jackman entrèrent aussi dans la mer de Kara en passant par Jugor Shar; les glaces leur barrèrent la route. Pett put rentrer en Angleterre sain et sauf, mais Jackman, moins heureux, périt en effectuant son voyage de retour. L'insuccès de ces expéditions découragea les Anglais, gens tenaces pourtant, et, pendant longtemps, ils ne voulurent plus s'occuper de la recherche d'un passage. Les Hollandais, conseillés par leur célèbre cosmographe Pierre Plancius, songèrent alors à s'ouvrir un chemin par l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zemble. Il y eut trois expéditions : en 1594, en 1595 et en 1596; toutes les trois commandées par Guillaume Barents, un marin hardi et d'un courage à toute épreuve; malheureusement, les deux premières ne purent dépasser la Nouvelle-Zemble, et la troisième fut contrainte d'hiverner dans la région nord-est de cette terre de désolation. Au printemps, Barents voulut revenir sur ses pas à l'aide de ses embarcations, mais, comme tant d'autres, il mourut dans la traversée. Ses compagnons plus heureux atteignirent les côtes de la Hollande. En 1608 et en 1609, un marin anglais, d'une trempe peu commune, Henry Hudson, avec un brick que montaient douze hommes et un mousse, résolut, en partant de Greenwich, de faire voile par le nord-est jusqu'au Japon. Se figure-t-on aisément cette coquille de noix flottant sur l'Océan-Glacial, ballottée de banquise en banquise au risque d'y être mille fois broyée, se lançant à la voile avec un pareil équipage dans les sombres brouillards et les tempêtes de neige du pôle! Et quelle nourriture Henry Hudson donnait-il à ses hommes? Des viandes salées, du biscuit de mer; pour toute boisson, une eau puante. Le scorbut, l'anémie, la nostalgie, frappaient tour à tour ces infortunés. Quel changement

aujourd'hui et que nous sommes loin de ces misères ! Les états mettent à la disposition des explorateurs, hommes de science en général, les meilleurs vaisseaux de leurs flottes, des hommes triés soigneusement entre les plus robustes et les plus expérimentés de leur marine ; rien ne leur manque : vêtemens qui défient la rigueur des plus basses températures, vivres admirablement conservés, bibliothèques, jeux de toutes sortes, jusqu'à des orgues de Barbarie, en un mot, tout ce qui peut entretenir l'esprit en haleine, et le corps dans un état parfait de santé.

La plus haute latitude à laquelle Henry Hudson atteignit fut celle de 80° 23'. Grâce à ses récits, les Anglais établirent dans les mers du Spitzberg des pêcheries qui, pendant deux siècles. enrichirent leurs possesseurs. Quant à Hudson, sa fin fut des plus tragiques. Son équipage révolté l'embarqua de force sur une chaloupe, avec son fils, — un enfant encore, — Woodhouse, un mathématicien qui faisait avec Hudson volontairement le voyage, le charpentier du bord, et cinq matelots, ne leur donnant qu'un fusil, quelques épées et une très petite quantité de provisions. On n'a plus entendu parler de ces infortunés, qui, sans doute, moururent de faim ou furent massacrés sur quelque côte inhospitalière.

Il nous semble inutile de relater ici les expéditions de Jones Poles, de Marmaduke, qui atteignirent au 82e degré nord, comme aussi de parler de celles de Baffin, de Folkerby et du capitaine Wood. Rappelons seulement qu'en 1625 les Hollandais, sous la conduite de Cornelis Bosman, voulurent eux aussi forcer le passage du nord-est ; mais Bosman ne pénétra qu'à peine dans l'intérieur de la mer de Kara. Nous pourrions mentionner encore vers cette époque une expédition danoise dans ces mêmes eaux, mais elle aussi ne parvint qu'à l'île de Waigatz, d'où quelques pauvres Samoyèdes furent, comme des merveilles curieuses à contempler, emmenés jusqu'en Danemark.

La tentative ne fut reprise qu'en 1778, par Cook, qui pénétra dans l'Océan-Glacial par le détroit de Behring, s'avança jusqu'au cap Nord, et revint sans autre résultat. Toutefois, pendant tout le XVIIIe siècle et depuis, les mers, celles qui baignent de leurs flots à l'est et à l'ouest le Groënland, celles qui s'étendent de la baie de Baffin jusqu'à la terre de Hall par le détroit de Smith, le bassin de Byam Martin, celui de Melville, le détroit de Mac-Clure, et bien d'autres contrées polaires, furent visités par de nombreux navigateurs, surtout par un nombre considérable de pêcheurs suédois, norvégiens, et par des baleiniers qui, vu leur audace, n'eussent pas manqué d'aller jusqu'au pôle nord, si l'immuable et éternelle barrière de glaces qui en défend les approches s'était accidentellement ouverte devant eux.

II.

Arrivons à l'expédition suédoise.

Le bateau à vapeur la *Vega*, équipé aux frais de sa majesté le roi de Suède, de M. Dickson et de M. Sibiriakof, quitta le 4 juillet la rade de Gothembourg, sur la Gœtha. A Tromsoe, il s'adjoignit un petit steamer, la *Lena*, et le 30 juillet les deux navires arrivaient à Jugor Shar, où la barque l'*Express* et le bateau le *Fraser* attendaient avec mission d'accompagner l'expédition à l'embouchure du Yenissei. Le 7 août, l'escadrille atteignit ce dernier point au port Dickson.

Indépendamment de M. le professeur A.-E. Nordenskjöld, chef de l'expédition, il y avait à bord de la *Vega*, M. le capitaine de vaisseau Palander, second commandant, déjà célèbre par ses voyages au pôle dans les années 1872 et 1873; le professeur Kjellmann, botaniste, le docteur Almquist, médecin et botaniste; le docteur Stutberg, zoologiste; le lieutenant Bove, de la marine italienne, hydrographe, le lieutenant Hoogard, de la marine royale danoise, météorologiste; le lieutenant Nordquist, de la garde impériale russe, enfin le lieutenant Brusevitz, de la marine royale de Suède. L'équipage se composait de vingt et un matelots choisis entre les plus robustes de la flotte suédoise et norvégienne. On aura sans doute remarqué avec une surprise pénible que pas un officier français de notre marine, que pas un savant de nos académies, que pas un délégué de notre Société de géographie, n'accompagnait M. Nordenskjöld dans son exploration. C'est une lacune déplorable, regrettable surtout pour notre marine, car nos ports fourmillent d'officiers qui eussent certainement accepté avec joie une mission à bord de la *Vega*, en compagnie des hommes de science dont nous avons cité plus haut les noms désormais célèbres. Pourquoi ne pas le dire? le régime d'interpellation à outrance auquel nos gouvernans sont soumis est cause du peu d'attention que les ministres de la marine et du commerce ont accordé aux tentatives qui se faisaient à Stockholm pour arriver à la découverte d'un passage au nord-est.

Le voyage de la flottille suédoise dans la mer karienne fut des plus heureux; à peine fit-elle la rencontre de quelques glaçons; il n'avait fallu qu'un faible effort pour briser ceux qui faisaient mine de résistance. C'était bien ce qu'espéraient le commandant Palander et son illustre compagnon. Ce dernier était allé déjà deux fois, en 1875 et 1876, à l'embouchure du Yenissei, et, chaque fois, il s'était

assuré que les eaux puissantes de ce fleuve, unies à celles de l'Obi, maintenaient libre de glace la mer de Kara. C'est cette importante observation qui, depuis longtemps constatée, le décida à tenter, en 1878, le passage complet. L'*Express* et le *Fraser*, après avoir transbordé leurs charbons dans les soutes de la *Vega* et de la *Lena*, reprirent le chemin de l'Europe. Le 10 août, l'expédition se remit en route et, pour naviguer, cette fois, dans une région qui lui était complètement inconnue. En passant derrière les îles qui se trouvent placées près de l'embouchure du Piässina, elle trouva le passage libre le long de la côte; mais, dès le lendemain matin, en raison d'un épais brouillard, il fallut jeter l'ancre dans la baie d'une petite île placée près du cap Sterlegov, par 74° 51′ latitude nord. M. Nordenskjöld donna à cet îlot le nom d'un intrépide lieutenant de vaisseau russe, M. Minnin, lequel était arrivé là, en 1840, monté sur un tout petit bateau. Dans l'après-midi, le temps s'éclaircit, et la *Vega* et la *Lena* prirent à toute vapeur la direction de l'est. Dans la nuit, de grands blocs de glace flottante passèrent tout près d'elles, heureusement sans les heurter. Le 13 août, au moment où la *Vega* marchait prudemment en avant de la *Lena*, on aperçut une terre à l'avant, éloignée à peine de 50 mètres du vaisseau, et que le brouillard avait tenue masquée jusque-là. On se trouvait dans l'intérieur d'une presqu'île derrière laquelle il était facile de distinguer d'immenses monceaux de glace. On continua à marcher de l'avant, mais, après une heure de navigation, il fallut amarrer les vaisseaux à une banquise qui les remorqua complaisamment vers l'est. Cette excursion à la dérive dura vingt-quatre heures, après quoi, les bâtimens reprirent leur liberté de navigation et se dirigèrent dans le détroit qui se trouve placé entre le continent et l'île de Taïmour. Le 14 août, l'expédition s'arrêta dans une petite baie à laquelle les savans naturalistes du bord donnèrent le joli nom d'Actinia, qui est celui d'une anémone de mer facile à trouver dans ces hautes régions.

La chaloupe à vapeur fut mise à flot afin d'explorer le détroit de Taïmour; il était libre de glace, mais il n'avait pas assez d'eau en certains endroits pour laisser passer la *Vega*. La glace rompit heureusement au nord, et les navires en profitèrent, dès le 18, pour continuer leur route. Le 19, au matin, lorsqu'on croyait que la mer deviendrait impraticable, on trouva heureusement, tout le long de la côte, un véritable canal, parfaitement navigable, au moyen duquel les bateaux atteignirent une petite baie située au nord, bien près du point extrême de notre monde, du terrible cap de Tcheliuskin. Lorsque la *Vega* avait quitté Gothembourg et Tromsoe, de nombreux amis avaient crié à nos voyageurs : « Vous n'arriverez jamais

au cap Tcheliuskin! » Ils y étaient pourtant vingt jours après avoir quitté Jugor Shar, et cela sans une avarie, sans un homme malade. Quand l'ancre du vaisseau déroula à grand bruit sa chaîne dans la petite baie solitaire, une salve d'artillerie éveilla les échos d'alentour. La joie de l'équipage était grande d'avoir si heureusement atteint la première et la plus difficile des étapes. Le lendemain, à la pointe extrême du cap, sur une plate langue de terre, au milieu d'un grand amoncellement de pierres, on planta un mât; là fut déposée une boîte en fer-blanc contenant une relation du voyage et indiquant ce que l'exploration se proposait de faire par la suite. Disons, en passant, que la pointe du cap n'avait été visitée jusqu'à l'arrivée de la *Vega* que par un seul homme, Tcheliuskin, qui, en 1742, lui laissa son nom.

Dès le lendemain, 20 août, la *Vega* et la *Lena* reprenaient leur voyage, sans pouvoir se diriger directement vers l'est, comme le chef de l'expédition avait espéré pouvoir le faire, mais en suivant un canal naturel libre de glace, tout le long de la côte est de la péninsule de Taïmour. Le deuxième jour, il commença à neiger, ce qui n'empêcha pas, avec un gréement couvert de givre, de naviguer à la voile et à la vapeur. Le 24 août, la baie de Khatanga fut atteinte. A son entrée se trouve l'îlot de Preobratchenie, qu'on ne manqua point d'explorer. Au nord, cette petite terre s'élève verticalement à une hauteur de 250 pieds; le gibier à plumes s'y trouve en grande abondance, et les *mess* des états-majors et des équipages en furent garnis pendant quelques jours. Après avoir continué leur voyage dans une mer parfaitement ouverte, les navires atteignirent l'embouchure du fleuve Lena, le 27 août. Là, les deux vaisseaux se séparèrent l'un de l'autre; conformément à ses instructions, la *Lena* reprenait la route d'Europe : la *Vega* restait seule pour affronter les périls et conquérir la gloire du voyage.

L'expédition eût bien désiré atteindre le sud des îles de la Nouvelle-Sibérie, les mauvais temps ou plutôt des brouillards épais s'y opposèrent. Le 30, elle laissait derrière elle Sviatoï-Noss ou le cap Sacré. C'est le nom d'un promontoire granitique qui s'élance de la mer à une hauteur de 46 mètres, et dont la base est presque toujours entourée d'énormes glaces. Son approche a été toujours des plus difficiles, et ni Lassénius, ni Laptieff n'avaient pu l'atteindre. Toujours favorisée par la mer, la *Vega* trouva, au pied du Sviatoï-Noss, et plus loin, le long de la côte, un canal libre, ce qui lui permit de naviguer pendant deux jours sans un seul temps d'arrêt. Le 3 septembre, elle s'approcha très près des îles des Ours, mais gênée par un immense banc de glace d'une épaisseur peu com-

mune, elle dut redescendre vers la côte, dans la direction de la montagne de Baranov, à l'est de l'embouchure du Kolyma.

Les côtes de la Sibérie, du détroit de Behring à l'embouchure de la Lena, sont plates et basses. Mais parfois, baignant presque dans la mer, s'élèvent des rochers de granit entièrement isolés. Les plus remarquables de ces rochers sont ceux que l'on voit au cap Baranov. Il y en a deux qui s'élèvent presque parallèlement; l'un, celui qui est à l'ouest, est de granit blanc; l'autre, à l'est, est composé d'ardoise d'un bleu noir. Nos voyageurs purent observer ce dernier. Ce ne fut qu'après avoir dépassé l'embouchure du Kolyma et les rochers de Baranow que commencèrent les sérieuses difficultés du voyage. Plus on avançait vers l'est, et plus les glaces se présentaient nombreuses et resserrées. Désormais, l'expédition ne devait plus compter sur un seul de ces grands fleuves qui, comme le Yenissei, la Lena et le Kolyma fondaient ou dissipaient, en se jetant avec force dans la mer, les glaces du pôle. La lutte devint donc incessante; tantôt la *Vega*, enveloppée d'un épais brouillard, n'osait plus avancer; tantôt, entourée de banquises immobiles dont les bases touchaient au fond de la mer, elle était contrainte de s'y cramponner pour n'être point broyée entre d'autres banquises mobiles qui l'environnaient. Pour éviter ce danger, M. Nordenskjöld conseille de pourvoir de dynamite les futures expéditions polaires. En arrivant au cap Jakan, la *Vega* jouit, pendant quelques heures encore, d'un passage libre. Les voyageurs cherchèrent à apercevoir, de ce point, les fameuses terres que Wrangel lui-même ne parvint pas à distinguer et qui existent pourtant, mais, pas plus que l'infatigable Russe, nos voyageurs ne purent les voir. La *Vega* resta au cap Jakan du 8 au 14 septembre, puis elle réussit à atteindre le cap Nord de Cook; mais, là encore, entre deux promontoires élevés, le Irr-Kajpij et l'Ammon, il fallut de nouveau s'arrêter. Le 18, la glace paraissant plus mince, on chercha, en se faisant précéder par la chaloupe lancée à toute vapeur, à briser l'obstacle. On y réussit, mais non sans faire courir au petit bateau de grands dangers ainsi qu'à la *Vega*. Enfin, du 20 au 23 septembre, le navire se trouve à l'ouest du cap Wankarema. Le 27, au matin, il traverse la baie de Kolioutchin et, le soir venu, il jette l'ancre près du cap qui forme le point oriental de la baie. Dans la nuit, un courant violent y amène des glaces en quantités innombrables ainsi que dans la partie nord de la péninsule Tchouktchisse. C'était l'avant-coureur des entraves qui devaient retenir l'expédition prisonnière dans ces parages pendant deux cent quatre-vingt-quatorze jours.

Le 28 septembre, la *Vega* jetait définitivement l'ancre en vue du

village de Pitlekaj, à 3 ou 4 milles à l'est du cap, à 120 milles seulement du détroit de Behring! Un vent constant du nord et une ceinture de glaçons que nulle force humaine ne pouvait briser, contraignirent le malheureux bateau à ce long hivernage. Ne nous en plaignons pas; car, grâce à cette circonstance, nous aurons de la plume même du professeur Nordenskjöld, sur la péninsule Tchouktchisse et sur ses habitans, une étude dont l'intérêt ne peut être mis en doute.

III.

Deux promontoires élevés, l'Irr-Kajpij, le cap Nord de Cook, — et l'Ammon, enserraient le golfe où la *Vega* se trouvait prise. Ce golfe, ouvert au nord, était plein de glaçons tellement épais que, le navire adossé à ces murailles de cristal pouvait s'y croire abrité comme dans un port des plus sûrs. Le promontoire de l'Irr-Kajpij a 300 pieds d'élévation; il descend, vers l'ouest, perpendiculairement dans la mer; au sud et au sud-ouest, il s'unit au continent par une langue de terre basse et étroite. L'autre promontoire, l'Ammon, situé à l'est, descend considérablement dans la mer malgré son peu d'élévation, 200 pieds. Au fond du golfe, sur une plage sablonneuse, s'élève Pitlekaj, un village tchouktchis, composé de dix-huit tentes, adossé à une montagne appelée Hamnong-Ammon, de 500 pieds de haut. Les explorateurs se trouvant bloqués, ils se hâtèrent de faire connaissance avec des indigènes dont les usages et le genre de vie ouvraient un large champ à leurs observations. En outre, l'Irr-Kajpij avait une importance historique qu'elle doit aux vestiges qu'ont laissés là des habitans antérieurs aux Tchouktchis, les Onkilons, un peuple marin qui occupait jadis toute la côte, du cap Schelagskoï jusqu'à l'Anadyr, et qu'on ne rencontre plus aujourd'hui, de ce dernier point au cap oriental, que dans quelques rares villages. Voici ce que Wrangel (1) raconte de l'expulsion de ces peuples d'une terre qui, de tous les temps, avait dû leur appartenir. Au commencement du XVI[e] siècle, Krœchoj, chef des Onkilons, ayant tué un *errim* ou chef tchouktchis, fut poursuivi par le fils de celui-ci. Krœchoj, après avoir erré pendant quelques jours au bord de la mer, chercha un refuge sur l'Irr-Kajpij, qu'il fortifia. On y distingue encore, vers le sud, des abris souterrains et des retranchemens qui n'ont pas d'autre origine. Le fils du chef assassiné trouva moyen d'arriver jusqu'au sommet de l'Irr-Kajpij; il y tua le fils de l'ennemi de son père. Selon la coutume, cette mort devait terminer la querelle; mais Krœchoj,

(1) Wrangel, *Narrative of an expedition to the polar sea in the years* 1820, 1821, 1823; London, 1840. — *Le Nord de la Sibérie;* Paris, Amyot, 1843, 2 vol.

craignant pour lui-même une fin semblable, descendit de l'Irr-Kajpij en se laissant glisser à l'aide de courroies jusqu'à sa base. Là, il trouva un bateau qui le porta jusqu'à l'île de Schalanrov, où il se retrancha dans une hutte de terre qui était encore debout du temps de Wrangel. Les gens de Krœchoj, qui appartenaient à sa tribu, le rejoignirent sur quinze barques, et tous ensemble ils partirent dans la direction du nord pour le pays que l'on aperçoit du cap Jakan les jours de soleil. L'hiver suivant, une autre tribu, alliée à celle de Krœchoj, disparut avec ses rennes. D'autres tribus prirent la même direction que celle suivie par les Onkilons.

Les Yakoutes, qui vivent sur les berges du Kolyma, ne sont donc pas plus originaires de la côte que ne le sont les Tchouktchis, car il paraît certain que quatre peuples se partageaient autrefois le pays : les Omokis, les Schelagis, les Tungusis et les Yukagivis. Les deux premiers ont disparu, tués par les immigrans ou par des maladies ; les deux autres vivent en nomades et voient leur nombre diminuer tous les jours.

Un des amis indigènes du professeur Nordenskjöld lui présenta un ancien chef qui prétendait descendre des Omokis. Cet homme était fort orgueilleux d'avoir conservé le langage de cette tribu dans sa famille; il s'en servait pour raconter les hauts faits de ses ancêtres. D'après son dire, le long des rives du Kolyma, au nord de l'Omolon, vivaient il y a bon nombre d'années ces Omokis, peuple paisible et si nombreux que, selon un dicton populaire, il y avait plus de foyers omokis que d'étoiles au ciel. Ils se nourrissaient des produits de leur chasse et de leur pêche ; ils avaient connu cependant l'usage du fer bien avant l'apparition des Russes dans leur pays. Mais l'arrivée de ces derniers causa leur perte; ils furent assaillis par des maladies inconnues jusqu'à ce moment. Alors ces peuplades se décidèrent à émigrer; formées en deux camps, elles partirent avec leurs troupeaux sans qu'on ait jamais su ce qu'elles étaient devenues. A l'embouchure de l'Indigirka, on trouve encore des traces d'habitations que les vieillards les plus âgés ne virent jamais occupées, quoique, selon Wrangel, le lieu où elles s'élèvent ait gardé le nom primitif de ville des Omokis. On suppose aujourd'hui que ces émigrans auraient atteint le Groënland par les nouvelles îles sibériennes, en traversant la terre de Wrangel et les îles de l'Archipel arctique, en Amérique. Les habitans actuels du Groënland, les Esquimaux, seraient donc les descendans des Omokis et des autres peuplades de cette partie de l'Asie qui ont fui à l'approche des Russes.

Il est du reste à remarquer que la similitude des usages domestiques entre les Tchouktchis et les Groënlandais se manifeste jusque dans les plus petits détails.

On comprend avec quel intérêt tout particulier la forteresse de Krœchoj, au sommet de l'Irr-Kajpij, fut visitée par les voyageurs. Ils y virent les restes de dix maisons onkilonnes : elles étaient en grande partie sous terre et recouvertes de tourbe reposant sur des côtes de baleines. Chaque maison contenait trois ou quatre chambres faisant face au nord; au sud se trouvait un corridor bas et étroit dont les parois comme celles des chambres étaient en ossemens de baleines rangés verticalement et soutenant les poutres du plafond. Près de ces demeures, il fut pratiqué des fouilles; on trouva sur une éminence une mâchoire de baleine longue de 20 pieds et remplie d'os de différens animaux, ainsi que de bois de rennes. Les explorateurs visitèrent aussi quelques anciennes demeures au sud de la montagne, à l'endroit où Krœchoj se défendit contre l'*errim* vengeur. Ayant entrevu des ossemens mêlés à des crânes d'ours et de morses, ils voulurent s'en approcher, mais ils en furent empêchés par les Tchouktchis; c'était là le lieu sacré où la tribu déposait ses morts; ceux-ci ne sont pas ensevelis, et des bandes de loups les dévorent. Le survivans, néanmoins, déposent à côté des cadavres, pour honorer leur mémoire, des bois de rennes, des crânes d'ours et de morses.

Comme dès le commencement d'octobre, la glace fut résistante, les rapports devinrent presque journaliers entre les passagers de la *Vega* et les indigènes. Si les premiers cherchaient à voir ce qui se passait sous les tentes des Tchouktchis, les seconds étaient fort curieux de connaître les usages européens; ils ne manquaient jamais de venir à bord pour demander à tout instant du pain ou du tabac. Les tentes de ces peuplades ont la forme d'un chaudron couché dont l'entrée serait à l'est; elles sont faites de peau et spécialement de peau de renne; elles sont doubles. La tente extérieure entoure une tente plus petite, de forme cubique, qui, pendant la saison froide, sert de demeure. Lorsque les deux abris sont bien conditionnés, on jouit dans le plus petit des deux d'une température fort élevée, pendant que, sous la plus grande, il fait parfois un froid de 40 degrés centigrades. Les Tchouktchis couchent généralement tout nus sous la tente intérieure; les chiens avec les provisions sont relégués dans la seconde. Comme, au moment où la *Vega* commençait son hivernage, l'été arctique durait toujours, les Tchouktchis ne se renfermaient point encore dans leur refuge d'hiver. Sous la tente extérieure pétille presque toujours un bon feu sur lequel se fait la cuisine au moyen d'une énorme marmite en fer. Autour du brasier, toute la famille est couchée. La fumée enveloppant la partie inférieure de la tente et ne s'échappant que lentement par l'entrée, il faut absolument s'é-

tendre sur le sol si l'on veut y respirer. Autour des tentes, sur des échafaudages, sont posés des bateaux ressemblant aux *kadjacs* ou légères embarcations des Groënlandais.

Nous avons dit qu'aussitôt après l'arrivée de la *Vega*, les Asiatiques étaient venus la visiter; l'attention des explorateurs se porta sur un personnage que ses compagnons appelaient Tcheporin et qui leur parut être le plus riche et le plus influent d'entre eux. On crut avoir affaire à un chef; il n'en était rien, les Tchouktchis qui vivent le long des côtes n'en ayant pas. Il n'en est pas de même de ceux qui vivent loin de la mer et qui ont des troupeaux de rennes; chaque tribu a son chef ou *errim*. En outre, ils ont deux grands chefs nommés par les Russes et qui se partagent le pays de l'est à l'ouest. Pendant les foires, ces chefs, dont nous présenterons plus loin un type à nos lecteurs, rassemblent les tributs qui doivent être versés dans leurs mains avant l'ouverture des transactions qui ont lieu dans ces assemblées de marchands. Les Tchouktchis des rennes mènent une vie nomade; après les foires, au printemps, ils errent avec leurs grands troupeaux dans la direction de l'est dans l'espoir de faire quelque commerce sur les côtes du détroit de Behring; à l'automne, ils reviennent dans l'intérieur des terres. Leur territoire s'étend au sud de l'Anadyr et à l'ouest de la Kolyma, mais les Russes leur ont permis de parcourir les espaces situés à l'est et à l'ouest de ces fleuves. Revenons à Tcheporin. Un orgue qui se trouvait à bord fit ses délices : il s'en montra tellement heureux qu'il se mit à danser de façon à être bientôt en nage, grâce au vêtement en peau de renne dont il était vêtu. Pour corriger l'atmosphère que cette danse empestait, on l'arrosa d'eau de Cologne; mais sa joie n'eut plus de bornes lorsqu'il entendit les accords d'une boîte à musique qui jouait sans qu'on y touchât! A dater de ce jour, Tcheporin fut très dévoué aux voyageurs, et il les accueillit dans sa demeure avec une grande cordialité. Il se montra aussi très satisfait de la permission qu'on lui donna d'amener à bord son épouse favorite. Quoique les Tchouktchis soient chrétiens, ils n'ont point renoncé à la polygamie, et tout indigène aisé a deux femmes. Pour lui, le baptême n'est qu'une simple cérémonie qui lui procure une certaine quantité de tabac et d'eau-de-vie; c'est ce qu'ils ont de commun avec les Chinois, et, de même que les Chinois, ils n'obéissent aux commandemens du christianisme qu'autant que les commandemens ne contrarient ni leurs goûts, ni leurs usages, ni les superstitions léguées par leurs aïeux.

L'habillement des hommes, en peaux de rennes, ressemble à celui des Lapons; en cas de pluie ou de neige, ils portent un surtout en peau de boyaux; pour se parer, ils mettent un vêtement de coton

et un bonnet orné de verroteries. En septembre, la plupart allaient nu-tête, mais en hiver leur couvre-chef, en fourrure, s'attachait sous le menton et descendait sur les épaules sous la première pelisse. Quant à la chaussure, elle se compose de mocassins avec semelles de peau de morse et d'ours. Plusieurs indigènes portaient au cou des amulettes dont à aucun prix ils ne voulurent se défaire; l'un d'eux possédait une croix grecque, ce qui ne l'empêchait pas de se signer à l'aspect du soleil. A quel autre Dieu peut-on croire dans ces régions désolées? Le costume des femmes se rapproche beaucoup de celui des hommes; dans leur intérieur, elles seraient complètement nues, sans une petite ceinture qui fait le tour de leur taille. N'est-ce pas un reste du costume primitif de ce peuple alors qu'il vivait sous un ciel plus clément? Leur chevelure est longue et nattée; celle des hommes est courte par derrière, longue et bien peignée sur le devant, identique par la coupe à celle que les Indiens de l'Amérique centrale du Nord portaient il y a deux cents ans. Presque tous les hommes décorent leurs oreilles de boucles en verroterie. Les femmes ont le visage tatoué, et celui du sexe fort est souvent orné d'une croix à angles droits, posée de biais sur les pommettes, d'une couleur rouge ou noire.

Grâce à la chaloupe à vapeur, les voyageurs faisaient tous les jours des reconnaissances autour du navire pour examiner la ceinture de glace qui les bloquait; mais cette ceinture ne rompait point, et, pendant dix mois, aucune chance d'échapper à ses étreintes ne s'offrit. C'est alors que M. Nordenskjöld se décida à explorer la côte en traîneau, et, à cet effet, il s'adressa à son nouvel ami, le mélomane Tcheporin; celui-ci lui procura un attelage de huit chiens conduits par son frère Harat. « Au commencement, le voyage fut difficile, écrit M. Nordenskjöld à son ami M. Dickson, car il nous fallait gravir les hauteurs situées entre l'Ammon et l'Hamnong-Ammon. La *tundra* (1) était crevassée et remplie d'eau en plusieurs endroits, ce qui nous obligeait à de grands détours, mais je ne me plaignais pas de cette lenteur; le temps était superbe et, à mesure que nous nous élevions au-dessus du niveau de la mer, la vue s'étendait sur un splendide horizon. Le soleil qui brillait sur les montagnes du sud couvertes de neige en éclairait également les pics qui se détachaient étincelans sur un ciel d'azur. Au nord-ouest, au-dessus d'une mer éblouissante, l'Irr-Kajpij dressait son orgueilleuse flèche ardoisée; à l'horizon s'étendait un épais brouillard, pendant que, sur les pentes argentées de l'Ammon se détachaient les mâts noirs et immobiles de la *Vega*. Lorsque je fus arrivé au

(1) Plaine couverte de glaces.

point le plus élevé du littoral, je pus distinguer, à l'est, la longue et étroite langue de sable qui porte le nom de Tep-Kaioukiou; elle s'avançait dans la mer, toute bordée d'énormes glaçons, et blanche d'une neige sur laquelle quelques taches noires, des blocs d'ardoises, sans doute, se remarquaient.

« La descente fut rapide, quoique nous fussions deux dans le traîneau; les Tchouktchis sont très habiles dans l'art de fabriquer ces voitures légères; elles sont en bois de bouleau, et il n'entre pas un clou dans leur confection. Rien de plus aisé à réparer, car les traîneaux ne sont pas faits d'une seule pièce de bois, mais composés de fragmens de bouleau dont en voyage on répare instantanément les cassures à l'aide d'une lanière de morse. Les seuls animaux domestiques employés par les Tchouktchis des côtes sont les chiens, encore n'a-t-on aucun soin de ces pauvres animaux bien inférieurs, du reste, à leurs congénères de Terre-Neuve. Pendant notre long séjour dans ces contrées, je n'ai jamais vu les Tchouktchis donner de la nourriture à ces dociles serviteurs, qui, tout en courant, déterraient sous la neige des détritus qu'ils dévoraient.

« Nous n'avions pas habité assez longtemps ce pays pour comprendre de sitôt la langue des habitans, et cependant ma conversation avec Harat ne tarissait pas, ce qui me permettait d'augmenter mon vocabulaire. Harat me fit entendre les chants monotones de sa race, en échange desquels je dus lui apprendre des airs suédois; aussi, n'est-il pas impossible que le prochain explorateur s'arrêtant à l'Irr-Kajpij y soit reçu par quelque air national des Scandinaves. Tant que dura notre course, les yeux de Harat ne quittèrent guère mes poches, d'où pointaient certains flacons alléchans; je dus le rappeler quelquefois à la surveillance des chiens qu'il menait aux cris de *Zuda!* pour les faire tourner à droite et de *Da!* pour les faire tourner à gauche. Ces cris étaient généralement accompagnés d'un bon coup de fouet qu'il donnait du côté où il voulait aller. Nous revînmes à l'Irr-Kajpij par une pluie battante et j'entrai chez Tcheporin pendant qu'on préparait le bateau qui devait me ramener à bord de la *Vega*. Les deux femmes de mon hôte me réchauffèrent en se hâtant de me frotter les mains, puis elles me firent entrer sous la tente intérieure, où brûlait une grande lampe. Les lampes des Tchouktchis consistent en une sorte de cruche en terre ou en bois, remplie d'huile de baleine, où nagent des mèches de mousse ramenées sur le bord; la flamme en est très haute et aussi mince que celle de nos lampes. En hiver, la cuisine se fait sur ces lampes, qui jettent beaucoup de clarté; elles donnent une grande chaleur. Étendus sur des peaux de renne, nous nous mîmes tous

les trois à fumer une pipe, mais au grand désappointement de Tcheporin, je ne pus offrir du cognac à ses femmes, Harat ayant mis à sec ma provision. »

IV.

Les indigènes de la côte orientale de la Sibérie ne font aucun cas de l'argent monnayé; 25 roubles russes en papier dans le parcours qui mène au détroit de Behring valent moins qu'un pain de savon, et un bouton de cuivre ou d'étain y est mieux reçu qu'une monnaie d'or et d'argent à moins qu'elle n'ait été percée de manière à servir de pendeloque. M. Nordenskjöld conseille à ceux qui feront comme lui ce voyage de se munir de grosses aiguilles à coudre ou à repriser, de grands couteaux, d'outils, de jupons de coton ou de laine aux couleurs éclatantes et de tabac. Mais ce qui allumera le plus la convoitise de ces pauvres peuplades, c'est l'eau-de-vie. Le professeur suédois, dans un sentiment de haute philanthropie, s'est abstenu d'en donner aux Tchouktchis toutes les fois qu'il a pu leur en refuser. Ces Asiatiques, habitués aux échanges dès leur plus tendre enfance, sont fort au courant du commerce qui se fait entre l'Amérique septentrionale et la Sibérie. Bon nombre des peaux de castor qui se vendent sur le marché d'Irbit, venant du territoire d'Alaska, ont passé bien souvent par les mains des sauvages esquimaux et sibériens avant d'arriver dans celles des marchands russes.

Le tabac est aussi un article très recherché. Dans certaines localités de l'Amérique du Nord, on a une belle peau de castor pour une simple feuille de tabac. Du reste, dans ces froids parages, sur l'un et sur l'autre continent, hommes et femmes fument la pipe. Les hommes portent toujours sur eux leur blague à tabac, un briquet composé d'un fragment d'agate et d'acier, et de l'amadou tiré d'un cèpe préparé d'une certaine manière. Ils ont un succédané de ce champignon dont le professeur a pris divers échantillons. Ils l'emploient aussi sous forme de chique et font sécher derrière l'oreille celui dont ils veulent se servir pour fumer. Ils ne font pas usage de sel, mais il est probable qu'ils ont une autre manière d'absorber le chlorure de sodium indispensable à l'organisme humain. Ils aiment le sucre, n'apprécient le café que très sucré; ils boivent volontiers du thé.

A l'exception de quelques couteaux et de quelques vieux fusils

qu'ils ont dû faire acheter à des baleiniers, les Tchouktchis se servent encore de leurs armes primitives ; contre les ours ils emploient de longues lances à pointe d'os ou de fer, et contre les morses, le harpon et le javelot à trois crampons. Pour chasser des oiseaux, ils usent d'un genre de fronde composée de très minces lanières, quelques-unes réunies par une touffe de plumes, d'autres terminées par une petite boule en bois ou en dent de morse. Grande est leur adresse à lancer cette fronde, à l'aide de laquelle plusieurs oiseaux peuvent être pris à la fois, enchevêtrés pêle-mêle dans les lanières. L'occupation principale de cette peuplade est la pêche du phoque ; on prend cet amphibie dans un filet tendu l'été sur des blocs de glace et enfoncé, l'hiver, dans des crevasses. La peau du phoque fournit aux Tchouktchis des vêtemens et surtout des pantalons, puis des outres, où ils enferment l'huile de baleine, l'eau-de-vie et autres liquides. Leur manière de préparer ces peaux est des plus simples ; ils les rendent imperméables en faisant une ouverture au cou ou au ventre du phoque et en retirant toute la chair et tous les os. Ils échangent avec leurs frères les Tchouktchis des rennes, ces peaux de morse contre des peaux de renne dont ils se servent pour recouvrir leurs tentes.

« Le 18 août, la chaloupe à vapeur vint apporter à bord la nouvelle que la glace commençait à s'épaissir du côté de l'Ammon. On décida qu'il fallait essayer de la rompre par la force. « La *Vega*, dit M. Nordenskjöld, prit la tête, bousculant dans sa marche les glaçons qui se présentaient devant elle ; mais comme ils se reformaient presque aussitôt à l'arrière, la chaloupe fut souvent en danger d'être broyée. Malgré tous nos efforts, nous fûmes arrêtés le jour suivant par un énorme bloc de glace échoué devant le cap Wankarema ; nous ne pûmes en sortir empêchés par un épais brouillard et des eaux basses. Un navire à voiles de même qu'un bâtiment en fer eussent été brisés s'ils avaient reçu des chocs comme ceux qui nous ébranlèrent. Un fort navire à vapeur en bois, comme notre *Vega*, pouvait seul résister.

« Le 26 septembre, nous visitâmes le cap Onman, promontoire qui s'élève perpendiculairement sur le golfe de Kolioutchin à une hauteur de 300 pieds, et à la base duquel deux rochers abrupts émergent de l'eau. Aussitôt après avoir contourné le cap Onman, nous vîmes la montagne de l'île de Kolioutchin, haute, arrondie, s'élevant majestueusement au-dessus des glaces. Elle disparut bientôt dans la nuit qui tombait, et c'est en ce moment qu'il nous fut donné de contempler l'un de ces radieux spectacles dont ces contrées abandonnées du soleil jouissent parfois au sein même de la nuit. Le soir, vers les dix heures, s'éleva à l'ho-

rizon un jet de flammes ayant son centre au nord, bientôt suivi d'autres jets moins intenses à mesure qu'ils se rapprochaient du zénith, toutefois plus brillans en s'abaissant vers l'horizon du sud. Cette lueur était d'une blancheur éclatante, et bientôt le ciel fut comme entouré d'arcs entre lesquels le firmament sombre, mais étoilé, offrait un coup d'œil splendide. Plus avant dans la nuit, le ciel prit un autre aspect. Au zénith apparut une bande lumineuse, dont les lueurs ondulaient en forme de vagues de feu, ayant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais sans qu'il fût possible d'en préciser la direction. La partie est de la bande éclatante devint bientôt plus agitée et, soudain, de ce côté, s'éleva au-dessus de l'horizon une immense torche flamboyante laissant échapper de puissantes ondes lumineuses. Puis la bande pâlit, tandis que la torche lançant des gerbes enflammées prit de plus grandes dimensions, en même temps que du zénith partaient dans tous les sens des rayons d'or. Un quart d'heure après, tout s'apaisa; les arcs lumineux reparurent un instant, mais pour s'abaisser lentement vers le nord, où ils s'éteignirent. Le spectacle grandiose de cette aurore boréale s'était déroulé au milieu d'un grand silence, à peine troublé par le clapotement de l'eau contre la glace qui couvrait la mer d'un voile d'argent.

« Le lendemain, nous fîmes un nouvel essai pour sortir en longeant la côte ouest du golfe. Pour la première fois, depuis longtemps, le ciel était magnifique; le soleil avait la chaleur d'un jour de printemps en Europe. En traversant le golfe, nous atteignîmes le soir même le cap Jinredlen. Ce cap, avec une élévation moindre, ressemble au cap Onman ; à quelques pas du rivage seulement, la mer avait une grande profondeur. Pendant la nuit, des masses de glace s'étaient entassées autour de nous, et, après nous être avancés de quelques milles vers l'est, nous fûmes de nouveau bloqués. Mais, comme à plusieurs reprises, depuis quelques jours, nous nous étions trouvés dans une situation identique, nous étions bien loin de croire encore au séjour de dix mois que nous allions faire dans ces parages. Comment nous l'imaginer lorsque en deux mois, depuis notre départ de Tromsoe, nous avions déjà heureusement parcouru 4,200 milles et qu'il ne nous en restait plus que 120 à franchir pour toucher au but? Avec ces illusions, nous laissâmes passer tout le mois d'octobre sans faire nos apprêts d'hivernage... »

Il fallut bien pourtant qu'à la longue, M. Nordenskjöld et ses amis se rendissent à l'évidence, et ils durent se préparer, avec beaucoup de philosophie, du reste, à passer ce long hiver polaire le mieux possible. La glace avait fini par prendre une telle

consistance qu'elle fut employée à construire sur la plage une maison destinée à servir d'abri à ceux des officiers qui, nuit et jour, devaient s'y livrer à des observations magnétiques. Le chemin qui y conduisait du bateau, long d'un kilomètre, fut marqué par des blocs de glace d'une hauteur de 4 à 5 pieds, distancés à 20 pas l'un de l'autre, et reliés entre eux par une corde qu'il fallait bien souvent sortir de la neige sous laquelle elle était ensevelie. Dès que cet observatoire fut terminé, on s'occupa du navire ; on coucha le mât de perroquet et ses agrès sur le pont, une tente fut dressée à la proue, et l'on couvrit la *Vega* d'une épaisse couche de neige. Rien ne fut plus aisé, car les rafales des vents d'automne en avaient amoncelé de grandes quantités aux flancs du vaisseau, ne laissant au centre qu'un étroit passage. L'entrepont fut ensuite déblayé et l'on y établit une cheminée ; ce lieu agrandi devint le salon de réunion de l'équipage, soit pour les jours destinés aux services religieux, soit pour les conférences qui, durant l'hiver, se firent chaque samedi soir sur différens sujets : histoire naturelle, voyages polaires et autres. D'ailleurs, l'expédition était munie d'une bonne bibliothèque. Il y avait à bord la collection d'un journal suédois des années 1877 et 1878. Chaque matin on faisait à l'équipage la distribution d'un numéro de ce journal et, quoique les nouvelles de la guerre turco-russe qu'on y trouvait eussent un an de date, elles n'en étaient pas moins lues avec un grand plaisir. On célébra la fête de Noël très joyeusement, car on dansa autour de tables richement servies. Un arbre de Noël fut simulé au moyen de branches de sapin liées ensemble par des rubans de couleur dont on laissa flotter les bouts ; de grandes caisses, tenues jusqu'alors soigneusement cachées, s'ouvrirent comme par enchantement, à minuit ; elles se trouvèrent pleines de cadeaux de toute espèce. On se chauffait également pendant la journée dans la chambre de la machine, où une cheminée avait été installée ; grâce à elle, il régnait à bord une chaleur suffisante variant de 15 à 18 degrés. Pour distraire l'équipage, un banc de tourneur fut établi dans l'entrepont, et bien des heures agréables se passèrent à travailler du bois. Grâce à toutes ces précautions, le séjour de la *Vega* devint très supportable ; il l'eût été tout à fait sans un peu d'humidité qui entrait par les sabords, inconvénient minime en regard de ceux que d'autres expéditions eurent à supporter.

N'omettons pas un détail important : la chaloupe à vapeur fut transportée par-dessus bord et garantie ainsi de toute fâcheuse avarie.

Quand vinrent les ouragans de neige de l'hiver, les promenades

en plein air durent cesser, et alors on arpenta sans relâche le pont que recouvrait la tente; d'autres fois, on réussissait à faire de longues excursions aux campemens des Tchouktchis. Puis, lorsque les journées devinrent excessivement courtes, les explorateurs durent se borner à visiter de nouveau la petite bourgade de Pitlekaj, devant laquelle, si l'on s'en souvient, la *Vega* avait jeté l'ancre; là aussi se trouvait placé l'observatoire. Hélas! cette distraction fit bientôt défaut. La pêche venant à manquer dans les premiers jours de l'année, les Tchouktchis de cette bourgade levèrent leur campement et allèrent s'établir vers Najkaj, à 12 milles à l'est de la *Vega*.

« Comme presque tous les peuples sauvages, raconte le professeur Nordenskjöld, nos amis, faute de songer au lendemain, n'avaient fait aucune provision pour l'hiver. Le peu de lard de phoque que les habitans de Pitlekaj avaient mis en réserve était épuisé avant le nouvel an, quoiqu'ils eussent tous reçu journellement leur nourriture à bord de la *Vega* et vécu pendant un mois de nos dons. Quand, par hasard, ils prenaient un phoque dans une crevasse, ils en mangeaient largement, mais, la dernière bouchée avalée, ils venaient mendier en nous criant: « *Oinga murgin Kaukau!* Je n'ai rien à mettre sous la dent! » Outre les restes de notre cuisine, ils reçurent pendant notre séjour dans leur voisinage 2,000 livres de pain frais. Ils étaient sans montres, mais personne mieux qu'eux ne savait l'heure de nos repas. Il faut reconnaître, toutefois, qu'ils nous ont rendu de grands services, car ces pauvres gens, toujours gais et alertes, ont passé de bien longues heures, sur le pont de notre bateau à scier du bois, et cela, par une température de 40° au-dessous de zéro. Ils mirent également leurs traîneaux à notre disposition; ils nous donnèrent aussi bon nombre de spécimens ethnographiques qui nous serviront puissamment à établir le degré d'industrie et d'art de ce peuple, qui en est encore presque à l'âge de pierre. Les Tchouktchis ne sont pas voleurs, mais ils sont fort rusés, et bien souvent ils nous ont vendu pour des lièvres des renards écorchés auxquels ils avaient coupé la tête et les pattes. Dans les courses en traîneaux que nous faisions avec eux, ils n'étaient préoccupés que d'une idée, celle de savoir si, au retour, la récompense serait du tabac ou un verre d'eau-de-vie, qu'ils appellent *ram*. Ce sont les deux produits de notre civilisation qu'ils préfèrent. Cependant, j'ai vu un jour un Tchouktchis refuser de l'eau-de-vie pour rapporter du pain à ses enfans, dévoûment bien rare chez eux. »

Quoique la présence à bord des indigènes fût souvent importune, le commerce journalier qu'ils entretenaient avec M. Nordensk-

jöld et les passagers de la *Vega*, fut pour ces derniers un long adoucissement à leur captivité. Le scorbut, cet implacable ennemi des expéditions polaires, épargna nos voyageurs. Ils attribuent ce fait à ce que pas une seule journée ne fut entièrement obscure, la plus courte ayant été de deux heures. Cette heureuse circonstance, le contentement de se voir tous sains et robustes, leur fit envisager l'hiver sans crainte ; bien plus, ils se réjouissaient d'être parvenus aussi loin, d'autant mieux que, l'été arrivant, ils étaient sûrs d'atteindre, sans beaucoup de difficultés, le détroit de Behring. Par crainte qu'il n'arrivât quelque accident au navire, on avait déposé sur la côte pour quatre mois de vivres, et si l'expédition eût été obligée d'arriver par terre du point où elle était au cap Oriental, les Tchouktchis l'eussent à coup sûr aidée, eût-il fallu même, comme dernière ressource, se rendre à Anadyrk.

Pendant la saison où la clarté du jour ne durait que quelques heures, on ne s'occupa guère que d'observations météorologiques et magnétiques sous la direction du lieutenant Hoogard, de la marine royale danoise. Le nombre des officiers et savans chargés de ces travaux était de onze ; quoique les observations ne se fissent que d'heure en heure, la faction de six heures que chacun d'eux montait à la maison de glace était fort pénible. La distance d'un kilomètre qui séparait le navire de l'observatoire empêchait les officiers, lorsqu'ils n'étaient pas en observation, de retourner à la *Vega* pour s'y réconforter. Il ne leur restait autre chose à faire qu'à bien s'envelopper de pelisses de peau de rennes, ou d'arpenter de long en large les six pas de leur maison transparente. Par un froid de 20 degrés, on comprend que nul ne se sentait disposé à un travail sédentaire, et, cependant, lorsque les nuits étaient splendidement étoilées, quand l'arc de l'aurore boréale brillait à l'horizon caressant d'un doux reflet la neige et la glace, bien souvent plusieurs des passagers de la *Vega*, M. Nordenskjöld un des premiers, allaient tenir compagnie à l'observateur isolé.

On peut supposer que les amateurs de chasse eurent de fréquentes occasions de satisfaire leur passion; il n'en fut rien jusqu'au jour de la débâcle, par la simple raison qu'il était impossible de distinguer sur la neige le lièvre au poil blanc et la gélinotte au plumage également blanc. Quant aux ours, ils s'aventurent rarement sur les points habités de la côte, se tenant de préférence dans les crevasses où les Tchouktchis ont une façon bien particulière de les surprendre. Les chasseurs agitent de la main gauche et au-dessus de la crevasse, où ils savent que se tient l'animal, une moufle ; au moment où la bête sort la tête de son refuge pour s'en saisir, ils lui tranchent la gorge avec un couteau. Il arrive

bien parfois que l'ours attrape la main du chasseur en même temps que la moufle, mais cela arrive rarement.

En octobre, la température descendit jusqu'à 20° 8′, mais le mercure ne dépassa ce point qu'à la fin de novembre, et au commencement de décembre il atteignit 37° 1′. Si l'on ajoute à ce froid rigoureux un vent du nord faisant à l'heure de 30 à 40 milles, on peut juger du piquant de la situation des explorateurs. Le plus grand froid qu'ils eurent à supporter se produisit le 25 janvier ; ce jour-là ils purent constater jusqu'à 46° 5′, au-dessous de zéro. Grâce à quelques tempêtes du sud, la température de janvier et de février fut en moyenne de 25 degrés (1).

Quand arriva la fin de mai, le soleil devint circumpolaire, de sorte que les heures de jour ne manquèrent plus pour travailler. A cette époque, les courses en traîneaux devinrent plus longues malgré le froid qu'il faisait encore. Pour s'en garantir, les voyageurs portaient des bottes en toile à voiles sous lesquelles leurs pieds étaient entourés d'épaisses flanelles. Quoique ce genre de chaussures laissât libres les mouvemens du pied, il fallait cependant descendre de temps à autre des traîneaux pour marcher afin d'éviter la congélation des membres. M. Nordenskjöld eut à se louer particulièrement d'un vêtement de peau de cerf doublé d'édredon, qu'il s'était fait faire à Copenhague. C'est, paraît-il, plus agréable à porter que les peaux de rennes dont les hommes de la *Vega* étaient munis et sous lesquelles ils souffraient d'un

(1) La température de ces régions mérite une mention spéciale : détail caractéristique, le vent y souffle presque toujours du nord ; il n'a tourné qu'une fois dans un mois, et alors, il souffla très visiblement du sud pendant deux ou trois jours. La température s'éleva rapidement, mais retomba au retour du vent du nord. Le tableau ci-après donne les températures durant les douze mois de l'année :

MOIS.	MOYENNE.	MAXIMUM.	MINIMUM.
Août.	+ 3° 92	+ 12° 4	— 0°9
Septembre.	— 0.14	+ 6.2	— 4.4
Octobre.	— 5.21	+ 9.8	— 20.8
Novembre.	— 16.50	— 6.3	— 27.2
Décembre.	— 22.81	+ 1.2	— 37.1
Janvier.	— 25 06	+ 0.2	— 46.5
Février.	— 25.08	— 4.2	— 43.8
Mars.	— 21.65	— 4.2	— 39.8
Avril.	— 18.93	— 4.0	— 38.0
Mai	— 6.60	+ 1.8	— 26.8
Juin.	— 0.60	+ 6.8	— 14.3
Juillet.	+ 4.63	+ 15.6	— 1.0

Les degrés sont centigrades. Ajoutons qu'au mois de mars 1876, le capitaine Nares avait observé des minima de — 57 et — 50° centigrades.

excès de chaleur. Pendant la plus grande rigueur du froid, on se couvrait le nez et les pommettes des joues d'un mouchoir attaché sous le *baschlik*, sorte de capuchon en poil de chameau.

Dans ses lettres, le professeur Nordenskjöld parle d'un personnage qui, dans ces hautes régions, était en quelque sorte le représentant de l'autorité russe. « Dès le mois d'octobre, dit M. Nordenskjöld, nous avons reçu la visite d'un Tchouktchis du nom de Wassili Menka, auquel les Russes ont donné une sorte de juridiction sur tous tous les habitans de la presqu'île. Ce chef, de petite taille, au teint basané, portait une belle peau de renne blanc sur une chemise de flanelle bleue. Il ne savait ni lire, ni écrire, et il parlait un russe incompréhensible. Ce haut fonctionnaire des confins de l'empire ignorait même l'existence du tsar, mais il savait qu'à Irkoutsk demeurait un homme très puissant, évidemment un des hauts fonctionnaires russes de la Sibérie. Pendant les premières visites qu'il nous fit à bord, il se signait devant chaque gravure ou photographie qu'il voyait; mais il faut reconnaître qu'il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il prêtait à rire. Wassili Menka était accompagné de deux personnages très simplement mis et qui, avec une certaine solennité, nous présentèrent le don de bienvenue sous la forme de deux rôtis de renne; en échange, nous les régalâmes d'une chemise de flanelle et de tabac. Un jour, nous lui confiâmes une lettre ouverte pour le gouverneur d'Irkoutsk; mais Wassili Menka considéra ce document comme un plein pouvoir que nous lui donnions, et, de retour à terre, il feignit de le lire à ses subordonnés respectueusement accourus autour de lui. Une quinzaine de jours après, lorsque Menka revint nous voir, il nous dit qu'il n'avait pu faire parvenir notre message; nous le reçûmes assez mal. Il s'excusa en disant qu'il n'avait pas osé se présenter devant le gouverneur d'Irkoutsk faute d'eau-de-vie à lui offrir. » M. Nordenskjöld put cependant, le 25 novembre 1878, envoyer de Serdze-Kamen, par 67°6′ de latitude nord et 173°15′ de longitude est, une lettre à M. Omer Dickson, dans laquelle il lui disait : « Tout va bien à bord de la *Vega*, arrêtée par la glace dans le détroit de Behring; nous espérons opérer notre retour dans le courant du mois de mai par le canal de Suez. Il n'est donc pas nécessaire d'envoyer des secours. » Le gouverneur russe d'Irkoutsk reçut cette missive le 3 mai 1879. Elle ne parvint à M. Dickson que le 5 août de la même année.

M. Nordenskjöld écrivit aussi en Suède, à cette époque, que, lorsque la *Vega* fut prise par les glaces, il vit, à quelques kilomètres vers l'est, la mer ouverte... Une seule heure de navigation à toute vapeur, possible encore la veille, et la *Vega* évitait le blo-

cus! « Être prisonnier si près du but, s'ecrie-t-il, a été pour moi dans toutes mes expéditions arctiques le contre-temps le plus sensible à supporter; mais je dois m'en consoler par le résultat atteint, sans précédent dans les voyages polaires, ayant de plus un bon port d'hivernage et la perspective de pouvoir atteindre le Japon l'été suivant. »

Quand l'époque arriva où les Tc houktchis levèrent leurs tentes pour aller chercher une meilleure contrée de pêche, ils vinrent en masse prendre congé de la *Vega*, sachant bien qu'ils ne s'en retourneraient pas les mains vides. « Je voulus aussi, raconte M. Nordenskjöld, profiter de cette occasion pour aller visiter Naskaj, cet eldorado vers lequel se rendaient en masse nos voisins de Pitlekaj. En compagnie de Ratschilen, un de mes amis de cette bourgade, je quittai la *Vega*, à cinq heures du soir, sur un petit traîneau tiré par six chiens seulement; il était si bien conduit que nous pûmes dépasser, en route, d'autres traîneaux fortement chargés, il est vrai, mais attelés de vingt chiens.

« Les grands traîneaux ne sont employés que pour les voyages d'une longue durée, spécialement au printemps, lorsque des Tchouktchis se rendent aux foires de Maskowa, d'Anadyr et d'Anijuisk, près de Kolyma. Là, ils échangent des peaux et des dents de morse contre du tabac et du genièvre, que les Américains apportent tous les ans en venant visiter la péninsule Tchouktchisse.

« Deux femmes venant de la *Vega*, où, à leur grande joie, elles avaient reçu, entre autres choses, des bouteilles et des boîtes de conserves vides qu'elles utilisent en guise d'assiettes et de cuillères, passèrent d'un façon allègre à côté de nous, ayant encore à parcourir à pied 16 milles anglais avant de rentrer chez elles. Le lendemain, nous les vîmes dans leur demeure à Téjapka, où elles étaient arrivées à quatre heures du matin. Nous fûmes très étonnés de les voir travaillant comme si elles ne venaient pas de passer deux nuits à marcher. Les Tchouktchis, à vrai dire, ne connaissent pas la fatigue; durant un voyage, je vis mon guide, conducteur de rennes, faire, en courant au-devant de mon traîneau, 60 milles anglais. »

En passant devant Irgonouk, le professeur Nordenskjöld voulut serrer la main à quelques amis Tchouktchis qu'il y connaissait. Ces derniers l'accueillirent parfaitement, et pendant le repas auquel il fut convié, l'explorateur reçut la visite de plusieurs autres braves gens de sa connaissance. Comme c'était le moment de la chasse des phoques et que leur chair rôtie est pour les Tchouktchis un mets friand, M. Nordenskjöld put s'en régaler. Il lui trouva un goût de renne grillé. On fait aussi avec le phoque

une soupe aussi fade que de l'eau de vaisselle. La maîtresse de la maison sert cette soupe et cette viande à toute la famille, le matin, au lever, et le soir, au coucher; en dehors de cette nourriture, les Tchouktchis n'ont guère que des poissons, qu'ils mangent cuits, crus ou gelés.

Après le dîner, M. Nordenskjöld, sur l'invitation de l'un de ses hôtes, dut aller s'étendre sur des peaux de rennes, et, à la lueur d'une lampe, y fumer la pipe qui lui fut cordialement offerte. On causa même, et le voyageur européen fut surpris de la facilité avec laquelle ses auditeurs comprirent la description qu'il leur fit d'un chemin de fer. « C'est un traîneau sans chiens, dit l'un d'eux, et les chiens sont remplacés par une cheminée. » Après cette explication, il dessina sur le sol un traîneau au centre duquel figurait une cheminée avec un panache de fumée. Chose singulière, ces Asiatiques aimaient à entendre parler les Européens de leur pays, de leur beau soleil, de leurs chaudes habitations; ils paraissaient désireux de les suivre. Il serait bien intéressant de savoir si cette race déshéritée, transportée au milieu de nos climats tempérés et de notre bien-être, en viendrait un jour à regretter ses solitudes glacées et la chair des phoques. Pourquoi pas? Le négrito des Philippines ne retourne-t-il pas invariablement à ses montagnes?

Sur un espace de 4 milles anglais, M. le professeur Nordenskjöld ne vit pas moins de cinq villages tchouktchis, dans chacun desquels il avait su déjà se créer des amitiés. De Najikaj, notre voyageur, poussa jusqu'à Tjapka, le point le plus oriental des excursions qui furent faites à 16 milles du navire; Tjapka est composé de quatorze tentes. A 1 mille de Tjapka était située une petite île rocheuse du nom de Idlidlja. M. Nordenskjöld s'y rendit en traîneau; il y trouva des vestiges d'habitations onkilonnes, antérieures en apparence à celles d'Irr-Kajpij. Près d'une crevasse se tenaient des mouettes et des « moineaux de neige » en quantités innombrables. Sauf les corbeaux qui pullulaient sur les ruines de Pitlekaj, c'était la première fois, depuis longtemps, que des cris d'oiseaux frappaient les oreilles du voyageur.

C'est pendant le cours de ces excursions souvent renouvelées, qu'un des lieutenans de la *Vega*, M. Nordquist, a pu rassembler un vocabulaire de mille mots tchouktchis; un jour, il faut l'espérer, ce patient officier sera en mesure de publier un dictionnaire d'une langue si peu connue, et de donner des explications sur sa construction grammaticale. Pour acquérir ces connaissances, il fallait passer de longues heures sous les abris des indigènes, supporter en compagnie d'une douzaine de Tchouktchis entièrement nus une température empestée de 30 degrés au-dessus de zéro.

Ce qu'il y avait surtout d'intolérable, c'était la fumée que plusieurs lampes, trois ordinairement par abri, répandaient dans une enceinte de 300 pieds cubiques. Bien souvent, les voyageurs, suffoqués, étaient contraints de fuir, la nuit, hors des tentes, pour aller respirer un air pur malgré le danger qu'il y avait à s'exposer sans transition à une température de 46 degrés de froid.

V.

Ce ne fut qu'à la fin de mai que la glace devint moins persistante. Dès qu'on s'aperçut de sa friabilité, on la brisa de manière à établir plusieurs bassins autour du vaisseau. Les trous que les phoques maintiennent ouverts pendant l'hiver et par lesquels ils viennent fréquemment respirer, s'agrandirent et, en s'élargissant, contribuèrent beaucoup au dégagement de la *Vega*. Au commencement de juillet, il devint dangereux de se rendre à terre en se fiant à la solidité des glaces. Lorsque, parfois, le vent soufflait du sud, on voyait se former presque aussitôt, au nord, des espaces ouverts de 3 à 4 milles. Au printemps, ces espaces devinrent plus considérables, et quand vint le solstice d'été, la mer, le long des côtes, apparut à peu près libre. La *Vega* heureusement ne se trouvait qu'à une faible distance de la terre ferme, et le 18 juillet, à trois heures et demie du soir, elle se dirigeait à toute vapeur vers l'est.

L'heure de la délivrance était donc arrivée, si bien arrivée, que deux jours après le vaillant bateau, pavoisé comme en un jour de fête, passait le cap est de l'Asie; il le saluait de toute son artillerie, pendant que son équipage faisait la plus joyeuse des entrées dans les eaux de l'océan Pacifique en poussant de frénétiques hurrahs.

Le soir du même jour, 20 juillet, l'expédition atteignit les abords de la baie de Saint-Laurent. La *Vega* jeta l'ancre en vue d'un village tchouktchis du nom de Nuniagmo; on passa la journée du lendemain à terre pour faire des recherches scientifiques, mais, au grand désespoir des savans, elles durent être interrompues, car il était de toute importance de toucher à un port d'où l'on pût envoyer en Europe des nouvelles. Le port Clarence, sur la côte américaine du détroit de Behring, était le plus rapproché; on mit le cap dans cette direction.

Pendant la traversée, les hommes de science se dédommagèrent de leur trop court séjour à Nuniagmo en étudiant la température

de la mer à diverses profondeurs, et en draguant le fond du détroit pour augmenter leurs collections de zoologie et de botanique. Le lendemain, le cap York, sur le côté nord du port Clarence, était passé, et la *Vega* jetait l'ancre dans ce refuge, où autrefois tant de navires anglais vinrent en station, à l'époque des recherches de l'expédition de sir John Franklin dans le nord-ouest.

« Dès notre arrivée à Port-Clarence, rapporte M. Nordenskjöld, nous eûmes la visite d'Esquimaux que nous revîmes ensuite à terre fréquemment. Ils n'y sont que peu nombreux en hiver, ayant établi leur campement plus loin, vers la mer, pour chasser les phoques; en été, ils quittent les environs du cap du Prince-de-Galles, ainsi que la côte entre Port-Clarence et la baie de Norton, pour se rapprocher du fleuve Konirak, qui se jette dans Grantley Harbour, où ils pêchent le saumon. Des deux côtés de l'entrée du Grantley Harbour étaient plantées un nombre considérable de tentes d'été en toiles à voile. Nous fûmes frappés de la propreté de ces abris, souvent d'une blancheur éblouissante; sur le gravier qui en formait le sol étaient étendues des nattes rapportées sans doute jusque-là par des baleiniers venus de Honolulu ou de San Francisco. En général, ces peuplades semblaient présenter plus de rapports avec les Américains du Nord que leurs congénères du littoral opposé, ce qui s'explique par la proximité des stations de la compagnie d'Alaska. Plusieurs de ces Esquimaux parlaient l'anglais, et nous en vîmes armés de fusils Remington. Leur langage est presque semblable à celui des Esquimaux groënlandais, et, comme ceux-ci, ils se donnent entre eux le nom d'*Innuit*. Aidés par notre connaissance de la langue anglaise et par un dictionnaire groënlandais, nous nous fîmes très bien comprendre. Leur habillement est celui des Esquimaux de l'est, et leur pelisse est souvent faite en peaux d'oiseaux non déplumés, bien entendu. La lèvre inférieure des hommes est percée et ornée d'un gros bouton de verre; les femmes, heureusement, n'ont pas cet appendice barbare. Leurs bateaux, de même que ceux des Tchouktchis, sont grands; nous en avons vu contenant trente hommes.

« Désormais, nous étions en plein été, mais, comme il n'y a pas de médaille sans revers, il ne nous fut pas donné d'en jouir sans souffrir énormément des piqûres des cousins. Nous revenions de nos excursions les pieds et les mains si bien enflés que nous en étions méconnaissables. Nous fîmes diverses excursions en bateau sur les fleuves Konirad et Imaurak, dont les rives étaient couvertes de bois épais, mais ne s'élevant jamais à plus d'une hauteur d'homme. Quelle jouissance, malgré les souffrances que nous causaient des moustiques, pour des voyageurs venant d'être bloqués

pendant de longs mois, n'ayant eu devant les yeux que des solitudes couvertes de neige, que de longer ainsi un fleuve dont les rives escarpées, verdoyantes et émaillées de fleurs, s'élevaient au-dessus de nos têtes à une hauteur de 5 à 600 pieds! De temps à autre s'avançaient des langues de terres couvertes de tentes auprès desquelles les pêcheurs préparaient leurs filets pour la pêche au saumon. Nous voyions aussi surgir, çà et là, les dos luisans des dauphins, tandis qu'effrayés par notre chaloupe à vapeur les eiders s'envolaient au loin. »

Après un séjour des plus agréables dans ces parages, la *Vega* quitta Port-Clarence, mais non sans avoir visité le détroit de Seniavine, où se trouve au sud-ouest de l'île de Ka-y-ne un bon ancrage du nom de Glasenap-Harbour. De là elle se rendit dans la baie de Kougani. A l'embouchure d'un fleuve se trouvait un promontoire, bas et plat, où les voyageurs espéraient voir des Onkilonnes; ils n'y virent que des Tchouktchis de rennes, dont les troupeaux paissaient le long des rives. Pendant plusieurs jours, ils firent des excursions dans les environs; ils gravirent des montagnes sur les flancs desquelles les naturalistes recueillirent de riches collections zoologiques et botaniques. Mais, la glace survenant, il fallut partir au plus vite et se diriger vers l'île Saint-Laurent, où l'ancre fut jetée à la pointe nord-ouest.

Les habitans de cette île sont Esquimaux d'aspect et de langage, mais leur costume est celui des Tchouktchis; ils parlent la langue de ces derniers. Cette ressemblance tient aux rapports fréquens que ces peuplades ont entre elles à Port-Providence. D'un autre côté, les Tchouktchis étant sans relations avec les Esquimaux de Port-Clarence, ces derniers ne les comprennent pas. Dans l'île Saint-Laurent, les tentes sont rectangulaires à leur base, à côtés droits, et à toitures plates; les peaux de rennes qui les recouvrent sont préparées. Une poutre épaisse de deux pieds partage en deux la pièce principale de ses habitations; une autre partie de l'intérieur de la tente, dont le sol est recouvert de peaux, sert de chambre à coucher.

Au grand désespoir de nos voyageurs, ils ne purent, là non plus, rencontrer des Onkilonnes, quoique, d'après les rapports de plusieurs explorateurs, il y en ait encore à l'embouchure de l'Anadyr. Les Tchouktchis prétendent aussi qu'il en existe encore au sud du cap Oriental, mais quand on voit et qu'on entend les Esquimaux, il est aisé de s'apercevoir aussitôt qu'il n'y a aucune affinité de race entre eux et les Tchouktchis.

Le 2 août, la *Vega* leva l'ancre de nouveau; après un assez long voyage retardé par des vents contraires, elle atteignit l'île de

Behring où elle mouilla, le 14 août, devant une bourgade à la pointe ouest de l'île. Les habitans, au nombre de trois cents, sont des métis et forment un mélange de Russes et d'Aléoutes. Cette ville en miniature est une des stations de la compagnie américaine de pêche. Ce fut là que les voyageurs reçurent les premières nouvelles de la mère patrie. On devine avec quelle ardeur elles furent dévorées !

On sait que l'île de Behring est possession russe, mais une société américaine s'est acquis, moyennant une redevance de 2 roubles par peau, le droit d'acheter aux habitans toutes les fourrures qu'ils pourront se procurer, non-seulement dans l'île de Behring, mais encore dans celles de Kobber-Island et de Robben-Island, près de Sackalin. Dans celle-ci, on prend les lions de mer; dans les deux autres des ours de mer également. « Nous vîmes, raconte M. Nordenskjöld, tuer quelques-uns de ces animaux sous nos yeux. Après avoir traversé l'île en traîneau, avec le lieutenant Bove, nous descendîmes sur une plage où ces amphibies se trouvaient en nombre considérable. Les chasseurs, armés de bâtons, poussèrent les plus proches vers la terre, puis, le chef de l'équipe ayant fait choix d'une victime, il lui asséna sur la tête un fort coup. Elle s'affaissa, et c'est alors qu'un second chasseur lui enfonça son bâton dans la gueule en lui maintenant la tête contre terre, tandis que d'autres bouchers, retournant l'ours sur le dos, l'achevaient d'un coup de couteau au cœur ». On en tua six ainsi; leurs peaux furent apportées sur la *Véga,* qui, le 19 août, levait l'ancre, se dirigeant au sud, c'est-à-dire vers le Japon. Le voyage se fit relativement assez vite, un vent égal et continu ayant soufflé jusqu'à la fin du mois. Le temps changea pourtant, et, le 31, de fortes nuées orageuses passèrent sur le vaisseau; la foudre tomba sur le mât de perroquet, mais sans faire de grands dommages. Enfin, vers le soir du 2 septembre 1879, la *Véga* jetait l'ancre dans la baie de Yokohama. Le Japon était la terre promise de l'expédition; on peut se figurer avec quelle joie elle en aperçut, se détachant sur un ciel d'azur, les pittoresques montagnes.

Dès le 3 septembre, M. Nordenskjöld envoyait de Yokohama le télégramme suivant au roi Oscar de Suède : « L'expédition suédoise offre ses félicitations à son auguste protecteur; le but de son voyage est atteint : le passage nord-est est trouvé, un nouvel océan est ouvert sans perte d'un seul homme, sans aucune maladie et sans une avarie pour le navire. »

Ainsi s'est terminé ce voyage surprenant, vainement tenté déjà seize fois. Quel sera le résultat pratique qui couronnera cette expédition ? Nul ne le sait encore, mais nous savons que des bateaux

à vapeur sont en construction déjà pour établir un échange régulier de marchandises entre la Chine et la Sibérie. Bientôt une flotte, allant de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, touchera à chaque printemps aux bouches de la Lena afin de répandre sur les marchés d'Europe les plus riches productions de la Sibérie, c'est-à-dire ses pelleteries et ses ivoires fossiles.

Lorsqu'il y a trois cent cinquante ans, l'infortuné Hugh Willoughby quitta la Tamise, en présence de la reine Élisabeth et d'une cour brillante, avec l'espoir d'atteindre par le nord-est l'empire du Cathay, nul ne pensait que ce voyage serait le prélude des grandes relations commerciales qui, jusqu'à la guerre de Crimée, n'ont cessé d'avoir lieu entre la Russie et l'Angleterre. Qui oserait avancer que le voyage de la *Vega* ne donnera pas également l'idée aux riches contrées que baigne le Pacifique d'entrer en rapports suivis avec les côtes de la Sibérie?

Quoi qu'il en soit, la noble nation suédoise, celle qui fut le berceau des Berzelius, des Linné, des Thunberg, des Fries, et de tant d'autres hommes célèbres, doit être fière non-seulement du professeur Nordenskjöld, du capitaine Pallander, des officiers de la *Vega*, mais encore du plus humble matelot de cette expédition, puisque c'est à leur courage à tous, à leur persévérance, qu'elle doit la pure gloire qui rejaillit sur elle. Que les peuples qui cherchent leur grandeur dans de semblables entreprises soient bénis des hommes de paix! Comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils apportent le flambeau de la civilisation là où les ténèbres règnent, et qu'à leur marche en avant ne se mêlent ni les cris sauvages qui suivent les triomphes de la guerre, ni les plaintes douloureuses que la force brutale arrache aux opprimés!

EDMOND PLAUCHUT.

UN

SOCIALISTE CHINOIS

AU XIe SIÈCLE

Dans ce moment où le monde, les yeux fixés sur la Russie, suit avec une inquiète curiosité les progrès du mouvement nihiliste, il nous a paru intéressant de montrer, dans l'histoire peu connue d'un empire asiatique qui renferme le tiers de la population du globe, un mouvement identique, des théories, des formules et des faits analogues. En Chine, il y a huit siècles, comme en Russie aujourd'hui, une secte, mystérieuse au début, décrétait et frappait dans l'ombre; ses obscurs oracles prédisaient la destruction systématique universelle, le chaos et le néant, but suprême auquel tendaient ses efforts. Puis la négation impuissante et stérile aboutissait à un élan socialiste auprès duquel les tentatives faites en Europe semblent un jeu d'enfans. Les nihilistes russes et les socialistes allemands ont eu des précurseurs et des maîtres; sous la dynastie des Song, on a proclamé en Chine des axiomes nihilistes dont l'audace dépasse de beaucoup celle des Russes de nos jours. Entre les idées socialistes de Wang-ngan-Ché, le grand réformateur asiatique, et celles des niveleurs du XIXe siècle, l'analogie est frappante; mais le réformateur chinois a pour lui l'avantage d'être plus clair, plus logique, et d'avoir su passer, légalement et par la seule force de son génie, du domaine de la théorie à celui de la pratique.

Ses copistes l'imiteront peut-être, mais ils n'iront certainement pas plus loin et n'arriveront pas à un résultat plus satisfaisant. Les mêmes causes produiront les mêmes effets. Des siècles d'intervalle, un continent différent, une origine, des mœurs et des coutumes opposées peuvent modifier l'apparence d'une fraction de l'humanité, mais ne changent absolument rien à son fond même. Elle est en Europe ce qu'elle était en Asie, soumise aux mêmes lois primordiales, assujettie aux mêmes exigences, en proie aux mêmes besoins, mue par des passions identiques. Aujourd'hui, comme alors, il faut à l'homme la nourriture du corps et celle de l'âme; il lui

faut produire pour consommer; il y a des riches et des pauvres, des forts et des faibles, des aspirations déçues, des ambitions inquiètes, des vertus et des vices, et des gens qui, n'ayant eu que la moitié d'un déjeuner et n'espérant que la moitié d'un dîner, envient leurs voisins plus fortunés. Cela est, nul ne le nie, mais le jour où nous serons les maîtres, cela ne sera plus, disent les socialistes. Wang-ngan-Ché l'affirmait aussi et, pour réaliser ce millénium, il ne recula devant rien. Il eut tout pour lui, le pouvoir absolu au service d'une indomptable volonté; jamais essai ne fut tenté dans des conditions plus favorables, salué de plus d'acclamations. On pourra recommencer, on ne fera pas mieux, et le résultat n'est pas encourageant.

Examinons de près la carrière de ce hardi réformateur. Tout Chinois qu'il fût, c'était un homme de génie, mais il tenta l'impossible. Il crut qu'on pouvait changer la nature humaine, substituer des abstractions à des passions et décréter le bonheur d'un peuple en apposant sa signature au bas d'un décret. Il construisit de toutes pièces une machine savante, admirablement combinée, mais elle eut un défaut, elle ne marcha pas; l'inventeur avait négligé de tenir compte des lois du frottement.

L'époque où il vivait autorisait toutes les audaces. Les nihilistes d'alors avaient préparé la voie, et sur un terrain social nivelé il pensait pouvoir édifier un ordre nouveau. On a souvent et beaucoup parlé de l'immobilité de la Chine. On a représenté ce vaste empire comme hostile au mouvement, réfractaire au changement, vivant sur un fonds de traditions immuables et donnant au monde le spectacle d'un tiers du genre humain piétinant sur place dans le domaine des idées, et n'osant ni avancer ni reculer. Rien n'est plus faux. Si nous comparons une période de notre histoire à celle du Céleste-Empire, nous constatons ceci : de 420, entrée des Francs dans les Gaules, à 1648, date du traité de Westphalie, nous relevons, en Chine, quinze changemens de dynastie, quinze guerres civiles épouvantables et l'extermination de tous les membres de douze de ces dynasties. Chacun de ces changemens a bouleversé l'empire de fond en comble, fait verser des flots de sang et déterminé l'avènement d'idées nouvelles, bientôt remplacées par d'autres. Ainsi donc, en douze cent quatre-vingts ans, quinze grandes révolutions, plus d'une par siècle, voilà pour l'immobilité matérielle. Quant aux maximes, aux institutions, aux combinaisons politiques, il n'en est pas que les Chinois n'aient essayées, et l'Europe copie ceux qu'elle raille.

Au milieu du XIe siècle, la Chine était en pleine crise. La dynastie des Heou-Tcheou venait de s'écrouler après avoir exercé le pouvoir quarante années. Elle était remplacée par celle des Song,

renversée en 479, et qui reparaissait après une éclipse de six cents ans. Le xe siècle avait été fertile en catastrophes; six dynasties successivement renversées; des ruines partout, le désordre dans les esprits, les Tartares dans l'empire, le scepticisme religieux et politique à son apogée. La Chine, partagée en plusieurs camps ennemis, était en proie à la guerre civile; tout était remis en question dans des pamphlets, des libelles et des placards, où l'on prêchait l'anarchie sociale, le *nihilisme* dans toute sa pureté.

Les nihilistes modernes ne dépasseront pas les Chinois du XIe siècle. Ces Asiatiques ont dit le dernier mot de la théorie; on ne pourra, dans cet ordre d'idées, que les copier... et encore. Ils en sont arrivés à proclamer qu'il n'y avait rien, ni esprit, ni matière, que l'existence n'était qu'une hallucination fantastique, une fable du néant, un rêve sans objet et sans réveil. On croyait vivre, aimer, souffrir; il n'en était rien. Non-seulement on l'a affirmé, mais des millions l'ont cru, et ces troupeaux humains se sont rués en tous sens poursuivant leur soi-disant rêve au milieu des ruines dont ils jonchaient le sol.

Que voulaient-ils? ou plutôt que voulaient leurs chefs? La destruction de tout ce qui était, plus tard on verrait. Faire table rase, quitte à construire un nouvel édifice social et à s'entre-tuer pour savoir qui l'édifierait et quelles proportions on lui donnerait. Mais, avant tout, niveler. Si l'égalité dans la fortune était impossible, l'égalité dans la misère était chose facile; si l'on ne pouvait faire les pauvres riches, on pouvait rendre les riches pauvres. Chez tous les peuples, chez toutes les races, ce rêve absurde d'une impraticable égalité a hanté les cerveaux faibles et fourni aux ambitieux sans scrupules un levier puissant pour soulever les masses.

Ils aspiraient au retour impossible à un état de nature chimérique. Ce n'était pas la liquidation sociale que poursuivaient les meneurs, mais la suppression totale, absolue de l'ordre social. En déchaînant les appétits brutaux de la populace, en lui donnant pour point de départ et pour justification une théorie philosophique qui substituait le rêve à la réalité, ils se rendaient bien compte que la réalité reprendrait ses droits, mais d'ici-là leur but, espéraient-ils, serait atteint, et il ne resterait plus trace d'institutions, de lois, de coutumes et de gouvernement. Cette réaction violente et brutale provenait d'un état de décomposition tel que ce qui n'existait pas semblait préférable à ce qui était. « La société, disaient-ils, repose sur la loi, et la loi c'est l'injustice et la chicane, — sur la propriété, et la propriété, c'est l'injustice et la concussion, — sur la religion, et la religion n'est que mensonge, — sur la force, et la force n'est que tyrannie. »

Un pareil ébranlement devait fatalement aboutir à une cata-

strophe sans nom ou se modifier. L'humanité ne recule pas, quels que soient les temps d'arrêt qu'elle subisse dans sa marche et à quelques obstacles qu'elle se heurte. Le mouvement nihiliste se transforma. L'homme ne reste jamais longtemps dans la négation absolue; il la traverse, mais pour arriver à une affirmation. Sa nature le ramène forcément à la réalité, et son corps ne peut pas plus subsister sans nourriture que son cerveau fonctionner sur l'idée abstraite du néant. Une formule socialiste devait être et fut le terme de cette étrange convulsion.

Les élémens incohérens qui s'agitaient au hasard n'attendaient qu'un homme pour se personnifier en lui et lui apporter le puissant concours de leur force aveugle. Wang-ngan-Ché fut cet homme.

Né en 1027, il reçut une excellente éducation et se consacra de bonne heure à l'étude de l'histoire. Le champ était déjà vaste, la période historique remontant à la dynastie Hia, 2,207 ans avant l'ère chrétienne. Ses observations et ses recherches pouvaient donc s'étendre sur une période de trente-deux siècles: au delà commençait la fable. Les historiens de son temps, aussi bien ses adversaires que ses panégyristes, s'accordent à vanter son savoir, sa prodigieuse intelligence et son éloquence remarquable. Il possédait au plus haut degré le don de persuader; plus tard il y joignit l'art de contraindre. Ses mœurs étaient irréprochables, sa volonté opiniâtre, et sa puissance de travail surprenante. Un exemple en donnera l'idée. A l'époque où, jeune encore, il coordonnait son nouveau système social, il se heurta à une difficulté. Il prétendait mettre d'accord ses théories avec les cinq livres sacrés et les quatre livres classiques sur lesquels reposaient les institutions qu'il voulait détruire pour leur en substituer d'autres naturellement tout opposées. Il eut la patience d'annoter d'un bout à l'autre ces volumineux ouvrages et de joindre, à chaque texte qui le gênait, un commentaire spécial, puis, cela ne suffisant pas, il composa un dictionnaire universel dans lequel, modifiant le sens des caractères réfractaires, il leur en attribuait un autre qui cadrait avec ses vues et permettait d'interpréter les auteurs dans le sens de ses désirs.

Signalé à l'attention publique par la manière brillante dont il avait passé ces examens littéraires que la tradition chinoise multiplie à l'entrée des carrières publiques, il était en outre déjà célèbre comme le précurseur d'un nouveau système et comme un implacable adversaire des théories nihilistes. A la cour même, son nom n'était pas inconnu et, dans le désarroi général, quelques-uns des hommes alors au pouvoir estimaient qu'il serait utile de s'adjoindre ce nouveau lettré dont l'influence sur les masses grandissait chaque jour et que des disciples enthousiastes et nombreux proclamaient seul capable de résoudre le problème social.

Présenté à l'empereur Chen-Tsoung et admis à exposer ses théories, Wang-ngan-Ché sut séduire sans effrayer. Orateur habile et réformateur convaincu, il exposa au souverain quelle gloire serait la sienne si l'humanité lui devait son bonheur. La tâche était facile; les traditions avaient fait leur temps, une ère nouvelle commençait; il fallait abandonner complètement les vieux erremens, diriger ce courant qui menaçait de tout emporter, édifier un nouvel ordre social; la suppression de la misère dépendait de la volonté de l'empereur, s'il osait vouloir, elle cesserait d'exister.

Cette première entrevue fit une favorable impression sur Chen-Tsoung. Elle fut suivie de plusieurs autres, dans lesquelles Wang-ngan-Ché développa ses plans avec un art infini, se jouant d'obstacles dont en réalité il ignorait la force; d'autant plus dangereux qu'il était plus sincère et qu'il mettait au service d'une idée fausse, mais séduisante, l'ardeur d'une conviction profonde. Dans l'entourage impérial, nn seul homme résistait, mais c'était un redoutable adversaire.

Ssé-ma-Kouang, conseiller intime de l'empereur, son premier ministre, avait pour lui l'autorité de l'âge, de l'expérience, des services rendus et d'une réputation de sagesse méritée. Lettré distingué, cet homme d'État a laissé une trace profonde dans l'histoire littéraire de la Chine. On a de lui un délicieux petit poème intitulé *Mon Jardin,* dans lequel il décrit son palais d'été, ces sentiers sinueux, ces allées fuyantes, cet habile arrangement de la nature auquel on a donné depuis, et à tort, le nom de « jardin anglais » et qui devrait porter celui de « jardin chinois. » Quelques fragmens aideront à comprendre le caractère et la nature de l'homme qui allait entamer avec le hardi réformateur une lutte redoutable. Après la peinture poétique d'une journée passée à errer dans son parc, il termine ainsi : « Les rayons obliques du soleil mourant me surprennent assis sur un tronc d'arbre, épiant en silence les inquiétudes d'une hirondelle voletant autour de son nid, ou les ruses d'un milan pour surprendre sa proie. La lune déjà levée me trouve encore en contemplation. Le murmure des eaux, le bruissement des feuilles agitées par le vent, la beauté d'un ciel pur me plongent dans une douce rêverie; la nature entière parle à mon âme; je m'égare en l'écoutant, et la nuit me ramène lentement au seuil de ma demeure.

« Mes amis viennnent parfois charmer ma solitude, me lire leurs ouvrages et entendre les miens. Le vin égaie nos frugals repas, suivis de sérieux entretiens, et tandis que la cour, que je fuis, sourit à l'énervante volupté, prête l'oreille à la calomnie, forge des fers et tend des pièges, nous, ici, nous invoquons la sagesse et lui offrons nos cœurs. Mes yeux se tournent toujours vers elle; mais, hélas! pourquoi ses rayons ne m'éclairent-ils qu'à travers des

ombres vaporeuses? S'ils brillaient purs et sans nuages, où trouverais-je ailleurs une retraite, un temple plus à mon gré? Ici je vivrais heureux... mais que dis-je? Je suis père, époux, citoyen; mille devoirs me réclament. Non, ma vie,.. tu n'es pas à moi. Adieu, cher jardin; adieu, doux asile. Les soucis de l'état, le bien de la patrie, me rappellent à la ville. Garde, moi absent, tous tes charmes; je reviendrai te demander encore de soulager les chagrins qui m'attendent et de guérir mon âme des atteintes auxquelles je vais m'exposer (1). »

Ne croirait-on pas lire une page de l'antiquité et l'invocation d'un sage? Il l'était en effet, et sa vie entière fut celle d'un homme de bien. Les principaux épisodes de sa lutte avec Wang-ngan-Ché nous montreront plus en relief cette figure originale d'un ministre conservateur, patriote sincère, poète à ses heures de loisir, courageux à l'occasion, philosophe toujours.

Les sophismes brillans du novateur n'étaient pas de nature à le séduire. Il avait trop l'expérience des hommes et des affaires pour prêter une oreille crédule à des projets dont seul alors il mesurait la gravité. Agé de cinquante-sept ans, il avait traversé des jours difficiles, lutté avec énergie contre les doctrines nihilistes au début du nouveau règne, et, par ses sages conseils, conjuré à plusieurs reprises un effondrement redoutable. M. Abel Rémusat a publié sur cet homme d'état une notice biographique d'où nous extrayons le parallèle suivant entre son antagoniste et lui :

« Chen-Tsoung, en montant sur le trône avait voulu s'entourer de tout ce que l'empire renfermait d'hommes éclairés; dans ce nombre, il n'était pas possible d'oublier Ssé-ma-Kouang. Cette nouvelle phase de sa vie politique ne fut pas moins orageuse que la première. Placé en opposition avec un de ces esprits audacieux qui ne reculent, dans leurs plans d'amélioration, devant aucun obstacle, qui ne sont retenus par aucun respect pour les institutions anciennes, Ssé-ma-Kouang se montra ce qu'il avait toujours été, religieux observateur des coutumes de l'antiquité et prêt à tout braver pour les maintenir.

« Wang-ngan-ché était ce réformateur que le hasard avait opposé à Ssé-ma-Kouang comme pour appeler à un combat à armes égales le génie conservateur qui éternise la durée des empires et cet esprit d'innovation qui les ébranle. Mus par des principes contraires, les deux adversaires avaient des talens égaux; l'un employait les ressources de son imagination, l'activité de son esprit et la fermeté de son caractère à tout changer, à tout régénérer; l'autre, pour résister au torrent, appelait à son secours les souvenirs du passé, les exemples des anciens et ces leçons de l'histoire, dont il avait toute sa vie fait une étude particulière. »

(1) *Mémoires sur la Chine*, t. II, p. 645.

Le torrent l'emportait. Le novateur avait pour lui l'opinion publique et la séduction qu'il exerçait sur l'esprit du souverain. La cour se faisait l'écho des acclamations extérieures; les ambitieux saluaient dans ce nouveau venu un soleil levant et le désarroi des esprits était tel que les plus graves personnages se ralliaient à ce fanatique, — qui ne doutait de rien et semblait posséder les secrets de l'avenir. Chen-Tsoung ne tarda pas à lui confier le pouvoir. Ssé-ma-Kouang vaincu dut abdiquer ses fonctions, mais conserva celles de membre du conseil de l'empire, bien résolu à attendre l'heure favorable pour entrer en lutte avec son heureux rival.

A la suite du réformateur marchait toute une phalange de disciples, hommes jeunes, lettrés, imbus des préceptes du maître, avides de nouveautés hardies et auxquels il inspirait un dévoûment sans limites. Il leur ouvrit les portes de l'administration, les appela aux emplois les plus élevés, leur confia la direction des provinces, la magistrature, l'enseignement, l'armée et commença l'exécution de ses plans.

S'il pouvait, comme il l'affirmait, rendre à la Chine l'abondance et la prospérité, il n'était que temps. L'année 1069 s'annonçait désastreuse. Des maladies épidémiques, des tremblemens de terre, une sécheresse effroyable, la famine, sévissaient dans les provinces les plus populeuses; la misère était à son comble. Loin de diminuer son prestige, ces calamités l'augmentaient; plein de confiance en lui-même, il annonçait le remède prochain.

Ssé-ma-Kouang tenta un nouvel effort. A son instigation, les censeurs s'autorisèrent des malheurs publics pour inviter, suivant l'usage, le souverain à examiner s'il n'y avait pas dans sa conduite quelque acte répréhensible, et, dans le gouvernement quelques abus à réformer qui eussent provoqué la colère divine. Chen-Tsoung, se conformant aux traditions, crut devoir témoigner de sa douleur en se renfermant dans son palais et en interdisant les fêtes. Ce n'était pas l'avis de Wang-ngan-Ché, qui n'avait pas été consulté. La question était purement religieuse, et l'empereur se conformait aux rites établis, mais le nouveau ministre n'entendait pas qu'aucune mesure fût prise en dehors de lui; il devinait d'où partait le coup, et, jaloux de son autorité, décidé à l'affirmer et à rompre en visière avec des traditions qui pouvaient, à un moment donné, ramener l'empereur sous une influence qui lui était hostile, il convoqua le conseil de l'empire. Ssé-ma-Kouang y assistait, l'empereur présidait. Dans un discours audacieux, le ministre demanda à Chen-Tsoung de revenir sur sa décision : « Ces calamités qui nous poursuivent, dit-il, ont des causes fixes et invariables; les tremblemens de terre, les sécheresses, les inondations, la famine n'ont aucun rapport avec les actions bonnes ou mauvaises des hommes. Espérez-vous donc

changer le cours des choses? Espérez-vous que la nature s'impose pour vous d'autres lois? — Bien à plaindre, répliqua Ssé-ma-Kouang, sont les souverains lorsqu'ils ont à leurs côtés des hommes qui osent affirmer de pareilles maximes et détruire en eux la crainte de la colère céleste. Quel frein pourra donc les retenir et les arrêter dans leurs désordres? Maîtres absolus du monde, quel usage ne feront-ils pas de leur autorité le jour où ils penseront pouvoir tout faire impunément? Ils se livreront sans remords à tous les excès et leurs sujets les plus dévoués n'auront plus aucun moyen de les faire rentrer en eux-mêmes. »

Le novateur l'emporta. Chen-Tsoung revint sur sa résolution, et, cédant aux volontés de son ministre, exila les principaux chefs du parti religieux. Ssé-ma-Kouang voyait se briser entre ses mains l'arme sur laquelle il comptait le plus. Abandonnant la cour, il se retira dans son palais d'été, laissant le champ libre à son adversaire.

Désormais tout-puissant, Wang-ngan-Ché se mit à l'œuvre. Proclamant l'état souverain, seul propriétaire et universel exploitant, il décréta l'établissement de tribunaux d'agriculture, un par district, chargés de répartir annuellement entre les cultivateurs les terres labourables, de décider du genre de culture qui convenait à chacune et de distribuer les grains nécessaires pour les ensemencer. Le produit appartenait à l'état, qui devait en régler le partage proportionnellement aux besoins et au chiffre de la population. Pour se procurer les sommes nécessaires à la mise en œuvre de ce projet et pour supprimer graduellement l'inégalité des fortunes et des conditions, Wang-ngan-Ché décida que les tribunaux imposeraient une taxe spéciale sur les riches; les pauvres étaient exempts. Les magistrats désigneraient, sans appel, qui était riche et qui était pauvre. L'état avait seul qualité pour fixer journellement le prix des denrées. En cas de disette ou de mauvaise récolte sur tel ou tel point, le grand tribunal agricole siégeant à Péking, et duquel relevaient tous les autres, était investi des pouvoirs nécessaires pour faire affluer dans les districts éprouvés le surplus des grains des provinces mieux favorisées. Les rapports des tribunaux d'agriculture devaient tous aboutir à ce tribunal suprême qui, ainsi tenu au courant des besoins de chacun des districts, avait mission d'y pourvoir. De cette façon, disait l'édit, il n'y a plus de famine à redouter et les subsistances se maintiendront toujours à un prix modique. Dans les années prospères, on mettra de côté dans d'immenses magasins répartis sur toute la surface de l'empire une portion de la récolte pour parer au déficit d'une année universellement mauvaise. La misère cesserait; il n'y aurait plus de pauvres en ce sens que la nourriture de chacun serait assurée. Quant à l'état,

unique détenteur, il résultait des statistiques qu'il réaliserait chaque année des bénéfices considérables qui devaient être affectés à de grands travaux d'utilité publique.

Après avoir ainsi réglé cette question, la première de toutes pour un empire de trois cent millions d'habitans, Wang-ngan-Ché proclamait que « le plus essentiel des devoirs d'un gouvernement, c'est d'aimer le peuple et de lui procurer les avantages de la vie, qui sont l'abondance et la joie. Pour atteindre ce but, il suffirait d'inspirer à tous les règles invariables de la rectitude, mais, comme il ne serait pas possible d'obtenir de tous l'observation exacte de ces règles, l'état devait, par des lois sages et inflexibles, fixer la manière de les observer (1). » Suivant lui, l'amour du gain, du luxe, des jouissances matérielles était le principal obstacle à l'observation de ces règles invariables de la rectitude. En supprimant la cause, on devait supprimer l'effet. La cause, c'était la richesse. Les taxes nouvelles en auraient promptement raison; mais il ne suffisait pas de l'abolir, il fallait l'empêcher de se reconstituer; or le négoce, la banque, l'industrie, l'usure, la créaient. Wang-ngan-Ché supprima le négoce, la banque, l'usure et l'industrie. L'état en aurait le monopole, et, grâce à ce monopole, réaliserait lui seul tous les bénéfices répartis en des millions de mains. Or, l'état représentant tous les habitans, tous auraient leur part de cette prospérité collective. Nul ne serait riche, mais personne ne serait pauvre; tous étant égaux, l'envie, la haine, les mauvaises passions, disparaissaient comme par enchantement, et les règles invariables de la rectitude s'imposaient sans effort dans un empire régénéré.

Qui pourrait s'en plaindre? qui en souffrirait? Les usuriers, les accapareurs, ceux qui s'enrichissent des malheurs publics et dévorent les travailleurs. N'était-il pas temps de mettre un terme à leurs exactions? Si, dans ce moment, les provinces du centre souffraient de la disette, qui en était cause? Les récoltes étaient abondantes dans le nord, mais les capitalistes les accaparaient et faisaient hausser le prix des grains. Ils alléguaient, il est vrai, la difficulté des transports, les risques qu'ils couraient sur le parcours au milieu de populations affamées qui pillaient les convois; mais si les transports étaient lents et difficiles, cela tenait au mauvais état des routes et des canaux. La taxe imposée sur les riches permettrait de les réparer; quant aux violences dont on se plaignait de la part des masses qui mouraient de faim, elles cesseraient du jour où les règles invariables de la rectitude seraient comprises et observées.

Ainsi donc l'état souverain, capitaliste unique, seul cultivateur,

(1) Huc, *Empire chinois*, t. II, p. 74.

fabricant, négociant, décidant des aptitudes de chacun, les utilisant et les rémunérant; l'égalité dans la médiocrité, plus de riches ni de pauvres : comme conclusion une loi morale nouvelle; comme sanction la toute-puissance collective supprimant l'individualité.

Et ce n'étaient pas là de pures spéculations écloses dans un cerveau d'idéologue, mais bien des réalités immédiatement appliquées et maintenues avec une invincible opiniâtreté. L'empereur en était devenu l'adepte le plus fervent. Il avait délégué toute autorité à Wang-ngan-Ché, et ce dernier en usait avec toute l'intrépidité d'un sectaire convaincu. D'une extrémité de la Chine à l'autre, ce fut un concert de louanges et d'admiration. Les riches se taisaient, ils étaient en minorité et n'avaient qu'une préoccupation : se cacher dans la foule et se faire oublier, si possible. L'impôt qui pesait sur eux était calculé de façon à ce qu'en moins de cinq ans il ne leur restât rien.

Dans ce silence des intérêts lésés et des classes menacées, une seule voix se fit entendre; c'était encore et toujours celle de Ssé-ma-Kouang. Du fond de sa retraite, il adressa à l'empereur une supplique remarquable, dans laquelle, passant en revue les mesures décrétées et appliquées, il exposait avec une rare modération et un réel courage les résultats auxquels elles devaient aboutir. Après avoir examiné et condamné hautement, au nom du bon sens, le rôle de l'état unique exploitant, il critiquait ainsi, au nom de l'expérience, les mesures agraires : « On prête au peuple les grains qu'il doit confier à la terre, et le peuple les reçoit avec avidité, j'en conviens; mais en fait-il toujours l'usage pour lequel on les lui livre? C'est avoir bien peu d'expérience que de le croire; c'est connaître bien mal les hommes que de les juger ainsi. L'intérêt présent est ce qui les touche d'abord; ils ne s'occupent pour la plupart que des besoins du jour. Il en est bien peu qui se mettent en peine de prévoir l'avenir. »

Entrant ensuite dans le détail des faits, il démontrait sans peine que les cultivateurs commençaient par prélever sur les grains qu'on leur remettait ce qui était nécessaire à leur nourriture et à celle de leur famille, chose assez naturelle pour des gens qui mouraient de faim; puis ils en vendaient ou en échangeaient une partie pour se procurer les objets dont ils manquaient, le surplus seul, c'était peu de chose, les dernières récoltes le prouvaient, était confié à la terre. Ce système, que l'on préconisait si fort, n'était pas nouveau, et l'on pouvait facilement se rendre compte des résultats qu'il avait donnés là où on l'avait essayé : « Je suis natif de la province de Chensi, disait-il en terminant, j'y ai passé la première partie de ma vie et j'ai vu de près les misères du peuple. Eh bien, j'ose affirmer que de dix parties des maux qu'il souffre il faut en attribuer au

moins six à cette coutume que l'on prétend étendre à l'empire entier. Qu'on interroge, qu'on fasse une enquête sincère, et l'on saura le véritable état des choses (1). »

A la voix de Ssé-ma-Kouang, les timides reprirent courage et l'on vit alors, disent les annales de cette époque, tous les personnages les plus distingués de l'empire par leur expérience, leur talens et leurs dignités se présenter alternativement pour entrer en lice, prier, supplier l'empereur; puis, changeant de ton, se porter accusateurs et demander la condamnation de celui qu'ils appelaient le perturbateur du repos public.

Ssé-ma-Kouang avait, on le voit, l'âme fortement trempée. Il le fallait pour donner ainsi le signal de l'attaque contre un rival tout-puissant. Les annales de l'empire chinois abondent en récits tragiques qui nous montrent qu'en perdant le pouvoir, la plupart des hommes d'état perdaient aussi la vie et que le maître du jour ne tolérait pas l'existence de celui de la veille. Wang-ngan-Ché reçut de l'empereur même les nombreuses suppliques de ses adversaires et l'assurance d'une confiance inaltérable. C'était leur vie remise entre ses mains, et l'on s'attendait à de terribles représailles. Il n'en fut rien. Le ministre se contenta de sourire de ces efforts impuissans; calme et imperturbable, il poursuivit son œuvre, brisant les résistances, destituant tous ceux qui ne lui apportaient pas un concours absolu, mais s'abstenant systématiquement de toute cruauté. Cette longanimité encouragea ses ennemis; à la cour même, des murmures se firent entendre, et l'empereur, un instant ébranlé, convoqua le conseil : « Pourquoi tant vous presser? lui dit froidement Wang-ngan-Ché; attendez que l'expérience vous ait instruit du bon ou du mauvais résultat de ce que nous avons établi pour le plus grand avantage de l'empire et le bonheur de vos sujets. Les commencemens de tout sont difficiles et ce n'est qu'après avoir vaincu les premières difficultés qu'on peut espérer retirer quelques fruits de ses travaux. Soyez ferme, et tout ira bien. Vos grands, vos mandarins, sont soulevés contre moi; je n'en suis pas surpris. Il leur en coûte de se tirer du train ordinaire pour se faire à de nouveaux usages. Ils s'accoutumeront peu à peu et, à mesure qu'ils s'accoutumeront, l'aversion qu'ils ont naturellement pour tout ce qu'ils regardent comme nouveau se dissipera d'elle-même et ils finiront par louer ce qu'ils blâment aujourd'hui (2). »

Loin de diminuer son autorité, cette tolérance dédaigneuse et philosophique contribua à l'accroître. Chaque nouvelle tentative de ses adversaires le grandissait aux yeux de ses partisans, qui le pressaient toutefois de se débarrasser de ceux qui conspiraient sa

(1) Abel Rémusat, *Mémoires sur la Chine*, t. x, p. 48.
(2) Huc, *Empire chinois*, t. II, p. 79.

perte. « On mesure les tours par leur ombre et les hommes d'état par leurs envieux, » répondait-il. A un de ses confidens qui lui objectait que sa chute entraînerait la ruine de l'empire et que ses idées périraient avec lui, il disait : « Toutes les vieilles erreurs sont condamnées à disparaître ; après cent millions de difficultés, de subtilités, de sophismes, de mensonges, la plus petite vérité est encore tout ce qu'elle était. »

L'organisation agricole et industrielle de Wang-ngan-Ché n'aboutissait qu'à des résultats médiocres, les prédictions de Ssé-ma-Kouang se réalisaient, la misère persistait à se jouer des efforts du hardi novateur. L'empereur lui restait fidèle, attendant patiemment d'année en année l'avènement du millénium constamment annoncé par son ministre et constamment ajourné par les événemens. Les masses, toujours déçues, ne se décourageaient pas et persistaient dans la foi que leur inspirait cet homme vraiment extraordinaire, dont l'assurance imperturbable en imposait au souverain et qui faisait partager son inébranlable fanatisme à tout un peuple affamé.

Dans ce curieux et paradoxal empire, il put, pendant des années, poursuivre son œuvre de réorganisation, modifier et changer tout, résoudre à sa guise les problèmes qui intéressent le plus la vie de chacun, bouleverser tout un ordre matériel, social, religieux même ; mais le jour où il osa porter une main téméraire sur la corporation des lettrés, l'orage gronda avec violence et faillit l'emporter. C'était peu de chose, semble-t-il, que de changer la forme ordinaire des examens de littérature et d'imposer, pour l'explication des livres classiques, les commentaires et le dictionnaire dont il était l'auteur; ce fut cependant ce qu'il entreprit de plus audacieux. La tradition à laquelle il s'attaquait comptait vingt-deux siècles d'existence ; la corporation des lettrés était, par le nombre de ses membres et leur influence, une puissance redoutable. Les examens littéraires ouvrent seuls, en Chine, l'accès aux fonctions publiques. Beaucoup franchissent le premier degré, mais fort peu parviennent aux grades supérieurs. Le plus grand nombre des lettrés végètent comme ils peuvent, attendant longtemps une place obtenue rarement. Le travail manuel leur est odieux, ils exploitent leur demi-savoir ; écrivains publics, maîtres d'école, commentateurs en droit, instigateurs de procès, ennemis nés des mandarins dont ils surveillent les agissemens et qu'ils s'appliquent à prendre en faute pour se faire acheter leur silence, ils forment une classe à part et mènent une existence indéfinissable. Mais, au milieu de leur misère, ils se considèrent comme les représentans et les gardiens de la tradition littéraire. Toucher aux quatre livres classiques et aux cinq livres sacrés, modifier l'interprétation des textes et le sens des deux cent-

quatorze caractères primitifs, c'était de toutes les innovations la moins admissible.

Wang-ngan-Ché tint bon et imposa une fois encore sa volonté; mais la mort de l'empereur Chen-Tsoung le surprit au moment de ce dernier et difficile triomphe. L'impératrice régente, effrayée des clameurs de ses ennemis, découragée par l'insuccès de ses plans, l'abandonna et rappela Ssé-ma-Kouang, qu'elle nomma successivement précepteur du jeune prince et premier ministre. C'est au moment de quitter sa retraite et de se rendre à la cour que Ssé-ma-Kouang écrivit ses adieux à son jardin. Rappelé au pouvoir, il se montra aussi généreux envers son adversaire que celui-ci l'avait été pour lui, mais Wang-ngan-Ché ne survécut que peu à sa disgrâce. Son système s'écroulait de toutes pièces, son successeur se hâtait d'en effacer jusqu'aux dernières traces. L'âge le pressait; deux ans après la mort de Wang-ngan-Ché, Ssé-ma-Kouang mourait comblé d'honneurs, laissant dans l'histoire la réputation d'un sage, d'un homme de bien et d'un ministre habile.

Pas plus en Chine qu'ailleurs les réformes radicales et les réactions violentes ne résistent à l'épreuve du temps. Des essais de Wang-ngan-Ché, il n'est presque rien resté! Quant à ses axiomes de l'état souverain, seul exploitant, capitaliste unique, — quant à ses théories sociales que l'on nous a vantées depuis comme le merveilleux résultat des progrès de la raison humaine, l'expérience en a été faite en Chine, dans les conditions les plus favorables, par un homme convaincu, capable, tout-puissant, disposant à son gré des ressources du plus vaste et du plus populeux empire du monde. Le temps ne lui a pas plus fait défaut que l'audace, le pouvoir et l'énergie; pendant quinze années, il a poursuivi le succès de ses plans. Quel conquérant, quel chef d'école pourrait rêver un pareil concours de circonstances, opérer sur un aussi vaste théâtre et disposer en maître des destinées de trois cent millions d'êtres humains? Ce qu'il y avait de vrai, de pratique dans ses idées, a survécu; mais le fond même de l'œuvre, l'utopie séduisante, le rêve, la chimère d'un esprit généreux et faux s'est évanoui, et de si prodigieux efforts, de si grands bouleversemens, des espérances si hautes ont abouti à l'application d'une ou deux idées de détail, qui étaient déjà en germe et dont le temps eût amené la réalisation. Wang-ngan-Ché a dit vrai : « Toutes les erreurs n'ont qu'un temps; après cent millions de difficultés, de subtilités, de sophismes, de mensonges, la plus petite vérité est encore ce qu'elle était. »

C. DE VARIGNY.

REVUE LITTÉRAIRE

LE ROMAN EXPÉRIMENTAL.

«Voici venir le buffle! le buffle des buffles! le taureau des taureaux! lui seul est un buffle, tous les autres ne sont que des bœufs! Voici venir le buffle des buffles! le buffle!» C'est ainsi que jadis, aux beaux jours du romantisme, à ce que raconte Henri Heine, je ne sais plus quel grand critique s'en allait criant en avant de je ne sais plus quel grand poète. Depuis plusieurs années déjà, ce critique, ou plutôt cette espèce de cornac littéraire, le naturalisme l'a demandé vainement aux échos d'alentour. Moins heureux que le romantisme, il n'a pas pu le trouver encore, et l'écho n'a rien répondu. Personne encore ne s'est rencontré qui voulût prendre à tâche de commenter didactiquement les beautés de *l'Assommoir* ou du *Ventre de Paris*, c'est-à-dire personne qui fût aussi naïvement infatué de M. Zola que lui-même. Là-dessus M. Zola n'avait plus qu'une chose à faire, il l'a faite. Il est devenu son propre critique. Un feuilleton hebdomadaire ne lui a pas suffi. Il a composé, pour l'exportation, d'abord, et notamment à destination de Saint-Pétersbourg, de longues études sur *les Romanciers contemporains*, ou sur *la République et la Littérature :* maintenant il vient d'écrire pour nous une copieuse dissertation sur *le Roman expérimental:* c'est le moment de le mettre en expérience à son tour, et de juger un peu ce grand juge des autres.

S'il y a des écrivains inférieurs à leur réputation, cependant on ne laisse pas aussi d'avoir vu quelquefois des esprits supérieurs à leurs œuvres. Je ne crois pas, à la vérité, que ce soit tout à fait le cas de M. Zola ; mais enfin, quand il serait l'auteur de romans moins bons encore que les siens, il se pourrait qu'il eût sur l'avenir du roman des idées qui valussent la peine au moins d'être discutées. Et quand la prose de ses feuilletons ou de ses études serait encore plus froide et plus embarrassée, cela n'empêcherait pas qu'il pût avoir, malgré tout, le coup d'œil aussi juste qu'il a la main hésitante, la pensée même aussi haute ou profonde qu'il a le style plat.

Car il a le style plat, et je ne puis pas même accorder aux admi-

rateurs de M. Zola qu'il convienne de saluer en lui ce qu'on appelle « un écrivain de race, » encore moins « un maître de la langue. » Il ne faut pas ici que quelques pages descriptives nous fassent illusion. Écrivain, M. Zola ressemble à ce *roi des halles*, dont on disait qu'il savait tous les mots de la langue, mais qu'il ignorait la manière de s'en servir. M. Zola sait aussi lui tous les mots de la langue, il en sait même plusieurs qui ne sont ni de la langue, ni d'aucune langue du monde, mais ni des uns ni des autres il ne sait le sens, la place, l'usage. Regardez-y de près. « Je résume cette première partie en disant que les romanciers observent et expérimentent, et que toute leur besogne naît du doute où ils se placent en face des vérités mal connues, jusqu'à ce qu'une idée expérimentale éveille brusquement un jour leur génie, et les pousse à instituer une expérience pour analyser les faits et s'en rendre maîtres. » Veuillez relire attentivement cette seule phrase; il est évident que M. Zola ne sait pas ce que c'est qu'une expérience et qu'il parle science ici, comme tout à l'heure vous l'entendrez parler métaphysique, avec une sérénité d'ignorance qui ferait la joie des savans et des métaphysiciens. Il est évident que M. Zola ne pèse pas la valeur des mots, car il n'appellerait pas l'idée d'une expérience possible une « idée expérimentale. » Si ces deux mots associés veulent dire quelque chose, ils ne peuvent signifier qu'une idée induite, conclue, tirée de l'expérience, quelque chose de postérieur à l'expérience, non pas d'antérieur, une acquisition faite et non pas une conquête à faire. Il est évident que M. Zola ne sait pas ce que c'est qu'*expérimenter*, car le romancier comme le poète, s'il expérimente, ne peut expérimenter que sur soi, nullement sur les autres. Expérimenter sur Coupeau, ce serait se procurer un Coupeau qu'on tiendrait en chartre privée, qu'on enivrerait quotidiennement, à dosage déterminé, que d'ailleurs on empêcherait de rien faire qui risquât d'interrompre ou de détourner le cours de l'expérience, et qu'on ouvrirait sur la table de dissection aussitôt qu'il présenterait un cas d'alcoolisme nettement caractérisé. Il n'y a pas autrement ni ne peut y avoir d'expérimentation, il n'y a qu'observation, et dès là c'est assez pour que la théorie de M. Zola sur *le Roman expérimental* manque, et croule aussitôt par la base. On pourrait multiplier les exemples, mais à quoi bon? Cherchez vous même dans ce mélange de paradoxes et de banalités que M. Zola nous a donné sous le titre de *Roman expérimental*, je ne dis pas une phrase, ou même un mot, qui commande l'attention et qui se grave dans le souvenir, mais seulement une idée nette, nettement exprimée: vous la chercherez longtemps. S'il existe un art d'écrire, si cet art a jamais consisté dans le juste emploi des mots, dans l'heureuse distribution des parties de la phrase, dans l'exacte proportion des développemens et de la valeur des idées, M. Zola l'ignore. Là pourtant, et non ailleurs, est l'épreuve d'un écrivain vraiment digne de ce nom. Des descriptions et des pein-

tures ne prouvent pas que l'on sache écrire, elles prouvent uniquement que l'on a des sensations fortes. C'est à l'expression des idées générales que l'on attend et que l'on juge l'écrivain. Assurément M. Zola réussit à se faire entendre, et c'est quelque chose déjà, mais qu'on le mette au rang des « écrivains, » c'est ce qui n'est pas plus permis, en vérité, que de l'inscrire parmi les romanciers.

Le grand défaut de M. Zola, comme romancier, c'est de fatiguer, de lasser, d'ennuyer. Je sais qu'il répond et qu'il croit victorieusement répondre en invoquant les soixante-seize ou soixante-dix-sept éditions de *l'Assommoir;* — sans compter l'édition illustrée. Lui plaît-il qu'on ajoute qu'il n'est pas douteux que *Nana* remporte à son tour le même succès de librairie? Soit encore. Mais *une Page d'amour?* mais *Son Excellence Eugène Rougon?* mais *la Conquête de Plassans?* mais *la Faute de l'abbé Mouret?* Combien ont-ils eu d'éditions, ces fragmens de l'interminable histoire des Rougon et des Macquart? C'en devrait être assez pour avertir M. Zola que le succès de *l'Assommoir* n'a tenu, comme celui de *Nana,* qu'à des causes tout extérieures. On a prononcé plus d'une fois, depuis quelque temps, à l'occasion de M. Zola, le nom de Restif de la Bretone. Celui-là, qui fut aussi dans son temps un conteur à la mode, et qui connut toutes les ivresses de la popularité, quand on lui faisait observer « que ses ouvrages ne se vendaient qu'à raison des endroits libres, » répondait que le propos était « d'un libraire borné. » On n'a pas tiré de la comparaison tout le parti qu'on en pouvait tirer. Restif en effet ne fut pas seulement l'anecdotier des mauvais lieux, il fut aussi, voilà cent ans, une façon de réformateur. « Ce n'est pas ici, disait-il, en annonçant lui-même je ne sais lequel de ses ouvrages, une jolie fadaise à la Marmontel, ou à la Louvet, c'est un utile supplément à l'*Histoire naturelle* de Buffon. » Changez les noms : l'auteur de *Nana* continue Claude Bernard comme l'auteur de *la Paysanne pervertie* continuait Buffon. Sans doute, disait-on encore à *Monsieur Nicolas,* vos intentions sont bonnes et vous prêchez « la vertu la plus pure, » cependant, ne croyez-vous pas qu'il y ait quelque danger « à montrer ainsi le vice à découvert? » Du danger? « Moi, je brave les puristes, répondait-il avec l'accent de l'indignation, pour démasquer le vice et instruire les parens. » M. Zola brave aussi les puristes, et c'est pour l'instruction des parens qu'il nous raconte l'histoire de *Nana,* la fille à Coupeau. Mais d'ailleurs que l'auteur de *l'Assommoir* est timide encore à côté de Restif et comme le conteur du XVIIIe siècle l'emporte sur son rival dans ses scrupules de naturaliste! Ce n'est pas Restif qui se fût contenté de faire *poser* pour un de ses romans quelque modèle vague, dont le nom se murmure à l'oreille : il imprimait les gens tout vifs et il vous disait : « La principale héroïne de *l'Amour muet* est Mlle Manette-Aurore Parizot, fille du fourreur actuellement à côté de l'ancienne salle de la Comédie française. » Les curieux au moins y pouvaient aller voir! Il

écrivait des lettres d'amour, on lui répondait, et il les reproduisait telles quelles dans son prochain roman. « Quand j'eus cessé de voir Élise, elle en fut au désespoir, comme on l'a vu dans ses lettres, imprimées dans *la Malédiction paternelle.* » C'est ce que j'appelle du document, que ces lettres d'Élise ! Il instituait de véritables expériences. « J'ai sacrifié quelquefois au plaisir, mais je puis répéter que toutes ces dépenses avaient un caractère d'utilité. J'étais forcé de m'instruire pour écrire sur certaines matières, et l'on ne peut être parfaitement instruit qu'en faisant soi-même. » Voilà *expérimenter!* M. Zola est loin encore de son modèle ! Descendra-t-il jamais jusqu'à lui ? Restif, sous le manteau couleur de muraille dont il s'enveloppait, était vraiment l'aventurier du naturalisme, j'ai grand'peur que M. Zola n'en soit que le Prudhomme.

Il serait déloyal pourtant d'accabler M. Zola sous une comparaison. Les naturalistes sont à la fois très près et très loin de la vérité. C'est une question de limites et de nuances, mais parlez donc à ces messieurs de nuances et de limites !

M. Zola, d'abord, qui se plaint souvent qu'on ne veuille pas le comprendre, est-il bien assuré, toujours, de comprendre les autres? Ne se pourrait-il pas qu'il fît souvent le coup de poing contre des adversaires imaginaires et qu'il dépensât une vigueur, qu'il emploierait autrement beaucoup mieux, à n'enfoncer que des portes ouvertes? Le grand malheur de M. Zola, c'est de manquer d'éducation littéraire et de culture philosophique. Ici, dans le camp des littérateurs sans littérature, il est à la première place. Il produit beaucoup, il pense quelquefois, il n'a jamais lu. Et cela se voit. C'est une réflexion qu'on ne saurait s'empêcher de faire quand on l'entend qui demande à grands cris que l'on discute avec lui la question de l'esprit et de la matière, du libre arbitre et de la responsabilité morale, ou des milieux encore et de l'hérédité physiologique. Comment quelque charitable conseiller ne lui a-t-il pas fait comprendre que chaque chose a son temps et son lieu, que ces sortes de problèmes, si complexes, si délicats, ne s'agitent pas sur le terrain du *Ventre de Paris* ou de *l'Assommoir,* et qu'à propos des Rougon-Macquart ou des Quenu-Gradelle, on ne met pas les gens en demeure de choisir entre le système de la prémotion physique et celui de la science moyenne ou conditionnée? Que nous importe en effet? Qu'y a-t-il de commun entre l'*indéterminisme*, le *déterminisme* et le roman ou l'art dramatique? Nous croyons, nous, que tout homme se fait à soi-même sa destinée, qu'il est le propre artisan de son bonheur et le maladroit ou criminel auteur de ses infortunes : c'est une manière de concevoir la vie. M. Zola croit au contraire, selon le mot fameux, « que le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol ou le sucre » et que nous sommes une matière molle que les circonstances façonneraient au gré du hasard de leurs combinaisons : c'est une autre manière de concevoir la vie. Qu'en sera-t-il davantage? Vous écrirez *le*

Marquis de Villemer dans le premier cas, si vous êtes Georges Sand, et si vous êtes Balzac, dans le second vous écrirez *la Cousine Bette.* Tout au plus conseillerai-je alors à M. Zola de ne pas aborder le théâtre, parce que le théâtre vit d'action, et qu'agir, c'est combattre, c'est lutter contre les personnes ou se révolter contre la domination des choses. Mais le roman? pourquoi ne serait-il pas ce roman que M. Zola n'a jamais réalisé, mais enfin qu'il rêve ou qu'il croit rêver? le roman d'*observation* et d'*expérimentation*, si l'on tient à ce mot mal appliqué? le roman enfin dont Balzac nous aurait légué des modèles, si Balzac avait su seulement écrire dans une langue voisine du français, et dont M. Flaubert aurait fixé les règles, si des dieux jaloux n'avaient pas refusé ce bonheur à M. Flaubert de nous donner une seconde *Madame Bovary?* Vous choisissez un caractère, ou, comme vous dites, un tempérament; vous en voulez « démonter et remonter le mécanisme ; » vous prétendez chercher « ce que telle passion, dans tel milieu et dans telles circonstances données produira au point de vue de l'individu et de la société? » Je le veux bien. Sans doute, puisque vous y tenez, je vous fais remarquer en passant que si l'homme n'est pas libre, il croit l'être, que les sociétés de l'Occident sont fondées sur cette croyance, — hypothèse, préjugé métaphysique ou superstition religieuse, — comme il vous plaira de l'appeler, et que par conséquent vous éliminez du *roman expérimental* ce qu'il y a peut-être de plus intéressant pour l'homme et de plus vivant, au plein sens du mot; à savoir, la tragédie d'une volonté qui pense. Mais comme il y a parmi nous des volontés faibles et des volontés nulles, comme nous sommes plus souvent dans la vie quotidienne les esclaves de nos désirs que les maîtres de nos volontés, vous en serez quitte pour avoir sacrifié de parti-pris un élément parmi les élémens de l'intérêt romanesque. Il y avait sept cordes à la lyre, vous en supprimez une, il n'en est que cela. Il n'en reste pas moins bien des airs encore que vous pouvez jouer. Et si votre roman m'intéresse d'une manière ou d'une autre, et je le répète, il n'y a pas de raison pour qu'il ne m'intéresse pas, ne vous flattez pas que j'aille résister contre mon émotion et « que le plaisir de la critique m'ôte celui d'être très vivement touché de très belles choses. » Donnez-moi ces belles choses d'abord et nous verrons ensuite. Mais ne déplaçons pas les questions. Quand on vous parle roman, de grâce, ne répondez pas métaphysique ou physiologie. Si vous n'avez pas attrapé le but et que l'œuvre soit manquée, les plus savantes théories du monde n'y feront rien ; tâchez seulement d'être, une autre fois, plus heureux. Et ne vous étonnez pas que nous refusions de prendre le change en refusant de voir en vous le champion d'un système : vous n'en êtes que la victime, et votre talent est dupe de votre philosophie.

M. Zola se trompe encore quand il croit qu'on lui ferait un reproche de vouloir nous intéresser aux amours de Coupeau le zingueur et de Gervaise la blanchisseuse? Et pourquoi non? C'est à lui de savoir s'y prendre,

Qui donc a nié qu'en tout homme il y eût quelque chose de l'homme? Il n'était guère besoin d'en appeler à Claude Bernard et de répéter après lui « qu'on n'arriverait à des généralisations vraiment fécondes qu'autant qu'on aura expérimenté soi-même et remué dans l'hôpital, l'amphithéâtre et le laboratoire le terrain fétide et palpitant de la vie. » Nous le savons. Quelle rage a donc M. Zola de batailler ainsi contre des moulins à vent? Si bas qu'il lui convienne demain de prendre ses héros, les prendra-t-il jamais plus bas que Manon, que le frère Lescaut, que le chevalier des Grieux? Que l'on aime à rencontrer dans le roman des hommes de bonne compagnie ou des femmes de cœur et d'esprit, est-ce à dire qu'il nous déplaira d'y trouver de braves gens moins bien élevés que des diplomates ou d'excellentes femmes moins bien vêtues que nos élégantes à la mode? Singulière façon de discuter que de prêter à ses adversaires des préjugés d'un autre âge! Nous disons seulement que quiconque écrit, écrit d'abord pour ceux qui pensent, et qu'en thèse générale, certaines façons de penser vulgaires, qui seraient plus exactement nommées des façons de ne pas penser, ne sont pas plus dignes d'être notées par le romancier que certaines façons de parler ne sont dignes d'être enregistrées par le lexicographe. Or, quand un zingueur ou une blanchisseuse ont travaillé de leur métier douze ou quinze heures par jour, ils n'ont guère le loisir ni n'éprouvent le besoin de penser. Ils se couchent et ils recommencent le lendemain. C'est pourquoi, si vous voulez les représenter au vrai, vous nous les représenterez sous d'autres traits que ceux de leur condition. Entendons-nous par là que le romancier doive s'interdire la peinture des conditions? En aucune manière. Mais on soutient, sur la foi de tous les chefs-d'œuvre, que la peinture des caractères est toujours humaine, tandis que la peinture des conditions ne l'est et ne peut l'être que dans telles circonstances rigoureusement définies. Oui, vous pouvez prendre le roi, comme dans la tragédie de Racine, vous pouvez prendre le médecin, comme dans la comédie de Molière, parce que de fait il y a certaines fonctions, certains arts, certains métiers dont la pratique assidue modifie le fonds humain d'une certaine manière, et d'une certaine manière qu'il est possible, utile et intéressant de déterminer. Agir en roi, parler en médecin, ces expressions ont du sens, un sens plein et déterminé. Mais la menuiserie, je suppose, ou l'art de faire des souliers, quelle modification cela peut-il bien exercer sur les amours ou les haines, sur les joies ou les souffrances qui sont la grande affaire de la vie? Et concevez-vous clairement ce que ce peut bien être qu'aimer en menuisier ou que souffrir en cordonnière?

C'est une des mille manières de redire qu'il faut faire des sacrifices, et que Voltaire a cent fois raison quand il ajoute « que les détails sont une vermine qui ronge les grands ouvrages. » On croit aujourd'hui que c'est par là que les œuvres durent, et c'est par là justement qu'elles périssent. On professe que c'est par là qu'elles sont vraies, et dans dix

ans d'ici seulement c'est par là qu'elles seront fausses. « Tout document apporté est incontestable, la mode ne peut rien contre lui. » S'il s'agit d'histoire, oui ! s'il s'agit de littérature, non ! C'est au contraire par là, par le document, par la description d'un costume et d'un mobilier, par la carte du restaurateur et le mémoire du tapissier, que dans quinze ou vingt ans d'ici l'œuvre sera devenue fausse. Là-dessus, veut-on dire qu'il faudrait, comme nos naturalistes affectent de le croire, rejeter systématiquement dans l'ombre une part de la réalité? Cela peut se soutenir, il est vrai, car enfin, il y a des actes par lesquels nous rejoignons l'animal et des actes par lesquels nous nous en distinguons. C'est par ceux-ci que nous sommes hommes. Nos sensations sont une part de nous-mêmes, assurément, je dis seulement qu'elles en sont une part inférieure. Je puis donc concevoir une littérature qui subordonnerait de parti pris les sensations aux sentimens et les sentimens aux pensées, et cette littérature sera légitime, cette littérature sera vraie, que dis-je ? elle sera naturaliste, car enfin, comme le dit quelqu'un qui s'y connaissait : « La nature ne peut être embellie par aucun moyen qui ne soit encore de la nature. » Mais je conçois aussi très aisément que l'on ait l'ambition de vouloir peindre l'homme tout entier. Il ne reste plus qu'à s'entendre sur le mot. Or savez-vous pourquoi vos descriptions, quelque bonne volonté, moi, lecteur, que j'y mette, et vous, écrivain, quelque talent que vous y dépensiez, tôt ou tard, mais immanquablement, finissent par me lasser ? Vous me montrez un tapis dans une chambre, un lit sur ce tapis, une courte-pointe sur ce lit, un édredon sur cette courte-pointe, quoi encore? Ce qui fatigue ici, c'est bien un peu l'insignifiance du détail, comme ailleurs c'en sera la bassesse; mais c'est bien plus encore la continuité de la description. Il y a des détails insignifians, il y a des détails bas, il y a surtout des détails inutiles. Que mon lit soit un lit de coin ou un lit de milieu, que mes rideaux soient à lambrequin ou à tête flamande, je serais vraiment curieux de savoir le renseignement que vous en tirerez sur mon caractère? Il n'en saurait être autrement si c'est une vie d'homme que vous me racontiez ainsi par le menu. Un homme exerce un métier, mais il n'est pas toujours et dans tous les actes de sa vie l'homme de son métier; un homme est né dans telle condition et il y meurt, mais il n'est pas toujours et dans tous les actes de sa vie l'homme de sa condition ; un homme a un certain caractère, et ce caractère est profondément marqué, mais il n'est pas toujours et dans tous les actes de sa vie l'homme de son caractère. Il n'existe pas de pharmacien Homais dont la sottise déclamatoire n'ait des intermittences, il n'existe pas de baron Hulot dont la fureur de luxure n'ait des rémissions. Vous parlez de réalité, vous dites que « c'est le réel qui a fait le monde, » et quoique la formule ne soit pas des plus claires, je crois cependant vous comprendre. Mais dans la réalité, vous m'accorderez bien que le pharmacien Homais laisse échap-

per, de ci, de là, quelques paroles qui ne sont ni prétentieuses, ni niaises, qui sont indifférentes, c'est-à-dire qui ne trahissent rien de son caractère ni de sa condition. Et le baron Hulot, dans la réalité, comme vous, comme moi, comme nous tous, apparemment accomplit certains actes qui ne révéleraient rien de ses passions ni de ses appétits au plus pénétrant des observateurs. Dans *Madame Bovary* cependant, Homais n'ouvre pas la bouche qu'il n'en tombe quelque phrase marquée au coin de sa solennelle bêtise, et le baron Hulot, dans *la Cousine Bette,* ne fait, pour ainsi dire, ni un pas ni un geste qui ne coure à l'assouvissement de ses désirs. Ils sont donc *vrais,* — car ils sont vrais, — précisément en tant qu'ils cessent d'être *réels,* — car ils cessent de l'être. Maintenant au contraire, vous voulez être absolument réel et, comme dit M. Zola, « vous vous jetez dans le train banal de l'existence. » Pour héros de votre journal, pour victime de votre biographie, vous choisissez un personnage, tel, je l'avoue, que nous en rencontrons par douzaines « dans la simplicité de la vie quotidienne; » qui n'ont ni métier, ni condition, ni caractère surtout; en vain serez-vous maître après cela dans l'art de voir et de faire voir, d'observer et de rendre, de découvrir les choses et de manier la langue : vous ennuierez. Tout ce qui est continu ennuie. Je le prouve par un seul exemple, en rappelant au souvenir de tous ceux qui l'ont lue *l'Éducation sentimentale* de M. Gustave Flaubert.

On demandera pourquoi cette continuité du détail fatigue et pourquoi cette nécessité de choisir s'impose? La réponse est aisée maintenant : c'est parce que dans la vie les choses ne se passent pas comme elles devraient se passer. Nous avons besoin d'un peu d'idéal. Cela ne veut pas dire, comme il plaît à M. Zola de le supposer pour se faire la partie plus belle, que l'on exige du romancier « des apothéoses creuses, de grands sentimens faux, des formules toutes faites et un étalage de dissertations morales. » M. Zola se moque lorsqu'il prétend qu'on lui demanderait « de sortir de l'observation et de l'expérience pour baser ses œuvres sur l'irrationnel et le surnaturel » ou « de s'enfermer dans l'inconnu sous le prétexte stupéfiant que l'inconnu est plus noble et plus beau que le connu. » Lui, qui trouve qu'on adresse au naturalisme des « reproches bêtes », de quel adjectif nous permettra-t-il de qualifier cette définition de l'*idéalisme?* M. Zola nous dira-t-il du moins en quoi *Valentine* est « basée sur le surnaturel, » ou *Indiana* sur « l'irrationnel? » Lui plaira-t-il de nous montrer quelque jour un étalage de dissertations morales dans *Colomba* ou dans *Arsène Guillot?* des formules toutes faites et de grands sentimens faux dans *la Petite Comtesse* ou dans *Julia de Trécœur?* je le tiens quitte des *apothéoses creuses;* c'est encore de ces expressions qu'il ne m'est pas donné de comprendre. A quoi riment tous ces grands mots? quel est le mannequin qu'on se forge pour adversaire? et, comme dit l'autre, « qui trompe-t-on ici? » Non! il n'est question ni de « surnaturel, » ni « d'irrationnel; » il n'y

a de « stupéfiant » que la lecture d'*une Page d'Amour* ou de *Son Excellence Eugène Rougon ;* M. Zola passe à côté du problème, et le problème est bien autre. Il s'agit de déterminer à quelles conditions la réalité devient vraie.

Indiquons-en brièvement quelques-unes.

Ramasser la réalité d'abord et la mettre au point précis de perspective qu'exige l'optique particulière de chaque art. Dans la vie réelle, ce n'est que lentement, à force de longueur de temps et d'expériences renouvelées, que nous pénétrons dans la connaissance de ceux qui nous entourent. On voit des maris qui meurent sans avoir pu parvenir à connaître leur femme; des fils sont nés sous les yeux de leur père, ils ont vécu sous son toit, ils deviennent hommes, et leur père ne les connaît pas. Il faut que l'art trouve des moyens d'abréger le temps nécessaire à cette connaissance de l'homme par l'homme ; il réduit, il résume, il simplifie; l'ensemble de ces moyens, c'est ce qu'on appelle en matière d'art le parti-pris nécessaire et l'inévitable convention.

Il faut ensuite que, du milieu des remarques patiemment accumulées, de la foule des observations prises, et du fatras des notes recueillies, on dégage quelque chose d'humain. Ce sera d'ailleurs ce que vous voudrez, un cas pathologique, ainsi *Madame Bovary ;* un cas psychologique, ainsi le *Père Goriot;* un milieu social, une condition, comme dans *César Birotteau;* un type absolu, comme dans *Eugénie Grandet.* Combien de fois M. Zola croit-il avoir atteint quelque chose de semblable? et combien de ses romans un lecteur impartial osera-t-il mettre à la suite, si loin que ce soit, de ceux que je viens de citer? C'est qu'il ne suffit pas pour y réussir d'avoir un système d'esthétique, car ce n'est rien moins ici que ce qu'on appelle invention dans l'art.

Reste un dernier pas à faire. Il faut trouver le milieu, psychologique et même géographique, où le personnage atteindra ce degré de vraisemblance qui est la vérité et la vie de l'œuvre d'art. Nous sommes si peu les adversaires de la théorie des milieux que nous enchérissons sur M. Zola lui-même : il n'a voué qu'un culte à Claude Bernard, nous lui vouons une superstition. Et nous aimons tant en toutes choses la couleur locale que nous portons à M. Vacquerie lui-même un défi de l'apprécier plus que nous. C'est peu pour nous qu'un Espagnol parle comme un Espagnol doit parler, ou plutôt ce n'est rien. Mais essayez par exemple de transposer la *Phèdre* de Racine. Supposez que Mlle Rougon-Macquart ayant épousé M. Quenu-Gradelle, charcutier de son métier, à l'enseigne du *Jambon de Mayence,* devienne amoureuse de son beau-fils Quenu-Gradelle, garçon épicier... Il est inutile de pousser plus avant, le sujet aussitôt devient odieux et repoussant, ou ridicule et grotesque, selon le biais par lequel le romancier le prendra. Pour quelle raison? Parce que dans ce milieu bourgeois, abrité contre

certaines tentations par son ignorance même et par sa vulgarité contre certains orages, il n'y a pas d'explication *psychologique* du crime, et l'amour incestueux de la femme Quenu deviendrait une pure dépravation des sens, un déchaînement ignoble de la bestialité, rien de plus. Mais à la hauteur où les circonstances ont placé la Phèdre et l'Hippolyte tragiques, c'est-à-dire dans un monde où ni les désirs ne sont habitués à connaître d'entraves, ni les passions à subir des freins, ni les volontés à s'embarrasser des obstacles, dans un monde où l'homme et la femme, également enivrés du sentiment de leur toute-puissance, se font des dieux de leurs caprices, tout est changé déjà. Multipliez les exemples. Supposez un Hamlet italien, imaginez-vous un Roméo suédois, essayez de vous représenter un Othello français : ce n'est rien qu'une telle supposition, ce n'est rien et pourtant c'est tout, puisque c'est simplement détruire Hamlet, Roméo, Othello. *Être ou ne pas être...* je dis que ce fameux monologue n'est pas possible à Venise, et quand vous m'apporteriez du contraire vingt preuves historiques, je soutiens que cet unique échange de regards par lequel Juliette et Roméo se donnent pour toujours l'un à l'autre, s'il est vrai dans Vérone, serait un mensonge esthétique dans Stockholm ou dans Uleaborg. Ce choix du milieu, ce rapport de la forme et du fond, cette appropriation des moyens à la fin, c'est ce que l'on appelle le style.

Voulez-vous maintenant faire une chute profonde et de ces hauteurs de l'art retomber jusqu'à M. Zola? Pourquoi *l'Assommoir* tient-il, en dépit qu'on en ait, une place à part dans l'œuvre de M. Zola? Parce que, ayant voulu peindre la dégradation et l'abrutissement final de l'ivresse, M. Zola pour une fois a trouvé le vrai milieu dans lequel devait se mouvoir son drame, parce que cette honteuse passion *ne rend tous ses effets* que dans une classe ouvrière, parce que dans un autre monde elle compromettra la santé d'un malheureux, sa dignité, son bonheur domestique, elle ne compromettra jamais directement la fortune, l'honnêteté de la femme, l'éducation des enfans. Partout ailleurs l'ivresse est un malheur privé, ce n'est que dans le monde de *l'Assommoir* qu'elle devient un danger social.

Il nous reste à montrer en terminant que toute cette discussion passe par-dessus la tête de M. Zola, qu'en vain il se proclame réaliste ou naturaliste, et que, comme romancier, sinon comme critique, il n'a jamais rien eu de commun avec les doctrines qu'il professe.

Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir un de ses romans. Voulez-vous savoir comment ce grand observateur observe ? lisez et comparez :

« D'autres fois il était un chien. Elle lui jetait son mouchoir parfumé au bout de la pièce, et il devait courir le ramasser avec les dents, en se traînant sur les mains et les pieds.

« — Rapporte, César ! je vais te régaler, si tu flânes. Très bien, César, obéissant ! gentil ! Fais le beau !

« *Et lui aimait sa bassesse, goûtait la jouissance d'être une brute, aspirant à descendre, criant:*

« *— Tape plus fort ! hou! hou! je suis enragé. Tape donc.* »

Ouvrons maintenant la *Venise sauvée* de Thomas Otway. Le sénateur Antonio est l'amant de la courtisane Aquilina.

« Elle le chasse, elle l'appelle idiot, brute, elle lui dit qu'il n'y a rien de bon en lui que son argent.

« — Alors je serai un chien.

« — Un chien, monseigneur !

« Là-dessus il se met sous la table, et il aboie.

« *— Ah! vous mordez? eh bien, vous aurez des coups de pied.*

« *— Va, de tout mon cœur, des coups de pied! encore des coups de pied! Hou! hou! Plus fort! encore plus fort!* »

La rencontre n'est-elle pas remarquable? A ce propos, je me suis souvenu qu'en 1874, lorsque tombèrent sur le petit théâtre de Cluny *les Héritiers Rabourdin*, M. Zola le prit de très haut avec la critique et déclara qu'en ne l'applaudissant pas, c'était le *Volpone* de Ben Jonson qu'on avait eu l'audace de ne pas applaudir. « Pas un critique, ajoutait-il, ne s'est avisé de cela! Il est vrai que la chose demandait quelque érudition! quelque souci des littératures étrangères! » En vérité! tant que cela? Mais non, il n'était besoin ni de cette « érudition » ni de « ce souci des littératures étrangères; » il suffisait d'imiter M. Zola, c'est-à-dire d'ouvrir et de consulter attentivement l'*Histoire de la littérature anglaise* de M. Taine. Et comme on eût trouvé le *Volpone* de Ben Jonson au tome II de cette grande Histoire, analysé de la page 33 à la page 50, on trouvera le passage d'Otway que nous venons de citer au même tome du même ouvrage, page 656. Il y a mieux, et pour qu'on n'en ignore, M. Zola commet la plus amusante inadvertance. Lisez encore : « Elle fut prise d'un caprice, elle exigea qu'il vînt un soir vêtu de son grand costume de chambellan... Puis le chambellan déshabillé, l'habit étalé par terre, elle lui cria de sauter et il sauta. » Maintenant il me paraît probable que M. Zola ne se fût pas avisé de ce trait si la page 655 du tome II de M. Taine ne portait pas cette note : « La petite Laclos disait à je ne sais plus quel duc en lui prenant son grand cordon : — Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille, — et le duc se mettait à genoux. » Assurément, chacun de nous invente comme il peut, mais vous avouerez du moins que, quand on *démarque* ainsi, tantôt Ben Jonson ou Otway, et tantôt Restif ou Casanova, on est assez mal venu de prêcher l'observation des choses et l'expérimentation de l'homme.

Si l'observation de M. Zola n'est pas d'un « réaliste, » son style est d'un romantique. Chose bizarre ! ce « précurseur » retarde sur son siècle ! Ses *Études* sonnent l'heure de l'an 1900, et ses romans marquent toujours l'heure de 1830. C'est une bien grande ingratitude à lui que

d'avoir traité Théophile Gautier comme il n'a pas craint de le faire. Je ne sache pas du moins une description de M. Zola qui ne soit dans la manière de Théophile Gautier : « La lumière du gaz et des bougies glissait sur les épaules satinées et lustrées de leurs mille reflets,.. les yeux papillotaient, bleus ou noirs, les gorges demi-nues se modelaient hardiment sous les blondes et les diamans... les petites mains gantées de blanc se posaient avec coquetterie sur le rebord rouge des loges. » Pourquoi cette description ne serait-elle pas de Théophile Gautier? Mais celle-ci, pourquoi ne serait-elle pas de M. Zola? « Les rangées de fauteuils s'emplissaient peu à peu, une toilette claire se détachait, une tête au profil fin baissait son haut chignon... de jeunes messieurs debout à l'orchestre, le gilet largement ouvert et un gardenia à la boutonnière, braquaient leurs jumelles du bout de leurs doigts gantés. » Et, de fait, la première est bien de Théophile Gautier, comme la seconde est de M. Zola. Qu'il cesse donc de renier ses maîtres! De grands mots, des épithètes voyantes, des métaphores bizarres, des comparaisons prétentieuses font tous les frais du style de M. Zola : « Sabine devenait l'effondrement final, la moisissure même du foyer, toute la grâce et la vertu pourrissant sous le travail d'un ver intérieur. » Il y a je ne sais quoi de plus empanaché dans les vers de *Tragaldabas* ou dans la prose des *Funérailles de l'honneur :* il n'y a rien de plus étrange.

Le grand danger de cette manière d'écrire, qui déforme les objets, c'est qu'elle déforme les sujets aussi. Comme on écrit, on pense ; il n'y a rien de plus banal et cependant il n'y a rien qui soit de notre temps plus profondément ignoré. L'idée première de l'incroyable roman de M. Zola était juste. M. Zola voulait nous montrer dans un certain monde parisien la toute-puissance corruptrice de la *fille*, et, sous l'empire de ses séductions malsaines, famille, honneur, vertu, principes, tout en un mot, croulant. Là-dessus il a fait de sa triste héroïne je ne sais quel monstre géant « à la croupe gonflée de vices, » une énorme Vénus populaire, aussi lourdement bête que grossièrement impudique, une espèce d'idole indoue qui n'a seulement qu'à paraître pour faire tomber en arrêt les vieillards et les collégiens et qui, par instans, se sent elle-même « planer sur Paris et sur le monde. » Remarquez-le bien : je ne pose pas la question de moralité ou d'immoralité : le public l'a déjà tranchée. Je ne parle que de « réalisme » et de « naturalisme, » et je dis que M. Zola n'a pas l'air de se douter qu'une pareille créature mettrait en fuite ce baron Hulot lui-même, dont il a visiblement prétendu nous donner le pendant.

Il n'y a qu'un côté par où les œuvres de M. Zola ressemblent à ses doctrines ; j'entends la grossièreté voulue du langage et la vulgarité délibérée des sujets. Lui qui a tant de « souci des littératures étrangères, » il a médité ce conseil d'un maître dont je lui laisse à retrouver le nom.

Le passage ne se trouve pas dans l'*Histoire de la littérature anglaise*. « Il faudra qu'un auteur accoutume son imagination à considérer ce qu'il y a de plus vil et de plus bas dans la nature; il se perfectionnera lui-même par un si noble exercice : c'est par là qu'il parviendra à ne plus enfanter que des pensées véritablement et foncièrement basses; c'est par cet exercice qu'il s'abaissera beaucoup au-dessous de la réalité. » Car où donc enfin nos romanciers ont-ils vu ces mœurs qu'ils nous dépeignent? Et les ont-ils vues seulement? Pour M. Zola, je n'hésite pas à le dire et j'espère qu'après ce commencement de démonstration le lecteur n'hésitera pas davantage : il ne les a pas vues. Et quand il les aurait vues, quelle serait cette manie de ne regarder l'humanité que par ses plus vilains côtés? Le but? Il y a le but. Quelle mauvaise plaisanterie, et qui commence à trop durer! A qui M. Zola pourra-t-il faire croire que le *delirium tremens* de Coupeau détournera de son verre un seul ivrogne, ou que la petite vérole de Nana balancera jamais dans les rêves d'une malheureuse fille du peuple toutes les séductions de la liberté, du plaisir et du luxe dont il lui donne les amples descriptions? Il n'y a pas d'excuse, et c'en est assez, décidément, de ce vice bas et niais dont on prolonge la peinture pendant des cinq cents pages. Ouvrez les yeux, regardez autour de vous : apparemment le siècle n'est pas si stérile en vertus qu'on n'y puisse de loin en loin rencontrer de bons exemples. De la Madeleine à la Bastille et de la gare de l'Est à Montrouge, on peut encore trouver d'honnêtes gens qui se tiennent heureux d'une modeste aisance, des pères de famille qui épargnent, des femmes fidèles à leur mari et des mères qui raccommodent le linge de leurs enfants. Ne dites pas que ces gens-là n'ont pas d'histoire! Ils en ont une, la plus intéressante et la plus vraie de toutes, l'histoire des jours mauvais, si longue dans toute vie humaine, traversés et subis en commun, l'histoire des jours heureux et des sourires de la fortune qui sont venus récompenser le labeur et l'effort, et, — si vous avez du talent, — l'histoire de ces sentimens complexes et subtils dont le lien délicat a noué, de jour en jour plus fortement, deux ou plusieurs existences ensemble, chacun sacrifiant aux autres quelque chose de sa personne, chacun dissimulant aux autres quelque chose de ses douleurs, tous mettant en commun leurs joies et tous pouvant compter sur tous.

Par malheur, ce sont des réflexions que M. Zola ne voudra jamais faire. Il a son esthétique et son système. Dans un de ses derniers feuilletons hebdomadaires n'a-t-il pas écrit cette phrase étonnante, que je cite textuellement : « Voyez un salon, je parle du plus honnête; si vous écriviez les confessions sincères des invités, vous laisseriez un document qui scandaliserait les voleurs et les assassins? » Tout commentaire affaiblirait une telle déclaration de principes, toute épithète en altérerait le beau sens. C'est une de ces impressions sous lesquelles il faut laisser le lecteur.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1880.

La difficulté la plus sérieuse pour la majorité parlementaire et pour le gouvernement né de cette majorité est de savoir ce qu'ils veulent, dans quelles conditions et à quel prix ils peuvent servir utilement, d'un commun effort, des institutions dont ils désirent le succès et la durée. C'était déjà la question capitale sous le précédent ministère, c'est encore la question souveraine sous le ministère nouveau. Le problème a pu se déplacer légèrement, il reste en définitive à peu près dans les mêmes termes. Majorité et gouvernement ne sont pas mieux fixés aujourd'hui qu'hier sur la nature de leurs rapports, sur les conditions de l'œuvre qu'ils ont l'ambition d'accomplir, sur ce qui peut faire la force, l'efficacité et la moralité de leur action; ils sont engagés dans une voie obscure où à chaque pas ils rencontrent des impossibilités, et la raison en est aussi simple que grave : c'est qu'ils se placent dans une situation absolument, radicalement contradictoire.

Servir la république, être républicain, c'est bientôt dit, c'est un moyen commode et sommaire de tracer un programme. Tout dépend évidemment du sens qu'on attache à ces mots, de la manière d'entendre et de servir la république, et c'est ici que commence l'intime et profonde contradiction, la perpétuelle confusion des idées, des sentimens, des interprétations et des actes. La vérité est que, dans la voie où ils sont entrés, avec leurs instincts, leurs préjugés et leurs faiblesses, les républicains d'aujourd'hui se proposent tout simplement un problème insoluble. Ils veulent, si l'on nous passe cette expression, le blanc et le noir, le pour et le contre, la paix et la guerre dans l'état, l'ordre et le désordre dans les institutions, dans l'administration. Est-ce que ce n'est pas l'histoire de tous les jours ? On veut fonder un gouvernement, c'est un droit, c'est une nécessité supérieure, et on

se plaît à accumuler tout ce qui rend les gouvernemens impossibles en diminuant leurs prérogatives et leur dignité. On veut créer une république régulière, durable, où tout le monde puisse avoir accès, et cette république de tout le monde, on se hâte de la rétrécir à la mesure d'une domination de parti, on s'efforce de l'identifier avec les passions jalouses de secte. On a condamné chez les autres ce qu'on appelle la politique de combat, et aussitôt qu'on le peut, on se met à pratiquer sur la plus large échelle cette politique de combat et d'exclusion contre tout ce qui est suspect de dissidence. On parle de réformes, et sous ce nom de réformes on fait souvent passer des expédiens de désorganisation et d'épuration. On est convaincu qu'un régime sérieux ne peut s'accréditer que par la modération, par la sagesse, par une équité supérieure; — on le croit puisqu'on le répète fréquemment, — et en même temps on menace par des lois qui ne sont ni modérées, ni libérales, ni équitables, par des mesures de guerre ou de représaille, tantôt les croyances religieuses, tantôt les conditions essentielles de la magistrature, tantôt la liberté de l'enseignement, une liberté conquise depuis trente ans.

Hier encore, à propos de cette question de l'amnistie que M. Louis Blanc vient de réveiller une fois de plus, M. le président du conseil disait, avec son habile précision de langage : « Vous ne pouvez pas arriver à l'apaisement par l'agitation. » Rien de plus vrai. On ne prépare pas la paix intérieure par l'agitation; on ne fait pas des réformes sérieuses avec des passions de parti; on n'inspire pas la confiance à un pays en ébranlant tout sans rien créer. On ne recommande pas la république en la confondant avec toute sorte d'ardeurs factices et de turbulentes entreprises, en lui imposant de périlleuses et compromettantes solidarités. C'est toute la question. C'est là justement cette disproportion entre l'objet qu'on se propose, la fondation d'un régime régulier, et la politique de déviations incessantes, de diversions agitatrices à laquelle on se laisse entraîner. C'est cette intime et perpétuelle contradiction qui fait que majorité et gouvernement ont tant de peine à savoir où ils en sont et à se fixer. La majorité flotte entre des instincts mal définis, qui la laissent sans défense contre les tentations, et les nécessités qui la pressent, qu'elle entrevoit quelquefois; les ministères cherchent un point d'appui qui leur échappe le plus souvent, et sans y prendre garde on risque d'arriver par degrés, sous le nom de république, à ce qu'un Espagnol, homme d'esprit des temps révolutionnaires, appelait, par opposition au gouvernement absolu, le « dégouvernement » absolu. Mettons que ce soit une dernière étape et qu'on n'y soit pas encore; on peut dans tous les cas, sachant ce qui est au bout, éviter de se laisser conduire jusque-là, et la première condition est de savoir s'arrêter et se reconnaître sur ce chemin scabreux où l'on est engagé.

Qu'est-ce que cette proposition d'amnistie récemment renouvelée par M. Louis Blanc, si ce n'est une de ces tentatives faites pour ébranler une majorité peu sûre d'elle-même, pour embarrasser le gouvernement, et pour pousser la république dans une voie où elle ne peut trouver que des pièges et des périls? Les radicaux s'obstinent à raviver cette malheureuse affaire. Ils l'ont engagée déjà sous la forme d'une interpellation, il y a deux mois, dans les derniers jours du précédent ministère, et ils ont échoué; ils viennent de la reproduire sous le ministère nouveau, et la discussion a eu le même dénoûment : elle a fini par un vote qui a rejeté la proposition de M. Louis Blanc et de ses amis de l'extrême gauche. C'est assurément ce qui pouvait arriver de mieux pour la chambre, pour le ministère et pour le pays. La proposition a été repoussée, parce que la loi de l'année dernière a déjà fait tout ce qui était possible, et même, selon bien des esprits, au delà ce qui était nécessaire, parce que des motions nouvelles ne répondent plus ni à un intérêt sérieux, ni à un sentiment public, parce qu'enfin, même dans cette chambre si complètement républicaine, on a bien compris que, sous cette question de l'amnistie plénière, il y avait la pensée plus ou moins déguisée d'une revanche offensante de l'insurrection de 1871. Elle a été repoussée parce qu'elle est de l'agitation et rien que de l'agitation, parce qu'au lieu d'affermir et de fortifier la république comme le prétend M. Louis Blanc, elle ne pourrait que la déconsidérer et la ruiner en la montrant trop complaisante pour la plus odieuse des séditions. Les défenseurs de l'amnistie n'avaient d'ailleurs plus rien de nouveau à dire pour relever une si triste cause. Depuis longtemps ils ont épuisé les banalités et les déclamations. Oublier, inviter le pays à l'oubli, jeter le voile sur le crime, sur Paris incendié et ravagé, proclamer l'apaisement, c'est aisé à dire! Est-ce qu'il est si facile d'oublier, même quand on le voudrait, en présence des déchaînemens de colère et de haine de quelques-uns de ceux-là mêmes qui ont profité de l'amnistie partielle et de ceux qui n'en ont pas eu le bénéfice, qui rejettent toute grâce comme une injure? Est-ce qu'on ne voit pas tous les jours se produire d'audacieuses falsifications historiques et morales faisant de l'insurrection de 1871, accomplie sous l'œil de l'étranger, au profit de l'étranger, un égarement de patriotisme, et des héros de la commune des hommes qui ont pu se tromper, mais qui après tout ont défendu la république contre une assemblée de monarchistes, ont peut-être sauvé la république, ont souffert pour la république? C'est une étrange manière de servir aujourd'hui la république, on en conviendra, que de lui donner de tels précurseurs ou de tels auxiliaires, de l'accabler de tels souvenirs et de lui imposer presque comme un acte de résipiscence ou d'équité reconnaissante l'amnistie du 18 mars. A tout cela le jeune rapporteur de la commission d'amnistie, M. Casimir Perier, a répondu,

d'un accent énergique et ferme, en rétablissant la vérité des choses, en restituant à la révolte et aux révoltés leur caractère, à la justice ses droits, à la société ses devoirs de vigilance et de défense; mais ce qui a évidemment décidé du sort de la proposition de M. Louis Blanc, c'est l'intervention de M. le président du conseil portant dans ces débats irritans et inutiles l'autorité de la parole du gouvernement. M. de Freycinet paraissait pour la première fois à la chambre comme chef de cabinet appelé à prononcer le mot décisif sur une question aussi délicate que grave, et il a enlevé le succès; il a gagné sa bataille, — au moins sur ce point spécial et pour le moment.

Ce que M. le président du conseil pense de la commune, on n'en peut douter, il serait presque superflu de le lui demander, et ce serait en vérité une injure toute gratuite de lui supposer une hésitation d'opinion. Il a voulu, cela est bien clair, éviter de s'engager dans des jugemens rétrospectifs; il en a dit assez dans tous les cas pour laisser parfaitement comprendre qu'il a, comme tous les esprits justes, une opinion décidée sur « les origines, le caractère et les actes de la commune, » sur des événemens dont aucune amnistie ne saurait « changer la moralité », sur une insurrection à laquelle on pourrait accorder le pardon, le jour où la clémence serait sans péril, mais dont on ne peut souffrir la réhabilitation. Au fond, M. le président du conseil a parlé en politique mesuré et fin, ayant visiblement l'œil sur une situation parlementaire fort compliquée, tournant avec dextérité les écueils, évitant de se lier, repoussant nettement toutefois l'amnistie plénière du moment, et à voir toutes les conditions qu'il met à la possibilité d'une extension d'amnistie dans l'avenir, on peut bien s'apercevoir qu'il ne se fait pas beaucoup d'illusions : s'il faut toutes ces conditions, la question est congédiée pour longtemps, et le « jamais » qui n'est pas dans les paroles reste à peu près sous-entendu.

Que faut-il en effet avant tout? C'est M. le président du conseil qui le dit : il faut que l'opinion, qu'on représente comme indifférente ou même comme sympathique pour l'amnistie, et qui ne l'est pas, cesse de s'inquiéter de ces événemens d'autrefois qui lui ont laissé une impression sinistre, qu'elle ne puisse plus voir dans un acte de clémence le signe « d'une faiblesse du gouvernement, le symptôme d'une politique moins prudente et moins ferme. » Il faut que le pays soit préparé à recevoir l'amnistie. « Le sera-t-il jamais? » arrivera-t-il à oublier suffisamment? Ce ne sera dans tous les cas que lorsque l'amnistie ne sera plus un moyen d'agitation, lorsqu'elle ne sera plus représentée comme « une revendication, » comme « une réhabilitation, » lorsqu'elle ne sera plus en même temps, dans la main des partis, une arme d'opposition contre le gouvernement. Il faut « que le gouvernement soit assez fort pour rassurer pleinement le pays sur la signification et sur les suites d'une

telle mesure. » Voilà bien des choses qui sont nécessaires, de l'aveu de M. le président du conseil, et en définitive, cela veut dire, en d'autres termes, qu'il faut sortir de l'équivoque que nous signalions, qu'il faut cesser de vouloir le pour et le contre, de prétendre fonder une république digne de confiance, un gouvernement sérieux, avec une politique d'agitation, de représaille ou de subversion.

Assurément, M. le président du conseil a raison lorsqu'il s'efforce de rallier la majorité en lui demandant de l'aider « à bien gouverner, » de façon à inspirer la confiance au pays, lorsqu'il la presse de s'attacher aux œuvres pratiques, de mettre au-dessus des questions irritantes de parti les « lois utiles... les réformes sérieuses graduellement abordées dans un esprit de libéralisme et de prudence. » Tout cela est juste et sensé; mais M. le président du conseil ne peut s'y tromper: l'amnistie n'est pas la seule dissonance dans l'ordre régulier où il propose à la chambre d'entrer; elle n'est pas le seul fait qui jure avec cette politique de paix et de libéralisme dont il élève le drapeau au milieu des partis. Il ne servirait de rien de signaler les dangers de la politique d'agitation et de guerre à propos de l'amnistie, et de pratiquer ou de laisser pratiquer cette politique dans les affaires de la magistrature, dans le domaine de l'enseignement, dans la distribution des emplois, dans les questions qui, en intéressant les consciences religieuses, touchent si intimement aux mœurs, aux traditions, aux plus profonds instincts du pays. C'est à M. le président du conseil d'employer sa séduisante éloquence à montrer que tout se tient; c'est à lui de faire sentir à la chambre, à ses collègues eux-mêmes, qu'au lieu de perdre leur temps dans des luttes inutilement irritantes, dans des conflits de parti pour l'amnistie ou pour un article 7, dans des bouleversemens périodiques de personnel, ils feraient mieux de s'attacher à « bien gouverner, » à préparer impartialement les lois utiles, les réformes sérieuses dont la France a besoin. « Construisons ensemble nos chemins de fer, dit-il, creusons nos ports, bâtissons nos écoles, instruisons le peuple, améliorons nos tarifs de douane, dégrevons nos impôts; en un mot, augmentons par tous les moyens possibles la prospérité matérielle et morale du pays. » Soit, le programme est complet,— il n'y a plus qu'à le réaliser! Maintenant l'amnistie est écartée dans l'intérêt supérieur de la paix civile et de la politique proposée par M. le président du conseil. C'est à M. le ministre de l'instruction publique, à M. le garde des sceaux, pour se conformer au programme, de mettre un frein à leur humeur de réorganisation ou de désorganisation, de reprendre leurs projets pour les revoir, de laisser passer avant tout et les discussions sur les lois militaires qui restent en suspens, et cette discussion sur les tarifs qui vient enfin de s'ouvrir, qui intéresse la fortune publique. Franchement, sans cela, on a beau déployer un programme, on n'a rien

fait. On n'aura franchi le défilé de l'amnistie que pour arriver périodiquement à d'autres défilés tout aussi dangereux, pour se retrouver sans cesse en face d'incidens nouveaux nés de la politique d'agitation et de division. M. le ministre de l'instruction publique, après avoir obtenu à peu près son conseil supérieur, finît-il par arracher au sénat son article 7, est-ce que ce serait un dénoûment? Est-ce que ce ne serait pas au contraire le commencement de luttes nouvelles et plus ardentes? Que M. le garde des sceaux fût investi du droit de suspendre plus ou moins l'inamovibilité, de bouleverser à son gré la magistrature, est-ce qu'on croit que tout serait fini? Est-ce qu'il est sage d'ailleurs de laisser indéfiniment l'ordre judiciaire tout entier dans cet état d'indécision et d'attente? Qu'on ne s'y trompe pas, on peut choisir entre deux politiques : la pire des choses serait de croire qu'on peut les faire marcher ensemble. Ce serait perpétuer la confusion d'abord et peut-être préparer ensuite d'autres crises plus redoutables.

Certes de toutes les raisons qui devraient tenir les esprits sensés et clairvoyans constamment en garde contre la politique d'agitation, de division et d'aventure, la plus décisive est toujours ce qui se passe autour de nous; c'est un certain état de l'Europe qui a sûrement sa gravité. Qu'on doive se défendre avec soin d'exagérer les moindres signes qui peuvent se produire en Europe, qu'on observe avec calme cet état qui se développe par degrés, rien de mieux. Les faits ne restent pas moins ce qu'ils sont, et il est bien certain qu'une politique radicale à Paris aurait le suprême inconvénient de ne pas créer à la France la meilleure des situations en Europe; elle se heurterait du premier coup contre un sentiment conservateur très prononcé et contre cette activité d'armemens militaires qui n'en est plus à se déguiser. Des imaginations inventives se sont plu récemment à confier au monde le secret de toute sorte de projets extraordinaires, de toute sorte de combinaisons méditées par M. de Bismarck. Le chancelier allemand a le sort des riches, à qui on ne craint pas de prêter beaucoup. Pour rester dans la réalité, toute invention fabuleuse mise à part, M. de Bismarck est assurément de ceux qui ne font rien à la légère, et ce n'est pas sans intention qu'il croit devoir augmenter encore une fois la puissance militaire de l'Allemagne.

Est-ce pour un avenir indéterminé, inconnu et assez éloigné qu'il entend préparer les forces de l'empire, au risque d'imposer aux populations allemandes de lourds sacrifices? A-t-il en vue quelque circonstance plus précise et plus immédiate? Les armemens qui viennent d'être décidés à Berlin sous son inspiration sont-ils le complément de l'alliance austro-allemande? Assurément, ce qu'il y a de plus clair, c'est que M. de Bismarck n'est point sans quelque sollicitude sur le sort de l'œuvre colossale dont il reste encore le gardien, et qu'à tout

événement, comme il le disait il y a quelques années, il veut tenir l'Allemagne en selle. Il prend le bon moyen en chargeant M. de Moltke d'augmenter ses régimens d'infanterie et ses batteries d'artillerie. S'ensuit-il que dès ce moment il se prépare à une guerre qu'il prévoit ou qu'il médite? Il fait répéter partout qu'il n'en est rien, que cette puissance militaire, déjà démesurée, qu'il s'occupe à augmenter encore au centre de l'Europe, n'a qu'une destination défensive. Bref, au dire de M. de Bismarck, les armemens sont tout ce qu'il y a de mieux pour assurer la paix. Le discours impérial, lu ces jours derniers à l'inauguration de la session du *Reichstag*, confirme ce langage. Il ne parle que de dispositions amicales, de prévisions pacifiques, du désir qu'éprouve l'empereur d'Allemagne de « s'associer avec ardeur à tout ce qui sera fait pour assurer d'une manière durable la paix de l'Europe. » En un mot, la politique allemande reste « pacifique et conservatrice. » Que M. de Bismarck joigne à tout cela quelques sorties plus ou moins violentes, plus ou moins calculées, contre la Russie et la France, c'est, à ce qu'il paraît, une façon de donner plus de saveur aux déclarations pacifiques de l'Allemagne. Et puisque de si grands personnages daignent promettre la paix au monde, il faut bien les croire. Il est permis seulement de suivre avec quelque intérêt le développement de leurs desseins pacifiques.

L'Angleterre, au milieu des armemens qui sont l'énigme de l'Europe, vient de voir s'ouvrir le plus pacifiquement du monde la dernière session d'un parlement qui, d'ici à peu, devra être renouvelé; pour la chambre des communes du moins l'existence légale va être épuisée, l'heure des élections générales sonnera dans quelques mois, et depuis longtemps on n'aura vu une législature allant si exactement jusqu'au bout, marquée par de si sérieux événemens et par une telle longévité de ministère. La reine a inauguré en personne cette dernière session par un de ces discours qui ne sont pas de nature à émouvoir l'opinion, à susciter d'ardentes luttes parlementaires. L'imagination de lord Beaconsfield, pour cette fois, ne s'est pas mise de la partie dans la préparation de la harangue royale. S'il y a des préoccupations, des troubles d'esprit sur le continent, le discours de la reine Victoria ne s'en fait pas l'écho; il est d'une parfaite placidité sur les relations de l'Angleterre avec toutes les puissances, et il représente comme « certain le maintien de la paix européenne sur les bases établies par le traité de Berlin. » Voilà qui est rassurant et qui prouve au moins que l'Angleterre ne songe pas à figurer dans les combinaisons où les grands stratégistes de la diplomatie lui destineraient un rôle. La reine ne mentionne un certain nombre de questions toujours sérieuses que pour assurer qu'elles sont entrées dans la voie des solutions régulières. En avouant, au sujet de l'empire turc, qu'il reste « beaucoup à faire pour

réparer les désordres qui ont été la conséquence des derniers événemens, » elle ne laisse prévoir rien d'inquiétant. Elle peut annoncer d'un autre côté la fin de la guerre des Zoulous.

Il y a cependant à travers tout un point noir sur lequel on ne peut jeter le voile, c'est cette affaire de l'Afghanistan, de Caboul, où l'Angleterre a été ramenée pour venger le massacre de ses représentans et où elle demeure fatalement aventurée, plus peut-être qu'elle ne le voudrait. La reine ne dissimule pas que l'état de trouble de l'Afghanistan ne permet pas pour le moment à l'Angleterre de rappeler ses troupes; elle ajoute aussitôt, il est vrai, que le principe dont le gouvernement britannique s'est inspiré jusqu'ici ne sera pas modifié. Quelle est la portée de ce principe? quelle est la pensée réelle et quelle sera la limite de la politique anglaise? où peut conduire l'imprévu? C'est ce qui reste à savoir. La délibération de l'adresse en réponse au discours de la couronne n'est pas d'habitude en Angleterre l'occasion des explications sérieuses : ces affaires ont été à peine effleurées jusqu'ici. Vraisemblablement une discussion plus complète et plus décisive s'engagera à propos du *Blue-Book* que le cabinet vient de publier. Il est certain qu'il y a là des obscurités, des difficultés qui se sont aggravées à travers les péripéties successives de la dernière expédition et qui ne cessent de peser sur la politique anglaise. La reine disait l'autre jour qu'en persistant dans l'intention de fortifier les frontières de l'empire de l'Inde, le gouvernement « voudrait conserver des relations amicales tant avec ceux qui seront appelés à gouverner l'Afghanistan qu'avec la population de ce pays. » S'il n'y avait que cela, ce serait relativement encore assez simple, quoiqu'il ne soit pas facile d'arriver à créer ces « relations amicales » dans des conditions offrant quelque fixité et des garanties suffisantes; mais, on le sait bien, il y a autre chose, il y a la question tout entière des rapports de l'Angleterre et de la Russie dans ces contrées de l'Asie centrale. Les papiers récemment mis au jour, rapports des chefs de l'armée anglaise dans l'Afghanistan, conversations diplomatiques à Londres ou à Saint-Pétersbourg, toutes ces pièces révèlent une fois de plus l'antagonisme permanent, croissant, le duel de plus en plus dessiné des deux puissantes rivales; on dit même aujourd'hui que d'autres papiers, trouvés à Caboul et provisoirement réservés par le cabinet de Londres, sont plus significatifs encore.

Ce travail d'antagonisme, il existait sans doute. Il avait pris visiblement une forme plus directe et plus aiguë avant l'arrivée des Anglais à Caboul l'année dernière, et le général Roberts, en rapportant une conversation qu'il a eue avec Yakoub-Khan, le fils et le successeur du dernier émir Shere-Ali, constate l'influence active de la Russie. Il va jusqu'à dire : « La rupture des Anglais avec Shere-Ali a été le moyen de démasquer et de déjouer une conspiration très grave contre la paix et la sécurité de notre empire de l'Inde. » Les Anglais vont à Caboul, la

Russie de son côté menace Merv, et lorsque les ministres ou ambassadeurs de la reine interrogent le cabinet de Saint-Pétersbourg, les hommes d'état russes, M. de Giers, M. de Jomini, à défaut du prince Gortchakof, répondent d'abord qu'il n'en est rien, qu'on ne songe pas à marcher sur Merv; le tsar lui-même prend la peine de confirmer ces déclarations. Les diplomates russes conviennent qu'il peut tout au plus être question de quelques colonnes chargées de réprimer les déprédations des Turcomans et d'opérer à l'est de la mer Caspienne. Il n'y avait rien d'abord, puis il y a quelque chose, puis un jour le baron Jomini dit à l'ambassadeur de la reine, à lord Dufferin : « Bien que nous n'ayons pas l'intention d'aller à Merv, ni de rien faire qui puisse être regardé comme une menace pour l'Angleterre, vous ne devez pas vous y tromper; le résultat de nos opérations actuelles sera de nous fournir une base d'opération contre l'Angleterre, dans le cas où le gouvernement britannique, en occupant Hérat, menacerait notre position présente dans l'Asie centrale. » Les Anglais n'ont pas occupé jusqu'à présent la ville d'Hérat, dont ils ont interdit l'occupation à la Perse en 1857. Supposez cependant qu'aujourd'hui, comme on le dit, l'Angleterre songe, non plus à occuper Hérat par elle-même, mais à rétrocéder cette ville tant disputée à l'empire persan pour gagner son alliance; supposez qu'il y ait une négociation, ainsi qu'on l'a insinué dans le parlement, et que cette négociation ait un résultat, la Russie ne verra-t-elle pas dans cette rétrocession calculée une occupation indirecte menaçante pour sa « position présente dans l'Asie centrale ? »

Hérat, Merv, Caboul, Candahar, c'est entre tous ces points que se joue une étrange partie, destinée peut-être à finir tragiquement. On ne peut pas dire sans doute que lord Beaconsfield ait créé cet orage qui s'amasse depuis longtemps; on ne peut nier non plus qu'il ne se soit jeté un peu présomptueusement dans des difficultés singulières faites pour l'embarrasser, d'autant plus qu'après avoir trop triomphé il y a quelques mois de la « paix glorieuse » qu'il croyait avoir conquise par le traité de Gandamak, il est moins avancé aujourd'hui qu'il y a un an; une armée anglaise reste plus que jamais engagée dans un pays en insurrection et en pleine désorganisation. Voilà le point noir que le langage officiel du discours de la reine ne peut voiler, et qui trouble l'horizon à la veille des élections.

Naturellement l'opposition tire parti contre le ministère, contre lord Beaconsfield et lord Salisbury surtout, de ces difficultés et de ces déceptions. Sir William Harcourt, dans un récent banquet à Birmingham, harcelait de ses sarcasmes les plus acérés et les plus violens le chef du cabinet; il lui demandait compte de ses tirades triomphales au retour de Berlin, de ses prédictions et de ses chants de victoire sur la convention anglo-turque, sur la nouvelle Roumélie, sur les réformes de l'Asie-Mineure, sur la paix de Gandamak, — de « ses volumes de prophé-

ties non réalisées. » M. Gladstone, le marquis Hartington, M. Bright ont beau jeu à leur tour et se préparent à se servir des armes que les événemens mettent à leur disposition pour la lutte prochaine. A la vérité, lord Beaconsfield expie un peu ses hardiesses d'imagination et son goût pour les coups de théâtre. Il n'a pas toujours réussi, il a ses mécomptes dans les expéditions lointaines comme dans les affaires de l'Irlande, qui ne sont rien moins que brillantes. Il n'est cependant pas homme à se tenir pour battu. Il garde, devant l'opinion, l'avantage d'avoir tenté un des plus énergiques efforts qui aient été vus depuis longtemps pour relever l'ascendant de l'Angleterre, d'avoir assuré de singulières satisfactions à l'orgueil national, et de tout ce qu'il a fait ou essayé, il en reste encore assez pour remuer la fibre britannique. Il a remis en honneur et en mouvement la politique traditionnelle de l'Angleterre que ses adversaires avaient laissée décliner, et il est plus facile de railler ses déceptions et ses présomptions que de relever contre lui le drapeau de la politique du ministère de M. Gladstone. Les uns et les autres se présenteront aux élections : à qui le scrutin populaire donnera-t-il raison? On ne peut pas même le soupçonner encore, et l'élection qui vient d'avoir lieu, ces jours derniers, à Liverpool, n'est point un signe décisif. Le combat a été vif, il est vrai, les partis se sont essayés dans cette chaude rencontre qui n'est qu'un prélude, et le candidat tory, M. Whitley, l'a emporté sur le candidat de l'opposition, le jeune lord Ramsay, pour qui tout le parti libéral a donné, même lord Derby; mais Liverpool appartient, depuis longtemps, aux conservateurs, et ce scrutin prouve simplement que le parti ministériel n'est pas facile à entamer. D'ici aux élections générales, les conditions de la lutte peuvent se modifier encore, et pour peu que les événemens le servent à demi, lord Beaconsfield, lui aussi, peut obtenir des électeurs son nouveau septennium ministériel. Il n'est rien de tel que d'être presque octogénaire pour se promettre de ces longs avenirs, pour aller au combat avec une ardeur toujours nouvelle!

Il y a des pays comme l'Angleterre où les luttes politiques gardent toujours une sorte de régularité puissante, il y en a d'autres où le régime parlementaire, moins ancien, moins intimement acclimaté, n'est pas à l'abri des accidens. Ce qui s'est passé en Espagne il y a deux mois était à coup sûr un accident aussi grave que bizarre qui ne pouvait se produire que dans un état constitutionnel assez novice. Il n'est pas naturel qu'en pleine discussion sur un des intérêts nationaux les plus sérieux, une partie de la représentation publique se retire des assemblées, que les minorités se réfugient dans une abstention systématique : c'est ce qui est arrivé à Madrid au mois de décembre.

Cet étrange incident s'était produit au milieu des débats parlementaires engagés sur les réformes de l'île de Cuba et à la suite de la crise ministérielle déterminée par cette discussion. Le général Martinez Campos,

président du dernier cabinet et promoteur des réformes, voyant ses projets contestés, à demi désavoués ou tout au moins modifiés par la majorité des chambres, avait quitté le pouvoir, non sans laisser éclater une certaine vivacité. M. Canovas del Castillo, l'homme de la majorité, revenait à la présidence du conseil avec de nouveaux projets. Jusque-là tout semblait assez simple. La crise cependant avait remué l'opinion et les partis dans les chambres; elle laissait surtout une vive excitation chez les partisans des réformes de Cuba et chez les amis du général Martinez Campos. A la première apparition du nouveau président du conseil dans le congrès éclatait une scène des plus violentes, des plus tumultueuses. M. Canovas del Castillo était accusé d'avoir manqué d'égards à la minorité en quittant assez brusquement la salle des séances avec ses collègues pour se rendre au sénat. Qu'en était-il? M. Canovas del Castillo avait pu céder à un mouvement d'impatience, il n'avait, cela est bien clair, aucune intention offensante. On le croyait cependant, on s'excitait mutuellement, on écoutait des susceptibilités toujours vives en Espagne. De là cette retraite solennelle des minorités parlementaires qui a duré deux mois. Évidemment ni les partis ni le président du conseil de Madrid n'étaient intéressés à laisser se prolonger une scission qui aurait fini par prendre un caractère révolutionnaire. L'odieux attentat qui dans l'intervalle a menacé les jours du roi et de la reine a contribué sans doute un peu à calmer les esprits, en les détournant d'une querelle peu sérieuse. D'un autre côté, des négociations qui n'avaient pas réussi dans le premier moment d'effervescence ont été reprises pour ramener la paix. Dès le mois dernier d'ailleurs, M. Canovas del Castillo avait saisi une occasion qui lui était offerte devant le sénat pour donner les plus dignes explications et désintéresser les sentimens d'honneur des abstentionnistes. Plus récemment, sur une interpellation d'un des hommes les plus considérables du congrès, M. Posada Herrera, le président du conseil a renouvelé ces explications avec la supériorité d'un esprit politique aussi conciliant que ferme, et tout a bien fini; l'accident est réparé, les minorités sont rentrées dans les chambres.

La vie parlementaire a repris ainsi son cours régulier à Madrid. Elle sera sans doute un peu agitée par des débats peut-être passionnés sur la dernière crise ministérielle et par la discussion de ces réformes de Cuba qui, bien que votées en partie pendant l'absence des minorités, restent à compléter; mais ici tout redevient simple. C'est la lutte des opinions, c'est le régime constitutionnel en pleine action, et pour l'Espagne comme pour bien d'autres pays, la liberté légale est la meilleure des garanties contre les révolutions.

CH. DE MAZADE.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-SEPTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — Le ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1880

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1[er] Février.

Livraison du 15 Février.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. Quantin et C[e], rue S[t]-Benoît.